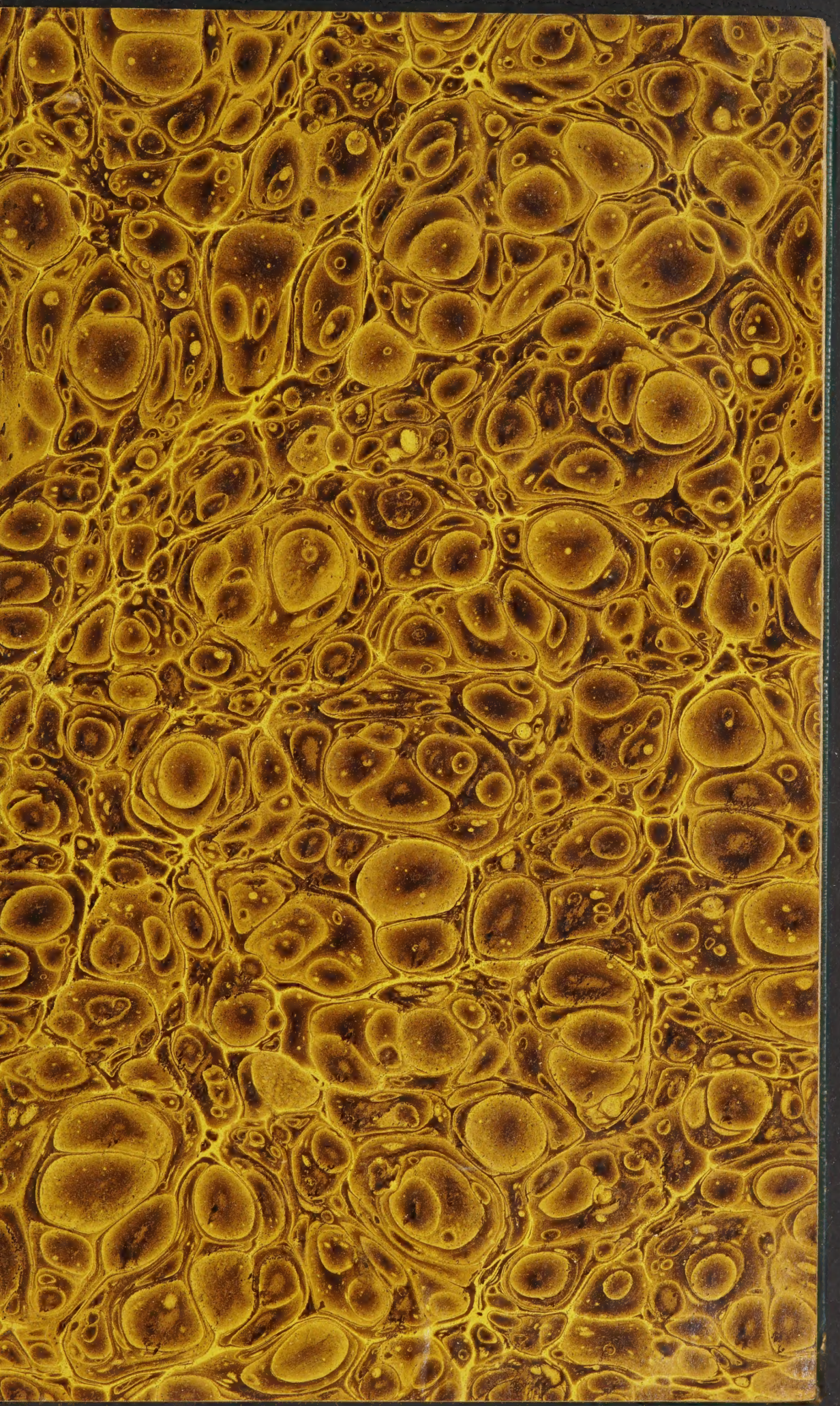
THE SHERIDAN LIBRARIES
3 1151 03718 4763

BIBLIOTHECA FICTIVA

AYMÉ VERD.

1.



P. Dietrichstein

B

Pa
Dr Leyb
Cren
Waig

Pastiche by Callet & Javelin-
Pagnon

Fint edition 3 vols.

From the Prince Dietrichstein
Library

AYMÉ VERD.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
4, rue d'Erfurth.

AYMÉ VERD

ROMAN INÉDIT

De Sir Walter Scott,

PRÉCÉDÉ D'UNE

LETTRE DU CAPITAINE CLUTTERBUCK.

TOME PREMIER.

PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1842

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

La préface d'Allan Cameron a expliqué par quel bonheur inattendu le manuscrit de ce roman avait été sauvé de l'oubli. Le nouvel ouvrage que nous publions n'a pas une autre origine. Il a été également trouvé dans un des lots de la collection d'autographes de sir James Gordon, laquelle collection fut vendue publiquement à Londres, il y a quelques années. Nous n'avons pas à débattre ici la question d'authenticité : c'est le public seul qui doit en être juge ; c'est à lui de décider si Aymé Verd

est sorti ou non de la plume magique à laquelle la France doit déjà *Quentin Durward*. Toutefois il est une objection à laquelle nous eussions voulu répondre, car elle a paru grave à plusieurs juges éclairés : ces personnes se sont demandé comment il se faisait que lord P...., le propriétaire actuel des manuscrits, eût refusé de les livrer à l'impression, et eût consenti néanmoins à les laisser traduire. Nous regrettons sincèrement que des considérations toutes-puissantes ne nous permettent pas de lever le voile qui couvre encore ce mystère ; mais nous espérons que le temps n'est pas loin où il nous sera donné de satisfaire complétement à cet égard la curiosité de nos lecteurs.

LETTRE

DU CAPITAINE CLUTTERBUCK,

DU — RÉGIMENT D'INFANTERIE,

AU RÉVÉREND DOCTEUR DRYASDUST.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai tardé si longtemps à vous donner de mes nouvelles, que vous avez pu me croire mort et enterré ; j'espère toutefois que le silence qu'ont gardé à cet égard les papiers publics aura diminué vos inquiétudes. En effet, nous sommes parvenus, vous et moi, à cette position élevée où l'on ne saurait sortir du monde sans occasionner un peu de bruit. La vérité est que je me porte à merveille et fais régulièrement tous les jours mes quatre repas avec un appétit digne de Jack le dompte géant (1), et bien fait pour désespérer les envieux qui désireraient déjà de me voir à quatre pieds sous terre, dans le cimetière de Kennaquhair et feraient volontiers les frais d'un mausolée, si

(1) On sait que le capitaine Clutterbuck a écrit la vie de ce personnage célèbre.

une pareille souscription pouvait avancer d'une heure mon trépas. Ma vie n'a pas cessé d'être douce et tranquille, et dans ces derniers temps je puis dire que rien n'a manqué à mes vœux. Mon petit revenu s'est grossi comme la Tweed, lorsqu'elle a reçu dans son lit les eaux de la rivière de Bowden. Je vois approcher sans inquiétude la fin du semestre, et s'il vient à pleuvoir le jour où il faut aller toucher ma demi-paye à la ville voisine, je laisse mon habit suspendu au crochet, j'allume ma pipe et reste au coin de mon feu, jusqu'à ce que la pluie ait passé. En un mot, comme dit la chanson :

Je ne fais plus triste mine ;
Tout est joyeux dans ma maison ;
J'ai, pour la mauvaise saison,
Ale, fagots, fleur de farine,
Vivent les amours !
Je puis attendre les beaux jours.

Vous sentez, révérend docteur, que les Amours figurent ici, à peu près comme sur ces vieilles tapisseries fanées qui ornent la maison de plus d'un recteur de paroisse, et d'où l'on ne pourrait les forcer à disparaître qu'en faisant un trou à la toile. Mais à cela près, je puis dire comme le héros de la chanson. Et ce bien-être dont je parle, je ne l'ai pas acquis, comme vous le pensez bien, en trichant au jeu, comme le capitaine Colepepper (1), ou en arrêtant les voyageurs sur les grandes routes, comme le capitaine Rolando (2), quoique le bailli, dont je me permets de contredire parfois les opinions, ait prétendu que j'exerçais une industrie qui n'était pas sans rapport avec celle de ce dernier personnage. En effet, dit-il, lorsqu'un étranger arrive à Kennaquhair et descend à l'auberge du roi Georges,

(1) Voyez *les Aventures de Nigel.*
(2) Voyez *Gil Blas de Santillane.*

si, par malheur, il témoigne le désir de visiter le monastère, aussitôt maître David lui présente, ou plutôt lui met sur la gorge, non pas, il est vrai, le canon d'une escopette, mais un petit livre à couverture bleue, intitulé: *Guide du voyageur aux ruines de Sainte-Marie,* par le capitaine Clutterbuck.

Oui, mon cher monsieur, je l'avoue sans rougir, telle est la source qui fait couler chez moi le Pactole, pour parler la langue de notre digne magister, lequel, du reste, n'est pas moins jaloux que le bailli de ma nouvelle prospérité. Il est bien entendu que je repousse avec force les perfides insinuations au moyen desquelles on voudrait me faire passer pour un spéculateur. Je proteste qu'en consacrant mes veilles à la composition de ce petit ouvrage, dont quelques gens de goût exagèrent peut-être le mérite, je proteste que je n'ai eu d'autre dessein que de contribuer à la gloire de l'Écosse, à l'illustration du village de Kennaquhair, à l'agrément et à l'instruction des personnes que le véritable amour de la science ou la simple curiosité attire dans ces parages écartés. Je conviens aussi que je commençais à me fatiguer d'accompagner moi-même jusque sur la colline les oisifs et les désœuvrés à qui il prenait envie d'aller siffler l'air du dernier opéra sous les arceaux de notre vénérable cloître. J'étais las de faire chaque jour le même chemin, et regrettais presque le temps où le tambour m'appelait à la parade, et où il me fallait expliquer chaque matin dans les mêmes termes l'école de peloton et le maniement des armes à mes soldats. A ne vous rien cacher, c'est cet ennui même qui m'a inspiré d'abord l'idée d'entreprendre cet important ouvrage, je dis important, quoiqu'il soit renfermé dans un petit volume. Désormais, quand un voyageur vient frapper à ma porte d'un air discret, en me priant de vouloir bien lui faire l'honneur de déjeuner avec lui et de faire ensuite un tour de prome-

nade jusqu'aux ruines, je lui réponds : Monsieur, quant au déjeuner, votre invitation est trop polie pour qu'il me soit permis de la refuser. Mais en ce qui concerne l'excursion romantique jusqu'à l'abbaye, il est très-fâcheux pour moi que j'aie disposé autrement de ma journée. Si toutefois vous avez besoin d'un cicerone, je vous engage à emprunter à maître David un petit livre intitulé : *Guide du voyageur*, etc., dans lequel vous trouverez tous les renseignements que j'aurais pu vous donner moi-même.

Je me vois ainsi dispensé d'une course qui m'était devenue à la longue aussi fastidieuse que le plat de saumon à une servante d'Édimbourg, et suis, en outre, débarrassé du même coup d'une foule de questions indiscrètes sur ceci, sur cela, que m'adressaient de prétendus savants lorsque je leur faisais l'honneur de leur exposer mes idées sur l'architecture gothique et sur l'architecture saxonne. Dorénavant, je réponds à toutes les questions qu'on m'adresse : Monsieur, vous verrez cela dans mon livre, et bien d'autres choses qui vous sont inconnues.

Je n'ignore pas que le sacristain prétend que l'on ne trouve jamais dans mon livre ce qu'on y cherche ; mais tout le monde sait bien ce qui le fait parler de la sorte. Le pauvre homme qui, depuis trente ans, était en possession de conduire les curieux à Sainte-Marie, ce qui lui valait toujours un honnête salaire, les voit aujourd'hui passer devant sa porte tenant à la main mon petit livre à couverture bleue, et cela le chagrine assez pour que je lui pardonne tout le mal qu'il dit de l'œuvre et de l'auteur.

Vous voyez, révérend docteur, que les motifs les plus purs ont présidé à la naissance et à la publication de cet opuscule. Après cela, je ne vois pas de difficulté à convenir que maître David vend chaque exemplaire au prix de trois shillings, sur lesquels il me reste encore un assez beau bénéfice lorsque j'en ai déduit les frais d'impression et la

remise honnête que je juge convenable d'attribuer au digne aubergiste du *roi Georges*. C'est ainsi qu'au bout du compte je puis sans me gêner boire un pot de bière de plus avant de me coucher, tenir les paris qui sont ouverts dans notre club, jouer chez le laird de Kilkardine à six pences la fiche, tenir en réserve dans ma cave un quartaut de vin français, et enfin recevoir régulièrement tous les samedis le *Caledonian register* imprimé à Glascow, avec les observations météorologiques du docteur Popinjay. On suppose généralement que je dois ce surcroît de bien-être et d'aisance aux profits que j'ai retirés de ma collaboration avec l'*auteur de Waverley*. Mais vous savez mieux que personne ce qui nous est revenu à vous et à moi de cette collaboration ; c'est tout au plus quelque vaine gloire, fumée qui ne vaut pas celle de ma pipe, quand j'ai pu me procurer du tabac de la Havanne, mais dont notre illustre père aurait voulu faire pourtant notre seule nourriture, disant qu'elle suffisait parfaitement à des êtres incorporels comme il affirme que nous le sommes.

Et cela me conduit tout justement, mon cher monsieur, à vous parler de l'événement singulier qui m'a déterminé à prendre la plume et à vous écrire. L'événement dont il s'agit intéresse au plus haut degré l'honneur de toute notre famille, et il m'a paru si important que j'ai cru devoir en avertir par le même courrier M. Jedédiah Cléisbotham, notre cher parent de Gandercleugh.

Figurez-vous qu'un soir de la semaine dernière, en rentrant chez moi, après une visite au laird de Kilkardine, qui nous avait fait servir, contre sa coutume, un bol de toddy au rhum, je trouvai à côté de la lampe que ma digne hôtesse a le soin de préparer chaque soir sur ma table, un paquet assez lourd et soigneusement ficelé, comme s'il eût renfermé quelque chose de précieux, par exemple, un pâté du Northumberland, une cuisse de che-

vreuil piquée au lard et toute prête à mettre à la broche, ou enfin deux ou trois gelinottes farcies de truffes du Périgord, présents ordinaires de quelques bienveillants lecteurs. Je me hâtai donc d'ouvrir mon couteau et de couper la corde qui entourait l'appétissant ballot. Jugez de mon désappointement, lorsqu'au lieu du gibier ou de la venaison, j'aperçus un énorme manuscrit et vis voler en l'air un petit billet à mon adresse. Ce billet, que j'ouvris, était çonçu en ces termes :

MON CHER CAPITAINE,

Je vous envoie sous ce couvert un nouvel enfant de ma veine, que je désire lancer dans le monde sous vos heureux auspices. Je pense que vous ne refuserez pas de recevoir dans votre barque ce passager qui espère de suivre ainsi ses aînés et de faire comme eux le tour du monde. Pour parler sans métaphore, je désire mettre votre nom sur la couverture du roman ci-inclus, comme une estampille destinée à donner tout d'abord nne haute idée de la marchandise. Si je vous connais bien, capitaine Clutterbuck, ceci ne peut pas manquer de vous être agréable, et je compte si bien sur votre adhésion que l'ouvrage est déjà sous presse, et que j'attends votre avis pour le faire paraître.

Signé L'AUTEUR DE WAVERLEY.

—Mistriss Greemslees, dis-je après avoir fait monter mon hôtesse, qui vous a remis ce paquet?

— Un paquet! s'écria la bonne dame en montrant aussitôt la plus vive curiosité, je n'en ai point vu et je puis affirmer qu'aucun messager n'est venu ici, car j'avais justement votre clef dans ma poche, et il est impossible qu'on ait pu pénétrer dans cette chambre, à moins que ce ne

soit un tour *des bonnes voisines* (1) des affaires desquelles vous avez eu l'imprudence de vous mêler dans votre livre du *Monastère;* et en ce cas je ne vous conseillerais pas d'ouvrir le ballot, car il n'en pourrait sortir rien de bon.

— Comme de votre cervelle, dame Greemslees, répondis-je. Comment se fait-il que ma clef, au lieu de se trouver au clou comme à l'ordinaire, se soit trouvée dans votre poche? Sont-ce *les bonnes voisines* qui l'y ont fourrée? Seriez-vous venue fureter dans mes tiroirs? Vous savez que je vous ai défendu de venir ici en mon absence.

Mistriss Greemslees, prise en flagrant délit, se hâta de battre en retraite, en protestant d'ailleurs qu'elle ne pouvait savoir qui avait apporté le paquet, et en me conseillant fortement de ne pas l'ouvrir sans avoir consulté le ministre.

Vous pensez bien, mon cher monsieur, que si je suis à cette heure un homme en chair et os, aussi vivant que jamais personne le fut, je n'ai pas quitté depuis assez longtemps le royaume d'*Utopie*, ma chère patrie, pour avoir peur des êtres dont elle est peuplée. Je n'avais pas besoin d'ailleurs de recourir *aux bonnes voisines* pour expliquer la présence du paquet sur ma table, notre père commun ne m'étant jamais apparu que sous la forme d'une ombre et pouvant fort bien pénétrer dans une chambre close sans avoir besoin d'en ouvrir la porte. Convaincu que le manuscrit m'était arrivé par cette voie mystérieuse, je relus une seconde fois la lettre de *l'auteur de Waverley*, et (voyez à quel point je suis devenu homme) je me sentis le cœur agréablement chatouillé, en pensant que j'allais de nouveau attirer sur moi les regards du public. Mais ce sentiment d'orgueil fit bientôt place à un autre, plus digne de ma gravité, et avant de m'asseoir devant mon bureau pour donner le consentement qu'on me demandait, je voulus

(1) Les fées.

m'assurer que l'œuvre était digne de mon patronage, suivant en cela le conseil que le bon M. Knowles (1) donne à son gendre, en lui cédant sa boutique : — Mon cher Doddy, lui dit-il, ne tenez jamais de cannelle avariée, ni de thé lavé, ni d'esprit éventé : il n'y a si bonne enseigne que ne puisse discréditer en peu de temps mauvaise marchandise.

Je dois confesser ici, mon cher docteur, que l'œuvre en question soutint parfaitement l'épreuve d'une première lecture. Mais, comme je vous l'ai donné à entendre, j'avais encore dans le cerveau quelque reste des vapeurs trompeuses du toddy, et il n'est rien de tel pour troubler le jugement le plus sain. Quoi qu'il en soit, je fis toute la nuit les rêves les plus agréables, et le lendemain, après avoir fait ma barbe, et ajouté à mon déjeuner une demi-bouteille de bordeaux, je mis le manuscrit sous mon bras et me rendis au club, afin d'y faire une lecture publique de mon nouveau chef-d'œuvre et d'y recevoir les compliments que j'étais en droit d'espérer. Par malheur, en passant devant l'église, je m'aperçus qu'il était à peine dix heures, et que j'avais ainsi cinq grandes heures à attendre, avant que notre docte assemblée fût réunie. Jamais matinée ne me parut plus longue. Je lus toutes les épitaphes du cimetière, comptai tous les arbres de la promenade, et entrai en propos avec toutes les commères de la paroisse que je rencontrai devant leur porte. Enfin, après avoir comparé vingt fois l'heure que marquait ma montre avec celle que marquait le cadran de l'horloge de Kennaquhair, j'arrivai au club cinq minutes avant le bailli, lequel, n'ayant rien à faire, est toujours le premier arrivé. Petit à petit la salle se remplit, et à peine eut-on pris place autour de la bouteille d'ale, je communiquai à l'aréopage l'épître flatteuse

(1) Personnage d'une mauvaise comédie intitulée : *Le marchand retiré.*

que j'avais reçue la veille. J'ajoutai que la connaissance que j'avais du bon goût de chacun des auditeurs m'avait déterminé à les consulter sur la valeur réelle de cette nouvelle production, de même que je l'avais fait avant de publier *le Monastère*. Cet exorde m'attira tout d'abord la bienveillance du sacristain lui-même, et j'entendis résonner à mes oreilles un murmure flatteur, tandis que je déroulais le manuscrit. Toutefois, on m'interrompit après la lecture du titre, pour me demander en quel lieu et en quel temps se passait la scène, et m'adresser d'autres questions auxquelles j'aurais été fort en peine de répondre, attendu que j'avais entièrement oublié tout ce que j'avais si fort admiré la veille, circonstance qui m'étonna, car je savais que ma mémoire, semblable à ces filets du lord (1) qui laissent passer le fretin entre leurs mailles, mais y retiennent le saumon; je savais, dis-je, que ma mémoire conservait fidèlement le souvenir des belles choses. J'engageai donc mes auditeurs à prendre patience, et commençai d'une voix haute et claire la lecture d'*Aymé Verd*.

Pendant les premières pages, mon cher monsieur, cela alla assez bien, quoique je n'entendisse aucun de ces rires étouffés qui accueillirent jadis l'entretien de dame Espeth avec Christie de Clinthill, et l'histoire du bain que prit, bien malgré lui, dans la Tweed, le frère Philippe (2), quoique, en jetant les yeux à la dérobée, par-dessus mon manuscrit, je n'aperçusse sur les visages aucun de ces symptômes qui, comme vous ne l'ignorez pas, doublent l'éloquence d'un orateur. Je fis donc bonne contenance, espérant toujours qu'en tournant le feuillet, j'allais tomber sur un passage où, rompant la glace, l'auteur exciterait enfin des transports unanimes. Mais j'eus la mortification d'arriver au milieu du

(1) Lord Sommerville, riche propriétaire des environs de Melrose ou de Kennaquhair, et voisin de campagne de sir W. Scott.

(2) Scènes du *Monastère*.

manuscrit, sans obtenir d'autre assentiment que celui de maître David qui, de temps à autre, s'écriait : Bien ! très-bien, capitaine Clutterbuck ! continuez ! voilà qui est du même tonneau que les beaux endroits du *Guide du voyageur aux ruines de Sainte-Marie*. En ferez-vous un dépôt chez moi ?

Comme personne n'élevait la voix pour contredire ces éloges, je me flattais intérieurement que David, en cette occasion, était l'organe de la compagnie, et je le remerciais, soit par un sourire, soit en me tournant, par préférence, de son côté quand il m'arrivait de rencontrer, par hasard, quelque saillie, laquelle saillie je faisais encore ressortir de cette voix forte et sonore qui m'avait fait, au régiment, une certaine réputation, pour le commandement de la manœuvre ; mais bientôt un bruit de fâcheux augure vint me tirer de cette douce illusion. Je jetai vivement les yeux autour de moi, et surpris le sacristain la bouche encore ouverte par un hiatus formidable, qu'il n'avait pas même l'honnêteté de dissimuler avec la main, comme cela se pratique en bonne compagnie. A cette vue, je sentis le rouge me monter au visage. Je pris dans la boîte du ministre une forte pincée de tabac, et la humant avec lenteur : — Hum ! hum ! me dis-je en moi-même, qu'est-ce que cela signifie ? Mais bah ! ajoutai-je aussitôt, ce n'est rien. Le sacristain est mon ennemi personnel, et, sans plus m'inquiéter des manœuvres perfides de ce dernier, je commençai le dix-neuvième chapitre d'*Aymé Verd*. Il me semblait bien dès lors que l'action du roman n'était pas très-avancée, et que les choses tiraient un peu en longueur, autant du moins que j'en pouvais juger au milieu des préoccupations que me causait l'attitude de l'auditoire. J'eusse préféré, je l'avoue, me trouver en face d'un bataillon de Français, au plus gros d'une mêlée, que d'être assis, en ce moment, sur la sellette, vis-à-vis de juges aussi impassibles que Minos, Éaque et Rhadamante.

Après ce que je viens de vous dire, mon cher monsieur, vous devez comprendre que je ne fus guère réconforté, lorsque, tout en lisant, je vis du coin de l'œil la tête du bailli tomber et retomber sur sa poitrine, comme si elle eût succombé chaque fois sous un poids de cent livres. Je sautai à la hâte une douzaine de chapitres, sans que personne s'en aperçût, sans que personne me priât de combler la lacune que ce mode rapide de lecture devait nécessairement occasionner ; mais ce procédé ne me réussit pas davantage, et je sentis peu à peu une espèce de froid qui me gagnait moi-même. Je lisais de plus en plus mal, et je m'imaginais être dans la situation d'un homme qui s'est aventuré la nuit dans un marais, et s'embourbe de plus en plus à chaque pas qu'il fait. Enfin, monsieur, pour comble de disgrâce, il y eut un moment où j'aperçus David, David lui-même, essayant en vain de maintenir dans leur position naturelle ses deux mâchoires qui menaçaient de se disloquer. — *Tu quoque, Brute!* m'écriai-je à ce dernier coup, et toi aussi, David, tu m'abandonnes!

En achevant cette réflexion, je saisis la bouteille qui était sur la table et me versai une rasade. Je vidai successivement deux ou trois verres, mais sans savoir au juste si c'était de l'ale ou de l'usquebaugh que je buvais. Je voulus ensuite donner à l'auditoire quelques explications qui me paraissaient propres à réveiller son attention, et à lui faire goûter certains passages qu'il n'avait peut-être pas suffisamment compris. Mais, par malheur, tout en parlant, je me demandais à moi-même si je ferais bien de continuer ma lecture, ou s'il ne serait pas prudent de la renvoyer au lendemain. Cette fatale préoccupation me fit perdre de vue le fil de mon discours ; voyant que je m'égarais, et que je commençais à balbutier, je voulus revenir sur mes pas, et remettre en ligne mes idées, mais telle était la confusion qui régnait dans mon esprit, qu'il me fut impossible d'en rat-

traper aucune, et que je les vis s'enfuir devant moi comme une armée en déroute. Aussitôt, mon cher monsieur, je ressaisis mon manuscrit, et l'ouvrant, au hasard, mais aussi près que possible de la fin, je continuai ma lecture d'une voix altérée. Je n'ai pas besoin de vous dire que la honte que j'éprouvais n'était pas celle que peut causer à un homme une mauvaise action ou un méchant écrit; en effet, je n'étais pour rien, absolument pour rien, dans la composition d'*Aymé Verd*. Mon embarras était à peu près le même que celui qu'inspirent à un fils les faiblesses paternelles. Je lus donc jusqu'au bout, avec une fermeté digne des stoïciens, ce malencontreux manuscrit, afin de sauver, du moins, par ma bonne contenance, l'honneur de la famille.

Grâce au ciel, j'arrivai enfin au dernier mot de la dernière page, et il était temps, car déjà la moitié de mes auditeurs étaient endormis.

— Eh bien! messieurs, dis-je en m'essuyant le front avec mon mouchoir, comment trouvez-vous ce livre?... Ne vous semble-t-il pas que c'est un fort bel ouvrage?

A cette question, les divers membres du club qui veillaient encore, tirèrent de leur poche leur tabatière, et se mirent à priser, à éternuer, à se moucher, à cracher, comme des gens qui, ayant à faire une réponse mal sonnante, cherchent à gagner du temps. Je n'étais pas très-pressé, de mon côté, de connaître leur opinion, ce qui fit que je ne renouvelai pas ma question, pensant que les choses en resteraient là, et que je pourrais profiter d'un moment favorable pour gagner la porte sans bruit et emporter avec moi ce fatal *Aymé Verd*. Mais le ministre, voyant l'hésitation de ses amis, se décida à attacher le grelot, et la conversation suivante ne tarda pas à s'établir :

Le ministre. — Monsieur le capitaine, je vous prie de croire que j'honore de quelque estime l'auteur de *Waverley*, tout frivole que soit le genre de littérature auquel il a

cru devoir consacrer ses talents. Mais je n'aurais pas supposé qu'il fût capable d'écrire un livre de cette espèce.

Moi. — Monsieur, qu'entendez-vous par là?

Le bailli (en s'éveillant). — Un livre détestable.

Le sacristain. — Un livre abominable.

Le magister. — Un livre ennuyeux.

Moi. — Messieurs!

David (après avoir fait signe à sa servante d'apporter quelques pintes d'ale). — Asseyez-vous, capitaine, et débouchez-moi cette bouteille, cela vous remettra; allons, messieurs, prenez vos verres et faites-nous connaître ce que vous avez à reprocher à cet ouvrage.

Moi. — Oui, messieurs, faites-nous connaître ce que vous avez à reprocher à cet ouvrage. Ce n'est pas que je n'en connaisse les défauts, cependant je serais bien aise de savoir...

Le ministre (après avoir vidé son gobelet et en me regardant d'un air sévère). — Capitaine, un bon protestant se couperait la main avant d'écrire les choses que vous nous avez débitées. Il se couperait la langue avant de les lire à une honnête compagnie.

Moi (interdit). Il me semble pourtant.....

Le bailli (d'un air méprisant). — Comment peut-on trouver du plaisir dans une histoire où l'on ne trouve ni un Anglais ni un Écossais, où l'on n'aperçoit pas le bout d'un tartan ou le collet d'un habit rouge? La belle idée qu'a eue votre auteur de *Waverley*, de prendre pour héros un Français, et pour théâtre une province française.

Moi. — Mais, bailli, vous n'avez donc pas lu *Quentin Durward*... que mon ami John Dryadust a enrichi de notes si savantes (1)?

(1) Nous doutons fort que dans son trouble le capitaine Clutterbuck ait pu prononcer une phrase d'aussi longue haleine, et inclinons à croire

Le bailli. — Pardon, capitaine, pardon, j'ai fort bien lu l'ouvrage dont vous parlez ; mais s'il faut vous dire ma pensée, retranchez Ludovic Leslie, Lord Crawford, le Petit Durward et les joyeux Archers de la compagnie écossaise, je donnerais tout le reste pour un farthing, à commencer par marchand de bœufs qu'ils appellent Louis XI. Le bon sens et l'esprit du Balafré font avaler les sottises de ces têtes légères, à peu près comme quelques gouttes de sherry font avaler un verre d'eau.

Moi, un peu désenchanté. — Votre observation... je ne nie pas.

Le maître d'école. — Capitaine, quoique je partage l'opinion des deux préopinants, je dois avouer ici qu'il n'est pas malheureusement sans exemple qu'on ait fait de bons livres sans être un excellent presbytérien, et sans mettre en scène l'ombre d'un Écossais ; car ainsi que le dit fort bien Horace :

Pictoribus atque poetis
Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.

Les peintres et les poëtes ont toujours eu le pouvoir de tout oser.

Moi, avec une lueur d'espoir. — Laissez parler le magister. En ces matières, il en sait plus que nous tous.

Le maître d'école (flatté du compliment, mais aussi inflexible que Brutus lorsqu'il envoie son fils à la mort). — Mais, après cette concession, ma critique n'en deviendra que plus sévère : en effet, quel que soit le lieu de la scène, et quels que soient les personnages, on n'est point dispensé d'avoir de l'esprit, du goût, la connaissance du cœur humain et l'expérience de l'art d'écrire.

Moi, plus accablé que jamais. — Et vous trouvez...

qu'il aura imaginé après coup la seconde partie de sa réplique, afin de plaire à son docte correspondant.

Le maître d'école. — Je ne trouve rien de tout cela dans le livre que vous nous avez soumis. Tout y est défectueux, la matière et la mise en œuvre. C'est un vaste bâtiment dont les fondements sont peu solides, la distribution mal faite, les jours si mal percés qu'ils laissent obscur ce qui devrait être clair et répandent une fâcheuse lumière sur ce qui devrait rester dans les ténèbres. On a vainement essayé d'orner la face de l'édifice et de masquer ses défauts visibles sous une foule d'agréments bizarres, contournés et grossièrement taillés. D'ailleurs une des premières lois de la poésie, loi qui s'applique à tous les genres, a été violée d'une manière qui atteste une ignorance crasse et indélibile. Je veux parler de ce principe que le législateur du Parnasse a si bien exprimé dans ce vers élégant et harmonieux :

Denique sed quodvis simplex dumtaxat et unum.

L'unité et la simplicité doivent toujours régner dans vos ouvrages.

Si je me trompe, au lieu d'un sujet simple, j'en ai découvert deux ou trois dans *Aymé Verd*, ce qui le fait ressembler à ce serpent de la fable, lequel sur une petite queue portait plusieurs vilaines têtes.

Moi. — J'avoue qu'il serait difficile de dire précisément ce que l'auteur a voulu raconter, et que l'action paraît aussi embrouillée que la perruque du laird de Kilkardine et l'écheveau de dame Greemssles, quand elle a laissé son chat faire son lit dans le panier à ouvrage. Mais les agréments dont vous parliez, tout imparfaits qu'ils soient, rachètent, ce me semble, bien des défauts.

Le maître d'école, montrant du doigt quelques auditeurs encore endormis.—Voyez le bel effet qu'ont produit vos agréments. Comme il badine d'une manière aimable votre auteur, comme il lance avec art le trait de la raillerie ! on dirait Jack Saunders le jour où il met son habit neuf pour

aller tirer à la cible et égayer par sa maladresse tout le village de Kennaquhair.

Pendant cet entretien, mon cher monsieur, vous eussiez vu le sacristain se frotter les mains d'un air joyeux, comme s'il se fût agi d'un enterrement ou d'un baptême. Je vous assure qu'il n'avait pas la moindre envie de dormir. Cependant David, qui avait conservé plus de sang-froid que votre serviteur, et qui espérait de tirer d'*Aymé Verd* un aussi bon parti que du *Guide du Voyageur*, David essayait de lutter contre l'orage. Il prenait à part les membres du club les plus influents, et cherchait à leur prouver qu'ils s'étaient fort amusés pendant ma lecture ; mais sa voix fut couverte par les murmures désapprobateurs de l'assemblée.

— Puisqu'il en est ainsi, messieurs, m'écriai-je alors en me levant, puisque le livre en question n'a pas eu l'honneur de vous plaire, ne pourriez-vous me donner un conseil utile, au lieu de m'accabler de critiques qui certainement ne rendront pas l'ouvrage meilleur ?

— Le seul conseil que j'aie à vous donner, capitaine Clutterbuck, dit le ministre, c'est de renvoyer au plus tôt le manuscrit à son auteur et de refuser de mettre votre nom en tête de cette élucubration papiste. Vous êtes un homme pieux (dans le fait, docteur, ne sachant trop que faire le dimanche matin, je ne manque jamais un sermon dudit ministre ; car, ainsi que le dit Perrin Dandin en parlant de la torture, cela fait toujours passer une heure ou deux) ; vous êtes un homme pieux et ne voudriez pas être signalé dans la paroisse comme un suppôt de Rome et un whig empesté.

— A Dieu ne plaise ! répondis-je ; je renverrai donc le manuscrit à l'auteur de *Waverley*.

— A l'auteur de *Waverley?* dit le maître d'école en haussant les épaules. Et qui vous prouve que ce soit bien l'auteur de *Waverley* qui vous a envoyé cette sotte rapsodie?

Quant à moi, je ne me vante pas de le connaître ni d'être son parent ou son allié à quelque degré que ce soit. Je ne l'ai pas plus vu que je n'ai vu Sénèque, Lucain ou Silius Italicus; mais, de même que je saurais distinguer leur latin de celui des jurisconsultes d'Édimbourg, ainsi je saurais faire une distinction entre son style, qui n'est pourtant pas sans défaut, et celui des méchants écrivains qui l'imitent.

— Vous supposez donc, m'écriai-je, frappé d'une idée soudaine, que l'œuvre qui m'a été envoyée n'est qu'un de ces fruits illégitimes que l'on va placer nuitamment à la porte d'un honnête homme, pour faire croire qu'il en est le père, ainsi qu'il arriva à ce bon M. Allvoorthy (1).

Pour la première fois, depuis que j'habite Kennaquhair, tous les membres du club furent d'accord et se réunirent pour répondre que le maître d'école avait mis le doigt sur la véritable question, et nous avions été, moi et l'auteur de *Waverley*, victimes d'un odieux guet-apens. Cette hypothèse, mon cher monsieur, loin de me blesser, me soulagea aussitôt d'un grand poids, et je vis mieux que personne quelle différence il y avait en effet entre cette médiocre production et les intéressantes histoires que nous avons publiées vous et moi. Il ne restait plus qu'à savoir quel pouvait être le véritable auteur d'*Aymé Verd*. Le sacristain chercha bien à insinuer que c'était moi-même, le capitaine Clutterbuck, qui avais employé mes loisirs à noircir tant de papier, voulant ainsi voler des mes propres ailes, à l'exemple de Jedédiah Cleisbotham, mais je me défendis avec dignité de cette imputation malveillante, et jurai que si jamais l'audacieux qui s'était permis de se jouer ainsi de moi me tombait sous la main, il passerait un mauvais quart d'heure.

(1) Personnage de *Tom Jones*, roman de Fielding.

— Bah ! s'écria David, vous vous montrez bien susceptible, capitaine Clutterbuck. Quel grand mal y aurait-il à ce qu'un pauvre diable eût pris votre pavillon pour couvrir sa marchandise? Laissez-le voguer et souhaitez-lui un bon vent. En voyant son petit esquif raser la côte, personne ne le confondra avec votre gros vaisseau.

— Pardon, pardon, dit le bailli, d'un ton doctoral, cela est une affaire très-grave, et le constable pourrait bien s'en mêler.

— Cela ne regarde pas du tout le constable, répliqua David, mais bien le public, qui est un juge plus clément que vous autres gens de robes Quand il mange un œuf, qu'il soit bon ou qu'il soit mauvais, il ne s'enquiert pas trop de savoir quelle est la poule qui l'a pondu ; et s'il se trouve des gens difficiles qui s'en inquiètent, il est heureux pour eux qu'on les trompe. Quant à moi, il m'est arrivé quelquefois de donner à mes pratiques, non pas, bien entendu, à des connaisseurs comme vous, mais à d'autres, il m'est arrivé, dis-je, de donner du lisbonne pour du sherry. Et je m'assure, bailli, que vous n'avez jamais reçu, à cet égard, aucune plainte. Si les bonnes gens avaient cru boire du porto, ils lui auraient trouvé, comme à l'ordinaire, un goût assez fade ; mais l'idée qu'ils voyaient briller dans leurs verres du plus pur xérès suffisait pour changer le goût de la liqueur et leur faire voir tout en rose. Quand ils sortaient du cabaret, ils avaient le pied plus leste, l'œil plus vif et le cœur plus léger. Et, après tout, ajouta l'honnête aubergiste, il n'y a pas si fin gourmet qui ne soit sujet à se tromper. Il me semble que vous avez décidé la chose un peu vite ; et, comme il est vrai qu'on ne connaît bien un bon vin qu'à la seconde bouteille, il se pourrait qu'une seconde lecture, si le capitaine daignait la faire, vous fît à tous changer d'avis.

En entendant ces mots, je tirai le manuscrit de ma

poche ; mais, avant que je l'eusse déroulé, tous les auditeurs avaient pris la fuite, et je me trouvais seul en face du fidèle David.

Voilà, mon cher monsieur, l'événement important que j'avais à vous annoncer. Je vous expédie avec la présente le prétendu manuscrit de l'*auteur de Waverley*, et ne vous engage pas à le lire. Si vous avez occasion de revoir notre père commun, instruisez-le de ce qui s'est passé ; et si par hasard il s'avouait l'auteur d'*Aymé Verd*, dites-lui comme Gil Blas à l'archevêque de Grenade : « Vous baissez, monseigneur ; votre dernier discours n'est pas de la force des précédents. » Mais, quelque parti qu'il prenne à cet égard, déclarez-lui, de la manière la plus formelle, que je lui défends de se servir de mon nom et de l'imprimer désormais à côté du sien.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

CUTHBERT CLUTTERBUCK.

Du village de Kennaquhair, le ... juin 18...

AYMÉ VERD.

Il est plus doux d'être trompé
que de tromper soi-même.
— *Vieille chanson.* —

CHAPITRE PREMIER.

Le Pontonnier.

Caron en sa barque
Passe le monarque
Et le mendiant;
Il passe à toute heure,
Cestuy-là qui pleure,
Et l'aultre riant.
— Jacques de Soleysel. —

Vers la fin de l'automne de l'année 1561, la veille de la Saint-Martin, un voyageur qui suivait, le long du Rhône, la route de Valence à Saint-Vallier en Dauphiné, s'arrêta devant une petite hôtellerie située au bord du fleuve et frappa rudement aux ais mal joints de la porte. Il était huit heures environ, le soleil était levé, mais un brouillard épais couvrait la campagne et la dérobait tout entière

aux regards. Aussi les fenêtres de l'auberge étaient-elles restées closes comme si les habitants n'eussent guère compté sur des visites matinales. L'étranger ne put s'empêcher de sourire en voyant une large étoile dessinée sur l'enseigne flottante avec cette devise : *Au point du jour.*

— Par la Somme de saint Thomas ! dit-il en posant sur un banc de pierre son léger bagage, on a bien raison de dire qu'il n'y a rien de menteur comme une enseigne. Personne n'est levé ici, et l'angélus a sonné depuis longtemps. Holà ! maître Bruno, mettez vos chausses et venez tirer le verrou. Me laisserez-vous geler de froid à votre porte ?

Tout en parlant ainsi, le voyageur appliquait, pour appuyer sa requête, de vigoureux coups de bâton sur la frêle barrière qui défendait l'entrée de l'auberge. Il l'aurait bientôt renversée, s'il n'eût entendu enfin une voix sourde crier du dedans : — Est-ce vous, Bombardon ? — Non, répondit-il, c'est moi. — Qui, vous ? demanda la voix. — Ouvrez, répliqua le voyageur, vous le verrez. — Patience, patience, reprit la voix sourde, on y va. — Allons, dit le chaland, j'en ai pour un quart d'heure. Mais bah ! j'aurai le temps d'achever mon bréviaire.

L'étranger ouvrit aussitôt son bissac, en tira un

livre relié en parchemin, et se mit à dire son office avec une rapidité qui eût fait honneur à un chanoine. Autant qu'on en pouvait juger à son costume, le pieux voyageur n'était pas un dignitaire de la sainte Église, car il portait les habits modestes d'un simple clerc. On ne pouvait douter pourtant qu'il ne fût au moins sur la route des honneurs ecclésiastiques. Son chaperon carré, son rabat noir, le chapelet qui pendait à son côté avec l'écritoire de corne, enfin l'air de béatitude répandu sur tout son visage annonçaient suffisamment un futur membre du clergé séculier. C'était du reste un vigoureux jeune homme, à la taille athlétique, aux épaules carrées, et qui eût figuré dignement à la première ligne d'une compagnie de lansquenets. Il paraissait plein de vie et de santé, et les rigueurs de la pénitence n'avaient laissé aucune trace sur sa mine fleurie. Nous n'entendons pas insinuer ici que le digne garçon remplît mal ses devoirs religieux et ne s'appliquât pas à lui-même les préceptes qu'il devait un jour prodiguer à autrui. Son organisation robuste, aidée d'une vie régulière et de mœurs sans tache, avait résisté sans doute aux austères pratiques de l'abstinence et n'en avait pas reçu la moindre atteinte. Il nous suffira,

du reste, de l'observer pendant quelques minutes, tandis qu'il a le nez plongé dans son livre, pour nous faire une idée de son caractère. Le jeune clerc ne détournait pas les yeux, mais, tout en murmurant les psaumes, il ne pouvait s'empêcher de mêler aux pieux cantiques des exclamations qui trahissaient sa vive impatience.

— *Deus exaudiat vocem meam*, disait-il. Il a perdu ses chausses; *ad te clamavi ex deserto;* j'y perdrai mon latin. *Psallite Domino sancti ejus, et confitemini memoriæ sanctitatis ejus quoniam vita in voluntate ejus.* L'air est vif comme le diable. Ce vieux batelier de l'Achéron ne trouvera plus qu'une ombre quand il viendra me chercher. Allons! reprit-il en se frappant la poitrine, Placide, mon ami, toujours des distractions! Dieu me pardonne, il va me falloir recommencer mes heures.

En effet, l'honnête garçon, chassant à grand'peine les tentations de l'esprit malin, reprit avec une nouvelle ardeur ses prières interrompues. Comme il l'avait prévu, il eut le temps d'achever tierce et none, avant que maître Bruno se fût décidé à ouvrir son huis mal fermé. A la fin, pourtant, un verrou fut tiré, puis un autre, et bientôt la porte, tournant sur ses gonds, laissa voir la mine cha-

grine d'un vieillard court et trapu, lequel tenait à la main une lampe à demi éteinte.

Le nouveau personnage qui paraît sur la scène, à peu près comme le spectre de Barnstable, dans la comédie de ce nom, était vêtu d'un surcot de drap viennois, et un bonnet de fine laine couvrait ses oreilles, d'où pendaient deux longues boucles d'argent, ce qui, soit dit en passant, annonçait une certaine aisance. Du reste, ses mains étaient calleuses, son teint bruni par le soleil jusqu'à un ton de bistre prononcé, et quoique ses cheveux blancs annonçassent qu'il avait déjà vu plus d'un hiver, toute sa personne respirait encore un air de force et de santé : ce n'était rien moins que maître Bruno, fermier en titre du bac de Confolens, non moins connu dans le pays pour les services journaliers qu'il rendait aux habitants des deux rives, que pour son humeur quinteuse et ses chagrins domestiques, qu'il ne manquait pas de conter à tous les passagers qu'il conduisait sur son bateau plat. Depuis cinquante ans que le digne homme passait et repassait le Rhône, il avait pris, dit-on, quelque chose du caractère bourru de ce noble fleuve; aussi ne faisait-il pas toujours bon avoir besoin de lui. Bien que son bail avec le sei-

gneur du lieu portât en termes exprès qu'à toute heure du jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, maître Bruno s'obligeait à transporter d'un bord à l'autre, sur simple réquisition, quiconque, prêtre, noble ou manant, réclamerait ses services, l'honnête pontonnier n'en faisait jamais qu'à sa tête. On avait beau l'implorer à grands cris, et même lui offrir double paye, il restait aussi sourd aux prières des voyageurs que le vieux Caron aux plaintes des morts qui n'avaient pas l'obole nécessaire pour payer le passage.

C'était sans doute par suite de cette humeur bizarre qu'il vivait seul dans sa maison, sans avoir personne pour l'aider dans ses doubles fonctions d'aubergiste et de péager. Il n'en avait pas toujours été de même. Il avait eu femme et enfants, et l'on disait à ce propos qu'il avait fait avec eux assez mauvais ménage. Quoi qu'il en soit, sa femme, après dix ans de mariage, s'était noyée un beau matin après s'être attaché une pierre au cou; l'un de ses trois enfants s'était enrôlé dans une troupe d'aventuriers qui partaient pour l'Amérique; le second avait été tué dans un cabaret en se disputant avec un marinier de la côte, et le troisième, le pire de tous, l'avait quitté depuis plu-

sieurs années pour mener une vie errante avec des colporteurs et des bohémiens.

Telle est, en quelques mots, l'histoire de l'hôtelier matinal en face duquel se trouva notre ami Placide, lorsqu'au bruit des verrous il ferma son bréviaire et releva la tête.

— Dieu vous bénisse! maître Bruno, lui dit-il avec un air de satisfaction mal déguisée; il n'est pas malheureux que vous vous soyez enfin décidé à m'ouvrir. Je meurs de froid et de faim sur ce banc depuis une heure au moins. Avouez que pour un homme véridique, comme on dit que vous l'êtes, vous avez bien mal choisi votre enseigne. A votre place, j'aurais fait peindre sur cette girouette le dieu Morphée, *pater somnium,* une poignée de pavots à la main. Cela conviendrait parfaitement à un homme qui se lève en plein jour et qui a encore l'air tout endormi quand il se lève. Vous faites comme le doyen de Saint-Paphnuce, qui faisait sonner sa messe à cinq heures du matin et ne la disait jamais avant midi. Mais à quoi rêviez-vous donc, compère? Les songes vous venaient-ils par la porte de corne ou par la porte d'ivoire?

Le clerc accompagna ces mots d'un joyeux éclat de rire; maître Bruno secoua la tête.

— Des songes! dit-il, les vieilles gens n'en ont plus, mon garçon. Cela est bon pour votre âge, où l'on ne rêve pas seulement quand on dort, mais où l'on rêve encore tout éveillé. Entrez et chauffez-vous, ajouta l'hôtelier en prenant le bagage du voyageur; le feu brûlait ici avant que vous vous fussiez mis en route. Vous voyez donc que l'enseigne dit vrai. Aussi, sauf votre avis, je la laisserai à sa place. C'est mon père qui l'y a mise, et ce n'est pas moi qui l'ôterai.

Placide n'était pas homme à se faire répéter deux fois l'invitation que lui avait adressée le pontonnier. Il secoua son manteau court, trempé par le brouillard, prit un escabeau, et, relevant sa robe jusqu'aux genoux, se mit à réchauffer de son mieux ses longues jambes, qu'emprisonnaient des bas de filoselle et des hauts-de-chausses de velours noir.

— Voilà un bon feu! dit-il en caressant de la main ses mollets vigoureux qu'eût enviés Hercule; sa seule vue me réjouit le cœur. Parlez-moi des chênes du Vercors pour flamber joyeusement sur l'âtre! Quand on a fait cinq lieues à jeun, on n'est pas fâché de s'asseoir sous le manteau de la cheminée en attendant la collation. C'est demain

fête et aujourd'hui vigile. Je ne mangerai donc que peu de chose; mais quand on veut se tenir l'esprit en haleine, il faut ménager le corps. C'est un méchant cavalier que celui qui épargne le foin à sa monture. N'êtes-vous pas de mon avis, maître Bruno? Et ne ferons-nous pas bientôt usage de cette poêle à frire qui pend à la muraille, et qui semble attendre qu'on lui fasse fête?

— Cette poêle, dit Bruno d'un air maussade, elle est bien où elle est. Je ne suis pas ici pour vous servir, ni elle non plus. Je vous ai ouvert ma porte parce que vous aviez froid, et que l'Évangile ordonne d'ouvrir à ceux qui frappent. Maintenant, si vous voulez passer l'eau, je suis à vos ordres.

— Merci du ciel! s'écria Placide d'une voix de stentor, passer l'eau! Mais, malheureux! quand je voudrais passer l'eau, je commencerais d'abord par déjeuner. Il n'y a rien de dangereux comme l'air des rivières pour un estomac vide.

— A votre aise, dit l'hôte; si vous avez des provisions, tirez-les du bissac. La table est là. Quand vous aurez soif, le Rhône n'est pas bien loin.

— Mon bissac est plein, brave homme, dit le clerc, et j'avoue même qu'il est un peu lourd; il ne contient cependant que quelques livres de doc-

trine et une thèse de philosophie, soutenue récemment avec succès par un jeune théologien qu'il ne m'appartient pas de vanter. Tout cela est sans doute un aliment salutaire pour l'esprit; mais, comme je vous l'ai déjà donné à entendre, cela n'est pas suffisant. En ce moment, j'aimerais mieux une bonne carpe au vin blanc que trente pages de l'Ange de l'École.

— Je ne suis pas d'humeur à pêcher ce matin, repartit le vieillard. Il ferait beau voir que je fusse au service du premier vagabond qui passe sur la route, et à qui il prendrait envie de boire ou de manger. Je suis le pontonnier de Confolens, pour vous servir, et je ne suis pas autre chose. Je n'ai pas de bail qui m'oblige à héberger tous les passants.

— Il paraît, maître Bruno, dit le clerc, que vous avez fait de votre hôtellerie une véritable posade espagnole, où l'on ne trouve en entrant que les quatre murs, et où l'on est obligé d'apporter son lit, son vin et sa pitance si l'on ne veut coucher sur la terre, boire de l'eau et mourir de faim. Ma foi, je ne croyais pas qu'une maison pût changer ainsi du blanc au noir sans changer de maître. L'an passé, ajouta-t-il d'un ton de reproche qui ne

manquait pas de sensibilité, j'ai été mieux reçu ici, compère ! M'auriez-vous donc oublié, et ne me reconnaîtriez-vous pas ?

— S'il fallait que je reconnusse tous ceux qui s'arrêtent sous mon toit ou qui passent dans ma barque, j'aurais vraiment trop à faire, jeune homme, repartit Bruno. Depuis l'an dernier, j'ai conduit des gens de toute sorte, des gros et des petits, mais je ne les reconnaîtrais pas plus aujourd'hui qu'on ne reconnaît les sous et les pièces d'argent qui vous passent par les mains.

— Comment ! maître Bruno, s'écria le clerc en joignant les mains, vous avez oublié Placide Gouttenoire, le fils à Jean Gouttenoire, l'aubergiste de la grand'place de Romans !

— Hein ! fit le pontonnier avec surprise, vous êtes le petit Gouttenoire, le fils à Jean Gouttenoire de Romans ?

— Oui certes ! et je m'en fais honneur, dit Placide. Jamais homme n'a mis aussi peu d'eau dans le vin qu'il donne à ses pratiques.

— Qu'il donne ! interrompit Bruno, il le vend bien, monsieur Placide ; ce n'est pas en régalant gratis le voyageur, qu'on amasse un pécule et qu'on élève pignon sur rue. Croyez-moi ; je ne sais pas si

votre père met de l'eau dans son vin, mais je suis sûr qu'il le fait payer honnêtement et ne fait jamais long crédit à personne. Aussi tout lui a réussi à lui. C'est un des gros de la ville à cette heure. Il porte la semaine des habits du dimanche et met, dit-on, une plume à son chapeau, sous prétexte que c'est un privilége des bourgeois de Romans; mais cela ne me regarde pas. Chacun mène sa barque comme il lui plaît.

En parlant ainsi, maître Bruno ralluma sa lampe qu'il avait un moment suspendue à la cheminée, et, soulevant une trappe, il mit le pied sur une échelle et disparut aux regards du clerc stupéfait. Le digne Placide s'attendait à une meilleure réception, car il ne put s'empêcher de pousser un soupir. Il n'avait pris la route de Saint-Vallier jusqu'à Confolens que pour le plaisir de voir une ancienne connaissance. A cette heure il se trouvait à quatre bonnes lieues de Romans, et n'était pas sûr de trouver une hôtellerie sur la route pour réparer ses forces et apaiser sa soif. Cependant il se résigna, et, comme c'était un rude marcheur, il reprit son bâton et se prépara à partir après avoir secoué sur le seuil la poussière de ses pieds. Mais comme il mettait la main sur le loquet de la porte,

et se retournait pour jeter une dernière malédiction sur ces murs inhospitaliers, il aperçut maître Bruno remontant l'échelle souterraine et tenant à la main une cruche de grès couverte de poussière. Cette vue suffit pour changer ses dispositions. Il pensa que le pontonnier, ayant désormais l'assurance d'être payé largement, se souvenait enfin de ses devoirs d'hôtelier. Le vieillard posa en effet la cruche sur la table et invita Placide à s'asseoir.

— Volontiers, compère, volontiers, s'écria le clerc. Il ne sera pas dit que j'aie reculé devant le vin des côtes du Rhône. *Dissipat Evius curas edaces :* Bacchus chasse les soucis cuisants. Maintenant que vous avez retrouvé votre mémoire, vous retrouverez bien aussi, dans quelque coin, quelques œufs frais pondus pour en faire une petite omelette. Comme c'est aujourd'hui jour de vigile, une douzaine me suffira, d'autant plus qu'il ne faut manger que pour accomplir le précepte et qu'on doit toujours sortir de table avec la faim.

— Ah ! vous êtes le fils à Jean Gouttenoire, dit Bruno en attachant sur Placide un regard terne; et où allez-vous de ce pas, jeune homme? Vous avez un bâton et un havre-sac comme si vous alliez faire votre tour de France. Est-ce que vous ne vous trou-

veriez pas bien, vous aussi, dans la maison de votre père? Allez-vous l'abandonner quand il est vieux, pour ne revenir qu'au moment de prendre ses dépouilles? Dans ce cas, pliez bagage et je remporte ma bouteille. Personne ne doit donner un gîte aux enfants ingrats.

— Par saint Bonaventure! avez-vous perdu la tête? s'écria le clerc indigné du soupçon qui était venu à maître Bruno. Quitter mon père pour aller courir le monde! que je me casse une jambe devant la porte le jour où la pensée m'en viendra! Si je l'ai quitté, ce brave père, c'est qu'il l'a bien voulu, c'est qu'il me l'a ordonné; c'est que si je n'avais pris le chemin de l'Université, tout grand que j'étais, il m'y aurait conduit à coups de bâton, ce cher père!

—A la bonne heure, reprit le pontonnier. Débouchez cette cruche. Je vais vous servir quelque chose de mieux qu'une omelette; j'ai là justement une anguille cuite avec du thym et du serpolet, et un fromage de Sassenage, qui ferait honneur à la table d'un prébendier. Mais d'abord voici deux verres, versez-nous à boire. Vous dites donc, ajouta le vieillard, que votre père vous a envoyé aux écoles. Que veut-il donc faire de vous? Un pro-

cureur? Il y en a bien assez comme ça pour gruger le pauvre monde. Un médecin? On meurt bien sans ces robes noires.

— Vous n'y êtes pas, maître Bruno, dit Placide d'un air modeste et en se versant une rasade; tel que vous me voyez, je suis bachelier en théologie; j'ai passé ma thèse, il y a huit jours, devant monseigneur l'archevêque qui a daigné me dire que j'avais une belle voix pour chanter au lutrin et que je représenterais dignement sous la chape de diacre. Si Dieu me prête vie, je recevrai un jour le bonnet de docteur, ce qui, soit dit en passant, est pour la milice sainte ce qu'est l'épée de chevalier dans la milice du siècle. Mais voyons cette anguille. Est-elle encore dans le Rhône? Elle tarde bien à venir.

Le pontonnier ouvrait pourtant ses coffres avec toute la célérité qu'on pouvait attendre de son âge et de ses habitudes. Le titre que venait de s'attribuer le voyageur avait, en ce temps-là, une certaine importance, et devait nécessairement ajouter à la considération qui semblait attachée au nom de Gouttenoire. Aussi la table fut-elle bientôt garnie, et la figure morose de Bruno parut-elle s'adoucir visiblement lorsque le vieillard vint prendre place en face de son jeune convive. Celui-ci, de son

côté, avait l'air plus content de lui-même depuis qu'il avait trouvé l'occasion de faire connaître le titre honorable qu'il avait fraîchement obtenu. Ce n'est pas qu'il eût cet orgueil aveugle qui accompagne souvent le savoir, ni qu'il se fît illusion sur son propre mérite. Il n'ignorait pas ce qu'il lui en avait coûté pour obtenir le droit de coudre à sa robe de cérémonie la croix blanche du bachelier; ce n'était pas une vocation bien prononcée qui l'avait porté vers les études religieuses : il avait plutôt obéi, en ouvrant les livres, à la volonté de son père, honnête homme au demeurant, mais qui n'eût pas été fâché de pouvoir dire un jour : Mon fils le chanoine, ou mon fils l'archidiacre. Les bourgeois d'autrefois n'avaient guère d'autre moyen de rivaliser avec la noblesse que de lui disputer les priviléges de l'Église. C'était là un commencement d'émancipation.

Quoi qu'il en soit, Placidene se crut pas jeté hors de sa voie lorsqu'il alla user son haut-de-chausse sur les bancs de l'école. Il prit au sérieux les leçons de ses maîtres et les espérances de son père. A défaut de cette promptitude d'intelligence qui sert si bien les étudiants paresseux, il était doué d'une volonté forte, d'une persévérance à l'épreuve. Il

aimait avec passion la dispute, et il n'était pas rare qu'il fût rencontré par le guet, à l'heure de minuit, au coin d'une rue, discourant encore à tue-tête avec quelque subtil Forésien ou quelque fougueux Provençal, sur les matières philosophiques enseignées par les docteurs de l'époque. Personne ne pouvait lutter avec lui quand il s'agissait de couvrir la voix de son adversaire. Mais il était surtout célèbre à Montpellier pour le talent avec lequel il argumentait à coups de poing contre les jeunes disciples de Bartole ou de Galien, sceptiques par état, railleurs par tradition, et véhémentement soupçonnés d'hérésie. On l'avait surnommé comme saint Thomas, qu'il citait à tout propos, le bœuf de l'école; mais il obligeait ses ennemis à ajouter, quand ils parlaient de lui : *Cavete, fœnum habet in cornu*, le bœuf a du foin dans les cornes.

Malgré ces exploits, Placide n'avançait guère dans ses études. Sa mémoire était semblable à une hôtellerie où il entre beaucoup de voyageurs, mais où nul ne fait un long séjour et ne laisse de longues traces. Aussi son père, qui, depuis huit ans, le tenait dix mois de l'année à Montpellier, et le fournissait grassement de mille petites douceurs, comme de bons fromages, de bon vin, de conser-

ves de coings, etc.; son père, disons-nous, commençait à désespérer de lui, et renonçait presque à lui voir faire le premier pas dans la carrière des dignités universitaires. Placide avait échoué en effet à plus d'un coupelaud, comme on appelait alors les examens que subissaient les étudiants. Il n'avait jamais pu réussir à réciter au rebours la moindre page d'Aristote.

A la fin, cependant, et grâce aux bons conseils d'un ami officieux auquel il rendait des services d'une autre nature, il avait pu passer les premiers examens et soutenir avec un volume de voix qui pouvait bien tenir lieu de la force des raisonnements, une thèse remarquable sur une question qui agitait beaucoup en ce temps-là le monde théologique, à savoir : quel avait été le péché des anges déchus? Le clairvoyant Placide avait divisé son discours en autant de points que le chandelier du tabernacle avait de branches, qu'il y a de sceaux sur le livre de vie, qu'il y aura d'anges sonnant de la trompette au dernier jour, c'est-à-dire en sept points, correspondant d'ailleurs aux sept péchés capitaux. Il avait très-bien prouvé que les mauvais anges n'étaient rien moins que des huguenots, et qu'ils avaient été précipités du ciel pour avoir assisté au prêche tenu par Lucifer.

Ce triomphe obtenu, le savant clerc, qui ne devait entrer dans les ordres que l'année suivante, n'eut rien de plus pressé que d'aller jouir de sa gloire dans le giron paternel, emportant avec lui un diplôme en bonne forme, lequel devait avoir, aux yeux de l'hôtelier de Romans, autant de prix que les parchemins de la vieille maison de Poitiers. Mais le moment est venu de le reprendre où nous l'avons laissé, c'est-à-dire en face d'une table bien servie, théâtre qui lui convenait encore mieux que la grand'salle du recteur.

— Par saint Hugon ! dit-il en se servant pour la troisième fois un large tronçon d'anguille, si mon ami Jacques Sauzéas, de Saint-Étienne-en-Forez, était ici, il y ferait meilleure figure que vous, maître Bruno. Jacques Sauzéas était aussi bon chrétien qu'un autre. Il n'avait pas son pareil pour tourner un *quod libet* et bien poser un syllogisme. Mais il mangeait comme quatre, et, comme il n'avait jamais assez de son ordinaire, il ne manquait pas de me rendre visite tous les jours à l'heure du souper. Nous devisions ensemble, assis en face l'un de l'autre, ainsi que nous voilà, à la façon des sages Athéniens : car il faut vous dire, maître Bruno, que les philosophes de

l'antiquité ne raisonnaient jamais mieux qu'entre le bénédicité et les grâces, et que l'un des plus beaux livres qu'ils nous aient laissés est intitulé le Banquet. Que voulez-vous? ils aimaient à s'entretenir de l'immortalité de l'âme, tout en prolongeant le plus possible l'existence de son enveloppe mortelle.

— Votre père est bien heureux, messire, dit Bruno en soupirant; vous avez dignement profité des soins qu'il a pris de vous. L'argent qu'il a dépensé n'a pas été perdu. Vous en savez long aujourd'hui, et je ne vois pas ce qui vous empêcherait, comme le second fils du gros Trablaine le marchand de drap, de joindre tôt ou tard à votre patrimoine les revenus d'un bon prieuré. Ah! moi aussi, j'espérais avoir un peu de satisfaction du côté de mes enfants, car j'en ai eu trois, maître Placide, et le seul qui me reste a votre âge. Mais versez-nous à boire. — Chagrin passé, chagrin oublié.

— Je croyais que vous étiez un vieux garçon, maître Bruno, dit le clerc en posant son gobelet et sans s'apercevoir qu'il allait rouvrir une blessure mal fermée.

— Plût à Dieu! répondit le pontonnier. Mais

quand on est jeune, on ne sait ce qu'on fait. On se met la chaîne au cou en riant, et on la traîne toute sa vie, comme on peut. Que vous faites bien, messire, de prendre un état qui vous délivre de tous les tracas du ménage, de la légèreté des femmes et de la méchanceté des enfants! Vous avez vécu sagement jusqu'à ce jour, et quand une fille passe à côté de vous, vous ne vous inquiétez pas de savoir si son jupon est plus ou moins court ou sa gorgerette plus ou moins relevée; qu'elle ait l'œil noir ou l'œil bleu, peu vous importe.

En entendant ces paroles, maître Placide parut légèrement embarrassé. Pour se donner une contenance, il prit son couteau et se mit à faire de larges entailles dans la table de chêne.

Cette occupation sembla déplaire à l'hôtelier, car il s'interrompit brusquement, s'empara du couteau et dit en le remettant sur la table :
—C'est une mauvaise habitude que vous avez là, jeune homme. Vous faites comme mon fils, lorsqu'il vient me voir, et que je lui reproche sa conduite. Lui aussi s'amuse à tailler la table, au lieu de m'écouter.

— Il a tort, maître Bruno, il a grand tort, dit Placide en se versant à boire.

— Je vous disais donc que les femmes ne valent pas grand'chose ; et si j'ai un conseil à vous donner, c'est que vous ne preniez pas même une gouvernante, si vous voulez avoir la paix chez vous. Quant à moi, à votre âge, j'étais heureux ici comme le roi Gondebaud, quand il allait à la chasse; mais ne voilà-t-il pas qu'un beau matin il me prend fantaisie de me marier. J'épouse une fille des environs, qui me semblait douce comme une colombe. Ah! pécaïre! comme disent les Languedociens, depuis ce jour je n'ai pas su ce que c'était que dormir tranquille. Il fallait sans cesse à madame de nouveaux affiquets, des guimpes, des barbes comme des ailes de papillons. Je gagnais cinq sous par semaine et j'en dépensais dix. Les jours de foire, quand la maison était remplie, au lieu de servir les pratiques, elle allait danser à Confolens. Dès qu'elle avait entendu le son d'une vielle ou d'une musette, les pieds lui démangeaient, si bien que j'étais toujours obligé de me fâcher, et de distribuer par-ci par-là quelques taloches.

En ce moment, le pontonnier s'arrêta. Il avait

cru entendre le bruit de la cloche qui l'avertissait que des voyageurs l'attendaient de l'autre côté du fleuve.

Il frappa du poing sur la table avec colère : — Morbleu ! dit-il, on n'est jamais tranquille chez soi. Ils viennent me déranger, juste au moment où je suis en train de me soulager un peu avec un ami. Depuis quarante ans que cette cloche sonne à mon oreille, j'en ai la tête fatiguée. Si encore ils étaient une douzaine là-bas à m'attendre; mais je suis sûr que c'est quelque gueux à besace qui marchandera son passage, et me fera user ma traille [1] pour un méchant denier.

Tout en faisant ces réflexions, Bruno quitta sa place, et, soulevant le châssis de papier huilé qui garnissait la fenêtre, jeta les yeux vers l'autre rive du Rhône. Mais le brouillard était si épais qu'il lui fut impossible de distinguer les personnes qui pouvaient, en ce moment, réclamer ses services. Cependant la cloche tintait toujours, et avec une violence qui annonçait suffisamment l'impatience des voyageurs. — Sonne, sonne, dit le pontonnier en fermant le châssis, et en revenant s'asseoir en face du bachelier, qui ne put s'empêcher de rire, en pensant à ce qui lui était arrivé à lui-même le

matin. Sonne, sonne; si tu casses Jeannette, tu la payeras. Ne vous dérangez pas, jeune homme.

Placide n'avait pas besoin de cette recommandation. Il ne restait plus de l'anguille que les arêtes; mais la cruche n'était pas encore épuisée, et le fromage de Sassenage répandait dans l'air son fumet appétissant.

— Vous mangez de bon cœur, messire, reprit l'hôtelier. Que je voudrais donc que Philibert fût là, pour vous tenir tête, dussiez-vous à vous deux manger ma barque.

— C'est aujourd'hui vigile et jeûne, maître Bruno, répliqua le bachelier; je ne dois prendre que le nécessaire. Mais soyez tranquille, si je passe jamais chez vous un autre jour, je ferai plus d'honneur à votre repas.

— Ce drôle de Philibert, reprit le pontonnier, sans s'inquiéter de l'interruption du clerc, où est-il à présent? Voilà au moins six mois que je ne l'ai vu. Ah! si ce n'était le dernier de mes trois fils, je ne m'en soucierais guère. Mais il est bien cruel, à mon âge, de vivre seul, comme un loup, quand on a un grand fils qui pourrait vous tenir compagnie. A l'heure qu'il est, il prendrait les rames et irait chercher les passagers qui s'impatien-

tent là-bas. Au lieu de cela, il court les grandes routes, sous prétexte de faire le commerce. Un beau commerce ! Il fait la contrebande ; quelque jour on viendra me dire qu'il a été pendu à Grenoble ou ailleurs. Mais quoi qu'il arrive, il peut être sûr qu'il n'aura rien de moi. Je ne dépenserai pas un sou pour le tirer des mains de la justice, et, avant de mourir, je vendrai mon bac, j'en donnerai le prix aux pauvres, ou plutôt je ferai dire des messes pour mon âme.

— Ah ! dit le bachelier, vous ne pouvez mieux faire, maître Bruno. Quoique les théologiens soient divisés d'opinion à cet égard, j'ai toujours soutenu qu'il fallait préférer l'Église à sa famille. L'Église est la trésorière des pauvres, et fait toujours bon usage des fonds qu'on lui lègue.

— Tenez, s'il faut vous le dire, continua l'hôtelier, ce sont les parpaillots [2] qui ont fait tourner à mal mon enfant. Il a commencé par se mettre aux gages d'un de leurs braillards de ministres, et, depuis ce temps, il n'a plus voulu rien faire dans ma maison. Il me disait qu'il voulait devenir pêcheur d'hommes ; et aujourd'hui il pêche je ne sais quoi dans une eau trouble. Aussi quand j'ai mes idées noires, il me prend contre ces hugue-

nots une haine si forte, que j'ai envie de leur faire payer cher le mal que j'en ai reçu. J'ai même percé un trou sous une douve de mon bateau, et quand je passe quelque compagnie de ces corbeaux du Vivarais s'en allant au prêche, quelque chose me dit de lâcher la bonde et de les envoyer chanter leurs psaumes avec les diables.

— Prenez garde, s'écria le bachelier en frissonnant, il est souvent difficile de séparer le bon grain de l'ivraie.

— Soyez tranquille, répondit Bruno; je ne me tromperai pas. Je les sens à l'odeur. Mais ils payent bien, et il y a conscience à noyer ainsi de bonnes pratiques.

— C'est une affaire grave, maître Bruno, dit le clerc à qui cette dernière confidence semblait avoir coupé un reste d'appétit; c'est une affaire grave, et je vous conseillerais, avant d'en venir à ces extrémités, d'en conférer un peu avec le recteur de votre paroisse. Bien que les huguenots soient des gens sans foi ni loi, et même, pour me servir de l'expression de Denys de la Pierre, autrement dit *Dionysius à Lapide,* des êtres qui se sont ravalés eux-mêmes au-dessous de la bête, cependant il faut laisser la justice à Dieu et au roi. Il m'est bien

arrivé aussi de les combattre quelquefois, soit avec les armes de la logique, soit même avec un bâton de chêne vert, lorsqu'ils résistaient à la force de mes démonstrations. Mais je leur permettais de se défendre, et plus d'une fois, j'ai laissé entre leurs mains mon rabat ou un pan de ma robe.

— J'avais des scrupules comme vous, messire, répondit Bruno ; mais mon coquin de fils a laissé ici, dans un coin, une Bible que je lis, pour me désennuyer, et que je lisais encore ce matin, quand vous êtes venu frapper à cette porte. J'y ai vu, ma foi ! que Dieu ordonne d'extirper ses ennemis, partout où ils lèveront la tête, et je ne connais pas de plus grands ennemis de Dieu que les huguenots.

En parlant ainsi, le pontonnier tira d'un coffre un gros in-douze mal imprimé, l'ouvrit à une page marquée par un signet, et le présenta au bachelier. Celui-ci, qui, en entendant parler de Bible, avait eu peine à retenir sa colère, prit ou plutôt arracha des mains de son hôte le volume qu'il lui présentait.

La lecture de la Bible était, en ce temps-là, à peu près interdite aux laïques, surtout aux gens peu éclairés qu'elle pouvait induire en de fâcheuses

erreurs. Le concile de Trente, qui tenait encore ses assises, venait de s'exprimer formellement à cet égard. Il avait voulu ainsi opposer une digue au torrent de la réforme dont une des armes les plus puissantes était, si l'on peut parler ainsi, la vulgarisation des saintes Écritures. Aussi le clerc manifesta-t-il hautement sa désapprobation.

— Qui vous a permis de lire la Bible, maître Bruno? dit-il en mettant le volume dans sa poche d'un air courroucé. A coup sûr ce n'est pas le curé de Confolens. Il a lu les canons, lui, et il sait son devoir. Vous voulez donc vous damner en lisant ce livre?

— Mais c'est la Bible, repartit le pontonnier mécontent. J'ai entendu dire souvent que c'était la parole de Dieu, et j'y ai lu des choses qui m'ont fait plus de bien que je ne m'y attendais. Voilà vingt ans que je ne vais guère plus à la messe. C'est bien le moins que je m'édifie un peu avec de bonnes lectures en attendant que je puisse racheter mes péchés par quelque action méritoire.

— *Sancta Maria!* reprit le clerc, il n'y a qu'une manière de racheter ses péchés, c'est d'aller les conter à son curé. Il vous en dira plus en un quart d'heure que vous ne pourriez en lire avec vos be-

sicles d'ici à votre mort. D'ailleurs cette Bible n'est plus le livre de Dieu, c'est l'œuvre du démon. Elle a été translatée en français par un docteur de Genève, et vous devez savoir que le meilleur vin se gâte quand on le met dans une mauvaise futaille.

Bruno n'était pas un grand clerc. L'autorité d'un bachelier en théologie dont il avait pu apprécier le savoir devait l'emporter aisément dans son esprit sur ses propres lumières. Il se contenta de murmurer entre ses dents quelques mots inintelligibles, et comme la cloche sonnait toujours, il prit sa longue perche et s'achemina vers le fleuve, laissant maître Placide achever les dernières miettes du fromage de Sassenage.

CHAPITRE II.

Les deux Archers.

Le bon cheval que j'eus de votre grâce!
N'en saurait-on recouvrer de sa race?
En le menant par bois et par taillis,
Mes yeux n'estaient de branches assaillis;
Et il semblait que les pierres s'otassent
De tous les lieux où ses pieds se boutassent.
— Clément Marot. —

En arrivant sur la grève, le pontonnier détacha son bateau, et, sans trop se hâter, se mit

en devoir de répondre à l'appel des voyageurs. Le Rhône, en cet endroit, s'est déjà grossi par les eaux de plusieurs rivières importantes, parmi lesquelles il suffit de citer la Saône, l'Ain et l'Isère, pour donner une idée de la majesté du cours de tous ces affluents réunis. Il s'écoula donc une forte demi-heure avant que maître Bruno fût de retour dans la petite anse où il abritait sa barque. L'accueil qu'il reçut à l'autre bord contribua naturellement à ralentir son voyage. Il trouva à l'embarcadère deux jeunes gens de bonne mine, vêtus comme les archers des compagnies d'ordonnance, et qui faisaient grand tapage, comme c'était l'habitude de ces soldats privilégiés. On sait que les compagnies d'ordonnance étaient des corps d'élite attachés à la personne des gouverneurs de province et des autres grands dignitaires de l'État. C'étaient en quelque sorte de petites gardes prétoriennes auxquelles leurs patrons ne mesuraient pas les faveurs. Du reste, elles étaient composées de la meilleure noblesse, et se distinguaient à la guerre par leur bravoure aventureuse, comme dans la paix par leurs folies et leurs manières hautaines. Il ne faut donc pas s'étonner si nos deux voyageurs témoignèrent un peu rudement à maître Bruno le déplaisir qu'ils

avaient éprouvé à l'attendre. L'un d'eux surtout, celui qui paraissait le plus âgé et qui était sans doute le moins endurant, ne parlait de rien moins que de jeter le pontonnier dans le fleuve, pour lui apprendre à vivre. Heureusement Bruno était accoutumé à braver de semblables orages; son caractère irascible lui avait attiré sans doute plus d'une mésaventure qui lui avait servi de leçon. Aussi, désormais avait-il toujours à son service une foule de bonnes raisons qu'il déclinait avec plus de souplesse et de savoir-faire qu'on n'aurait pu l'attendre de lui. Cette fois, il se plaignit d'une malheureuse surdité qu'il devait, disait-il, comme tant d'autres infirmités, à son grand âge, et qui l'exposait à mécontenter les plus honorables pratiques. Il ajouta que le vent soufflait du nord, et que sa maison était à l'est; mais toute cette rhétorique eût été en pure perte si le second voyageur n'eût conjuré la colère de l'archer impatient, et n'eût sauvé de ses mains le malheureux pontonnier. Celui-ci, en homme prudent, ne souffla plus mot, et après que les étrangers eurent pris place dans sa barque, il se disposa à regagner le temps perdu, en imprimant au lourd esquif toute la vitesse dont il était susceptible. Sa surdité improvisée le servit à

merveille pour l'empêcher d'entendre les injures que ne cessait de lui adresser son redoutable antagoniste. Enfin, la colère de ce dernier se calma peu à peu, et lorsqu'on aborda à l'autre rive, ce n'était plus que les derniers éclairs d'un orage qui s'éteint.

— Malepeste! disait l'archer, j'ai envie de lui faire attendre le prix du péage jusqu'à ce que nous retournions au corps. Vous verrez la belle grimace que fera à son tour ce vieux cormoran.

— Mon bail porte que je ne dois pas faire de crédit, répliqua Bruno, retrouvant comme par miracle la faculté de l'ouïe qu'il avait perdue naguère.

— Ah! s'écria le voyageur, je le savais, le vieux triton faisait le sourd. Voyez-vous comme il a dressé les oreilles aussitôt qu'il a entendu parler d'argent. Cela sonne mieux que le bruit de la cloche, n'est-ce pas, maraud?

— Ne vous déplaise, mon gentilhomme, dit le pontonnier, Jeannette se fait vieille, elle a la voix un peu fêlée.

— Jeannette? Qu'est cela? ta femme, sans doute? demanda l'archer.

— Ne vous déplaise, mon gentilhomme, Jeannette, c'est ma cloche. Comme vous avez pu le voir,

elle n'est plus jeune à présent, elle branle sur ses gonds, et je ne me prends plus guère à ce qu'elle dit. Il lui arrive souvent, voyez-vous, de parler toute seule, de bavarder comme une pie quand le vent souffle un peu fort. Elle me fait lever de grand matin, comme si une douzaine de voyageurs demandaient à passer l'eau; je m'habille en toute hâte, je me presse d'arriver, et je ne trouve là-bas que des hirondelles qui n'ont pas besoin de moi pour traverser la rivière. Quant à ce qui est de ma femme, ajouta Bruno, habile à faire oublier aux voyageurs leurs justes sujets de plainte, et à profiter de la moindre ouverture pour arriver à ses doléances favorites, il y a longtemps qu'elle est morte et que son corps fume les mauves de M. le curé; elle est tombée dans l'Isère un jour qu'elle lavait la lessive, car vous saurez qu'il n'y a pas de meilleure eau que l'eau d'Isère pour blanchir le linge. De méchantes langues ont prétendu que je la rendais malheureuse, et qu'elle avait fait là un coup de désespoir; mais Dieu m'est témoin.....

Maître Bruno s'aperçut en ce moment que ses auditeurs ne lui accordaient plus aucune attention. Ils avaient mis pied à terre, et semblaient s'orienter pour choisir ensuite, au milieu du

brouillard qui était encore fort épais, le chemin qu'ils devaient prendre. Le pontonnier jugea à propos de renvoyer à un moment plus opportun le reste de ses confidences. Il se mit à rattacher son bateau au tronc d'un vieux saule, tout en observant les deux étrangers. Cet examen ne leur fut pas défavorable. Ils étaient bien faits de leur personne, et leur costume faisait valoir tous les avantages qu'ils avaient reçus de la nature. Bruno les suivit des yeux tandis qu'ils arpentaient le rivage, et passa en revue les diverses pièces de leur ajustement, le pourpoint de drap vert, la chemise de mailles, le haut-de-chausse collant, et les longues guêtres de cuir. — Pardieu, dit-il en lui-même, ce sont là, à coup sûr, de vrais archers, et, je le gage, de la compagnie noire de M. de Beaumont. Ce rustaud qui tempêtait tout à l'heure ne ferait-il pas mieux de prendre soin de son équipage et de nouer ses aiguillettes? Parlez-moi de son compagnon. On dirait le grand saint Maurice comme il est peint sur la bannière de l'église de Vienne.

Cependant les deux amis, qui n'avaient pu réussir à trouver leur route, revinrent bientôt sur leurs pas, et celui des deux qui s'était attiré naguère

par son intervention charitable les bonnes grâces du pontonnier, lui demanda avec urbanité s'il ne serait pas possible de trouver un guide qui les conduisît jusqu'à Romans.

— Un guide! répliqua Bruno, vous voulez donc passer à travers les bois? Si c'est la route la plus courte, ce n'est pas la plus sûre. Mais vous êtes jeunes, bien armés, vous ne craignez pas les mauvaises rencontres. Allez donc, mes gentilshommes! Puisque vous voulez un guide, ajouta-t-il en faisant mine de s'éloigner, vous en trouverez un sûrement à Confolens, là-bas, à votre droite.

— Mais écoutez donc, brave homme, il faudrait d'abord un guide pour aller à Confolens, dit le jeune archer, en rappelant Bruno. Nous ne voyons pas même d'ici l'aiguille du clocher, et j'ai aperçu là-bas un marais où il ne ferait pas bon se risquer. N'auriez-vous personne dans votre maison qui connût un peu la montagne?

— J'avais mon fils autrefois, répondit le pontonnier, mais le drôle est parti et m'a laissé tout seul, au moment où il pouvait m'être utile à quelque chose.

— Pardieu! s'écria l'autre voyageur, nous pouvons bien nous passer de lui. Quand nous allions

en éclaireurs sur les bords de la Manche, nous n'avions personne qui portât le fallot devant nous, et nous ne nous perdions pas pour cela.

— Sans doute, sans doute, dit Bruno, je vous conseille de partir. Vous demanderez votre chemin aux mauvais garnements qui hantent la forêt. Vous n'aurez qu'à donner un coup de sifflet, et vous aurez bientôt une douzaine de ces vide-goussets à consulter. Mais des archers de maître François n'ont jamais peur. Ils demanderaient l'heure qu'il est au diable en personne.

— Palsambleu ! dit l'archer, le drôle qui me volerait un écu serait bien fin ! J'ai laissé le dernier aux mains de madame Lancelot, ma digne hôtesse. Quant à mon ami, il est comme le philosophe Bias qui n'avait au monde pour tout bien que son manteau et sa sagesse. Nous ne serons donc pas embarrassés par notre bagage, si nous avons le plaisir de rencontrer les honnêtes gens dont vous parlez. Ce sera de plus une excellente occasion de dérouiller un peu ma flamberge.

— Vous voilà bien, Gaspard ! dit en souriant l'autre voyageur. Pourvu qu'il y ait quelque bon coup d'épée à donner ou à recevoir, vous vous jetteriez les yeux fermés au milieu d'un fourré sans issue.

Trouvez bon que j'insiste auprès de ce bonhomme pour qu'il nous serve de conducteur. Je veux arriver de bonne heure à Romans où mon père doit m'attendre, et je ne me soucie pas de perdre mon temps à battre les taillis pour trouver un chemin.

— Oh ! dit le pontonnier, vous conduire moi-même, c'est impossible.

— Si l'on vous offrait cinq sous viennois, dit le jeune archer, cela ne lèverait-il pas bien des difficultés ?

— Nenni, répliqua Bruno, je suis attaché à ma barque comme le mendiant à la besace, et ne dois pas la quitter de plus loin qu'à l'ouïe de la cloche. Il m'est arrivé une fois pour mon malheur de m'en éloigner, mais Dieu me pardonne, on ne m'y reprendra plus. Toutefois, si vous étiez raisonnable, ajouta-t-il d'un air d'indifférence, si, comme vous le dites, vous retrouviez au fond de votre escarcelle quelque pièce épargnée par le jeu de l'hombre, j'ai bien un vieux compagnon qui pourrait vous mettre dans le droit chemin ; il se nomme Pacolet pour vous servir. C'est le seul être qui ne m'ait pas abandonné, et quoiqu'il ait la tête un peu dure, on peut avoir en lui toute confiance. Il connaît le chemin mieux que moi, et

vous mènera sans faute jusqu'au pont de Romans.

— Eh ! que tardes-tu, maraud, à l'aller quérir ? s'écria Gauthier.

— Peste ! comme vous êtes vif ! mon gentilhomme, dit Bruno sans se déconcerter. Pacolet vous pourra donner une bonne leçon en route. Il a une vertu qui vous manque et qui est bien nécessaire en ce monde, la vertu de patience.

En achevant ces mots, le pontonnier se dirigea d'un pas lent vers sa maison. Il revint bientôt tenant par la bride un mulet de haute taille qui, comme son maître, était blanchi par l'âge, mais qui paraissait encore plein de vigueur.

Les deux voyageurs, en voyant paraître ce nouveau personnage, ne purent retenir un éclat de rire.

— Est-ce là le guide que tu nous as promis ? demanda Gaspard.

— Je n'en ai connu de ma vie de plus sûr ni de plus discret, répondit gravement le pontonnier.

— Que veux-tu dire par là ? reprit le voyageur. Lui as-tu fait confidence de quelque secret ? Tu lui sais gré sans doute de ne dire à personne combien tu bois de pintes par jour, tandis qu'il jeûne.

— Pacolet est fidèle comme la nuit, dont il avait jadis la couleur, répondit Bruno qui semblait être retombé dans une de ses quintes. Mais je n'ai pas de temps à perdre. Vous allez monter tous les deux sur la bête; vous lui laisserez la bride sur le cou, et elle fera le reste.

— Si tu n'avais la mine si sérieuse, s'écria Gauthier, je croirais que tu veux encore te moquer de nous avec ton guide. T'imagines-tu, d'ailleurs, que nous veuillons nous charger de te le ramener?

— Ne vous mettez point en peine de cela. Quand vous serez arrivés à la tête du pont, vous descendrez et vous laisserez Pacolet se tirer d'affaire comme il pourra. Seulement, je vous avertis de ne pas descendre avant ce moment, quoi qu'il arrive.

— Soit! dit Gaspard. Tu l'entends, Aymé? A cheval donc, et à la garde de Dieu!

— Un instant, mon gentilhomme, s'écria le pontonnier. Il me faut un écu au dauphin, si vous l'avez, autrement il n'y a pas de marché conclu.

Le plus jeune des archers tira de sa poche une pièce d'argent et la donna au pontonnier.

Il se préparait déjà à enfourcher le bidet, lorsque Gaspard, qui, depuis un moment, examinait avec l'œil d'un connaisseur le guide de nouvelle espèce qu'on venait de leur donner, s'écria gaiement :

— Sur mon âme! Pacolet me regarde de travers! Qu'a-t-il donc dans l'œil gauche? Je ne me trompe pas, l'ami; votre mulet est borgne comme Horatius Coclès.

— Vous lui faites bien de l'honneur, mon gentilhomme, repartit le pontonnier; sauf votre respect, Pacolet est aveugle.

— C'est ma foi vrai, dit l'archer.

— Il est aveugle comme le crime et comme la justice, reprit Bruno; aveugle des deux yeux comme l'amour, comme l'homme qui se marie, comme les jeunes archers qui bâtissent des châteaux en l'air. Cependant il vous mènera où vous voulez aller. Ce n'est pas toujours lorsqu'on y voit bien que l'on marche le plus sûrement au bord des précipices.

— Le bonhomme radote, dit Gaspard à son ami en montant après lui sur le dos complaisant de Pacolet; mais nous allons voir comment un aveugle peut en conduire deux autres.

Quelques minutes après, bête et gens étaient en campagne, trottant au milieu de la brume, sur un terrain inégal où l'on voyait à peine les traces d'un chemin.

Le lecteur ne sera peut-être pas mécontent de suivre les deux amis dans leur chevauchée, et de faire d'abord avec eux plus ample connaissance.

Celui des deux qui tenait en main la bride de Pacolet, et que nous avons déjà nommé Gaspard, était un garçon de belle venue, d'une figure mâle et pleine, et d'une tournure dégagée. A la manière dont il portait son chapeau, à son poing fièrement appuyé sur la hanche, au laisser-aller de son ajustement, on devinait sans peine qu'il avait vécu au milieu des camps et mené en maint endroit la joyeuse vie de garnison. C'était, en effet, un des archers les plus aventureux de la compagnie d'ordonnance de messire François de Beaumont, colonel général des légions de Dauphiné, Auvergne, Lyonnais et Provence. Il jouissait dans son corps d'une certaine considération qu'il devait autant à sa franchise et à sa bravoure qu'au vieux renom de sa famille. Il n'avait pourtant pas été destiné dès son enfance à la carrière des ar-

mes. Selon les habitudes de la maison de Montmaur, à laquelle il appartenait, il avait été obligé de céder à son aîné la gloire militaire avec l'héritage paternel, et avait été envoyé de bonne heure chez un vieil oncle de Normandie pour y faire l'apprentissage des lois. Les Montmaur comptaient parmi leurs ancêtres plusieurs présidents au parlement, et chanceliers des dauphins. Gaspard pouvait donc espérer de tenir un rang honorable dans la haute magistrature; mais il eut à peine passé quelque temps chez son oncle, que son aversion pour tout ce qui sentait la robe ne tarda pas à se déclarer. Au lieu d'étudier Accurse, les Coutumes et l'Infortiat, il s'esquivait par-dessus les murs de l'hôtel, et allait se mêler aux querelles des apprentis, des étudiants et des clercs de la basoche. C'était là qu'il apprenait le peu de termes de droit dont il se faisait honneur à table, auprès du vieux président. Celui-ci s'imaginait qu'il allait faire de son neveu un émule des Duprat et des L'Hôpital; mais un beau jour le futur garde des sceaux décampa, n'emportant avec lui qu'un vieux casque rouillé et une épée sans fourreau, oubliée dans les greniers depuis le temps de la Pucelle. Gaspard alla tout d'un trait jusqu'à Clermont, en

Auvergne, où sa bonne mine et son air résolu le firent accueillir par M. de Beaumont comme un jouvenceau qui donnait les plus belles espérances. Il paraît toutefois que cette équipée ne fut pas vue du même œil par sa famille; car sa mère, qui était veuve, lui fit entendre d'une manière très-claire qu'il ferait bien de ne pas se présenter chez elle, jusqu'à ce qu'elle le rappelât. L'esprit de rancune paraissait être un des caractères distinctifs des Montmaur. Depuis ce temps, en effet, Gaspard eut beau solliciter son pardon, sa mère fut inflexible, et tout en lui prodiguant mille marques d'amitié, elle lui renouvela sans cesse l'ordre de ne pas mettre le pied au château.

Le compagnon de Gaspard n'avait pas mené une vie aussi orageuse, avant d'arriver sous les drapeaux. C'était un jeune homme d'une taille avantageuse, et dont la physionomie grave et douce n'était pas exempte de mélancolie. Il y avait en lui moins du soldat que du gentilhomme. Sa mise était plus soignée que celle de Montmaur, mais elle n'annonçait que des habitudes d'ordre et de propreté, et non des mœurs efféminées. C'était, en un mot, un cavalier accompli, et qui aurait pu se faire remarquer, même à la cour du

jeune roi Charles IX. Cependant il portait tout simplement sur son écusson les armes d'un pauvre seigneur des Alpes dauphinoises, appelé Verd de Chambéon, dont il était le fils unique. Il n'avait pas trop, disait-on, à s'enorgueillir d'une pareille origine. Hugues Verd avait une réputation équivoque et était même sous le coup de plusieurs condamnations juridiques. Aymé ne l'ignorait pas, et quoiqu'il ne fût pas très-rare de rencontrer, en ce temps-là, des barons de haut lignage en guerre ouverte avec les juges, les huissiers, les sergents et les autres suppôts de dame justice, notre jeune héros en éprouvait une secrète humiliation. C'est en partie à cette circonstance qu'il faut attribuer l'air de tristesse qui lui était familier. Il avait été élevé dans le château de son père, mais par un de ces précepteurs à gages qu'on trouve encore de nos jours dans les vallées des Alpes, et qui sont les derniers débris d'une secte rigide, connue dans l'histoire sous le nom de Vaudois. Il en avait reçu des principes simples et clairs sur la religion et l'honneur, et tout en restant attaché au catholicisme, qui était la religion de ses pères, il s'était imprégné de l'esprit puritain de son maître. Le lieu où s'était écoulée son

enfance avait contribué aussi à donner une teinte un peu sombre à son caractère. C'était un ancien château fort situé dans la région la plus élevée des montagnes du Briançonnais, et auquel étaient adossées quelques chétives masures, semblables aux nids de chaume que les oiseaux suspendent aux flancs des maisons. Il avait soutenu plus d'un siége contre les seigneurs des montagnes, et même contre les gens du roi. Aussi gardait-il de nombreuses traces des injures que lui avaient faites le temps et la guerre. Les salles, mal éclairées par des fenêtres étroites ou par de longues meurtrières, étaient noires et humides. Des armes de toute espèce pendaient aux murs que ne recouvrait aucune tapisserie, et lorsque le vent venait à s'engouffrer dans les corridors, elles s'agitaient dans l'ombre et rendaient des sons lugubres. C'est au milieu de ces tristes images que grandit Aymé Verd. Il dut lui en rester une impression d'autant plus profonde qu'il n'eut, pour en adoucir l'effet, ni les soins ni la tendresse d'une mère. Il n'avait jamais connu la sienne. Entouré de paysans rudes et grossiers, voyant à peine son père, si ce n'est au gros de l'hiver, quand les chemins, devenus impraticables, ne

permettaient plus au gentilhomme montagnard ni la chasse ni les voyages, il n'eut d'autre ami que son pédagogue et d'autre passe-temps que ses leçons. Il sut bientôt assez de latin pour lire couramment la Vulgate et même un peu les auteurs profanes. Mais au moment où il goûtait le plus les charmes de l'étude, M. de Chambéon parut désirer qu'il quittât ses livres pour aller apprendre le métier des armes. Le magister dit donc adieu à son élève, lui fit promettre de respecter toute sa vie Dieu, les enfants et les femmes, et s'éloigna en cachant quelques pleurs. Quant à Hugues Verd, il donna à son fils une lettre de recommandation pour le baron des Adrets, qui avait, disait-il, servi autrefois sous ses ordres, mit dans sa main une épée bien trempée avec une bourse assez mal remplie, et le congédia sans verser une larme, après une allocution qui ne ressemblait guère à celle du vieux Vaudois. C'est avec ces moyens de fortune qu'Aymé Verd arriva dans la petite ville d'Apt, en Provence, où la compagnie d'ordonnance de M. de Beaumont tenait garnison depuis quelques mois.

Les archers de cette époque n'étaient pas, ainsi qu'on serait tenté de le croire, des soldats portant

des arcs. Ces armes, toutes primitives, étaient abandonnées depuis longtemps aux mains innocentes des bourgeois qui s'en servaient, comme leurs descendants le font encore aujourd'hui, pour se disputer entre eux, aux jours de fête, l'oie domestique, le gobelet d'argent et le titre glorieux de roi de la cible. On appelait archers de jeunes soldats qui faisaient l'apprentissage de la vie militaire et étaient attachés aux hommes d'armes des compagnies d'élite, à peu près comme les écuyers aux chevaliers du moyen âge. C'étaient pour la plupart des cadets de famille ou de pauvres gentilshommes qui préféraient aux loisirs du cloître ou aux dignités de l'Église la vie agitée du soudard, et les joyeuses veilles des quartiers d'hiver. Ils étaient tous riches de jeunesse et d'espérance. L'exemple de Montluc, devenu maréchal de France, après avoir passé les monts sous le baudrier de simple archer, la fortune de tant de pages étourdis, devenus capitaines, c'étaient là autant de sujets d'émulation pour ces jeunes disciples du dieu Mars. En attendant l'occasion de se distinguer sur quelque champ de bataille, ils ne laissaient pas de dépenser gaiement les heures, chacun suivant son humeur. Les uns destinaient leur

paye à s'acheter des rubans ou des habits de velours, pour plaire aux jolies filles qu'ils rencontraient, le matin à la messe, et le soir sur le mail; les autres passaient le jour à boire et à jouer autour d'une table, en prêtant l'oreille aux récits des vétérans, dont les souvenirs sur les vieilles guerres et les anciennes garnisons étaient aussi intarissables que les tonnes des taverniers et la gaieté des auditeurs. Quelques-uns, c'était en effet le plus petit nombre, faisaient leur grande affaire des questions théologiques, combattaient Rome ou Genève, et préludaient ainsi au singulier spectacle que devait donner bientôt la France, d'un peuple tout entier tenant la Bible d'une main, et de l'autre l'épée. Mais comme une dispute entre gens de guerre finit rarement ailleurs que sur le pré, il n'était pas rare d'entendre dire que deux archers s'étaient coupé la gorge pour un dissentiment sur la transsubstantiation ou les indulgences, les discussions religieuses ou métaphysiques étant, pour cette milice oisive et turbulente, un passe-temps tout comme un autre, une cause de duel aussi raisonnable que les caprices d'une femme coquette, ou que les préférences de la Fortune, cette femme la plus inconstante de toutes.

Telle était la milice dans laquelle nos deux amis s'enrôlèrent l'un après l'autre. Le hasard les réunit sous le même homme d'armes, ce qui fut la première cause de leur liaison. Aymé Verd reçut, à son entrée dans le corps, d'utiles conseils et d'autres bons offices de la part de son frère d'armes, qui l'avait précédé d'un an dans la compagnie. Une certaine intimité ne devait donc pas tarder à s'établir entre eux; l'habitude la rendit de jour en jour plus étroite. Il fallait pour cela que Gaspard de Montmaur eût des qualités bien solides sous son enveloppe un peu rude, car Aymé avait l'humeur peu communicative. Son éducation lui avait appris à se défier des entraînements d'une amitié frivole. Il repoussa même, d'abord, les avances cordiales de Gaspard, et ce ne fut qu'après l'avoir bien éprouvé qu'il se livra à lui sans réserve. Celui-ci était pourtant digne de son affection. Ce n'est pas qu'il menât une conduite très-régulière et qu'il ne se compromît parfois dans les aventures nocturnes, dans les rencontres des archers en goguette avec la garde bourgeoise ou les soldats du guet. Il était aussi plein de fougue qu'on peut l'être à son âge, et, comme il avait coutume de le dire, il ne savait pas plus reculer devant une

bouteille pleine que devant une épée nue. Cependant leur amitié ne cessa pas de grandir, depuis le jour où ils se connurent, à tel point que l'aumônier de M. de Beaumont les comparait, avec une érudition toute païenne, à Castor et à Pollux, ces deux enfants jumeaux de la pudique Léda. Pour en venir à cette espèce de fraternité, Gaspard avait renoncé un peu à ses habitudes turbulentes. Aymé, par reconnaissance, le suivait parfois au cabaret. Ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, la bourse bien garnie, et, quoiqu'ils missent leurs revenus en commun, ils avaient grand'peine à contenter leur hôtesse, au bout de chaque mois. La solde ne venait pas toujours à l'heure dite; elle était, d'ailleurs, fort maigre, et passait par tant de mains avant d'arriver jusqu'à eux, qu'elle perdait dans ce voyage la moitié de son poids primitif. Le père Chambéon était, il est vrai, assez généreux; mais, comme le dit un vieux proverbe, « a beau se saigner qui sang n'a. » Il n'envoyait donc à son fils que des bénédictions et des conseils. Gaspard était plus heureux; il recevait de temps à autre, de sa mère, de petits cadeaux, des dentelles pour sa toilette, des épingles d'or, des vêtements de prix. C'était là une ressource contre la disette. Gaspard

profitait d'un moment où Aymé Verd était endormi; il descendait doucement l'escalier de leur gîte, et courait chez un prêteur sur gages troquer ses beaux atours contre quelques écus au soleil, qui brillaient aussi, mais duraient peu. C'est ainsi que plus d'une fois Gaspard avait apaisé les clameurs de ses créanciers qui, en venant réclamer leur dû, révélaient au grave disciple du Vaudois les équipées de son ami. Gaspard promettait toujours de changer de conduite en changeant de garnison; mais l'habitude l'emportait sur les résolutions les plus fortes. Dans chaque ville, notre archer trouvait de nouvelles pierres d'achoppement; ici, c'était un vin sans pareil; là, une hôtelière avenante; ailleurs, un crédit illimité, piége charmant, dont on ne découvre la perfidie qu'après y avoir succombé. Gaspard était obligé d'avoir recours à mille expédients pour cacher ses peccadilles. Les deux archers, en effet, logeaient ensemble, couchaient côte à côte, mangeaient à la même table, et n'allaient jamais l'un sans l'autre aux exercices. Montmaur ne pouvait donc longtemps faire un mystère de ses aventures et des querelles qui en étaient la suite inévitable. La ville tout entière les savait. Et puis Aymé était si bon! Il se fâchait d'a-

bord un peu, mais il finissait toujours par s'apaiser, et par offrir le secours de son bras et de son épée à son incorrigible compagnon.

Les amis de ce temps-là

Valaient bien, dit-on, ceux du nôtre.

Si vous êtes de notre avis, indulgent lecteur, et de l'avis du bon la Fontaine, vous trouverez peut-être quelque intérêt dans le chapitre suivant, où nous allons reprendre les deux frères d'armes causant de leurs affaires, tout en se prélassant sur le dos de Pacolet.

CHAPITRE III.

Une Aventure de grand chemin.

... Lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que, dans ce temps, la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.

MOLIÈRE.

— Par la barbe de saint Hugon! dit Gaspard en riant, nous voilà chevauchant par monts et par vaux, à peu près comme les quatre fils Aymon sur le cheval de Renaud de Montauban, avec cette

différence toutefois que Bayart était un fier cheval, comme j'ai toujours souhaité d'en avoir un, tandis que Pacolet est plus maigre et plus efflanqué qu'un ministre protestant! Mais, vive Pacolet! je suis aussi heureux sur son dos de dromadaire, que si je montais la haquenée ferrée d'argent de M. le cardinal de Tournon. Êtes-vous comme moi, Aymé? Depuis que j'ai mis le pied sur la terre de Dauphiné, j'ai le cœur aussi léger qu'un plaideur qui vient de gagner son procès.

— Il est doux, en effet, dit Aymé avec une sorte de tristesse, de revoir son pays après une longue absence. Mais, quant à moi, je ne serais pas revenu de sitôt dans nos montagnes, si je n'eusse pensé que ma présence pourrait vous être utile pendant le cours de votre voyage. Puisque vous faites une folie, je veux être là pour en prévenir les suites, et mettre du baume sur les blessures que vous allez vous faire à vous-même.

— Bah! dit Gaspard, vous voyez toujours les choses sous leur côté sombre. Quel mal croyez-vous qu'il puisse arriver à un fils qui va embrasser sa mère? N'ai-je pas obéi assez longtemps à l'ordre qui m'interdisait l'entrée du château? Vous avez épuisé tous les trésors de votre sa-

gesse, toutes les subtilités de votre esprit, pour trouver l'ombre d'une raison à cette étrange défense, et vous n'avez pu y réussir. Puisque nous n'avons pas deviné cette énigme, n'est-il pas tout naturel que nous allions en chercher le secret à Montmaur?

— Une mère veut être obéie, répondit Aymé Verd, et il me semble que si j'avais la mienne, un seul mot de sa bouche, une ligne de sa main, me retiendrait prisonnier au bout du monde

— Merci de moi! s'écria Gaspard, vous consentiriez à vivre loin d'elle, lorsqu'en deux jours de marche vous pouvez venir vous asseoir au coin de son feu!

— J'attendrais, au moins, avec patience, reprit Aymé, qu'elle m'eût pardonné mes sottises et m'eût rappelé sous son toit. Madame de Montmaur ne pouvait tarder à le faire.

— C'est ainsi que parle la sagesse, dit Gaspard; elle n'est jamais pressée; elle a toujours le temps d'attendre. Mais, morbleu! si je vous connais bien, mon bel ami, tout prudent que vous êtes, je ne sais si vous auriez eu autant de patience que moi. Je gagerais même que vous auriez fait il y a longtemps la folie que vous me reprochez. Le

cœur a aussi ses raisons qui ne sont pas toujours celles de la prudence, que diable !

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mon ami, repartit Aymé Verd. Aussi, tout en vous blâmant, vous ai-je laissé partir, quoique je ne sache pas trop comment vous serez reçu dans la maison de votre père.

— Eh ! que m'importe ! s'écria le jeune Montmaur en éperonnant la mule. Je ne viens pas demander une part d'héritage à mon aîné. Je sais bien que les cadets de ma province n'ont droit qu'à leur pécule castrant [3], et qu'en particulier monsieur mon frère, tout chasseur qu'il est, ne vendrait pas, comme Ésaü, son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Mais, tout bien considéré, et sauf le respect que je dois à ma mère, je trouve que c'est bien assez d'avoir vécu quinze ans loin de Montmaur. On m'en a éloigné un soir, par une pluie battante, en me promettant que j'y reviendrais bientôt. Je n'oublierai jamais ce moment-là, Aymé, et le serrement de cœur que j'éprouvai, lorsque j'entendis le bruit des portes qui se refermaient derrière moi. M'a-t-on tenu parole ? Répondez, homme sage.

— J'avoue, dit Aymé, qu'à ne considérer que

les apparences, vous auriez quelque sujet de vous plaindre de cette façon d'agir à votre égard. Mais il ne faut pas se hâter de juger une mère. Elles ont comme Dieu leurs voies secrètes que nous ne pouvons pénétrer. D'ailleurs, la vôtre a eu à se plaindre de vous. Vous avez contrarié ses projets sur votre avenir. Au moment où elle vous croyait chez son frère de Normandie, tout occupé d'études sérieuses, vous aviez pris la clef des champs et vous vous enrôliez, sans même la consulter, dans notre illustre compagnie, où, avouez-le, il y a plus de cerveaux fêlés que de prud'hommes et de capitaines.

— Ta! ta! ta! nous y voilà, s'écria Gaspard. Vous allez me prouver en quatre points que j'étais né pour faire un conseiller à la grand'chambre. Ne vous en déplaise, sage Minos, je n'en crois rien. Je ne me suis jamais senti plus d'inclination pour les longues robes et les longues plaidoiries que pour les longs sermons, et je rends grâce au ciel du parti que j'ai pris, ne serait-ce que pour le plaisir de vous avoir rencontré. Vertudieu! si j'avais écouté le vieil oncle, au lieu de vivre librement comme un joyeux archer, sans m'inquiéter d'autre chose que de savoir si mon cheval a du

foin dans son râtelier, il me faudrait passer le jour à peser la conscience des plaideurs et les subtilités des avocats dans les balances fausses de la justice. Cela vous aurait convenu, à vous, Aymé, qui n'êtes jamais plus content que lorsque vous pouvez faire une bonne remontrance et reprocher leurs fautes à vos meilleurs amis. Je vous vois d'ici avec une robe fourrée sur le dos, un bonnet carré sur la tête, jugeant le tiers et le quart, et mettant toute la sagesse du roi Salomon au service de deux paysans bas-normands. Avec les idées que vous avez, vous ne manquerez pas de plaire à ma mère. Quant à moi, ce n'était pas là mon affaire. Je n'ai jamais su de ma vie démêler un écheveau embrouillé. Et si deux de ces sots qui plaident dix ans pour une tonne de cidre ou un quartaut de vin blanc fussent venus devant moi, je leur aurais dit tout simplement : Votre vin est-il bon ? Çà, mettez-le en perce et vidons-le ensemble. Est-il mauvais ? Que le plus sot de vous deux l'emporte et le boive jusqu'à la lie.

— Peste ! dit Aymé, voilà un jugement qui vous eût fait honneur. Il ne vous manque vraiment que la toge pour être aussi sensé que la plupart de nos graves magistrats. Mais, pour parler plus sérieu-

sement, les répugnances que vous avez pour cette honorable profession ne vous justifient pas complétement de l'avoir abandonnée. En ce monde, on ne doit pas toujours consulter son goût et ses caprices. Le premier des devoirs, c'est d'obéir à ses parents, surtout lorsqu'ils n'exigent de vous rien qui soit contraire à l'honneur et à la conscience.

— Vous croyez donc bonnement, dit Gaspard, que c'est pour avoir envoyé au diable les sacs de procédure, et faussé compagnie au vieux procureur, que ma mère m'a gardé rancune? Mais possédât-elle à elle seule tout l'esprit vindicatif qu'à tort ou à raison l'on reproche à notre famille, j'aurais peine à être de votre avis. Punir son fils en se privant de le voir, c'est, vous en conviendrez, une singulière façon de punir, et qui, d'ailleurs, jurerait un peu avec la tendresse que madame de Montmaur me témoigne dans ses lettres.

— Nous ne pouvons faire à cet égard, dit Aymé Verd, que d'inutiles conjectures. Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir, et je souhaite que vous n'ayez pas à vous repentir de votre démarche.

— Me repentir! dit Gaspard, y pensez-vous, Aymé? Quoi! mon frère a passé sa jeunesse dans

notre maison; il a grandi au milieu des serviteurs de mon père, qui le connaissent et qui l'aiment, et moi, lorsque j'arrive pour quelques jours, après une absence de quinze ans, je craindrais de frapper à la porte, de me présenter à ma mère et de lui dire : Me voilà! Allons donc! c'est impossible. Je soutiens, moi, qu'on tuera le veau gras à notre arrivée. Tout le monde nous fera fête, depuis ma petite cousine qui, je suppose, est une grande et belle fille à présent, jusqu'au curé de Montmaur, lequel, depuis plus d'un demi-siècle, baptise, marie, confesse et enterre tous les gens de notre famille. Vous verrez que je n'aurai pas même besoin de me nommer.

— Ah ! dit Aymé, vous avez un peu changé depuis qu'on ne vous a vu là-bas. Vous portez des moustaches longues, une barbe pointue; vous avez une belle balafre sur la joue. L'archer d'aujourd'hui ne ressemble guère au petit cadet de l'an 1546.

— Palsambleu! dit Gaspard, je leur chanterai la ronde de chez nous :

N'ein dormion ou mieis d'oun pra,

ou une autre chanson du pays, et vous verrez qu'ils n'auront pas envie de me renier. — Allons,

Pacolet, mon ami! trotte de ton mieux! mange le chemin, comme si c'était un boisseau d'avoine. Je voudrais déjà entrer dans l'avenue de Montmaur. Mais, le diable m'emporte! nous n'arriverons pas avant la nuit.

En parlant ainsi, Gaspard fouettait les flancs de sa monture avec une branche de chêne qu'il venait de couper au-dessus de sa tête, en passant sous un endroit couvert de la forêt. Mais, malgré cette double exhortation, Pacolet crut ne devoir rien changer à son allure pacifique. Gaspard renonça donc à presser le pas de son guide, et continua à entretenir son ami des projets qu'il formait pour le temps de leur séjour à Montmaur. Les deux archers suivaient en ce moment le penchant boisé des collines qui bordent l'Isère. Le brouillard était devenu moins épais; cependant il l'était encore assez pour donner à tous les objets environnants une forme vague et indécise. Il semblait qu'on n'aperçût la vallée qu'à travers un voile de gaze.

Cette partie de la contrée n'a rien de très-pittoresque. Ce sont encore aujourd'hui des collines grisâtres, des taillis de chênes noirs, semés çà et là de quelques bouleaux. Des rochers en

forme de pyramides s'élèvent de distance en distance, avec une régularité qui les a fait prendre par les antiquaires de la province pour de vieilles pierres druidiques. Au seizième siècle, les bois dont nous parlons étaient peut-être un peu mieux fournis, les futaies étaient moins rares. Mais l'aspect général du paysage devait être à peu près le même. Il avait cela de particulier qu'aussi loin que la vue pouvait s'étendre, même à travers les éclaircis de la forêt, on n'apercevait aucun village, ni aucune espèce d'habitation. C'était pourtant un lieu de passage assez fréquenté. Il n'était pas rare d'y rencontrer des colporteurs, de petits marchands, des fermiers du Vivarais ou du Valentinois, s'en allant, en divers équipages, aux foires et marchés du pays. Mais plus d'un accident arrivé sur la route avait donné un mauvais renom à ces bois, et les voyageurs n'y passaient qu'en frissonnant et en disant leurs patenôtres. Ils eussent évité sans doute cet endroit mal famé, s'il n'eût fallu, pour cela, faire un long détour par la plaine et se risquer dans les marais qui existaient à cette époque sur la rive gauche du Rhône. Sachant combien le temps est chose précieuse, ils se résignaient à courir la chance d'une mauvaise

rencontre, et se fiaient à Dieu ou à ses saints pour la sûreté de leur voyage. Ils avaient de plus la précaution de se réunir en troupes, afin d'intimider par l'aspect imposant d'une caravane les malfaiteurs toujours un peu couards. Nos deux amis n'étaient pas gens à user de pareils stratagèmes. Loin de s'effrayer du danger, ils étaient accoutumés à le regarder toujours en face, et, en ce moment, ils avaient même complétement oublié les avis officieux du pontonnier. Pacolet attirait toute leur attention. Le vieil aveugle semblait connaître tous les détours de la forêt; il choisissait avec une rare sagacité les sentiers les moins raboteux, trottait d'un pied sûr au penchant des ravins, évitait les fondrières, et, s'il se présentait devant lui un cours d'eau un peu profond, il savait trouver l'endroit guéable, sans que les deux archers eussent besoin de lui imprimer une direction. C'était là une véritable merveille. Cependant Pacolet n'en était pas plus fier. Il ne paraissait s'enorgueillir ni de son propre mérite, ni du noble poids qu'il portait, et marchait, la tête baissée, à peu près comme s'il eût porté sur son échine deux outres pleines de vin, ou deux paniers chargés de provisions rustiques. Gaspard n'était pas trop crédule; cependant,

il ne put s'expliquer l'étrange perspicacité de son guide qu'en l'attribuant à un sortilége.

— Je gage, dit-il, que ce vieux batelier, avec sa mine sournoise, est en commerce avec le diable. Je n'aime pas les gens qui font deux métiers, qui vivent dans l'eau et dans le feu, et dont les deux mains ne sont pas occupées à la même besogne. Voulez-vous parier avec moi, mon bel ami, que ce vieux damné nous a mis sur le dos de quelque lutin, et que, si je faisais tant seulement un signe de croix, nous le verrions disparaître et nous trouverions tout à coup à califourchon sur une branche desséchée ou sur quelque vieux balai?

— Vous nous placez là dans une fâcheuse position, dit Aymé Verd en souriant. Je crois, cependant, que vous pouvez être tranquille. Je n'ai vu dans le pontonnier qu'un vieillard bizarre et grondeur, qui n'est si mécontent des autres, que parce qu'il n'est guère content de lui-même. Quant à sa bête, si elle connaît si bien sa route, c'est qu'elle l'a parcourue sans doute plus d'une fois avant d'avoir perdu le bienfait de la lumière. Il n'y a donc rien que de très-naturel dans ce que vous êtes disposé à prendre pour un prodige.

— J'aime à le croire, dit Gaspard ; cependant

vous ne m'ôterez pas de l'idée que le vieux péager a quelque chose de suspect, et que son mulet lui ressemble. Comme le dit notre maréchal ferrant : tel maître, telle monture. Mais, ajouta Gaspard en prêtant l'oreille, il me semble que depuis quelques minutes, j'entends derrière nous un bruit de pas. On dirait qu'une troupe de malandrins s'est mise à nos trousses. Croient-ils avoir affaire à deux paisibles marchands qui s'en vont à la foire montés sur la même bête, par mesure d'économie? Par le heaume de saint Hugon! arrêtons-nous ici et voyons-les venir. Quand ils apercevront nos baudriers, je m'assure qu'ils feront la même grimace que des paysans qui, en cherchant du miel, ont mis la main dans un guêpier.

En parlant ainsi, Gaspard tourna bride et tira son épée, pour être prêt à tout événement. — Halte-là! dit-il, en voyant un homme de haute taille, armé d'un bâton ferré, qui semblait avoir hâte de les joindre. Qui êtes-vous, l'ami? et où allez-vous?

L'étranger, qu'on distinguait mal à travers la brume, n'eut pas l'air d'entendre, et se trouva bientôt à une douzaine de pas des archers. Gaspard crut aussitôt devoir prendre l'offensive.

— Ah! dit-il, tu fais la sourde oreille, maraud! nous allons voir si quelques coups de plat d'épée te rendront l'ouïe et la parole.

— Par saint Thomas! dit l'étranger, en s'arrêtant tout à coup, je suis connu dans les écoles pour n'être ni sourd ni muet. Arrive, gibier de potence! ce serait bien le diable si tu avais la peau plus dure que les carabins de Montpellier.

L'archer exaspéré se précipita l'épée haute sur le prétendu brigand; mais celui-ci, qui ne semblait pas homme à se laisser déconcerter, leva son bâton et fit voler en l'air d'un seul coup l'arme et le chapeau de son agresseur. Gaspard demeura stupéfait, et Aymé Verd ne put retenir un éclat de rire, car il venait de reconnaître dans le vigoureux antagoniste de son ami un modeste étudiant en théologie. Ce dernier n'était autre en effet que notre joyeuse connaissance Placide Gouttenoire.

— Est-ce ainsi, s'écria-t-il, en tenant toujours son bâton levé, est-ce ainsi que vous respectez les ordonnances du roi notre sire, et que vous tirez l'épée sur les grands chemins contre les paisibles serviteurs de la sainte Église?

— Peste! l'ami! lui dit Aymé Verd en souriant, pour un paisible serviteur de la sainte Église, vous

n'y allez pas de main morte. Connaissez mieux votre monde, et regardez-y à deux fois avant de frapper si dru : une pareille manière d'agir ne va guère à la robe que vous portez.

— *Distinguo*, messire, dit Placide, avec une vivacité toute scholastique; vous remarquerez qu'en jetant bas le couvre-chef de votre ami et sa redoutable épée, j'ai usé à la fois de courtoisie et de prudence. *Primò*, je dis de prudence; car cela m'a permis de voir à qui j'avais affaire, et en outre d'épargner à un honnête gentilhomme un meurtre inutile. *Secundò*, je dis de courtoisie, car j'aurais pu aussi bien briser le crâne qu'enlever le chaperon; d'autant mieux que le crâne d'un archer est souvent assez vide, et assez fragile par conséquent : *vacuum et fragile*.

Aymé Verd hocha la tête en signe d'assentiment. Cependant Gaspard, désarmé d'une manière si inattendue, était resté, comme nous l'avons dit, immobile et muet de surprise. Son amour-propre n'avait jamais éprouvé un pareil échec. Bientôt le rouge lui monta au visage, et il s'écria en sautant à bas de Pacolet :

— Vertudieu ! sire clerc, vous êtes bien heureux que le brouillard m'ait empêché de vous voir ve-

nir; je vous aurais reçu d'une belle façon. Mais, ajouta-t-il en ramassant son épée, vous allez me rendre compte de votre conduite. Mort de ma vie! jamais personne n'a levé la main sur moi sans s'en repentir.

— Là! là! comme vous êtes susceptible, dit le clerc; vous devriez porter un bouchon de paille à votre chaperon, comme on en met à la crinière des chevaux vicieux afin d'avertir les passants. J'arrive tranquillement, suivant mon habitude, dans l'espoir de trouver de braves compagnons de route que j'aurais pu édifier par mes discours, et du plus loin que vous m'apercevez, vous tirez votre sabre et fondez sur moi, en criant comme un routier qui demande la bourse ou la vie! Est-ce ma faute, à moi?

— Le bonhomme vous a pris pour un voleur, dit Aymé Verd à son ami; c'est un prêté pour un rendu; ne lui faisiez-vous pas le même compliment?

— Sans doute, dit Montmaur, mais du moins avant de frapper j'ai crié gare, tandis que ce prétendu clerc est tombé sur moi comme un boucher qui veut assommer un taureau.

— Un prétendu clerc? dit Placide piqué au vif

par ce doute injurieux. Dites un clerc, messire, et, qui plus est, un bachelier.

— Quand vous seriez l'évêque de Valence en personne, reprit Gaspard, il faudra que vous me rendiez raison. Mais je ne ferai pas comme vous, je ne vous attaquerai pas à l'improviste; j'ai toujours joué franc jeu et me suis toujours battu à armes égales.

— Qu'entendez-vous par là? dit Aymé Verd; vous voyez bien que ce paisible voyageur ne porte à son côté qu'une écritoire.

— Eh bien! reprit Montmaur, prêtez-lui votre flamberge, et nous verrons si ce belître sait se servir d'une arme courtoise aussi bien que de ce méchant bâton de porte-besace.

— Vous savez déjà que ce méchant bâton ne craint pas de rencontrer une bonne lame, dit Placide. Quant au combat que vous me proposez, mon maître, je suis fâché de vous le dire, mais vous m'avez l'air de ne pas mieux connaître les canons que les ordonnances du roi; car, les canons défendent à tous clercs, tonsurés ou non tonsurés, de se servir d'armes piquantes ou tranchantes, si ce n'est à table, bien entendu.

— Ainsi tu refuses une rencontre loyale? dit Gaspard.

— *Distinguo*, dit le subtil bachelier; je n'ai jamais refusé de faire raison à personne, et si vous voulez que nous argumentions en trois, six ou neuf points, sur le droit de légitime défense que les conciles ont reconnu à tout homme injustement assailli, je suis prêt à vous répondre en bon français, ou en latin si vous l'aimez mieux. Voilà ce que j'appelle un combat loyal et digne d'avoir un honnête homme pour témoin. Du reste, ajouta-t-il en faisant la roue avec son bâton, pour peu que cela vous plaise, avancez et vidons bravement notre querelle comme Énéas et Turnus.

Aymé Verd, voyant que les deux partis s'échauffaient peu à peu, jugea prudent d'intervenir. Il usa si bien de son empire sur Gaspard, que bientôt le brave archer tendit la main à son adversaire.

Aymé ne songea plus alors qu'à remonter sur le dos de Pacolet et à continuer le voyage que cet incident avait interrompu; mais Pacolet, profitant de la liberté qu'on lui avait laissée, avait sans doute repris le chemin de Confolens, comme Bruno l'avait prédit. Il fut du moins impossible de le retrouver dans la clairière et dans les taillis voisins.

— Qu'est devenue cette mule du diable? dit Gaspard.

— Ce qui m'inquiète, dit Aymé Verd, ce n'est pas le sort de Pacolet, mais bien le nôtre. Tout aveugle qu'il est, il trouvera sa route, tandis que j'ignore à cette heure comment nous pourrons arriver jusqu'à Romans.

— Bah! s'écria le clerc, n'y a-t-il que cela qui vous gêne? Sur mon âme! je puis vous servir de guide tout aussi bien que ce vieux mulet. Je connais ces bois comme les rues de Montpellier. Quant à vous, je pense que des archers de M. de Beaumont n'ont pas besoin d'une chaise à porteur pour voyager, comme le doyen des chanoines de Saint-Barnard pour aller à l'office. Vous devez savoir faire usage de vos jambes aussi bien que de vos bras. Allons, mes maîtres, en route et au pas de charge!

Les deux gentilshommes, charmés de la franchise et de la bonne humeur de leur nouveau compagnon de route, se mirent gaiement en chemin.

— Oui, mes chers amis, reprit le clerc, qui en quelques minutes se trouva avec eux aussi à son aise qu'il l'eût été avec son ami Jacques Sauzéas,

de Saint-Etienne en Forez, oui, marcher à pied est un exercice salutaire; c'est pour cela que les anciens étaient si amoureux de la danse, qui n'est qu'une marche plus rapide et plus cadencée: *Nunc est bibendum*, dit Horace, *nunc pede libero pulsanda tellus :* Maintenant il faut boire, maintenant il faut frapper la terre d'un pied léger.

— Aimeriez-vous la danse, sire clerc? demanda Gaspard, qui eût fait dix lieues pour entendre le son d'une viole.

— La danse! dit Placide, de quelle danse parlez-vous? S'agit-il de la danse pyrrhique, de la danse crétoise, de la ronde des bacchanales ou des prêtres de Cybèle, et de cent autres danses gracieuses que nous avons remplacées par la bourrée, la gigue et le rigaudon? Je suis trop bon chrétien pour m'associer à ces joies toutes païennes; mais si vous me parlez de la danse grave de Moïse, des pas mesurés de David devant l'arche aux accords du psaltérion et des cymbales, je vous avoue que j'ai toujours regretté que la liturgie n'ait pas conservé de trace de ces pieuses évolutions dans lesquelles j'aurais pu jouer mon rôle tout comme un autre. Heureusement la promenade à pied nous offre absolument les mêmes avantages. Elle

ouvre l'appétit; elle met en mouvement les esprits animaux, qui, ainsi que vous le savez, ne sont autre chose que nos idées : *mentis nostræ cogitationes.* C'est en me promenant, *deambulando*, que j'ai composé les plus beaux passages de ma thèse, entre autres le septième point dans lequel je compare Jean Calvin à Satanas, à la grande confusion de ce dernier.

— Ah! ah! dit Gaspard, vous venez de soutenir une thèse? Je suppose que vous y avez franchement arboré le drapeau de la vieille religion que tout le monde aujourd'hui se mêle d'attaquer, même ceux qui devraient la défendre.

— Vous pourrez en juger par vous-même, messire, dit le clerc en se hâtant de tirer de son bissac deux feuilles de parchemin qu'il offrit à ses compagnons de route, car voilà un exemplaire de la thèse en question. Vous pourrez lire cela à tête reposée, et la lecture vous en sera profitable. Le latin est du plus pur Cicero. Mais un auteur a toujours mauvaise grâce à parler lui-même de ses ouvrages. Je vous demanderai donc, mes chers maîtres, comment il se fait que vous soyez à cette heure à courir les chemins au lieu d'être dans vos quartiers.

La conversation une fois engagée ne devait pas tarir de sitôt entre les nouveaux amis. Placide se fût chargé à lui seul d'en faire les frais, si Gaspard ne lui eût disputé de temps à autre le dé qu'il maniait si bien.

Il fut résolu, cela va sans dire, que les deux archers iraient prendre gîte à l'auberge du *Dauphin* pour le peu de temps qu'ils avaient à passer dans la ville.

CHAPITRE IV.

Les Archers se séparent.

Croyez-moi, mes dignes amis :
Lorsque vous sortez d'un logis,
Si vous ne voulez faire assez triste figure,
Ne collez pas l'oreille au trou de la serrure.
(*Le Spectateur.*)

Cinq heures sonnaient à l'église de Saint-Barnard, lorsque les trois amis aperçurent enfin les tours de Romans, rangées en forme de fer à cheval sur les bords de l'Isère, et entrèrent dans le bourg du Péage, qui n'est séparé de la ville que par un pont jeté sur l'Isère. Comme on était à la veille d'un jour de foire, la plupart des

habitants étaient sur le devant de leurs portes, occupés à dresser des tentes, à rouler des tonneaux, pour faire un accueil honorable aux étrangers que la Saint-Martin attirait dans le pays de tous les points de la province.

Quelque désir qu'eût le bachelier de revoir au plus tôt ses pénates, il ne pouvait rester insensible aux hommages dont ses cousins de tous les degrés, l'entouraient au passage. Il ne dédaignait pas d'ailleurs de trinquer avec un ami, et comme l'heure du repas était arrivée, il pouvait accepter sans rompre le jeûne un léger à-compte sur le dîner qui l'attendait au logis. Les archers virent donc le moment où ils allaient être forcés de tenir compagnie au jeune clerc qui les présentait à tout son monde comme ses meilleurs camarades. Cependant ils réussirent à se dégager, et, prenant les devants, ils arrivèrent sans encombre devant la porte de l'hôtellerie du *Dauphin*.

On sait ce qu'était une auberge à cette époque reculée. Elle ne ressemblait guère, surtout dans la petite ville de Romans, aux somptueux hôtels de nos cités modernes. C'était, pour l'ordinaire, une grande maison assez sombre, plus vaste que commode, et dont les chambres nues contenaient

chacune un ou deux lits, inoccupés pendant les trois quarts de l'année. Ce n'était qu'aux jours de foire et de fêtes solennelles que ce désert commençait à se peupler; mais alors il y régnait un désordre et un tumulte dont on aurait peine à se faire une idée. Les lits, d'une largeur démesurée, recevaient alors pêle-mêle des gens qui ne s'étaient vus de la vie et ne devaient jamais se revoir. On faisait du feu sous le manteau glacé des cheminées, et bientôt des marchands et des voyageurs de tous pays venaient y prendre place.

La maison de Jean Gouttenoire ne se distinguait pas des autres tavernes de la ville, si ce n'est qu'elle était nouvellement bâtie sur les dessins du Philibert de Lorme romanais, et qu'elle avait pignon sur rue, au grand scandale de Bruno et de maint hôtelier des environs. Au moment où les deux archers y entrèrent, la grand'salle était déjà pleine, et ils éprouvèrent quelque difficulté à pénétrer jusqu'à l'endroit où se tenait le maître du lieu. Ce dernier était près de la cheminée, assis dans un grand fauteuil de bois, comme un homme d'importance qui n'a plus besoin de se donner de peine pour s'attirer les faveurs de la fortune. C'é-

tait un homme gras et fleuri, et qui était bien à lui seul la meilleure enseigne que pût avoir une auberge. Il reçut les deux gentilshommes sans se lever de sa place, et leur exprima en peu de mots, avant même qu'ils eussent ouvert la bouche, le regret qu'il avait de ne pouvoir loger leurs seigneuries dans sa maison.

— Ne vous tourmentez pas de cela, maître Gouttenoire, dit Aymé Verd en souriant, nous ne venons pas vous demander un gîte; je voudrais savoir seulement si vous connaissez le baron de Rochelerpt.

— Le baron de Rochelerpt? dit Jean Gouttenoire; comment donc! vous pouvez m'en croire, jeune homme, je suis payé pour le connaître. C'est une de mes plus anciennes pratiques, si l'on peut appeler pratique un homme qui vient chez vous une fois toutes les saisons, prend le meilleur lit, fait tirer le meilleur vin, se carre comme un prélat à la plus belle place du foyer, et le lendemain s'en va comme il est venu, c'est-à-dire sans payer son écot.

— Vous vous trompez sans doute? reprit Aymé avec quelque embarras. Je veux parler de messire Hugues Verd de Chambéon.

— Par les bonnes coutumes ! s'écria l'hôtelier, nous nous entendons au contraire à merveille, mon jeune maître ; nous chassons, comme on dit, la même bête. Vous voulez parler du vieux Hugues, et moi aussi. C'est une espèce de géant Goliath, qui a le nez rouge comme Bacchus sur l'enseigne de mon voisin Tempier, et qui porte une balafre sur la joue comme une barre d'illégitimité sur un écusson.

A ces traits caractéristiques, Aymé Verd ne pouvait manquer de reconnaître son père. Il demanda donc à maître Gouttenoire si le baron était descendu des montagnes et se trouvait à Romans. Il ajouta que le seigneur de Chambéon lui avait donné rendez-vous dans l'hôtellerie du *Dauphin*.

— Ah ! il vous a donné rendez-vous ici ? s'écria maître Jean en regardant l'archer des pieds à la tête ; eh bien ! vous pouvez l'attendre, car il viendra, soyez en sûr, quoiqu'il ne soit pas encore arrivé. Le vieux montagnard ne manque jamais une foire, et il va ainsi de Valence à Romans, de Die à Saint-Paul-Trois-Châteaux, manger à crédit dans les meilleures auberges, sous le prétexte de vendre quatre maigres vaches qui, depuis tantôt dix ans, n'ont pu trouver un acheteur.

— Vous pourriez parler du sire de Chambéon en termes plus mesurés, maître Gouttenoire, dit Aymé; je suis son fils, ajouta-t-il en promenant les yeux autour de lui comme pour arrêter le sourire sur les lèvres des mauvais plaisants, et je ne permettrai pas qu'on dise devant moi du mal de celui dont je porte le nom.

A ces mots, une jeune fille, qui était assise à l'écart auprès d'un vieux gentilhomme, tourna vivement la tête et regarda Aymé Verd avec curiosité.

— Connaissez-vous cet archer? dit le gentilhomme en rabattant sur ses yeux son large chapeau à plume verte, de manière à cacher son visage.

— Non, mon oncle, répondit la jeune fille avec précipitation, je ne l'ai jamais vu.

— Eh bien! dit le vieillard, sans s'apercevoir qu'un incarnat assez vif avait coloré subitement les joues de sa nièce, tournez donc la tête de mon côté. Ne voilà-t-il pas un beau muguet pour attirer les regards des jeunes dames!

Cependant l'hôtelier, après avoir toussé légèrement, reprit la parole :

— Vraiment! dit-il à l'archer, vous êtes le fils

du vieux Hugues? Peste! c'est le cas de dire : le bon bonhomme a fait mieux que lui ; mais vous êtes un brave garçon de prendre la défense d'un père absent. Au fait, le vieux Hugues, tout diable qu'il est, est un bon diable, et je serais fâché qu'il fît à d'autres qu'à moi l'honneur de descendre chez eux. Dieu merci, j'ai de quoi faire de longs crédits aux gentilshommes de ma connaissance, et je sais bien qu'après tout je ne perdrai pas un denier de ce que me doit votre père.

Jean Gouttenoire ne pensait pas un mot de ce qu'il venait de dire, mais il était bien aise de ménager l'amour-propre d'un jeune homme qui avait si bonne mine et venait de montrer un si bon cœur. Cependant l'archer fut médiocrement flatté de l'amendement que l'hôte faisait à sa pensée. Il jura intérieurement d'acquitter sur ses épargnes, aussitôt qu'il serait devenu capitaine, les dettes du vieux gentilhomme, et cette résolution l'ayant à demi consolé, il se résigna à attendre son père. Il prit donc son ami à l'écart et lui annonça ses intentions.

— Nous serons obligés de rester ici jusqu'à demain, lui dit-il.

— Rien de plus juste, mon cher Aymé, repartit

Gaspard; vous allez rester à Romans. Je me reprocherais de vous faire manquer à votre devoir. Mais moi, qui suis loin d'avoir les mêmes raisons pour y demeurer, je vais me remettre en route, et, dans deux heures, je serai à Montmaur.

En entendant ces mots, Aymé regarda son frère d'armes d'un air de doute, comme s'il n'eût pu en croire ses oreilles. Mais voyant à la physionomie de Gaspard que celui-ci avait parlé sérieusement, il ne put cacher la peine qu'il en ressentait.

— Y pensez-vous, mon ami? lui dit-il. Est-ce là ce dont nous étions convenus?

— Non, sans doute, répondit Gaspard; vous deviez venir avec moi, et quoique je ne partage pas vos craintes sur la réception qui m'attend là-bas, j'aurais été charmé de vous avoir pour compagnon de route et pour ambassadeur de paix auprès de ma mère. Mais quoi! nous n'avions pas prévu l'obstacle qui nous retient ici.

— Ne saviez-vous pas, reprit Aymé, que je devais voir mon père à Romans, et n'étiez-vous pas résolu à m'attendre?

— *Distinguo*, comme dirait notre joyeux ami le bachelier, à qui je vous prie de faire mes adieux, répliqua Gaspard. J'aurais volontiers attendu une

heure ou deux que vous eussiez terminé vos affaires avec le baron de Rochelerpt; mais toute une nuit? Je n'y ai jamais pensé.

— Après avoir attendu quinze ans, allez-vous maintenant compter les minutes?

— Je vous l'avoue, mon ami, chaque minute me semble un siècle.

— En vérité, vous n'étiez pas si pressé d'arriver quand vous avez cherché querelle à ce digne bachelier.

— Cela est possible, mais à cette heure je sens que je ne pourrais rester ici un moment de plus, même en votre chère compagnie.

— Ainsi, reprit Aymé, vous voulez partir! vous irez sans précaution, sans ménagement, vous présenter à Montmaur en dépit des ordres sévères qui vous en interdisent l'entrée! Puissiez-vous ne jamais vous repentir de cette imprudence! Pour moi, je serai inquiet jusqu'à ce que je vous aie revu.

— Bah! dit Gaspard, croyez-vous que j'aille comme un paladin de Charlemagne dans un manoir enchanté, gardé par un géant, et où l'on ne puisse faire un pas sans tomber dans quelque trappe ou dans quelque souterrain? Vous vous

trompez, mon ami. Si j'en crois mes pressentiments je serai bien reçu par ma mère, et toutes vos belles conjectures s'évanouiront là-bas comme de la fumée.

Aymé Verd insista, mais il ne put calmer l'impatience de son ami, et se résigna à le laisser partir. Les deux archers quittèrent donc l'auberge, car Aymé voulut au moins accompagner Gaspard à quelque distance hors de la ville, afin de lui donner en route quelques conseils sur la manière dont il devrait se comporter en arrivant au château. Cependant le vieux gentilhomme à la plume verte n'avait pas un seul instant perdu de vue le fils du seigneur de Chambêon. Lorsqu'il le vit prêt à s'éloigner, il se pencha à l'oreille d'un valet qui était assis à côté de lui, lui dit quelques mots à voix basse, et aussitôt le serviteur, laissant son verre plein, suivit les deux jeunes gens.

La porte était à peine refermée, lorsque Jean Gouttenoire prit sur la cheminée un gobelet d'étain, et s'approcha d'une table, autour de laquelle étaient assises quelques-unes de ses meilleures pratiques, entre autres maître Prunelle, l'apothicaire de la grand'place, et Benoît Trablaine, un des plus gros marchands drapiers de la ville.

— Je bois à votre santé, maître Benoît, dit-il en vidant son gobelet. Que pensez-vous de ce digne jeune homme qui vient de sortir? Avez-vous vu comme il a pris feu quand je lui ai parlé de son père? Pour mon compte, j'aime les enfants respectueux, qui, à l'exemple de Sem, jettent un manteau sur les vilenies de leur père au lieu d'en rire.

— C'est singulier, dit le marchand de draps ; je croyais que la femme du vieux Hugues était morte sans laisser d'enfants à son mari. La bonne dame! elle valait mieux que ce rustaud de baron ; je l'ai vue souvent dans ma boutique; elle n'achetait pas ce qu'il y avait de mieux et marchandait de telle sorte que j'étais obligé de surfaire mes étoffes du double pour en avoir un prix raisonnable. Mais il y a bien des années de cela, et, comme je vous le disais, je la croyais morte sans enfants.

— Vous vous trompiez, mon maître, dit un des buveurs qu'à son accent il était aisé de reconnaître pour un montagnard des Alpes. Le vieux Hugues, un jour que nous chassions ensemble, m'a dit à moi-même que sa femme était morte en accouchant d'un gros garçon.

— Je voudrais bien savoir, dit l'apothicaire d'un ton nasillard, quelle est la sage-femme qui a

assisté madame de Chambéon. La défunte habitait, au moment de sa fin, le château de Riotor, et je lui ai fourni des herbes que le vieux Hugues me doit encore, par parenthèse. Je puis vous assurer que la chère dame est morte d'une pleurésie qu'elle avait gagnée en courant après son mari, pour l'avertir que les huissiers étaient sur ses traces et allaient l'atteindre.

— Voilà bien les opinions des hommes! dit un petit vieillard chauve, employé depuis trente ans au plumitif de la prévôté. Quand on instruit une affaire, il en arrive toujours de même. Un témoin dit oui, un autre dit non, un troisième ne dit ni oui ni non, et le juge prononce au hasard la sentence.

Nonobstant cette judicieuse observation, les buveurs continuèrent à disputer sur la naissance de notre héros, mais sans répandre beaucoup de clarté sur la question. Le vieillard qui a déjà attiré l'attention du lecteur s'était accoudé sur la table, comme pour mieux écouter ce qui se disait auprès de lui. Il sembla prendre un intérêt non moins vif à la conversation, lorsqu'il entendit un des interlocuteurs prononcer le nom de Gaspard de Montmaur, et demander si ce jeune

homme était le fils de Jean de Montmaur.

— Vous êtes fatiguée, ma chère, dit-il à sa nièce; rentrez dans votre appartement, j'irai vous y rejoindre bientôt.

La jeune fille parut un peu contrariée; elle obéit cependant sans prononcer une parole.

— Oui, maître Jean, répondit un colporteur; j'étais le mois dernier à la foire d'Apt, où la compagnie d'ordonnance du baron des Adrets tient garnison, et c'est là que j'ai appris ce que j'ai l'honneur de vous dire. Ce grand garçon qui sort d'ici n'est autre que le second fils de Jean de Montmaur, qui fut pendu à Grenoble il y a quelques années, avec son beau-frère, François de Sassenage.

— Vous vous trompez, jeune homme, dit Gouttenoire, Jean de Montmaur fut bel et bien décapité; j'ai vu de mes yeux sa tête tomber sur le billot; car j'étais ce jour-là sur la place Notre-Dame avec ma femme et le petit Placide qu'elle tenait dans ses bras. Cela donne de fières leçons aux enfants, voisins, de voir exécuter les criminels. Quant à François de Sassenage, il fut seulement pendu en effigie, car avant le jugement il avait eu la sage précaution de gagner la frontière,

et depuis ce temps-là, on n'a plus entendu parler de lui.

A ces mots, le vieux gentilhomme, qui était demeuré seul, baissa la tête et s'enveloppa avec plus de soin dans son manteau. Cependant le greffier ne semblait pas disposé à laisser ternir la réputation de Jean de Montmaur.

— Quel crime avait donc commis le condamné? dit-il avec amertume; avait-il volé sur la grande route? avait-il dissipé les finances de l'État? non à coup sûr, il était protestant et voilà tout: il voulait la liberté de conscience pour lui et pour les siens. Il ne manquait pas à un conventicule, soudoyait les pauvres ministres, et, n'était le jeûne auquel il n'avait jamais pu s'astreindre, il était digne d'être cité comme le modèle du chrétien.

— Vous perdrez votre place, maître Fournier vous perdrez votre place si vous continuez à parler de la sorte, dit l'apothicaire à l'oreille de son ami.

— D'autres m'en donneront une meilleure, répondit le greffier en remplissant son verre. Ce qui est certain, c'est que le pauvre homme mourut en martyr. J'ai lu les dossiers de la procédure, et je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

— Que nous chantez-vous là? dit Trablaine, vous faites des martyrs à bon marché. Tous les jours de foire on en pend sur la grand'place, des martyrs de cette étoffe.

— J'avais toujours dit qu'il finirait de la sorte, reprit l'hôtelier; c'était un homme violent et emporté, qui ne levait jamais son chapeau aux petites gens et était toujours en procès avec ses voisins. Il aurait dû pourtant être un peu moins fier; je l'ai connu, moi, avant qu'il eût succédé à son aîné; il portait des pourpoints troués, avait autant de dettes que le vieux Hugues lui-même, et n'eût pas trouvé à épouser la fille d'un hobereau montagnard, soit dit sans vous offenser, messire Hostun.

— A coup sûr, dit le drapier, il ne valait le petit doigt de Ponce de Montmaur, son frère aîné; mais la mort est aveugle, elle prend les bons et laisse les mauvais.

— Pauvre jeune homme! dit Gouttenoire. Il n'avait pas changé de religion, celui-là, et ne songeait pas à accaparer les revenus des abbayes et des prieurés; il ne voulait pas ôter le pain de la bouche à ces pauvres chanoines qui ont tant de peine à vivre, et qui font tant de bien.

— Sans doute! sans doute! interrompit le greffier en ricanant, c'est là que le bât vous blesse, maître Jean. Vous voyez déjà votre fils assis dans une stalle du chapitre de Saint-Bernard, et quand on parle de toucher aux biens de l'Église, vous criez comme une oie à qui l'on arrache ses plumes.

— Mon fils? reprit Jean Gouttenoire avec vivacité, mon fils? il ferait à coup sûr un meilleur chanoine que votre parent, le curé de Saint-Paul-Trois-Châteaux [4], qui s'apprête, dit-on, à épouser sa gouvernante, sous le prétexte de faire revivre dans sa paroisse les mœurs de la primitive Église.

— C'est bien! c'est bien! dit Fournier, quand votre fils sera chanoine, et tant seulement bachelier, je serai, moi qui vous parle, président du parlement de Grenoble.

— Eh! qui sait? dit l'hôtelier d'un ton railleur, si messieurs les huguenots se mettent en campagne, comme ils parlent de le faire, vous pourrez vous élever très-haut, maître Fournier, très-haut, ajouta-t-il en regardant d'un air goguenard la potence qu'on avait dressée sur la grand'-place.

— Comment donc? dit le drapier, les huguenots ne sont pas des gens si difficiles : quand ils

n'ont pas de pois, ils mangent des fèves. D'un méchant prêtre de Noyon, ils ont fait un petit pape; d'un clerc du prévôt, ils sauront bien faire un président; il suffira de changer sa robe, et c'est une affaire qui me regarde : avec six aunes de drap rouge et une peau d'hermine, je me charge de faire un chancelier, ni plus ni moins.

— Oui, dit le greffier, à peu près comme vous faites des saints, avec un morceau de bois doré et une chappe de velours.

—Là! là! dit l'apothicaire, effrayé du tour séditieux que prenait l'entretien; ne vous fâchez pas, maître Jean! les édits ont défendu de parler de ces matières-là. Allez plutôt nous chercher un autre broc, car je vois que messire Hostun, qui ne dit mot, a déjà vidé le fond de celui-là. Dans le fait, ajouta-t-il, lorsque l'hôtelier fut sorti, qu'est-il besoin, maître Fournier, de mettre sur le tapis des questions plus irritantes cent fois qu'une double dose de gentiane et de noix vomique. Je suis de l'avis de Jean Gouttenoire, et du vôtre aussi, maître Fournier; mais que chacun garde pour soi son opinion et vende paisiblement ses herbes! Bon Dieu! les choses ne vont-elles pas bien comme elles vont? Manque-t-il de procès à

la prévôté, maître Fournier? Il y en aura toujours, croyez-moi. Manque-t-il de jeunes étourdis qui, en une année, fripent plus de manteaux et de hauts-de-chausses que vous n'en pouvez fabriquer, maître Trablaine? Non, à coup sûr, car la jeunesse est plus folle que jamais. Quant à moi, je suis loin de me plaindre : personne ne songe à me faire du tort.

— Eh! qui pourrait vous en faire, docte Hippocrate? s'écria Fournier. L'hiver donne des rhumes; l'été, des pleurésies; l'automne, des fièvres; le printemps, des coups de sang. La bonne chère donne la goutte, la mauvaise débilite l'estomac. Tout conspire en votre faveur, et il n'est pas un plaisir de ce monde qui, en fin de compte, ne vous envoie une pratique et dont le dernier mot ne soit dans votre échoppe, servant d'étiquette à quelque abominable drogue.

En ce moment l'hôtelier rentra tenant à la main une espèce d'amphore semblable à celles qu'Homère fait servir sur les tables de ses héros. Cette vue rétablit la bonne harmonie parmi les voisins, et Jean Gouttenoire, à qui la température fraîche du cellier avait refroidi le cerveau, se hâta de ramener la conversation sur un sujet moins épineux

que les discussions religieuses : mais nous renvoyons la fin de l'entretien au chapitre suivant que nous recommandons au lecteur distrait avec autant d'instances qu'en fit sans doute Ariane à Thésée, en lui confiant le fil qui devait le guider au milieu des détours ténébreux du labyrinthe crétois.

CHAPITRE V.

Une Histoire de Revenant.

— Ouvre la porte, c'est Pacôme.
Harry, d'où te vient cet effroi ?
— Mère, mère, c'est un fantôme...
Vilain spectre, retire-toi !
BURNS.

— Ce pauvre Ponce de Montmaur! dit l'hôte en versant à boire à la ronde. Personne ne peut le regretter plus que moi, car si j'ai réussi dans mes petites affaires de manière à faire crever de dépit les envieux et à pouvoir me mettre tôt ou tard sur les rangs pour le consulat, c'est bien à lui que j'en suis redevable.

— Comment cela ? demanda l'apothicaire.

— Je croyais vous l'avoir déjà raconté, maître

Prunelle, dit l'hôte; mais je puis bien le redire, que diable! je ne suis pas de ceux à qui les paroles de reconnaissance restent toujours au gosier sans pouvoir jamais sortir. Eh bien! mes amis et chers voisins, vous devez vous rappeler l'époque où je m'établis sur la grand'place, juste à côté du *Cheval blanc*, après avoir épousé ma chère Claudine, la fille au gros Berthéas, du bourg du Péage?

— Il a passé beaucoup d'eau sous le pont depuis ce jour, maître Jean, dit Prunelle.

— Trente ans se sont écoulés, dit l'hôtelier; nous étions tous alors de jeunes garçons frais et ingambes. Nous voilà des barbons à cette heure; mais n'importe, je me souviens de ce jour-là comme si j'y étais encore. Nous tremblions, ma femme et moi, que ce ne fût un mendiant ou un Bohémien qui se présentât le premier pour étrenner notre taverne; car on dit que cela porte malheur; mais savez-vous qui nous reçûmes? Ponce de Montmaur en personne avec toute sa suite. Ce fut lui qui franchit le premier le seuil de cette porte et qui mit dans le creux de ma main la première pièce d'or que j'aie touchée en ma vie. Tenez, c'est là, à cette place où vous êtes, maître Benoît,

qu'il s'asseyait d'habitude et me demandait des nouvelles de mes affaires en trinquant avec moi.

— Et cet excellent Ponce de Montmaur, dit le greffier d'un air malin, vous porta bonheur? Il venait vous voir souvent, je suppose, et il ne se plaignait jamais que vous restassiez trop longtemps, soit au marché, soit à la cave.

— Riez, riez, vieux singe, dit l'hôtelier. Toute l'encre de votre écritoire ne suffira pas pour noircir la réputation de Claudine. Grâce au ciel, c'était une femme avenante et qui savait écouter, sans faire la grimace, les compliments des jeunes seigneurs; mais ce qui entrait par une oreille sortait par l'autre. Ce n'était pas sa faute si on la trouvait belle et gentille. On ne me la mangeait pas, pour la regarder; et d'ailleurs, quand on la regardait de trop près, elle savait maintenir les galants à distance. J'en atteste l'honorable compagnie, dans laquelle il se trouve, je m'assure, plus d'un papillon qui s'est brûlé à la chandelle.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Benoît Trablaine, je sens encore sur ma joue gauche le soufflet qu'elle m'appliqua un jour que je voulus lui chanter une chanson un peu trop tendre.

Les acclamations unanimes de l'assemblée se

joignirent au témoignage du drapier et vengèrent la mémoire de Claudine des insinuations injurieuses du greffier. Jean Gouttenoire satisfait reprit donc la parole, après avoir poussé un gros soupir, le moindre gage qu'il pût donner en cette occasion de sa tendresse inaltérable pour sa défunte moitié.

— Eh oui! cela m'a porté bonheur. Tout le monde a voulu manger où logeait un si gros personnage; et j'ai vu bientôt ma cave pleine et ma basse-cour peuplée; mais il n'a pas été aussi heureux que moi, le digne jeune homme.

— Il est mort dans les campagnes de Flandre, dit l'apothicaire.

— Mort? dit Gouttenoire en hochant la tête; c'est une question. Je n'ignore pas que le bruit en a couru, et que Jean de Montmaur, son cadet, le père de l'archer qui sort d'ici, s'est fait mettre en possession de ses biens, après avoir produit un acte de décès rédigé, Dieu sait comme; je n'ignore pas que tout le monde a porté son deuil; mais.....

Ici l'hôtelier cligna les yeux, secoua la tête en homme qui, ayant une histoire neuve à raconter, veut se faire prier pour la dire. Ses auditeurs, gens oisifs et curieux, le pressèrent en effet de

s'expliquer, et il finit par céder à leurs instances. Le vieux gentilhomme à la plume verte s'était rapproché du feu, et, tout en cachant sa figure, prêtait une oreille attentive au discours de l'hôtelier.

— Je vous dirai donc, mes chers amis et voisins, reprit celui-ci d'un air de mystère et d'importance, que j'ai un mien oncle curé de la paroisse de Montmaur, et qui reste à Ladvieu, c'est-à-dire dans le petit village qui est au pied du château, comme vous le savez fort bien. Or, ledit oncle m'a raconté qu'une nuit d'hiver de l'an 1544.....

— Il y a dix-sept ans de cela, dit le greffier.

— Précisément, reprit Gouttenoire; et il y avait déjà dix ans que le pauvre Ponce avait disparu. Le digne homme était oublié, comme on oublie les morts, si ce n'est que mon oncle célébrait de temps à autre une messe pour le repos de son âme. Il arriva donc qu'une nuit d'hiver, comme je vous le disais, le bon curé était assis au coin de son feu, lisant son bréviaire, tandis que sa servante, Monique, tricotait à l'autre bout de la cheminée. Tout à coup celle-ci crut entendre une voix au dehors de la maison.

— On vous appelle, monsieur le curé, dit-elle

en posant son ouvrage sur ses genoux. Je gage que la pauvre Berthe va plus mal, et qu'on vient vous chercher pour l'aider à passer de ce monde dans l'autre. Ma foi, elle pourrait mieux prendre son temps. Ne sait-elle pas que vous avez eu un accès de goutte ce matin? Je n'ai jamais aimé d'ailleurs à vous voir sortir si tard.

— Tu te trompes, ma chère, répliqua mon oncle qui était un peu sourd, c'est le vent qui fait crier la girouette.

Au même instant la voix se fit entendre de nouveau, mais avec plus de force, et mon oncle, pliant son livre, se leva à demi de son fauteuil.

— Monique, s'écria-t-il, mes sabots et mon bâton! Vite! que je sois prêt à tout événement. N'oubliez pas de mettre quelques sous viennois dans ma bourse.

— Comme vous y allez! repartit la servante, on dirait que vous avez encore vingt ans et la fortune de notre baron; tandis que vous ne pourriez mettre un pied devant l'autre et que vous avez donné aujourd'hui votre dernier écu à un pauvre qui en avait moins besoin que vous. Laissez-moi voir qui vous demande et savoir ce qu'on vous veut. Il ne faut pas ouvrir son huis, comme vous

le faites, au premier venu. Qui est là? ajouta-t-elle en s'approchant de la porte, qui frappe?

— Au nom de Dieu, ouvrez-moi! répondit la voix dont la bise emportait parfois les paroles; je ne puis attendre plus longtemps.

— Il me semble que je reconnais cette voix, dit le curé en tressaillant.

— C'est cela, reprit Monique; à vous en croire, il faudrait tirer le verrou au premier venu, et donner notre place au coin du feu à quelque vagabond, quitte à se faire égorger pendant la nuit. Laissez-moi faire. Holà! mon maître, ajouta-t-elle, qui êtes-vous? Expliquez-vous clairement, sinon passez votre chemin.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit que le vent du nord qui s'engouffrait au loin dans les gorges des montagnes. Enfin la voix s'éleva encore, mais en entendant ce qu'elle dit, Monique recula de trois pas en arrière et poussa un cri d'épouvante; mon oncle était aussi pâle que son rabat.

— C'est moi, Ponce de Montmaur! répéta la voix d'un ton lamentable. J'arrive....

Le vent ne permit pas de saisir le reste de la phrase.

— Miséricorde! dit mon oncle, l'avez-vous entendu, Monique? c'est notre maître qui revient.

— C'est son âme, monsieur le curé, balbutia la servante qui tremblait de tous ses membres, et avait peine à faire un signe de croix; c'est son âme. Je vous avais bien dit qu'elle revenait depuis quelque temps autour du château, et nous demandait des prières. Il paraît qu'elle est encore en purgatoire, et nous n'avons pas chanté de messe pour elle depuis trois grands mois.

— Taisez-vous, folle que vous êtes, reprit mon oncle. Sa voix a retenti là, dans ma poitrine, comme si j'avais entendu celle de mon père. Allons, ouvrez, dépêchez-vous; les âmes ne portent pas de bâton pour frapper aux portes, et vous entendez le bruit qu'on fait.

— Ah bien oui! repartit Monique, de plus en plus effrayée, il ne manquerait plus que cela. Entendez-vous la cloche qui sonne à présent? Ah! doux Jésus, qu'allons-nous devenir? Sire Ponce, ajouta-t-elle en parlant par le trou de la serrure, allez-vous-en, regagnez le cimetière, nous dirons des messes pour vous, et je ne me coucherai pas sans avoir dit mon rosaire à votre intention, soyez tranquille.

— Au nom de Jésus crucifié! reprit la voix, ouvrez, je meurs de froid et de fatigue, ouvrez.

— Ouvrirez-vous? s'écria mon oncle tout en colère, car la goutte le retenait cloué sur son fauteuil; ouvrirez-vous, vieille sorcière? je vous dis que c'est lui.

— Mais il est mort depuis dix ans, répliqua la servante, vous le savez bien, monsieur le curé. Avez-vous envie que tous les lutins du cimetière viennent faire le sabbat dans votre chambre avec le fantôme? Au lieu d'ouvrir, il vaudrait mieux jeter sur l'âtre un peu de ce buis bénit, car je n'ose pas aller à la sacristie chercher votre goupillon.

Mon oncle eut beau faire, dame Monique, qui est un peu la maîtresse dans la maison, et qui n'avait jamais eu de sa vie une frayeur semblable, resta immobile comme la femme de Loth quand elle fut changée en sel. Voyant cela, il voulut se lever lui-même et se traîner jusqu'à la porte, mais les forces lui manquèrent, et il retomba à demi évanoui dans son fauteuil.

— Ah! vous me la payerez, dame Monique, dit-il en pleurant comme un enfant, vous me la payerez. Laisser le maître à la porte quand nous sommes dans la maison, ne pas ouvrir à un homme dont

nous avons mangé le pain, cela n'est pas bien, non, cela n'est pas bien. Eh! quand ce ne serait pas lui? c'est à coup sûr un voyageur qui a besoin d'un gîte.

— Qu'il en aille chercher un au château, dit la gouvernante avec humeur, car elle hésitait entre la pitié qui est naturelle au sexe, et la peur qui est le moindre de ses défauts; qu'il aille au château. Si c'est Ponce IV, Jean de Montmaur le reconnaîtra, et lui ouvrira sa porte; mais je vous dis que c'est son âme.

— Ah! dit le curé, en essayant de se lever, grand saint Roch, rendez-moi mes forces; que je puisse me traîner jusque là-bas et mourir ensuite! mais qu'il ne soit pas dit qu'Eustache Bénévent a laissé geler de froid et périr de misère son seigneur et son maître. Pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, Monique, allez ouvrir. Vous vouliez une robe à la Noël, je vous la donnerai, de la plus belle étoffe, et je vous en donnerai une autre à Pâques s'il le faut; mais ouvrez, car ce n'est pas seulement une âme qui souffre, c'est aussi un corps, j'en suis sûr. C'est un homme qui parle et non une ombre. Je l'entends tousser à travers la cloison, et il n'est pas seul, voyez-vous, j'ai l'oreille fine. Il y a avec lui un petit enfant qui pleure.

— Oui-dà! fit Monique, vous me prenez par mon faible, monsieur le curé, mais je n'en suis pas la dupe; toutes les robes qu'on vend chez Benoît Trablaine ne me tenteront pas. Quant à la voix de l'enfant, je sais ce que cela veut dire. Les âmes en peine n'en font jamais d'autres. Elles font comme le vent qui prend toutes les voix. Tantôt elles grondent, tantôt elles crient, tantôt elles pleurent pour vous attendrir; mais il n'y faut pas prendre garde, et deux messes avec le *Memento* leur font plus de bien que le meilleur feu du monde et du vin chaud cuit avec des épices.

Cependant la voix s'était tue et la bise avait redoublé de furie. Mon oncle n'y put plus tenir. Il prit sa béquille, et, s'appuyant à la muraille, le pauvre homme, il s'avança jusqu'à la porte dont il tira les verrous, sans qu'il ait su dire depuis où il avait retrouvé assez de vigueur pour cela. Lorsque la porte fut ouverte, à sa grande surprise, il ne trouva personne sur le seuil, et n'aperçut au loin que la campagne toute blanche, sur laquelle le vent chassait çà et là des tourbillons de neige.

— Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit? s'écria Monique, me croirez-vous à présent? Allons, ren-

trer, car il fait un froid de loup, et vous voilà pour quinze jours au lit.

Mon oncle ne répondit pas. Il s'était baissé sur le seuil de la porte et regardait avec attention le terrain plat qui s'étend devant le presbytère. La neige qui était tombée avec abondance pendant la soirée le recouvrait à une hauteur de plusieurs pouces, et l'on n'y voyait aucune trace de pas, si ce n'est l'empreinte toute récente de deux pieds d'homme et de deux plus petits pieds qui devaient être ceux d'un enfant en bas âge. Il était facile de suivre des yeux ces vestiges depuis le pont du Riousset, qui mène au château, jusqu'au seuil de la cure. En cet endroit, les deux voyageurs s'étaient arrêtés, car la neige était foulée sur les marches de l'escalier. Ils avaient ensuite repris leur course, à travers champs, dans la direction de Savigny ; mais l'on ne découvrait plus sur la terre que l'empreinte des pieds de l'homme. Ce dernier, en s'éloignant, avait sans doute pris l'enfant dans ses bras.

— Malheureuse ! dit mon oncle, voilà votre ouvrage. Ils sont partis, et Dieu sait où ils sont allés. Sire Ponce ! ajouta-t-il en criant de toute sa force, dans l'espoir qu'il pourrait encore se faire entendre des fugitifs ; sire Ponce ! venez, ma maison est

à vous et tout ce qui m'appartient. Sire Ponce! sire Ponce!

Mon oncle eut beau crier; personne ne répondit. La campagne était déserte. Seulement au bout d'un quart d'heure environ, car mon oncle avait voulu rester là malgré le froid et la bise, au bout d'un quart d'heure, il crut voir sur la colline de Monte-à-rebours un homme qui grimpait lentement, tenant son dos courbé comme s'il eût porté un fardeau.

— Ah! mon Dieu, dit-il, le voilà! jamais je ne pourrai me faire entendre. Criez avec moi, Monique, vous qui criez si fort quand vous disputez avec les commères. Sire Ponce! sire Ponce!

— Je crois que cette nuit vous fera perdre la tête, dit la servante qui grelottait; mon rhume à peine guéri va me reprendre, et il vous en coûtera gros chez maître Prunelle pour acheter de la réglisse et de la rhubarbe, car le coquin ne donne rien pour rien. — C'est Monique qui parle, cher voisin, interrompit l'hôtelier en regardant l'apothicaire stupéfait d'avoir joué un rôle dans cette histoire.

— C'est bien! c'est bien! dit Prunelle, continuez et laissez-moi régler mes comptes avec mes pratiques.

— Je disais donc, reprit l'hôtelier, que dame Monique réprimandait vertement son maître. — Que parlez-vous d'un homme là-bas? ajouta-t-elle; comment pouvez-vous y voir sans besicles, mon pauvre monsieur. S'il y a là-bas un être vivant, c'est, je suppose, quelque ours de la montagne qui rôde autour des bergeries, ou quelque pauvre diable qui s'en va après avoir volé un fagot à Jean de Montmaur. Allons, rentrez, que je ferme la porte.

— Ah! ne dites pas cela, reprit mon oncle, c'est bien lui, j'en suis sûr. Voyez ses pas, Monique, il était là. Il a frappé à cette porte, et cette porte ne s'est pas ouverte d'elle-même! mais il reviendra, tenez le feu allumé, et faites chauffer ce qui reste du bouillon d'hier; ou plutôt allez éveiller le sacristain, faites seller le cheval, faites sonner les cloches, que tout le monde se mette sur pied. On les retrouvera peut-être. Je tremble, mon Dieu, qu'il ne tombe dans quelque fondrière. La neige couvre tout, et, il a beau connaître le pays, le pied peut lui manquer.

En parlant ainsi, mon oncle se laissa conduire par sa gouvernante jusqu'à son fauteuil. Celle-ci levait les épaules à chaque mot que disait le brave homme.

— Tenez, monsieur le curé, dit-elle, vous êtes bon comme le bon pain, mais vous êtes plus entêté que le bedeau, si cela est possible. Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu et que j'espère faire mon salut, je vous jure que c'est l'âme de Ponce de Montmaur que vous avez entendue, et je suppose que vous ne voulez pas faire courir tout le village après une ombre. D'ailleurs, j'aurais beau frapper à toutes les portes, personne ne voudrait se lever; à la bonne heure, s'il s'agissait de boire ou de faire réveillon.

— Eh bien! reprit le curé, dis-leur que ma cave est à leur service; qu'ils tuent le verrat, la chèvre et son chevreau, mais qu'ils partent et m'apportent des nouvelles. Je prierai Dieu en attendant, puisque je ne suis plus bon qu'à cela.

Ces dispositions n'arrangeaient guère Monique. Croyant sincèrement avoir eu affaire à une âme du purgatoire, elle n'eût pas osé mettre un pied hors du logis, de peur de se trouver face à face avec le fantôme. Outre cela, la chère fille n'était pas bien aise de voir dissiper en une nuit toutes les provisions de l'hiver. Elle chercha donc à faire entendre raison au curé, et voyant qu'elle n'y réussissait pas, elle alluma sa lampe et se disposa à aller se cou-

cher. Quant à mon oncle, il ne voulut pas se mettre au lit et laissa la porte toute grande ouverte jusqu'au matin, espérant toujours que Ponce de Montmaur reviendrait sur ses pas. Depuis ce temps la porte de mon digne oncle n'a jamais été fermée qu'au loquet, afin que tous les voyageurs pussent y entrer, n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit.

— Et le matin qu'arriva-t-il? demanda le drapier qui, ainsi que toute l'assemblée, avait écouté Gouttenoire avec une religieuse attention.

— Eh bien! dit l'hôtelier, il n'arriva rien du tout; la neige avait couvert les traces de la nuit, tout le monde se leva et alla à ses affaires comme de coutume. Mon oncle conta l'aventure à Jean de Montmaur et lui conseilla de faire des recherches pour retrouver son frère; mais le baron ne fit qu'en rire, et renvoya le curé à ses offices.

— Et qu'en pense Monique? demanda Arthaud d'Hostun.

— Elle n'a pas varié, chose rare pour une femme, dit Gouttenoire. Elle soutient encore à qui veut l'entendre qu'elle a entendu l'âme de Ponce IV, réclamant des prières.

— Mais les pas de l'homme devant la maison?

— Ma foi, dit l'hôte, la gouvernante prétend que c'étaient ceux d'un malandrin qui était venu lui demander l'aumône quelques heures auparavant.

— Et que pensez-vous de tout cela, maître Jean? dit à son tour le greffier.

Maître Jean fit la même grimace qu'il avait faite avant de commencer son histoire.

— Hum! hum! dit-il, on a vu des voyageurs revenir de plus loin, des gens morts et enterrés reparaître tout à coup pleins de vie. Mon oncle est un homme de sens, et quand il assure une chose on peut s'y fier. Je ne dis pas cela parce qu'il est le parrain de Placide et doit lui laisser son héritage; mais tous ceux qui le connaissent le savent bien. Or, il affirme encore à présent que c'était véritablement Ponce de Montmaur dont il avait entendu la voix, et il en mettrait la main au feu.

— Mais l'enfant, dit le greffier d'un air incrédule, qui pouvait-il être?

— Eh! mon Dieu! dit Trablaine, Ponce n'avait pas alors plus de quarante ans. Il pouvait s'être marié à l'étranger, et c'était peut-être son fils qu'il amenait avec lui. Pauvre enfant! Dieu sait ce qu'il est devenu!

— Si, par hasard, il vit encore, reprit l'hôtelier,

ce doit être, à cette heure, un beau garçon. Je serais curieux de voir la mine que feraient les Montmaur, si tout à coup ils le voyaient reparaître.

— Bah! dit le greffier, versez-nous à boire, maître Jean; vous devez avoir soif. Entre nous, ce que vous venez de nous conter est une véritable histoire de ma grand'mère l'Oie.

— C'est là, en effet, une sotte histoire, dit le vieux gentilhomme qui, ainsi que nous l'avons vu, s'était mêlé parmi les auditeurs.

En entendant ces mots, tout le monde leva la tête pour voir celui qui les avait prononcés. Mais déjà le vieux seigneur s'était levé; il ouvrit brusquement la porte par laquelle était sortie sa nièce, et la referma à grand bruit derrière lui.

— Connaissez-vous cet homme, maître Jean? demanda le drapier; il paraît qu'il n'aime pas les contes de revenants.

— Ma foi! dit l'hôte, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu. C'est, sans doute, quelque étranger que la foire aura amené à Romans.

Jean Gouttenoire vit arriver en ce moment quelques nouvelles pratiques, et fut forcé d'aller les recevoir. Mais nous le laisserons vaquer à ses affaires et retournerons à notre héros.

CHAPITRE VI.

La Chambre de Placide.

> Me faudra-t-il coucher au milieu de la rue,
> Ou, devant ce logis, faire le pied de grue ?
> BUTTLER, *Hubibras*.

Aymé Verd avait accompagné Gaspard jusqu'au dehors de la ville. Il se laissa entraîner par le désir de quitter son ami le plus tard possible, et ne put rentrer à Romans que longtemps après le couvre-feu. Heureusement les ponts-levis étaient encore baissés, à cause de la foire du lendemain. Il regagna donc l'auberge du Dauphin, dans l'espoir d'y trouver un gîte pour la nuit. Déjà tous les voyageurs s'étaient retirés dans leurs chambres, et il ne restait dans la grand'salle qu'une seule servante qui dormait au coin du feu. Elle se réveilla à demi au bruit que fit la porte en se refermant, et murmura quelques imprécations contre ces maudits jours de foire qui mettaient la maison sens dessus dessous, et forçaient les domestiques à veiller toute la nuit. L'archer interrompit ce monologue, en de-

mandant une chambre pour s'y retirer, car il avait besoin de repos et de sommeil.

— Quand vous seriez aussi riche que le chapitre Saint-Barnard, messire, répondit la servante, vous ne trouveriez pas un lit dans la maison. Ils sont tous occupés. Cependant, ajouta-t-elle après avoir considéré le jeune gentilhomme avec plus d'attention, nous avons au second étage une couchette où il n'y a encore que trois voyageurs : un moine franciscain, un marchand de bœufs et un confrère de la Passion qui doit jouer demain dans le Mystère. Si vous voulez monter, ils vous feront peut-être place, en se gênant un peu.

Aymé, bien qu'habitué à la vie des camps, ne se sentit pas disposé à accepter cette offre obligeante. Il demanda à parler au maître de la maison, espérant obtenir de lui une hospitalité plus convenable.

— Ouais! dit en bâillant la servante; le digne homme est plus heureux que nous : il dort sur les deux oreilles depuis que l'Angelus a sonné, et la grosse cloche de la collégiale ne le réveillerait pas. Dieu merci! c'est son habitude depuis trente ans, et il dormirait tout debout au milieu de la grand'-

salle, s'il lui fallait attendre tant seulement le couvre-feu.

— Ne pourrais-je au moins voir son fils?

— Vous connaissez M. Placide? reprit la servante en faisant une révérence au gentilhomme. Ah! juste ciel! que n'étiez-vous là il y a quelques heures. Vous auriez vu une belle fête dans la maison. Les voisins de la grand'place ont été bien attrapés, je vous assure, eux qui disaient que notre jeune maître ne serait jamais chevalier.

— Vous voulez dire bachelier, la bonne mère? dit Aymé.

— Bachelier ou chevalier, reprit la vieille, maître Jean a failli mourir de joie en apprenant que son fils avait enfin passé au coupelaud; car, soit dit entre nous, il commençait à désespérer... Il n'y a que moi qui aie toujours soutenu qu'il nous ferait honneur à tous, ce cher enfant! Telle que vous me voyez, messire, avec mes cheveux gris, c'est moi qui suis sa nourrice; car sa pauvre mère était trop occupée pour le nourrir elle-même.

Aymé Verd, craignant que la sensible Œnone ne le tînt une partie de la nuit à entendre les faits et gestes de l'apprenti chanoine, demanda de nouveau à parler à ce dernier.

— Seriez-vous par hasard, s'écria la vieille, un de messieurs les archers que notre jeune maître a cherchés tantôt dans toute la maison, depuis les combles jusqu'à la cave?

— Précisément!

— Il a été bien fâché de ne pas vous retrouver, messire, et il nous a recommandé de vous recevoir honnêtement; quant à lui, il ne reviendra que demain. Il est allé coucher dans le quartier neuf, chez sa tante, car, comme on ne l'attendait pas aujourd'hui, on avait donné sa chambre à un voyageur.

— Quoi! dit Aymé en souriant, jusqu'à la chambre de Placide!

— Hélas! oui, messire, dit la nourrice, tenez, la voilà, ajouta-t-elle d'un ton de regret en montrant la chambre où s'était retiré le vieux gentilhomme, c'est la plus belle de la maison, et rien n'y manque depuis le prie-Dieu jusqu'au grand fauteuil. Je l'époussetais tous les jours, et bien que personne n'y couchât, on changeait tout de même les draps de temps en temps, en attendant le retour de notre Benjamin; mais dans ces maudits jours de foire on ne respecte plus rien. Imaginez-vous qu'un gros gentilhomme est venu ce soir avec sa fille. J'avais laissé par malheur la porte ouverte; ce dia-

ble d'homme est entré dans la chambre et s'y est installé sans en demander la permission : il aurait fallu aller chercher le guet pour l'en faire déloger. Il est vrai qu'il paye comme un moine de Cîteaux, d'avance et sans marchander ; mais, pour mon compte, j'aurais autant aimé qu'il gardât son argent et laissât la chambre à notre cher petit.

— Puisqu'il en est ainsi, bonne femme, dit l'archer, il faut donc que j'aille chercher un gîte ailleurs ?

— Jésus Marie ! où en trouverez-vous en ce moment ? Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous asseoir sous le manteau de la cheminée et d'y dormir comme vous pourrez. Voilà du bois et du sarment ; vous entretiendrez le feu, et si quelqu'un frappe, vous n'ouvrirez pas, car les consuls ont fait défense de recevoir personne après dix heures.

En parlant ainsi, la vieille poussa les verrous de la porte, alluma une lampe, et, souhaitant le bonsoir au voyageur qui s'était installé sur le banc de chêne, le laissa abandonné à ses propres réflexions.

Aymé Verd commença d'abord par échafauder quelques bûches sur les chenets de fer ; il se plaça

ensuite dans un angle du foyer, étendit ses jambes sur le banc, et changea plusieurs fois d'attitude, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé une assez commode pour lui permettre de dormir. Le froid qui tombait du haut de la cheminée lui causa quelques instants d'insomnie, pendant lesquels il n'eut rien de mieux à faire qu'à songer à son ami et à l'entrevue qu'il devait avoir lui-même, le lendemain au matin, avec son père. Le vaste appartement dans lequel il se trouvait était à demi perdu dans l'obscurité, car la flamme de l'âtre éclairait à peine quelques solives du plafond. Cependant, au fond de la salle, on pouvait distinguer un rayon de lumière qui paraissait sortir du mur et qui allait jouer sur les vitres. Aymé Verd reconnut bientôt qu'il partait de la chambre de Placide, à travers une fente de la cloison, et conclut de là que le gentilhomme qui l'habitait n'était pas encore couché. Il ne fit pas autrement attention à cette circonstance et ne tarda pas à fermer les yeux.

Quant à nous, trouvant peu d'attraits dans la compagnie d'un homme endormi, fût-il d'ailleurs le plus accompli des héros, nous laisserons l'archer rêver de sa belle, s'il en a une, ou songer qu'il le vient capitaine, et, usant du privilége qu'ont

les romanciers de pénétrer en tous lieux, sans s'inquiéter des portes et des verrous, nous nous transporterons dans le logis de notre ami Placide. C'était un petit appartement, composé de deux pièces, et qui avait une double entrée, l'une par la grand'-salle, comme nous l'avons vu, l'autre par la cour principale de l'hôtellerie. Il avait été garni avec plus de recherche qu'aucune autre partie de l'habitation. La pièce d'entrée était entourée d'une boiserie de chêne qui la protégeait contre l'humidité. Une alcôve profonde, fermée par des rideaux blancs, était placée en face de la fenêtre. Un bénitier, un prie-Dieu, des images grandes et petites, quelques livres, une chaise à bras bien rembourrée, complétaient l'ameublement de ce réduit, dont le séjour devait convenir en tout point à un futur chanoine. Le personnage qui l'occupait en ce moment semblait assez peu soucieux des commodités qu'il offrait. Quoique la nuit fût déjà avancée, et que tout le monde reposât dans l'hôtellerie, il n'avait quitté ni ses bottes ni ses éperons, et se promenait de long en large dans la chambre. Un gros tapis de laine, étendu sur le parquet par la prévoyante Gudule, qui redoutait beaucoup les rhumes pour la poitrine délicate du bachelier,

amortissait le bruit des pas du vieux gentilhomme. De temps à autre il s'arrêtait, jetait un regard sur l'aiguille de l'horloge, et continuait sa promenade non sans donner quelques signes d'impatience. Enfin, comme pour tromper son ennui, il prit au hasard l'un des livres qui étaient rangés sur les tablettes de la bibliothèque, et alla s'asseoir dans un fauteuil, près de la cheminée, afin de pouvoir lire plus commodément. Il resta pendant un quart d'heure environ plongé et comme absorbé dans sa lecture. Cependant peu à peu son front se rembrunit, ses lèvres se baissèrent avec une expression de dédain, et il ne tarda pas à jeter le volume loin de lui. — Quelles billevesées! dit-il entre ses dents; comment ai-je pu lire si longtemps de pareilles folies! (L'ouvrage dont il s'agissait n'était pourtant rien moins qu'un savant traité théologique sur la confession auriculaire.) Quelles sottises! poursuivit-il, il ferait beau les écouter, vraiment! Aller conter ses fautes à un homme faible et perfide comme ils le sont tous; mettre un cerveau fêlé dans la confidence de toute sa vie, tandis qu'on voudrait pouvoir la cacher à Dieu, et se la cacher à soi-même! Cela serait plaisant, à coup sûr. Oh! non, ce n'est pas Dieu qui l'a instituée, votre con-

fession maudite! Il n'a pas besoin, lui, de vos yeux et de vos oreilles pour voir ce qui se fait et entendre ce qui se dit. Il le sait bien sans cela, et quand vous nous promettez le pardon en échange d'un aveu, c'est une piperie, un mensonge, et voilà tout. C'est une autre dîme que vous levez sur nous, une clef pour pénétrer dans nos maisons et gouverner nos familles; mais qu'un mot de votre bouche puisse effacer le crime, effacer la honte, chasser les remords, allons donc! vous mentez. Quand on a du sang sur les mains, il y reste, et l'on aurait beau épuiser, pour se laver, les eaux du Rhône, il reparaîtrait encore au dernier jour.

Le vieillard avait à peine achevé ces mots, qu'un léger bruit se fit entendre dans la cour. Il tourna la tête en pâlissant comme s'il eût craint d'avoir été entendu; mais aussitôt il se rassura, car une main qui lui était connue frappa légèrement à la porte.

— Est-ce toi, Jacques? dit-il en se hâtant d'ouvrir; tu as tardé bien longtemps. Je gage que tu es entré dans quelque taverne, selon ta coutume.

— Non, monsieur le comte, répondit le valet, quoiqu'un bouchon de houx garni de papier blanc

soit une chose assez engageante pour un homme qui depuis quinze ans n'a bu du vin dauphinois, et a été obligé de se contenter de la petite bière du Brandebourg.

— Parle plus bas, interrompit le gentilhomme, ma nièce dort dans la chambre voisine. Je suppose que tu as suivi le jeune homme?

— Oui, monsieur le comte, repartit Jacques, et il m'a mené loin ; j'ai cru un moment que j'irais coucher à Pierre-Châtel dans mon lit, où les araignées ont dû faire de belles toiles, depuis que ces maudits conseillers au parlement nous ont fait déguerpir au pied levé.

— Trêve de sots discours! dit le vieux seigneur. Où as-tu laissé le jeune homme?

— Ma foi, dit Jacques, c'est lui qui m'a laissé, car j'ai perdu sa piste au coin d'un bois, et j'ai eu beau chercher aux alentours, je n'ai trouvé que des gens de la montagne qui venaient à la foire.

L'étranger parut vivement contrarié de cette circonstance. Il jeta sur son valet un regard sévère.

— Tu n'es plus bon à rien, lui dit-il; je te renverrai à la charrue que tu n'aurais pas dû quitter. Je t'avais dit de suivre ce jeune homme,

de t'attacher à ses pas, de ne pas le perdre un instant de vue jusqu'au moment où il aurait pris gîte, et tu oses te présenter devant moi, sans m'apporter de ses nouvelles.

— Que voulez-vous, messire! repartit le valet avec embarras; car il voyait que son maître était sérieusement indisposé contre lui, le cœur est faible, j'ai rencontré Remi de Laffrey, Clai de le Pied-Bot et deux ou trois autres de mes anciens voisins qui m'ont sauté au cou et m'ont demandé si je revenais de l'autre monde, comme votre parent Ponce de Montmaur.

Ce nom fit froncer le sourcil au vieillard. Jacques, qui s'en aperçut, se mordit les lèvres.

— C'est singulier, pensa-t-il, toutes les fois que je nomme par hasard ce pauvre Ponce, M. le comte fait la grimace. Comme je vous le disais, messire, ajouta-t-il tout haut, ces braves gens m'ont fait grand accueil; savez-vous qu'ils ont de grands enfants à présent, et que la Liauda a marié sa petite Toinon à Jubin Marcou?

— Va-t'en au diable, toi et les tiens, s'écria le gentilhomme qui ne se contenait qu'avec peine; les vieux serviteurs sont comme les vieux chevaux, ils ne sont bons qu'à manger du foin au râtelier,

et lorsqu'on s'en sert, on s'expose à se rompre le cou ou à rester en chemin.

— Pardieu, messire, reprit Jacques, c'est ce qui vous trompe ; et puisque vous tenez si fort à savoir où est cet archer, je puis vous le dire tout aussi bien qu'un étourneau à belle livrée comme on en voit tant aujourd'hui et comme vous m'avez menacé si souvent d'en prendre un.

— Parle donc, malheureux, si tu le sais, s'écria l'étranger en se levant.

— Eh bien! dit le valet, il est encore à Romans, et il y couchera comme vous et moi, s'il plaît à Dieu.

— Et dans quelle maison ?

— Ici même, dit Jacques.

Le vieux gentilhomme tressaillit.

— Eh! comment peux-tu savoir cela, demanda-t-il, puisque tu l'as perdu de vue dans les bois ?

— Dieu merci! reprit le montagnard, tout à l'heure en rentrant, j'ai mis le nez à la cuisine où j'ai trouvé une vieille femme qui buvait un lait de poule avant d'aller se coucher. Je lui ai conté ma peine, elle m'a donné la moitié de sa tasse, et m'a appris, à mon grand étonnement, que le jeune homme après lequel je courais sur les grands che-

mins était assis dans la grand'salle, et qu'il vous attendait sans doute sous le manteau de la cheminée. Je ne l'ai pas plutôt su, que je me suis empressé de vous apporter cette bonne nouvelle.

— Et tu n'as pas oublié sans doute de raconter mes affaires et de dire mon nom à cette âme charitable, dit le vieux gentilhomme.

—A Dieu ne plaise! répondit Jacques. Elle voulait en savoir quelque chose, mais on n'a pas voyagé sans apprendre à se conduire.

— C'est bien, dit le vieillard, va te coucher, lourdaud. Je te fais compliment sur ta discrétion.

Lorsque Jacques fut sorti, le comte reprit sa place dans le fauteuil de Placide; mais il ne put rester longtemps dans cette position tranquille, et ne tarda pas à recommencer sa promenade silencieuse. C'était un homme de soixante ans environ. Sa taille était haute et droite, malgré les ans qui pesaient sur ses épaules. Ses yeux gris avaient conservé toute leur vivacité. Ses traits, durs et même farouches, avaient cette expression chagrine particulière aux gens qui ont mené une vie agitée, mais ils annonçaient en même temps une force de volonté peu commune. Après avoir

marché ainsi pendant quelques minutes, il sembla avoir pris une résolution grave, car l'agitation secrète qu'il éprouvait se calma tout à coup. Il s'avança vers une valise qui était posée sur le pied du lit, en tira une assez forte somme d'argent et quelques papiers; puis il entra d'un air délibéré dans la salle froide et obscure où Aymé Verd était encore endormi.

CHAPITRE VII.

Le Racoleur.

Vous serez capitaine,
Dondaine ;
Aux dames vous plairez,
Dondé.
(*Vieille chanson française.*)

Cependant, lorsque le vieux gentilhomme se fut assis en face de l'archer, le cœur sembla lui manquer encore. Il fixa un moment les yeux sur son jeune compagnon, et, pour le mieux voir sans doute, ranima le brasier qui était près de s'éteindre. Il eût été mal-aisé de deviner au juste l'impression que fit sur lui ce court examen. Quoi qu'il en soit, elle

ne dut pas être agréable, car les muscles de son visage se contractèrent, son front se plissa, ses lèvres pâlirent. Mais bientôt il redevint encore une fois maître de lui-même, et se mit à tisonner le feu. Il remua tellement la pelle, les pincettes et les chenets, qu'Aymé Verd, ainsi troublé dans son sommeil, se crut tout à coup transporté dans l'atelier d'un forgeron, En se réveillant, il ne fut pas médiocrement surpris de voir quelqu'un à ses côtés; mais il s'expliqua bientôt la présence de l'étranger. — C'est sans doute, pensa-t-il, un voyageur qui n'aura pu s'entendre avec ses compagnons de lit, et qui aura préféré de passer la nuit au coin du feu. Croix-Dieu! il eût pu faire moins de bruit. En se parlant ainsi à lui-même, Aymé Verd reprit sa position sur le banc, et chercha à se rendormir; mais le vieux gentilhomme ne lui en laissa pas le temps.

— Si je ne me trompe, lui dit-il, c'est à messire Aymé Verd que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, messire, répondit l'archer; mais à qui parlé-je moi-même? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

— Je suis, pour vous servir, le capitaine Hartman, répondit l'étranger après un moment d'hé-

sitation. J'ai fait la grande guerre sous Charles-Quint, et si ce prince ne s'était pas fait moine, j'aurais aujourd'hui un beau gouvernement. Quant à la manière dont je vous ai connu, c'est une chose toute simple. J'étais, il y a quelques heures, dans cette salle, lorsque vous êtes arrivé avec votre ami, et des personnes obligeantes, à qui je ne demandais rien, ont bien voulu m'apprendre de fil en aiguille qui vous étiez.

— Ah ! l'on s'est occupé de moi après mon départ? dit Aymé.

— Oui, répondit le prétendu capitaine; c'est assez l'habitude de parler des gens aussitôt qu'ils ont le dos tourné. Quoi qu'il en soit, j'ai appris de la sorte que vous étiez le fils d'un pauvre gentilhomme des montagnes, et que votre épée était dans ce monde votre unique ressource. Ma foi! cela m'a intéressé en votre faveur. Je suis, comme je vous l'ai dit, un vieux soldat, j'aime à encourager les jeunes gens qui suivent une carrière où j'ai acquis moi-même une certaine gloire, et je me fais un plaisir de leur rendre de temps à autre quelque petit service.

— En vérité? dit Aymé Verd, qui regarda son interlocuteur avec plus d'attention qu'il ne l'avait

fait jusqu'alors, et de quelle nature sont les services que vous leur rendez ?

— Ils sont tels qu'un soldat les refuse rarement, dit le vieux gentilhomme. Je puis remplir de ducats les poches d'un justaucorps, délivrer un brave garçon de ses créanciers, faire d'un archer un cornette, et d'un cornette un capitaine; enfin mener au feu un homme de cœur qui s'ennuie de voir son épée se rouiller dans le fourreau et de vivre comme un bourgeois dans une misérable ville de garnison.

— Peste! dit Aymé Verd, vous vous attribuez bien de la puissance, et je serais curieux de savoir comment vous justifieriez vos paroles. La France est en paix avec ses voisins, et celui qui fait les cornettes et les capitaines dans la compagnie où je sers ne consulte guère que son bonnet, lorsqu'il a un choix à faire.

— Eh bien donc! s'il faut vous le dire, reprit le vieux gentilhomme, je suis chargé de faire des recrues pour un prince qui sait le prix d'une bonne épée et ne marchande pas avec ceux qui veulent s'enrôler sous ses drapeaux.

— Vraiment! s'écria Aymé Verd. Et quel est ce prince généreux?

— C'est le roi d'Espagne, mon jeune ami, répondit le capitaine Hartman, le roi d'Espagne et des Indes, le plus riche monarque de l'Europe et le meilleur maître que puisse servir un homme de cœur.

Aymé Verd ne fut pas aussi étonné qu'on pourrait le croire d'une semblable ouverture. Ce n'était pas la première fois qu'il avait affaire à ces honnêtes capitaines d'aventuriers qui se chargeaient de former en France des compagnies pour le compte des États voisins. Cela se pratiquait d'ailleurs ainsi dans toute l'Europe.

— Croix-Dieu! dit-il, capitaine Hartman, à voir votre mine et vos habits je ne vous aurais pas pris pour un racoleur. D'habitude, les gens de votre sorte voyagent en assez triste équipage et sont eux-mêmes un démenti vivant des promesses qu'ils font aux autres. On les reconnaît tout d'abord à leur pourpoint déchiré, à leur vieux chapeau et à leur trogne rouge qui annonce du moins que Bacchus les console des rigueurs du dieu Mars. Quant à vous, je vous aurais pris plutôt pour un bon gentilhomme flamand que le hasard aurait amené dans cette auberge. Mais continuez, je vous écoute. Vous dites donc que le roi d'Espa-

gne vous a envoyé pour débaucher les soldats du roi de France. Cela est très-bien. Mais quel avantage nous offre le roi d'Espagne pour nous attirer à son service?

Le racoleur répondit qu'il n'allait jamais par quatre chemins en affaires et qu'il tenait à la disposition de son jeune ami un brevet de capitaine. Aymé, qui ne s'attendait pas à une pareille offre, considéra le vieillard avec surprise.

— Parlez-vous sérieusement? lui dit-il, ou voulez-vous vous amuser à mes dépens?

— Je vous déclare, reprit le vieillard, qu'il n'y a pas dans tout ceci le moindre mot pour rire. Ma proposition est très-sérieuse et mérite toute votre attention.

Aymé Verd réfléchit un moment. Qu'on lui offrît à lui, simple archer, le grade de capitaine, cela lui semblait un véritable songe. Cependant il se rappela que les racoleurs n'étaient pas gens avares de promesses; et bien que le personnage qu'il avait sous les yeux lui parût assez digne de foi, il se mit à sourire comme un homme qui croit avoir pénétré la ruse de son adversaire.

— Je comprends, lui dit-il; les promesses coûtent peu à ceux qui les font. Le sac d'où on les tire

est inépuisable. J'ai connu un brave gentilhomme de mes amis qui acheta ainsi, à beaux deniers comptants, le grade de lieutenant dans la garde du prince des Asturies, et qui, arrivé à Madrid, se trouva fort heureux de s'engager comme archer dans la vilaine compagnie de la Sainte-Hermandad. Il avait pourtant une lettre du racoleur pour le premier ministre de Sa Majesté catholique.

— Pour moi, dit le vieux gentilhomme sans paraître déconcerté, je ne vous donnerai pas une lettre, mais une commission en bonne forme, revêtue des sceaux de l'État et de la signature royale. Je ne vous demanderai pas de l'argent ; mais je vous en donnerai autant qu'il vous en faudra pour vous équiper et rejoindre votre corps.

En parlant ainsi, le capitaine Hartman tira de sa poche un parchemin plié en quatre et un rouleau de ducats. Il mit le tout sur la table massive où, pendant le jour, les buveurs, assis au coin du feu, posaient leurs verres. Aymé ouvrit le parchemin, le lut avec attention, et trouva que le brevet était en règle. Il n'y manquait rien, si ce n'est le nom du titulaire. Devant un semblable argument, le doute n'était plus possible.

Aymé Verd ne revenait pas de son étonnement.

— Eh bien! qu'en pensez-vous? s'écria le vieux gentilhomme qui, tout en tisonnant le feu, observait du coin de l'œil la physionomie de l'archer. L'affaire vous convient-elle?

Aymé Verd, comme nous l'avons dit, avait déjà été en rapport avec plus d'un raccoleur, mais aucun d'eux ne lui avait encore fait d'ouvertures aussi brillantes et fourni d'aussi solides garanties. Il se voyait donc pour la première fois mis en demeure d'envisager sérieusement la pensée de quitter la France.

— Si je signais cet engagement, dit-il, en quel lieu me faudrait-il aller pour rejoindre la compagnie?

— A Cadix, répondit le vieillard.

— A Cadix! répéta l'archer. Si je ne me trompe, c'est là que l'on cantonne les régiments qui doivent passer dans les Indes.

— Je l'ignore, dit le racoleur d'un air indifférent. Mais quand cela serait, vous devriez vous en féliciter. L'Europe est en paix pour longtemps. Depuis le traité de Cateau-Cambrésis, la France se tient coi et n'a envie de chercher querelle à personne. L'Anglais ronge les os qu'on lui a jetés, et l'Espagnol, tranquille du côté des Pyrénées et des

Alpes, ne songe qu'à agrandir les royaumes que le pape lui a concédés dans le nouveau monde. C'est donc là-bas qu'il faut aller, lorsqu'on se sent du cœur au ventre et qu'on veut faire son chemin. Signez donc le brevet que voilà, et il ne tiendra qu'à vous désormais de justifier la confiance que j'ai en vous et de faire honneur au nom que vous portez.

Aymé Verd prit machinalement la plume que lui tendait le vieillard.

Il se trouvait placé en ce moment, comme cela arrive si souvent dans la vie, entre ses intérêts bien entendus et ses plus chères affections. Il en coûte toujours à un cœur bien né de quitter ses amis, ses parents, et de dire un long adieu à sa patrie. Aymé Verd aimait tendrement son père, malgré ses défauts, et nous pouvons même dire malgré les vices du gentilhomme montagnard; son attachement pour Gaspard n'était pas moins vif, et jamais le jeune archer ne l'avait senti plus profondément qu'en cet instant. Cependant il fallait y songer à deux fois. Aussi pauvre qu'on pouvait l'être lorsqu'on portait un baudrier, notre héros ne devait avoir, en restant dans son pays natal, que de faibles espérances d'avenir, si ce n'est

dans ces moments de confiance où rien ne paraît impossible à un jeune homme. Le grade de capitaine, la perspective d'une fortune brillante dans les grandes Indes étaient pour lui un de ces coups dont le sort est avare et qu'un homme prudent doit saisir au passage comme l'Occasion. Il prit donc la plume ainsi que nous l'avons dit, et, après être resté un moment perdu dans ses réflexions, posa le parchemin sur ses genoux, tandis que le vieux gentilhomme jetait un fagot sur l'âtre en affectant une indifférence qu'il était loin de ressentir. La main de l'archer tremblait un peu lorsqu'il la posa sur le papier.

— Jour de Dieu! dit-il d'une voix émue, aller si loin!

— Eh! que vous importe? dit le racoleur. Le vaisseau a des ailes comme l'oiseau qui fuit nos climats pour des climats plus doux.

— Ne plus revoir la France!

— La France! dit le racoleur. Elle est comme une mère épuisée qui ne peut plus nourrir ses enfants. Avant qu'il soit longtemps, on verra le riche et le pauvre s'égorger pour un morceau de pain, le frère se battre contre le frère, et alors bienheureux sera celui qui aura été chercher fortune ail-

leurs. Allons, capitaine Verd, ajouta le vieux gentilhomme qui voyait avec peine chanceler la résolution de l'archer, croyez-moi, partez avant de voir s'écrouler sur vous cette masure du vieux monde. Allez en Amérique, s'il le faut. Vous trouverez là-bas une terre féconde, une nature belle et jeune comme vous. Là-bas chacun respire à l'aise et a sa place sous le soleil.

— Mais c'est quitter mon père, c'est quitter Gaspard, c'est m'expatrier.

— Insensé ! dit le vieillard, la patrie est là où l'on peut vivre.

Aymé Verd hésita encore un moment, une extrême agitation se peignit sur sa figure ; mais tout à coup il se leva, jeta la plume loin de lui, et rendant le parchemin au racoleur :

— Non ! s'écria-t-il, non ! La patrie est là où fut votre berceau, là où ont vécu vos pères, là où sont leurs tombes, là où sont vos amis ; gardez votre brevet, capitaine, moi je garde ma liberté.

Après avoir parlé ainsi, Aymé parut soulagé du poids qui pesait sur sa poitrine. Il reprit sa place au coin du feu, et se mit à fredonner à demi-voix un air des montagnes qui avait bercé son enfance.

Le vieux gentilhomme souriait, mais avec un air contrainte qui accusait une feinte gaieté.

— Allons, c'est bien, dit-il, nous n'en serons pas moins bons amis pour cela. Cependant réfléchissez-y bien, la chose en vaut la peine. Je puis vous compter d'avance, si vous le désirez, la solde d'une année.

Aymé Verd hocha la tête en signe de refus, et répondit de la même manière à toutes les instances que lui fit encore le vieillard pour le déterminer à partir. Enfin celui-ci se leva et se mit à arpenter la salle à grands pas.

Éprouvant une vive contrariété d'avoir échoué dans sa démarche, il le témoignait par les éloges et les félicitations ironiques qu'il prodiguait au désintéressement d'Aymé Verd. Celui-ci ne prit pas le change ; mais, sensible aux bons procédés qu'avait eus d'abord pour lui le racoleur et à la préférence qu'il lui avait accordée, il chercha à apaiser son déplaisir, en lui faisant des remercîments sincères. Il n'y avait pas encore réussi, lorsqu'un léger bruit se fit entendre du côté de la chambre de Placide. Aymé tourna les yeux, vit la porte s'ouvrir, et aperçut debout sur le seuil une jeune fille d'une beauté rare, autant du moins qu'on en

pouvait juger au premier aspect et à la lueur du flambeau qu'elle tenait à la main. Une mante grise avait été jetée à la hâte sur ses épaules et cachait ses vêtements de nuit, tout en laissant voir ses pieds nus, mal enfermés dans des mules de velours. C'était la jeune fille que nous avons déjà entrevue, et que Gudule avait donnée à l'archer pour la fille du vieux seigneur. Elle s'arrêta à l'entrée de la salle, et parut un moment indécise : son visage était pâle, et tout en elle annonçait une vive émotion. En apercevant l'archer, elle sembla hésiter un moment, mais bientôt elle serra sa mante sur sa poitrine et s'avança vers le vieillard qu'elle regarda avec inquiétude. Celui-ci n'avait pu retenir un geste d'impatience.

— Que venez-vous faire ici, folle que vous êtes? dit-il; ne pouviez-vous rester dans votre chambre? Allons, rentrez à l'instant, ajouta-t-il, en la repoussant avec rudesse. Je n'ai fait que des sottises aujourd'hui. Au revoir, jeune homme.

En disant ces mots, auxquels une inflexion de voix particulière donna quelque chose de sinistre, le vieux gentilhomme suivit sa nièce dans la chambre de Placide. Aussitôt qu'il eut fermé la porte derrière lui, il se tourna brusquement vers

la jeune fille, et lui demanda une seconde fois pourquoi elle s'était permis de venir le chercher, et comment elle avait osé paraître devant un étranger dans une pareille toilette.

— Je vous demande pardon, mon oncle, répondit-elle, mais je suis encore tout émue.

— Et de quoi, s'il vous plaît?

— Ah! mon Dieu! reprit-elle, si vous saviez le vilain rêve que j'ai fait!

— Eh! que m'importent vos rêves? dit le vieillard, allez vous coucher et laissez-moi.

— Vous me trouverez bien ridicule, mon oncle, dit la jeune fille, mais je ne puis vous quitter, j'ai peur.

— Prétendez-vous rester ici toute la nuit? dit le comte, j'ai besoin de dormir; laissez-moi tranquille, je vous prie. Voyons, ma chère fille, ajouta-t-il, en s'efforçant de prendre un ton plus doux. Allez vous coucher. Après ce qu'on m'a dit de vous, je ne croyais pas vous trouver ici une enfant qui tremble devant son ombre. Vous aurez vu sans doute quelque fantôme?

— Certainement, mon oncle, dit la jeune fille, ce sont des fantômes, et je suis une insensée de m'inquiéter pour cela.

— Voyons donc, parlez, de quoi s'agit-il? Il suffit souvent de raconter ces choses-là pour leur ôter tout empire sur l'esprit.

—Eh bien donc, mon oncle, reprit la jeune fille encore toute troublée, figurez-vous... mais n'allez pas vous fâcher de ce que je vais vous dire.

— Quel enfantillage!

— Figurez-vous qu'au plus fort de mon sommeil je me suis crue transportée dans votre maison de Pierre-Châtel. J'étais à la fenêtre qui donne sur le lac. Il faisait un temps sombre et pluvieux. Tout à coup j'ai vu deux hommes qui s'avançaient lentement sur un bateau; ils parlaient entre eux à voix basse, mais je les entendais comme si j'eusse été tout près d'eux. Ils parlaient de tuer un jeune étranger qui dormait au fond de la barque. — Il faut le noyer, disait l'un. — Non, disait l'autre, il sait nager et il regagnera le bord. Voici ce qu'il lui faut, ajouta-t-il, en tirant un poignard de sa ceinture et en s'approchant de l'étranger endormi. Aussitôt je voulus m'élancer, mais les barreaux me retinrent. J'essayai de pousser un cri, mais je n'avais plus de voix. Saisie d'horreur et d'épouvante, j'allais me précipiter dans l'escalier de la tour, lorsque soudain je me sentis porter

dans les airs comme si j'eusse eu des ailes. Je volai ainsi vers le lac... Vous voyez, mon oncle, combien les rêves sont absurdes! et me trouvai bientôt dans la barque en face des assassins et de la victime qui se débattait contre eux. Elle était sans armes et jetait des regards terribles sur ses adversaires. Enfin, l'un d'eux leva sur elle un coutelas qui était déjà tout sanglant. Jamais je n'ai tant souffert. Grâce! grâce! m'écriai-je, en me jetant à vos pieds.

— A mes pieds? dit le comte, qui en écoutant ce récit était devenu pâle comme un mort.

—Oui, mon oncle, reprit la jeune fille, car c'était vous, chose étrange! qui étiez le plus acharné après ce jeune homme.

— Et ce jeune homme? demanda le vieillard, qui était-il?

— Je crois, messire, dit la jeune fille en hésitant, je crois qu'il ressemblait à l'archer avec lequel vous vous entreteniez tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, je m'élançai vers vous pour arrêter votre bras, mais vous me repoussâtes de la main gauche, et la sensation de froid que j'éprouvai en tombant dans le lac me réveilla. Je me trouvai alors dans mon lit, toute en nage, et reconnus à la

clarté de la lampe la chambre de l'hôtellerie. Mon premier mouvement fut de vous appeler, afin que votre voix pût dissiper les terreurs que m'avait laissées le cauchemar. Aussi, ne vous entendant pas répondre, je me levai presque malgré moi pour vous chercher, et c'est ainsi que vous m'avez vue paraître dans la grand'salle.

— Et que prétendez-vous faire maintenant? dit le comte, en essuyant une goutte de sueur qui venait de rouler sur son front.

— Mais, si vous me le permettez, mon oncle, répondit la jeune fille, sans s'apercevoir du trouble du vieillard, je passerai la nuit dans ce fauteuil auprès du feu, car je n'oserai jamais rester seule, toute la nuit.

— Demeurez-y donc, si cela vous plaît, repartit le vieux gentilhomme; quant à moi, j'ai des lettres à écrire : mais hâtez-vous de dormir, car nous partirons au point du jour.

Cependant Aymé Verd, après la disparition de la jeune fille, était resté immobile, les yeux fixés sur la place qu'elle avait occupée un instant. Sa beauté, sa grâce, sa pâleur même l'avaient frappé vivement.

— Croix-Dieu! dit-il enfin, en reprenant sa place auprès du feu, le capitaine Hartman a une jolie fille. Je serais parti volontiers avec elle pour l'Amérique.

Quelques instants après, notre ami dormait comme s'il n'eût pas refusé une capitainerie ; mais une ombre gracieuse vint flotter parfois au milieu de ses rêves.

CHAPITRE VIII.

Le dernier Chevalier.

> — Mais, demanda Pantagruel, quand serez-vous hors de debtes ? —Es calendes grecques, répondit Panurge.
>
> François Rabelais.

Quand Aymé Verd se réveilla, il faisait grand jour ; les servantes allaient et venaient dans la grand'salle, et l'on entendait déjà au dehors le bruit de la foire. Ce fut la vieille Gudule qui le tira de son sommeil.

— Allons! haut le pied, jeune homme, dit-elle, voilà le second coup de la grand'messe qui sonne M. le bachelier est allé chanter au lutrin avec messieurs les chanoines. Ah! sans ce damné jour de foire, je serais au beau milieu de la nef pour le voir sous sa grande chape de damas et pour entendre sa belle voix qui fait trembler les vitres de l'église. Je suppose que vous allez y courir, mon jeune maître ; pendant ce temps-là, j'apprêterai le déjeuner qui vous attendra au retour.

— Je vous remercie, bonne femme, dit Aymé en se levant et en jetant les yeux autour de lui comme un homme qui s'éveille dans un lieu où il n'a pas l'habitude de dormir. Ce mouvement et les paroles de dame Gudule suffirent pour lui rappeler qu'il avait passé la nuit sous le toit de son ami le bachelier; il rajusta donc sa toilette, et, comme il lui restait dans tous les membres un peu d'engourdissement, grâce au lit peu moelleux sur lequel il avait dormi, il résolut de faire un tour de promenade sur la place, afin de rendre à ses jambes leur souplesse habituelle. L'air frais du matin exerça sur son esprit une salutaire influence, il se ressouvint peu à peu de l'aventure de la nuit, et il s'en retraça les moindres détails.

A sa grande surprise, il les envisagea alors sous un point de vue tout nouveau.

— C'est singulier, dit-il, jamais archer de la compagnie noire n'a reçu de pareilles ouvertures; c'était bien, ma foi, un brevet de capitaine, tel que j'en ai vu un au vieux baron de Noriéga; mais plus j'y songe, moins je puis croire que ce soit pour mes beaux yeux et ma bonne mine que ce M. Hartman m'a offert une compagnie. Pour l'ordinaire, les racoleurs recrutent des soldats ou de bas officiers; ce sont des oiseleurs qui chassent à la pipée. Quant aux capitaines, on en laisse la chasse, comme celle du gros gibier, à de plus grands seigneurs; l'on ne vient pas les relancer au delà des monts, car l'Espagne est bien le pays du monde qui en manque le moins: là-bas, tous les pigeonniers sont des manoirs, tous les mendiants sont des seigneurs et tous les hidalgos sont des Cid et des Gonzalve. D'ailleurs ce capitaine Hartman a beau faire, il n'a point l'allure des gens de son métier; il m'est avis que c'est un renard qui a voulu se cacher sous la peau d'un chien de berger, et je suis un grand sot de ne pas m'en être aperçu plus tôt. Mais quel dessein pouvait-il avoir, en m'envoyant aux Indes et en

m'offrant un grade qui eût fait envie à tant de porte-baudriers? Venait-il en ami ou en ennemi? Maintenant que j'y songe, il paraissait attacher une grande importance à mon départ: quel intérêt peut avoir un étranger à ce que je quitte la France? je n'ai point de collatéral qui m'envie le château ruiné de Rochelerpt... Mais j'en parlerai à mon père, et il pourra me donner, sans doute, quelques éclaircissements à cet égard.

Après ces réflexions et quelques autres que nous passons sous silence, le jeune archer rentra à l'auberge, bien résolu à revoir le capitaine Hartman et à le sonder pour connaître les motifs de sa conduite. Nous n'affirmerons pas que le désir de revoir la jeune compagne du racoleur n'entrât pour rien dans sa démarche; ce qui est certain, c'est qu'il éprouva un vif sentiment de plaisir en voyant la porte de Placide encore close.

— Savez-vous, bonne femme, dit-il à la servante, qui était occupée des apprêts du déjeuner; savez-vous si je pourrai parler bientôt au voyageur qui occupe la chambre de votre jeune maître?

— Je ne m'en inquiète guère, dit Gudule; il m'a fallu deux heures ce matin pour remettre tout en ordre, quoiqu'il ne se soit pas couché; mais,

grâce à Dieu ! les choses sont à leur place maintenant, et il n'y remettra pas le pied.

— Il est donc sorti ? s'écria Aymé.

— La bénédiction de saint Adauras l'accompagne ! dit la vieille. Il était remonté sur son cheval avant la pointe du jour.

— Vraiment ! s'écria l'archer désappointé.

— Aussi vrai que les trois rois sont à Cologne ! dit Gudule. C'est moi qui lui ai tenu l'étrier ; quant à vous dire par où il a passé, j'aurais bien voulu le savoir, car il ne part jamais d'ici un voyageur que je ne sache d'où il vient et où il va ; mais il faisait sombre comme dans un puits, et je n'ai pu m'assurer à quel vent il tournait le museau de son cheval, d'autant plus que j'étais occupée à voir si la pièce que m'avait donnée madame sa fille était de cuivre ou d'argent.

Ces explications furent loin de satisfaire l'archer. Mais il comprit bien qu'il n'avait pas grand'-chose à tirer de Gudule, et qu'il fallait désormais s'en remettre au hasard pour une nouvelle rencontre avec les mystérieux voyageurs. Il ne lui restait plus qu'à attendre son père. Heureusement celui-ci ne tarda pas à entrer dans l'auberge du Dauphin. C'était un homme déjà avancé en âge, et qui

jadis avait dû être un assez beau cavalier; mais il n'avait jamais eu grand soin de sa personne. Sa figure enluminée, ses rares cheveux annonçaient l'habitude où il était de tromper l'ennui des longs hivers des Alpes par de fréquentes et généreuses libations. Il était d'ailleurs, par son costume, ses allures et son langage, le digne représentant des gentilshommes montagnards de ce temps-là. Ses habits, d'un drap grossier, se ressentaient de la détresse de ses finances, et son vieux chapeau avait presque autant souffert que sa personne des injures du temps. Il conservait néanmoins, sous ces dehors peu relevés, un air de noblesse et de fierté qui révélait à la fois un ancien compagnon de Bayard et un châtelain de la vieille race. Messire Hugues, en effet, n'avait pas toujours employé son temps à chasser l'ours ou le chamois dans ses vallées natales; la première moitié de sa vie s'était écoulée dans les camps; c'étaient même les dépenses de la guerre qui avaient emporté le plus net de ce que lui avait légué feu son père, et l'avaient obligé, par la suite, à recourir à de nombreux emprunts pour soutenir le train de sa maison, c'est-à-dire pour entretenir une meute, nourrir un vieux cheval invalide, payer quelques

serviteurs et garnir le cellier de vins fortifiants. Du reste, bien qu'il fût sous le mandat de plusieurs prises de corps, il supportait gaiement sa mauvaise fortune et se moquait de ses créanciers, dont il trompait la vigilance en voyageant toujours la nuit et en ne paraissant dans les lieux publics qu'aux jours où les édits avaient ôté tout pouvoir à la verge des huissiers. Loin de rougir de sa détresse, il parlait de ses dettes avec la même liberté que de ses campagnes, et ne semblait regretter en vieillissant qu'une seule chose : c'était de ne pouvoir plus ni endosser la cuirasse ni placer ses billets au porteur. Mais comme le lecteur connaît déjà ce digne personnage, grâce aux indiscrétions de Jean Gouttenoire, nous n'en dirons pas davantage sur son compte en ce moment, et le laisserons parler lui-même. Il était encore au milieu de la grand'place, lorsque son fils reconnut sa voix. Bientôt il entra dans la salle, comme nous l'avons dit, et s'avança vers une table, en faisant claquer son fouet au-dessus de sa tête, ce qui annonçait chez lui un grand contentement.

— Ohé! maître Jean, cria-t-il, une pinte du plus vieux, et apportez votre verre. L'aloyau est-il cuit? qu'on m'en serve une tranche; et vous sa-

vez de quelle taille il me la faut. Pardieu! je n'épargne rien aujourd'hui. J'ai vendu mes vaches, compère; je les ai vendues à la barbe d'un recors. Ah! ventre-mahom! parlez-moi des jours de foire et des franchises de la bonne ville de Romans. On peut aujourd'hui se promener tout à son aise, sans craindre que dame justice y trouve le plus petit mot à dire. Ventre-mahom! pourquoi la foire ne dure-t-elle pas toute l'année.

En parlant ainsi, Hugues Verd s'attabla, et en attendant qu'on le servît, promena les yeux autour de lui avec curiosité. Il aperçut alors son fils qui s'avançait vers lui son chapeau à la main et les bras ouverts. Il se leva aussitôt, l'embrassa avec une tendresse un peu rude, et le fit asseoir auprès de lui, en lui demandant s'il avait déjeuné. Sur la réponse d'Aymé Verd, il fit doubler le menu du repas, et bientôt le père et le fils se trouvèrent en face d'un énorme quartier de bœuf piqué à l'ail et d'un grand pot de grès rempli de vin de la côte. La conversation fut ce qu'elle devait être entre des personnages d'un caractère si différent, franche et libre du côté du vieux Hugues, aussi cordiale, mais plus réservée de la part d'Aymé Verd.

—A ta santé, mon garçon, dit enfin pour la dixième fois le vieux Hugues; tu as grandi de deux pouces au moins depuis l'an passé, ajouta-t-il en remplissant son verre. Ventre-mahom! les femmes doivent te faire les doux yeux dans ta garnison. Eh bien! comment vont les amours? conte-moi cela; je suis un vieux routier et je pourrai te donner des conseils. Tu rougis? imbécile! après deux ans de service, te voilà encore comme une jeune fille qui sort du couvent. Eh bien! n'en parlons plus. Je ne veux pas te chagriner; car je suis aussi content de te voir, que si j'apprenais que ce coquin de Bonnefoy, l'huissier de La Mure, s'est cassé le cou en venant m'apporter un exploit. Mais à propos, mon garçon, j'ai une nouvelle à t'apprendre: j'ai vendu mes vaches.

— J'en suis bien aise, dit l'archer.

— Oui, ma foi, je les ai vendues, reprit le seigneur montagnard avec un air de jubilation; elles étaient un peu vieilles et n'avaient pas gagné à courir depuis dix ans tous les marchés du pays. Personne n'en voulait. Mais, bah! ajouta-t-il en riant aux éclats, je les ai mises au vert toute la nuit dans un bon pré du chapitre, à une porte de la ville; et ce matin j'ai choisi pour entrer en

foire un moment de brume; si bien qu'on les a prises pour des vaches du Graisivaudan, et qu'on me les a payées, sans marchander, soixante beaux écus. Hein! qu'en dis-tu? Voilà un bon tour que j'ai joué à ces manants.

Aymé Verd était assez embarrassé pour répondre, car il ne partageait pas précisément les idées de son père sur certains points de la morale. Cependant, voyant que le vieux Hugues avait sa bourse pleine, il saisit cette occasion pour lui faire entendre qu'il serait convenable de donner quelques écus à Jean Gouttenoire. Le vieux seigneur fit d'abord semblant de n'avoir rien entendu.

— Je suis obligé de vous dire, mon père, reprit le jeune archer avec quelque embarras, que le maître de ce logis se plaint un peu de votre.....

— De quoi se plaint-il, ce vieux Silène? dit alors le seigneur montagnard en frappant des poings sur la table. Ho hé! maître Jean, maître gueux, venez ici : quelles sornettes avez-vous contées à ce digne jeune homme? Les oreilles lui tintent encore.

— Je n'ai rien dit, messire, dit Jean Gouttenoire en accourant les lunettes sur le nez et tenant à la main la thèse de son fils qu'il lisait dans un coin de la salle, sans en avoir compris le premier mot;

je n'ai rien dit, si ce n'est que, depuis tantôt quatre ans, je n'ai vu la couleur de vos écus, quoique vous ne manquiez jamais de vous faire héberger ici tous les jours de foire.

— Comment, maraud! s'écria le gentilhomme, ne t'ai-je pas donné, à la Saint-Jean d'été, un écu tout neuf que j'avais emprunté au barbier du coin, qui venait de m'écorcher le menton?

— Sans doute, répliqua l'hôtelier, mais vous avez fait ce jour-là, vous et votre bête, au moins le double de dépense.

— Eh bien! reprit Hugues avec dignité et en jetant un écu sur la table, voilà le reste de l'écot, et qu'on donne un boisseau de fine avoine à mon bel alezan. Tu ris, maître coquin? apprends que Rosamonde était à Cerisoles, ma dernière bataille, et que depuis il n'y a jamais eu de bidet d'huissiers ou de maréchaux qui aient pu la gagner de vitesse. Allons, laisse-nous, et prépare ton compte pour la Saint-Jean prochaine. Je te payerai cela avec les intérêts moratoires, comme ils disent. Quant à toi, mon garçon, ajouta-t-il lorsque l'hôtelier fut parti et en glissant dans la main d'Aymé Verd les cinquante-neuf écus qui lui restaient du prix des vaches, mets cela dans ta ceinture et ne dis rien. Depuis le temps

qu'ils nous volent ils sont plus riches que nous. Tu t'achèteras un pourpoint de velours, afin que je te voie paré et reluqué comme ces muguets qui arrivent de Fontainebleau.

— Mais, dit Aymé, je n'ai besoin de rien, et vous-même...

— Ne t'inquiète pas, dit le gentilhomme, je me tire toujours d'affaire. J'ai du bois pour la saison, et j'ai découvert un vigneron de la côte qui m'a envoyé à crédit cinq belles tonnes de l'an 1550. Prends, te dis-je, et parlons d'autre chose. Ah! çà, bel archer, il paraît que nous avons des scrupules à l'endroit des dettes? Je gage que tu n'as encore pas plus de créanciers que de maîtresses. Il est vrai que les deux choses vont ordinairement de compagnie, comme le verre et la bouteille, dont l'une se vide de tout ce dont l'autre s'emplit. Mais sans les belles et les créanciers, vertudieu! que serait-ce donc que la vie? Voyons! Il faut que je refasse ton éducation, que cette vieille bête de Vaudois a gâtée. Sais-tu qui vous aime le plus de votre maîtresse ou de votre créancier?

— A coup sûr, dit Aymé en souriant, ce doit être la dame de nos pensées.

— Eh bien! je te prends là, mon garçon, c'est

justement tout le contraire. Les belles, vois-tu, plus elles sont belles, plus elles sont inconstantes; les créanciers, tout au rebours, plus on leur doit, plus ils vous demeurent attachés. J'en connais qui ont fait pour me voir plus de chemin qu'Angélique n'en fit pour retrouver Médor, et ils ont toujours soin d'avoir quelqu'un à mes trousses, de peur que je ne m'égare et afin d'avoir de mes nouvelles.

— Je croyais, dit Aymé Verd, que les créanciers étaient gens assez peu courtois, et qui ne souhaitaient rien tant que le moment de votre mort.

— A la bonne heure, repartit Hugues Verd, quand on a un gros héritage à laisser, de gros domaines à vendre aux enchères; mais quand on n'a pas une métérée de terre saisissable sous le soleil, vive Dieu! c'est alors qu'il fait bon avoir dettes et créanciers. Vous avez tous les jours de bonnes gens qui font brûler des cierges en votre honneur, afin que Dieu vous accorde longue vie, et vous donne contentement et richesse dans ce monde. Sitôt que vous avez un rhume, ils prennent la mine longue et vous pleurent d'avance, comme s'ils devaient hériter de vous. Si quelque méchante langue s'avise de vous dénigrer, ils vous font aussitôt plus blancs que neige, afin de vous

donner crédit partout, et que vous puissiez les payer avec l'argent que d'autres vous prêteront. C'est ainsi qu'on mène une vie douce et paisible, dînant chez l'un, soupant chez l'autre, sans bourse délier. Et tout le monde y gagne, même le bon créancier, qui s'en va tout droit au ciel pour avoir exercé en ce monde les vertus de charité et de patience, la première des vertus chrétiennes. Ah! ventre-mahom! que ne puis-je me tremper dans la fontaine de Jouvence, revenir à mes jeunes ans, prendre ta mine hypocrite et tes doux yeux, c'est pour le coup que je vivrais comme un prébendier, et que je trouverais crédit partout. Il n'y a pas de jeune fille qui me fermât son cœur, pas d'usurier qui ne m'ouvrît son coffre. Mais le bon temps est passé pour moi! Il faut que je ruse avec les huissiers comme un vieux loup qui a tant mangé de brebis que tous les hameaux du bailliage se sont levés en masse pour le poursuivre à coups de pierre. Ah! benêt que vous êtes, monsieur mon fils, ajouta le chevalier avec un soupir et en se versant à boire, vous ne profitez pas de votre jeunesse, ni des exemples que nous vous avons laissés. Vous ressemblez à ce nigaud de Bayard, lequel m'arma chevalier à Monferrat, et à qui j'ai

toujours dit qu'il eût fait aussi bien d'entrer à la Chartreuse et de passer sa vie en oraison, que de suivre les camps et les batailles. Parle-moi de Montluc, de Brissac et de Tavannes! voilà des gaillards qui entendaient l'existence! Nous nous battions le jour comme des enragés, et la nuit, pour nous reposer, nous jouions sur les tambours au brelan et à l'hombre. C'était le bon temps! On était toujours en pays ennemi, et l'on ne savait ce que c'était qu'un huissier et qu'un recors. On empruntait aux bourgeois de Milan et de Brescia, leur logis, leurs écus et même leurs femmes, quand ils en avaient; leurs femmes, la seule chose, du reste, que je leur aie jamais rendue. Mais je vois que ce sujet de conversation ne te convient pas. Ventre-mahom! de quoi faut-il donc te parler? de sucreries et de bonbons, comme les nonnains entre elles, quand la mère abbesse est là, bien entendu. Eh bien! voyons, bel archer, serons-nous bientôt cornette?

Cette question rappela à Aymé Verd l'entrevue qu'il avait eue la nuit précédente avec l'étranger. Heureux de donner à la conversation un autre cours, il se hâta de raconter à son père les moindres incidents de cette étrange aventure, dans l'es-

poir que celui-ci pourrait lui donner quelques éclaircissements.

Le montagnard suivit le récit de son fils avec intérêt, et ne l'interrompit que pour placer quelques réflexions appropriées au sujet, ou pour remplir son verre toujours vide. — Ah! il trouve mauvais le temps où nous vivons? Ventre-mahom! c'est un homme de sens. Il a peut-être à ses trousses toute la corporation des huissiers, autrement dit une légion de diables. — Ah! il prétend qu'on n'avance plus dans l'armée? Je le crois bien. De mon temps un bon poignet n'avait pas son prix, et un homme qui était ferme en selle était estimé de tout le monde; mais aujourd'hui le plus brave homme d'armes est démonté par un manant qui se cache derrière un buisson, et allume, en faisant dans ses chausses, la mèche de son bâton à feu [6]. Belle invention que les bâtons à feu! Mais, continue, mon garçon, et ne laisse pas toujours ton verre sur la table. — Comment! il voulait t'envoyer en Amérique? Par Notre-Dame d'Embrun! que ne s'adressait-il à moi? Il aurait trouvé tout de suite son affaire. Depuis quinze ans, je me suis dit plus d'une fois que je ferais bien de partir pour les Grandes-Indes, où je suppose que maître Bon-

nefoy et tous les coquins de son espèce ne viendraient pas me relancer... Hugues Verd continua ainsi à assaisonner les confidences de son fils de réflexions plus ou moins judicieuses; mais lorsque l'archer eut dit qu'on lui avait offert le grade de capitaine, lorsqu'il eut fait part à son père des raisons qui le portaient à concevoir quelques doutes sur la véritable qualité du racoleur, le vieillard devint tout à coup sérieux, ce qui ne lui arrivait, comme on s'en doute bien, que dans les occasions les plus solennelles. Il demanda à son fils quelle était à peu près la mine, l'âge et la taille de ce capitaine Hartman.

Les réponses d'Aymé Verd furent loin de dissiper le nuage qui avait obscurci le front du vieux montagnard. Il mangea pendant quelques instants en silence, vida et remplit son gobelet encore une fois, et dit enfin avec humeur comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Serait-ce lui ? Je le croyais à tous les diables ! Mais il y a des gens qui échappent au feu, à l'eau et à la corde, plus facilement que je n'échappe aux huissiers, et qui viennent toujours à bout de se tirer d'affaire ! Mais nous verrons bien, mordieu !

— De qui parlez-vous, mon père ? dit l'archer.

— Est-ce que j'ai parlé de quelqu'un? demanda le baron de Rochelerpt en revenant à lui-même. Est-ce que je suis comme les vieilles femmes qui parlent tout haut avec leur rouet? Ventre-mahom! poursuivit-il, je suis de ton avis, il y a un mystère là-dessous. Ce capitaine Hartman m'a tout l'air d'un homme qui cache son jeu. S'il ne t'avait montré un brevet en forme, je croirais que c'est quelque voisin qui voulait se venger sur toi de nos vieilles querelles de famille. Eh, pourquoi non? C'est peut-être Jean d'Escotay, avec qui je plaide depuis trente ans pour ce maudit rocher où une chèvre crèverait de faim?... Bah! le pauvre diable n'a pu répondre à ma dernière citation, parce qu'il n'avait pas de quoi payer le procureur. S'il t'a montré un sou vaillant, ce n'est pas lui. Serait-ce Guillaume de Peyrenc, dont la femme était assez belle autrefois? Ah! ah! ah! c'est bien possible... Mais nous verrons, morbleu! nous verrons.

Aymé Verd crut s'apercevoir que la gaieté de son père était un peu forcée et que le vieux montagnard ne disait pas tout ce qu'il pensait. Quoi qu'il en soit, celui-ci reprit après avoir vidé le reste du pot, et avec un peu d'humeur : — Pouah! maître Jean n'a plus que de la piquette dans sa

cave, j'irai au *Cheval Blanc* la prochaine fois. Quant à toi, mon garçon, je suppose que tu es bien armé et que tu ne crains pas de voir un homme en face, quand l'occasion s'en présente. Je te conseille de ne jamais quitter ta cotte de mailles. Ces montagnards sont rancuniers et ils manient le couteau encore mieux que la langue. Du reste, j'ai amené avec moi le petit Genest, tu sais? le chevrier. C'est à présent un gaillard vigoureux et à qui pendant l'hiver j'ai appris à bien boire et à bien manier l'espadon, l'arme de nos ancêtres, une arme loyale et honorable. Tu en feras ton écuyer. Ventre-mahom! pas d'objection! tu es d'assez bonne maison pour en avoir un. Tiens, le voilà justement qui entre. Eh bien! lourdaud, dit-il en tendant un verre à un robuste paysan aux cheveux longs, et vêtu à la manière des anciens Caturiges que César a si bien décrits dans ses Commentaires; Rosamonde a-t-elle mangé son picotin?

— Oui, messire, répliqua Genest, la bête a mangé et moi aussi; mais je dois vous prévenir que nous ne devons pas nous attarder à Romans.

— Et pourquoi donc? dit Hugues. Imbécile! ne sais-tu pas que c'est aujourd'hui jour de franchise et que tous les huissiers de la province ne pour-

raient mettre la main sur nous? C'est bien le moins que je passe une journée avec ce brave garçon que voilà. Ne crains rien. Je partirai à la nuit tombante et regagnerai les montagnes avant que Bonnefoy ait fait seulement seller son courtaud.

— Sans doute! dit le chevrier. Mais le mauvais vent commence à souffler; le temps est noir du côté de l'ouest, d'ici à quelques heures nous aurons de la neige, et alors...

— Ouais! dit le seigneur montagnard en sautant sur son banc, ne badines-tu pas? Ventre-mahom! la chose serait plaisante. La neige a vite gagné, et il ne faut que la moitié d'une nuit pour que le Valgodemard en ait quatre pieds de haut. Je serais pris comme un renard qui est sorti de sa tanière et qui, ne pouvant plus y rentrer, tombe tout penaud entre les griffes des chiens. C'est pour le coup que les huissiers de la province feraient un gala en mon honneur. Mais ils ne me tiennent pas, vertudieu! J'ai vu le feu de plus près. Allons! mets la selle sur Rosamonde, Genest, et souviens-toi qu'il y a là un verre plein qui t'attend. Cela te fera aller plus vite en besogne.

Pendant ce court entretien, Aymé Verd avait eu le temps de se rendre compte de la conduite

de son père. Malgré le ton léger du vieux seigneur, il était évident qu'il prévoyait quelques dangers pour son fils, et qu'il pressentait même de quelle source ils devaient venir. Le jeune archer comprit que les querelles des montagnes n'entraient pour rien dans cette affaire, mais il n'osa interroger le baron, qui, malgré sa franchise et son laisser-aller, ne disait jamais que ce qu'il voulait dire, et avait évité plus d'une fois de répondre à des questions qu'il jugeait indiscrètes. Il se contenta donc de lui témoigner son regret de le quitter sitôt, et lui fit quelques instances pour qu'il gardât Genest à son service. Mais Hugues Verd n'en voulut pas démordre, lui recommanda encore une fois de bien se tenir sur ses gardes, et lui demanda enfin où il allait de ce pas. Aymé répondit qu'il allait au château de Montmaur.

— A Montmaur! s'écria le vieux gentilhomme en tressaillant. Le diable m'emporte si je comprends rien à tout cela. Tu vas à Montmaur! Ma foi, Dieu mène les choses et les gens à sa manière. Tout cela se brouille et se débrouille sans que nous y voyions goutte; c'est un grimoire aussi dificile à déchiffrer qu'une citation de maître Bonnefoy. Va donc à Montmaur, mon brave, mais si j'ai un

conseil à te donner, n'y reste pas trop longtemps. J'aimerais mieux te voir à Rochelerpt; mais tu ne trouverais là-bas pour compagnie que les rats qui mangent nos parchemins, et il t'y faudrait rester tout l'hiver, ce qui est impossible. Pour moi, ajouta le vieux Hugues en jetant les yeux dans tous les coins de la salle et en saluant de loin les nombreux créanciers qu'il avait dans la compagnie, voilà la belle saison qui vient! Qu'il pleuve et qu'il gèle, c'est tout ce que je demande. Quand il y aura trente pieds de neige autour de Rochelerpt, et que les chemins seront coupés, maître Bonnefoy ne prendra pas des aïles pour venir m'y dénicher et m'y présenter ses exploits.

En parlant ainsi, messire Hugues se leva, versa le coup de l'étrier à son fils, donna ses instructions à Genest, qui ne fut pas mécontent de son nouvel état, et quelques instants après, le vieux chevalier, monté sur Rosamonde, passait au grand trot sous les fenêtres de l'huissier de Romans, en sifflant un air du pays.

C'est avec cette rapidité ordinaire que se terminaient ordinairement les entrevues du sire de Chambéon avec son fils. Celui-ci, n'ayant plus rien à faire à Romans, pria Gudule de présenter ses devoirs

au bachelier, et, après avoir payé sa dépense et celle de son père, prit avec Genest le chemin de Montmaur.

CHAPITRE IX.

Arrivée au château.

Si tout en ce logis ressemble à ce qu'on voit,
Dieu sait s'il est plaisant de vivre sous ce toit.
SHAKESPEARE, *les Commères de Windsor.*

Aymé Verd sentit vivement battre son cœur, lorsqu'à un détour de la route il aperçut le vieux château où son ami l'avait précédé depuis la veille. Il se trouvait en ce moment au-dessus d'une immense vallée dont les côteaux étaient couverts de bois, et au milieu de laquelle s'élevait presque à pic un large mamelon dont la cime dominait toutes les montagnes voisines. C'est au haut de ce monticule hérissé de rochers qu'avaient été jetés au onzième siècle les premiers fondements du château de Montmaur. Ses propriétaires successifs y avaient adjoint, soit pour la défense, soit pour la commodité, divers corps de bâtiments, reliés entre eux par des terrasses, des tours et des murs de contre-fort. Cet ensemble de constructions de différents âges présentait de loin une masse im-

posante qui frappait vivement le voyageur. Cependant Aymé ne s'arrêta pas à contempler le vaste paysage qu'il avait sous les yeux; il traversa rapidement la vallée, et ne tarda pas à arriver, par un chemin tortueux, jusqu'à l'entrée du château. A sa grande surprise, il ne trouva personne, ni au pont-levis qui était baissé, ni à la porte qui était toute grande ouverte, ni dans les salles basses où d'habitude se tiennent les serviteurs. N'osant pousser plus loin des recherches qui auraient pu être indiscrètes, il résolut de parcourir les cours et les jardins, dans l'espoir de trouver enfin à qui parler. Quant à Genest, il resta dans la cuisine, afin d'y attendre les gens de la maison, s'il venait à s'en présenter quelqu'un. Mais il se lassa bientôt d'une inaction à laquelle il n'était pas accoutumé. Bien qu'il fût sobre comme un montagnard, le voyage lui avait ouvert l'appétit, et il n'eût pas été fâché de trouver une tranche de lard et un morceau de pain noir pour se reconforter un peu. Aussi notre homme, sans plus de façon que s'il eût été encore chez le chevalier Verd, et en digne valet d'un tel maître, ouvrit le double battant du buffet, et en tira des provisions auxquelles il s'empressa de faire honneur. Pendant qu'il était tout occupé à

déguster un verre de mauvaise piquette, boisson ordinaire des valets du pays, une jeune servante, vive et accorte, entra dans la cuisine, et s'arrêta tout ébahie en apercevant un étranger qui se mettait ainsi au large dans le château.

— A votre aise! dit-elle. Ne vous gênez, mon maître! Ah çà! prenez-vous cette maison pour une auberge?

— Grondez tant qu'il vous plaira, la jolie fille! dit Genest. Je ne suis pas fâché de vous entendre; il y a une heure que j'appelle de tous côtés, et je commençais à croire que ce vilain château n'était habité que par des esprits. Dans ces moments-là, voyez-vous, les plus laids visages font plaisir à voir.

— Merci du compliment! dit la servante. Foi de Paschale! vous devez être au moins porte-falot dans la confrérie de saint Rustique, patron des manants et des gens sans gêne. Mais détalez au plus tôt, ou je vais appeler notre juge châtelain, qui vous fera payer cher votre écot.

— Ouais! dit le montagnard sans se déranger, je crains bien un peu les esprits; mais pour votre juge châtelain, je suppose qu'il n'est pas plus méchant que celui de Rochelerpt, lequel ne fait peur

qu'aux vieilles femmes et aux enfants. C'est donc uniquement pour vos beaux yeux que je vous dirai qui je suis.

— Et qui êtes-vous, beau sire? demanda Paschale d'un ton railleur.

— Je suis, dit le montagnard en se redressant, le premier écuyer de messire Aymé Verd, futur baron de Chambéon, seigneur de Rochelerpt et de maints autres lieux. Pour votre gouverne, vous saurez que mon maître possédera un jour dix lieues carrées de domaines, dans un pays plus beau, plus riche et plus fertile que celui où j'ai l'honneur de me trouver en ce moment.

— Fieffé menteur! dit Paschale, tu oses parler ainsi avec tes gros sabots et ta casaque rouge toute rapiécée! Va donc! Tu as beau porter ton bonnet de laine sur l'oreille, et y avoir mis une plume de coq, tu n'es que le valet d'un archer, entends-tu? rien que cela.

— Qui diable vous a conté mes affaires? dit Genest tout étonné.

— Cela ne te regarde pas, dit Paschale. Mais où est ton maître?

— Ma foi! dit Genest, je n'en sais rien. Il trotte dans les jardins ou dans les cours. Une jolie mai-

son ! y entre qui veut. Pour toute garnison, on y trouve une fille dont la langue est à la vérité plus maligne que dix couteaux, mais qui ne résisterait pas longtemps à un diseur de belles paroles.

—Essayez, rustaud ! dit Paschale, et, en attendant, répondez à ma question. Entre nous, là, sans détour, comme entre gens faits pour s'entendre : votre maître est-il huguenot ?

—Par Notre-Dame des Neiges ! pour qui nous prenez-vous? s'écria le montagnard. Apprenez que messire Hugues de Chambéon est le meilleur catholique qu'il y ait dans le pays, et qu'il a élevé son fils dans les bons principes.

—Vrai ! dit Paschale. Eh bien ! tant mieux ! car il y a déjà assez de ces faces de carême dans le château, et il n'y a pas de mal à y voir de temps à autre d'honnêtes gens.

— Et où sont-elles donc ces faces de carême? demanda Genest ; je n'ai vu l'ombre d'un homme céans.

— Oh ! ne tirez peine ! vous allez les voir arriver tantôt comme les dindons que la ménagère appelle pour leur donner la pâtée. Mais nous causerons de cela une autre fois ; malgré votre mine d'ours mal léché, vous me paraissez être un brave garçon.

Tenez, voilà une bouteille que j'avais cachée pour que ce gueux de Landry ne la bût pas. La piquette est assez bonne pour les hérétiques.

Pendant que Paschale versait le premier verre à son hôte, celui-ci saisit l'occasion avec plus d'audace qu'on n'aurait pu l'attendre de lui. Il se pencha adroitement, et imprima un vigoureux baiser sur le cou bruni de l'Hébé campagnarde. Celle-ci, un peu confuse, répondit par un soufflet bien appliqué, et se sauva lestement après avoir posé toutefois la bouteille sur la table. Lorsqu'elle eut fermé derrière elle la porte de la cuisine, elle s'arrêta un instant pour rajuster sa coiffe que Genest avait un peu chiffonnée; puis elle monta l'escalier du premier étage, et entra, en soulevant une lourde tenture, dans la chambre de madame de Montmaur.

Il n'y avait, en ce moment, dans la chambre, qu'une jeune fille, assise dans l'embrasure d'une fenêtre et occupée à broder au métier. Elle tourna la tête en entendant les pas de la chambrière, car Paschale ne remplissait pas dans la maison un poste moins élevé.

— Qu'as-tu donc, Paschalette? lui dit-elle avec la familiarité que prennent quelquefois les jeunes

personnes avec leur servante favorite; te voilà rouge comme une pomme d'api.

— Ça n'est pas étonnant, dit la chambrière; j'ai couru un peu pour venir vous annoncer une bonne nouvelle.

— Et qu'as-tu à m'apprendre?

— Eh bien! vous ne devinez pas? reprit Paschale d'un air d'intelligence. Il est arrivé.

— Qui donc, folle que tu es?

— Pardine! vous savez bien... le jeune homme... l'ami de messire Gaspard, dont nous avons tant parlé depuis....

— Depuis ce matin, n'est-ce pas? dit la jeune fille en rougissant un peu; mon cousin Gaspard nous a assez étourdies des belles qualités de son frère d'armes, pour que j'aie montré un peu de désir de le voir. Mais je t'assure qu'à présent je n'y tiens pas le moins du monde. Les archers se ressemblent tous, et nous allons avoir ici un autre chasseur intrépide, qui ne parlera à table que d'éventrer les ours ou de tuer ces pauvres biches.

— Ah! mademoiselle Blanche! dit Paschale. On a raison de dire que nous autres filles nous sommes changeantes, et que notre langue défait aujourd'hui ce qu'elle a fait hier. Depuis tantôt trois

ans messire Gaspard n'a pas écrit une lettre que vous ne soyez parvenue à la dérober à votre tante, si bien qu'à présent je lis l'écriture mieux que notre châtelain, tant vous vous êtes donné de peine à me faire épeler ces belles missives depuis le premier mot jusqu'au dernier. Et voilà qu'à cette heure vous ne connaissez ce pauvre jeune homme que de ce matin ?

— Comment donc ! dit Blanche, je ne le connais nullement, et ne me soucie pas de le connaître. Je vois que ta tête légère trotte encore plus vite que ta langue. Mais, Paschaline, ma chère, ajouta-t-elle d'un air indifférent, a-t-il une bonne mine au moins cet archer ?

— Tel qu'il est, dit la chambrière, il sera toujours mieux que votre bourru de Renaud, le maître de céans, avec sa mine longue et son air sournois. D'ailleurs, celui-là au moins pourra vous accompagner à la messe le dimanche et vous offrir de l'eau bénite. Il est aussi bon chrétien que Bayard, et je suppose aussi brave que lui. Mais je vois qu'il vous tarde de le voir, et que vous vous impatientez. Je vais le chercher, ma chère demoiselle, et dans quelques instants vous pourrez le juger par vos yeux, ce qui vaut toujours mieux, en ces sortes d'affaires.

— Paschale ! dit Blanche, en voyant sortir sa camériste, Paschale ! arrêtez, que faites-vous ? je suis seule ici, je ne puis recevoir un étranger. Paschale !... Mon Dieu ! ajouta-t-elle en jetant les yeux sur un miroir, ces cornettes de huguenotes vous font un laid visage. Puisque Renaud n'est pas ici, j'ai envie de quitter celle qu'il m'a fait prendre et de me coiffer à ma guise. D'ailleurs, il n'est pas bien séant qu'une jeune fille fasse les honneurs d'une maison à un jeune homme.

En parlant ainsi, Blanche ouvrit une porte dérobée et s'esquiva dans son appartement. Lorsque la maligne soubrette introduisit Aymé dans la chambre, elle fut assez étonnée de n'y plus voir sa maîtresse.

— Bon ! pensa-t-elle ; je gage que nous ne nous sommes pas trouvée assez jolie. Messire, ajouta-t-elle tout haut, attendez un peu. Il y avait là quelqu'un qui devait vous recevoir, mais l'oiseau a pris sa volée. Heureusement madame va venir. Voilà bientôt trois heures qu'elle est à la chapelle : elle a dû avoir le temps de dire ses patenôtres et d'invoquer tous les saints du paradis. Ah ! la bonne dame ! je voudrais être aussi sûre de mon salut que je le suis du sien. Elle ira tout droit au

ciel, celle-là, car elle fait ici-bas son purgatoire.

Aymé Verd crut s'apercevoir que la chambrière ne serait pas fâchée d'entrer en conversation avec lui. De son côté, il eût été bien aise d'avoir d'avance quelques renseignements sur l'état du château et sur la réception qui avait été faite à son ami; mais au moment où il allait interroger Paschale, un serviteur de la maison entra dans la chambre. Sa vue ne produisit pas un bon effet sur l'esprit de la caméristé, car elle ne put retenir un geste d'impatience.

— Que venez-vous faire ici, maître Landry? dit-elle. Depuis quand vous permettez-vous d'entrer chez madame la baronne sans y être appelé? Cherchez-vous quelque bête de votre chenil?

Maître Landry était un homme de quarante ans environ, vêtu à peu près comme les gros fermiers du pays, avec cette différence que ses habits étaient d'une couleur brune très-foncée, et trahissaient une certaine affectation de puritanisme. Il portait en outre une ceinture de cuir, à laquelle pendaient d'un côté un fouet de cordes, et de l'autre un couteau de chasse dans sa gaîne. Il était aisé de reconnaître à ces insignes le veneur du château de Montmaur. En entendant Paschale, il poussa une espèce de gro-

gnement qu'il avait appris de ses chiens lorsqu'ils étaient de mauvaise humeur. Cependant il se radoucit pour répondre à la jeune chambrière, sur laquelle il jeta un regard qu'il croyait tendre.

— Là, là ! paix, ma mie ! Ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Vous êtes comme Volante, qui gronde toujours quand on l'approche, même pour la flatter, mais qui est bien la bête la mieux enjambée et la plus leste de dix lieues à la ronde.

Ce compliment ne désarma point le courroux de la chambrière, ce qui parut assez étrange à Aymé Verd ; car, d'habitude, les jeunes filles reçoivent avec plaisir les compliments, de quelque part qu'ils leur viennent.

— Si j'étais à la place de madame de Montmaur, dit-elle, vous ne seriez pas si insolent, vieux rustaud. Allons ! laissez-moi, ajouta-t-elle ; dorénavant, vous ne me taquinerez plus comme par le passé. Vous ne viendrez plus me chanter vos cantiques aux oreilles : il y a en bas quelqu'un qui pourra vous répondre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Landry.

— C'est bien ! c'est bien ! je n'ai pas besoin de m'expliquer, et ce n'est pas à vous de m'adresser des questions. Qu'avez-vous à faire ici ?

— Je veux parler à la douairière, dit le veneur d'un ton aigre. Pourrait-on savoir où elle est? Je suppose qu'elle égrène ses pois dans quelque coin de la maison.

— Drôle que vous êtes! reprit Paschale, quand il serait vrai que madame dît son chapelet, allez-vous l'en empêcher? Mais la voilà; retenez votre langue, si cela est possible.

En disant ces mots, Paschale fit une révérence à sa maîtresse, tandis que le veneur sembla porter à regret la main à son bonnet. Aymé Verd crut qu'il était de son devoir de se présenter aussitôt à la mère de son ami. Il s'avança donc, chapeau bas; mais madame de Montmaur, qui l'avait pourtant aperçu, garda toute son attention pour Landry.

— Vous voilà, maître Landry, lui dit-elle avec plus d'aménité qu'on n'aurait pu l'attendre d'une dame de son rang; je vous croyais à la chasse avec mon fils Gaspard. Serait-il déjà revenu?

— Je ne m'en inquiète guère, dit le veneur en levant les épaules : il peut chasser toute la nuit, si bon lui semble, comme le roi Arthur; cela ne me chaut pas davantage que s'il s'agissait de forcer une fouine ou un chat sauvage. Du reste,

la chasse ne me regarde plus à présent, et je vous rapporte même les clefs du chenil. Vous les donnerez à qui cela vous plaira; pour moi, je ne m'en mêle plus.

En disant ces mots, Landry jeta sur un meuble le trousseau de clefs qu'il tenait à la main. Quels que fussent les motifs qui le fissent agir ainsi, cette conduite, de la part d'un valet, était inexcusable. Aymé Verd crut que la baronne allait prendre au mot l'impertinent serviteur, et lui ordonner de sortir; car, malgré la douceur répandue sur le visage de la châtelaine, on y voyait encore cet air de fierté qui devait appartenir à une Sassenage et à une dame de Montmaur. Mais celle-ci, au lieu de montrer un juste courroux, prit les clefs dans sa main, et dit avec un air de bonté qui n'était pas exempt d'inquiétude :

— Que signifie donc cela, maître Landry?

— Cela signifie que je m'en vais chercher une maison où il n'y aura pas deux maîtres pour le même chenil.

— Mais, dit la baronne, il n'y a qu'un maître ici, et je suppose que vous n'avez pas à vous en plaindre.

— A coup sûr! reprit Landry; messire Renaud

est un saint de la primitive Église, et nous ferions tous bien de l'imiter; mais je veux parler de cet étourneau d'archer qui s'est abattu hier sur le château comme ces oiseaux de mer que le vent de Provence nous amène, quand le temps est à l'orage.

— Gaspard aurait-il mal agi envers vous, mon bon Landry? dit la baronne.

— Envers moi? pas du tout. Je ne parle que pour la meute. Il est venu ce matin après déjeuner, et m'a forcé à ouvrir mon chenil, en me traitant de manant par-ci, de manant par-là, au lieu de m'appeler maître Landry, comme M. le baron de Montmaur et les plus gros seigneurs des environs.

— Il ne vous connaissait pas, sans doute? dit la châtelaine, qui semblait vouloir, à tout prix, calmer l'irritation du veneur.

— Oh! j'ai eu beau lui dire qui j'étais et lui offrir mes services, il m'a répondu qu'il n'en voulait pas, et m'a envoyé promener, disant que je sentais le fagot et que j'étais un chien de réprouvé. Je voudrais bien savoir ce que messire Renaud en pensera.

— Au nom du ciel! dit la vieille dame, ne lui en parlez pas!

— Sans doute! sans doute! reprit le veneur. On doit pardonner les offenses, et, pour tout ce qui me regarde, je n'ai rien à dire; mais quand messire Renaud reviendra de la foire, et qu'il verra ses chiens fourbus, épointés, éventrés et rendus; quand il voudra les appareiller, et qu'il n'en trouvera pas le nombre, c'est à moi qu'il s'en prendra; et, malgré l'esprit de Dieu qui l'anime, vous savez qu'il ne fera pas bon se trouver devant lui à ce moment. Ma foi! Tirez-vous d'affaire comme vous le pourrez; invoquez vos saints de bois et vos saints de pierre; pour moi, je m'en lave les mains.

Sans attendre une réponse, Landry sortit comme il était entré, laissant madame de Montmaur atterrée d'une telle audace. Elle regarda son hôte comme pour voir l'effet qu'avait produit sur lui cette scène, et dit en s'efforçant de sourire :—Les vieux serviteurs sont tous les mêmes, ils sont plus maîtres que nous; mais quand ils sont fidèles, il faut leur passer bien des choses... Cependant elle tenait toujours les clefs à la main et semblait fort embarrassée.

— Donnez-moi ces clefs, madame, dit Paschale; vous êtes cent fois trop bonne, et méritez d'ê-

tre assise dans le ciel, à la droite de la mère de Dieu. Mais laissez-moi faire, je saurai bien museler cet âne enragé.

Aymé Verd, malgré l'explication de la châtelaine, eut peine à croire que la noble dame n'eût pas de plus puissants motifs pour ménager ainsi un valet insolent. Toutefois, en homme bien né, il garda un silence absolu à cet égard, et se hâta de répondre au bon accueil de madame de Montmaur, laquelle s'efforçait de lui faire oublier le retard qu'elle avait mis à s'occuper de lui.

CHAPITRE X.

Une agréable surprise.

C'est une charmante fille,
Joyeuse comme un pinson;
Elle chante sa chanson,
Tout en tirant son aiguille.
CHAUCER.

La mère de Gaspard était une femme qui ne devait pas avoir dépassé la cinquantaine, et dont la mise rappelait celle des dames de la cour de François Ier. Elle avait dû être belle dans sa jeunesse; mais les chagrins, au défaut des années, avaient laissé de profondes traces sur son visage. La ma-

nière affable et obligeante dont elle reçut Aymé Verd parut à celui-ci d'assez bon augure pour la réception qui avait été faite à son ami. Il lui restait à deviner comment il fallait accorder cette bienveillance avec les ordres rigoureux qui avaient tenu Gaspard exilé pendant quinze années. Il espéra d'abord que la baronne lui fournirait le moyen de pénétrer ce secret; mais il devait être complétement déçu. Madame de Montmaur lui parla beaucoup de la famille des Chambéon dont elle connaissait mieux que lui la généalogie et les alliances, lui demanda s'il n'irait pas bientôt rendre visite, avec Gaspard, aux Verd de Maclas, ses cousins paternels, mais n'ouvrit pas la bouche sur le sujet qui intéressait le plus notre ami. Il finit toutefois par comprendre que la baronne ne verrait pas avec déplaisir le jour où le fils qu'elle avait à peine eu le temps d'embrasser reprendrait le chemin de sa garnison.

— Mais j'oublie, messire, ajouta-t-elle, lorsqu'elle eut produit sur l'esprit de son hôte l'effet qu'elle semblait s'être proposé, j'oublie que vous venez de faire une longue traite à pied. Si vous ressemblez à Gaspard, une bonne tranche de bœuf et une pinte de vin vieux ne vous ôteront pas l'ap-

pétit pour le souper. Veuillez attendre un instant. Je veux aller moi-même vous faire servir une collation. La maison est un peu vide aujourd'hui; tous les domestiques sont à la foire de Romans.

Madame de Montmaur, en parlant ainsi, se leva et laissa l'archer satisfait et mécontent à la fois de la réception qui lui avait été faite.

Il était évident que madame de Montmaur s'était montrée pour lui pleine de bienveillance; son amour-propre ne pouvait être que flatté des éloges que la bonne dame lui avait prodigués pour sa prudence et pour la sage autorité qu'il exerçait sur l'esprit de Gaspard; mais, d'un autre côté, il était blessé intérieurement, comme cela fût arrivé au plus austère philosophe, du peu de confiance qu'elle lui avait marqué, en ne l'initiant pas à ses desseins et en lui taisant les motifs qui avaient dirigé sa conduite. Cependant il ne tarda pas à se dire que les raisons de madame de Montmaur étaient sans doute d'une telle nature, qu'elles ne pouvaient être révélées à personne. Peut-être quelque chose de sinistre était-il caché sous cette réserve, et la baronne avait-elle hésité à livrer un secret pénible à un jeune homme qui lui était encore mal connu.

Quoi qu'il en soit, on doit croire qu'en s'abandonnant à des pensées un peu tristes, l'archer subissait surtout l'influence des lieux où il se trouvait depuis quelques heures. Le château de Montmaur ressemblait plutôt à une vaste forteresse qu'à une habitation opulente. Les murs étaient épais et d'une hauteur démesurée. Grâce au petit nombre des fenêtres, à leurs étroites proportions, et aux barreaux de fer qui les garnissaient, il ne tombait qu'un jour avare dans les appartements. Il était difficile de nourrir des idées riantes dans une pareille demeure. Aymé Verd ne pouvait s'empêcher de faire cette réflexion, lorsqu'il aperçut, dans l'embrasure d'une fenêtre, la place que Blanche avait occupée quelques instants auparavant. Tout, dans ce coin retiré de la chambre, révélait la présence habituelle d'une jeune fille. Aymé s'avança presque malgré lui et examina avec intérêt les objets qui avaient frappé ses yeux. Il s'arrêta devant d'abord un métier à tapisserie sur lequel était tendu un ouvrage commencé. Le dessin en était élégant et annonçait une grande légèreté dans la main de l'ouvrière. Sur le métier étaient posés des gants de Grenoble, dont la petitesse était un autre éloge pour la même main. Enfin, une mandoline ou-

bliée sur un coussin de velours annonçait dans la jeune fille absente ces goûts raffinés qui commençaient alors à s'introduire dans les châteaux de la province. Aymé Verd ne fut pas moins charmé de cette découverte que l'honnête John Guthrie lorsqu'il vit devant la porte de la ferme les deux sabots de sa chère Madeleine, lesquels annonçaient que la servante réjouie n'était pas loin. Notre ami pensa que la personne à qui servaient ces différents objets n'était autre que la jeune cousine dont Gaspard lui avait souvent parlé, et il poussa un soupir de satisfaction, car le jeune homme le plus grave n'est jamais fâché de se trouver en face d'une jolie femme. Cependant madame de Montmaur ne lui laissa pas le temps de jouir de sa découverte. Elle revint au bout de quelques minutes et le fit passer dans la salle à manger, où il trouva une table servie, non de ces mets délicats dont la cuisine française est si fière aujourd'hui, mais d'un substantiel pâté de venaison et d'un filet piqué au lard, les deux pièces de fond des services de ce temps-là. Une bouteille de vernat de Condrieu, assez grande pour satisfaire la soif de l'archer le plus altéré, se dressait à côté d'un gobelet d'argent qui eût pu figurer dignement

sur la table de Pantagruel. Cette vue ne fit sans doute pas autant d'impression sur notre ami que celle des objets charmants qu'il venait de quitter à regret, mais il ne put s'empêcher de s'épanouir en voyant le menu confortable qui l'attendait.

Madame de Montmaur le laissa dans ces bonnes dispositions et se retira pour achever sa prière que l'arrivée de son hôte avait interrompue. Celui-ci, resté seul, prit place devant la table qu'on avait servie pour lui, tout en se promettant de payer cette hospitalité bienveillante par un prompt départ. — Il paraît, se dit-il à lui-même, que ce brave Gaspard est de trop ici. La chose est certaine. Pourquoi? Dieu le sait, et le plus fin nécroman y perdrait sa baguette. Heureusement, je n'aurai pas de peine à l'emmener, car ce château ne doit pas être fort de son goût. Il est plus sombre encore que celui de Rochelerpt. Au premier abord, je n'ai pu me défendre d'une certaine émotion, en voyant ces grands murs et ces salles voûtées; mais, par ma foi! à cette heure, je ne demande pas mieux que de complaire à madame de Montmaur, et puisqu'elle souhaite de nous voir tourner les talons, qu'il en soit fait suivant sa volonté.

Aymé Verd, content de cette résolution, se ver-

sait un dernier coup de vernat, lorsqu'il entendit s'ouvrir une des portes de la salle. Au même instant, parut une jeune fille mise avec élégance, et tenant à la main un plateau sur lequel étaient posés un pot de conserves et un flacon de cristal contenant quelque précieuse liqueur. Elle s'avança avec grâce, les yeux modestement baissés, et la première pensée de l'archer fut que c'était la noble ouvrière dont il avait admiré la tapisserie. Il fut donc agréablement surpris en la voyant approcher; mais un autre sujet d'étonnement l'attendait. En la considérant avec plus d'attention, il lui sembla qu'il l'avait déjà rencontrée quelque part, sans qu'il pût savoir en quel lieu. Enfin elle arriva jusqu'auprès de la table et leva les yeux sur lui. A ce moment, Aymé ne put retenir un cri de surprise; il avait cru retrouver dans la jeune personne l'inconnue de l'auberge du *Dauphin;* mais elle lui parut plus belle encore que la veille. Blanche, en effet, car c'était elle qui venait de paraître, était douée d'une beauté rare. Elle portait le costume élégant que la reine Marie Stuart, épouse de François II, avait mis à la mode. Ses cheveux blonds étaient relevés sur ses tempes et surmontés d'un chaperon de velours

noir qui faisait ressortir la blancheur de son visage. Elle était en outre remarquable par la couleur de ses yeux qui étaient d'un bleu de mer très-pur et très-doux. Ce signe distinctif, héréditaire dans sa famille, venait, suivant la tradition, de la belle Mélusine, cette fée moitié femme, moitié poisson, qui, en épousant Raymondin de Forez, devint la tige des illustres maisons de Lusignan et de Sassenage.

Aymé Verd, cependant, était demeuré stupéfait. Le château de Montmaur était le dernier lieu dans lequel il se fût attendu à retrouver la fille du soi-disant racoleur. On conçoit quel était son trouble. Blanche elle-même, mais pour des motifs sans doute bien différents, sembla d'abord avoir perdu la présence d'esprit qui lui était familière. Le plateau trembla dans sa main, et elle fut sur le point de le laisser tomber; mais elle surmonta bientôt cet embarras passager.

— Messire, dit-elle à l'archer d'une voix un peu émue, voilà ce que ma tante vous envoie. Elle vous prie de venir la retrouver quand vous aurez fini.

Aymé Verd, au lieu de répondre avec la courtoisie que réclamait la circonstance, resta immo-

bile, les yeux fixés sur l'inconnue. Le son de la voix de mademoiselle de Sassenage avait achevé de le convaincre qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

— C'est la nièce de madame de Montmaur qui me fait l'honneur de me servir? dit-il enfin en se levant à demi pour saluer.

— Oui, messire, répondit Blanche avec plus d'assurance.

— Il me semble, reprit Aymé Verd, que nous nous sommes vus hier....

— Messire, dit Blanche en faisant une profonde révérence à l'archer interdit, madame de Montmaur m'attend chez elle.

Avant que notre ami eût eu le temps de se rasseoir, mademoiselle de Sassenage avait quitté la salle.

Elle était plus émue qu'elle n'eût voulu le paraître, lorsqu'elle se présenta devant sa tante; mais la vieille dame n'y prit point garde. Elle était occupée en ce moment à écrire une lettre, et mettait à accomplir cette tâche toute la vitesse dont ses doigts tremblants étaient capables. Blanche put donc aller reprendre sa place devant son métier, et s'abandonner même à une rêverie involontaire,

sans être épiée par la vieille châtelaine. Celle-ci, cependant, ayant fermé sa lettre, la scella à la hâte, y mit la suscription, et se levant aussitôt, pria Blanche de la porter à un domestique.

— Ah! dit Blanche, en jetant un coup-d'œil sur le message, c'est à messire Renaud que vous écrivez? Mais, ma tante, il arrive demain.

— Vous êtes toujours la même, ma chère petite, curieuse comme la princesse Zémire qui, un jour, finit par se jeter dans un puits pour savoir quelle était la personne qu'elle avait aperçue au fond de l'eau. Eh bien! oui, ajouta la baronne d'un ton plus grave, cette lettre est pour Renaud. Je veux le prévenir de l'arrivée de son frère, afin qu'il ne soit pas trop surpris en le voyant. D'ailleurs, cet étourdi de Gaspard n'a-t-il pas eu la maladresse de se brouiller dès le premier jour avec Landry!

— Vraiment! dit Blanche en souriant. Mon cousin ne sait pas encore à quels graves personnages il a affaire dans ce château. Il ne sait pas que nous avons des saints depuis la cave jusqu'au grenier, et que les saints sont susceptibles.

— Ne riez pas, ma chère, reprit la baronne; Landry est furieux, et dans les dispositions où je

l'ai vu, je serais fâchée qu'il fût le premier à instruire Renaud de ce qui s'est passé. Vous savez combien le baron tient à sa meute et quel cas il fait de son veneur?

— Sans doute! dit Blanche. Mon cousin prend maître Landry pour un homme de bien, parce qu'il n'y a personne qui chante aussi fort que lui leurs vilains cantiques. Je l'entends tous les soirs de ma chambre, quoique je demeure assez loin du lieu où ils tiennent leur sabbat. J'ai même retenu quelques vers qu'ils nasillent sur l'air de *la belle Franciscane*, et je puis vous les dire; écoutez, ma tante :

O Eternel, Dieu des vengeances!
O Dieu, punisseur des offenses!
Fais-toi connaître clairement.

— Je vous ai prié cent fois de ne pas contrefaire ces chants, dit madame de Montmaur. Vous savez qu'en fin de compte nous souffrons toujours de vos accès de gaieté; cela devrait retenir votre langue.

— Ma chère tante, dit Blanche en levant les yeux au ciel d'un air affecté, je me sens saisie de l'esprit saint.

— Allons, trêve de folies! dit la baronne en riant malgré elle. Allez trouver Peyrache, dites-lui de monter à cheval. Le baron loge au Mouton d'argent. Mon Dieu! ajouta madame de Montmaur en jetant les yeux sur l'horloge, il est déjà quatre heures. Hâtez-vous, mon enfant, et soyez aussi prompte que vous l'êtes lorsqu'il s'agit d'aller au bal chez notre voisin Jarniost.

— Vous ne me rendez pas justice, dit Blanche en quittant son métier; pour vous servir plus vite, je voudrais avoir les pieds du chamois.

— Je le sais, ma chère fille, dit madame de Montmaur, je le sais; mais courez et qu'on ne perde pas un instant.

La baronne, restée seule, alla s'asseoir auprès de la cheminée, où elle demeura un moment pensive.

— Pauvre enfant, dit-elle, Dieu veuille qu'elle soit heureuse! Je suis souvent injuste envers elle, car elle fait tout pour m'égayer. Si j'ai souri quelquefois depuis dix ans, à qui le dois-je si ce n'est à elle? Mais, ajouta la châtelaine, c'est ainsi que nous sommes faits, nous nous vengeons sur ceux qui nous aiment du mal que nous font les méchants.

Quelques minutes après, le pas d'un cheval se

fit entendre sous les fenêtres, et annonça à la baronne que le messager était parti. L'honnête Peyrache, monté sur un gros cheval de labour, trottait en effet de son mieux dans la direction de Romans. Son zèle était doublé par la crainte qu'il avait d'être surpris en route par la nuit, et d'être exposé ainsi à rencontrer Ponce IV de Montmaur, dont l'âme errait, la nuit, sur la colline de Monte-à-rebours et aux environs du château, à en croire, du moins, les récits véridiques de la servante du curé et des autres commères de Ladviu. Il prit donc un chemin de traverse qui abrégeait le voyage d'une forte demi-heure; mais bientôt les mêmes réflexions prudentes l'engagèrent à quitter ce sentier et à gagner au plus vite le chemin seigneurial, plus long, mais beaucoup plus fréquenté. Cette circonstance fut cause qu'il manqua justement l'objet de sa mission, qui était de faire parvenir à Renaud la lettre de sa mère; car le baron, ayant terminé ses affaires plus tôt que de coutume, avait déjà quitté Romans et s'en retournait au château par la route que le prudent valet avait jugée trop longue. Nous laisserons ce dernier trotter vers la ville en chantant pour se donner du cœur, et

quant à nous, prenant la bonne voie, nous irons au-devant de Renaud de Montmaur, personnage plus important dans notre narration et plus digne d'occuper l'attention du bienveillant lecteur.

CHAPITRE XI.

Le Proscrit.

Venez ! vous dormirez sous le toit d'un ami :
Contre l'homme et les vents il sera votre abri !
L'Écossais garde encor quelque pitié dans l'âme ;
Je veux vous héberger, vous, vos fils, votre femme.
MOUNCEY-CUNNINGHAM.

A l'exemple des plus gros seigneurs campagnards de ce temps-là, Renaud de Montmaur était allé vendre lui-même à Romans ses bestiaux et ses grains, en compagnie de son majordome et de nombreux serviteurs. Lorsque ses marchés furent conclus, il monta à cheval, et laissant aux gens de sa suite le soin de ramener à Montmaur ce qui restait des troupeaux et des provisions d'hiver qu'il avait faites pour sa maison, il s'achemina vers le château, suivi d'un piqueur, armé comme lui jusqu'aux dents.

Au moment où commence notre récit, Renaud

venait d'atteindre sa vingt-huitième année. C'était un grand jeune homme d'une figure sévère, et dont la tournure avait plus de noblesse que de grâce. Quoiqu'il eût presque toujours vécu dans ses terres, occupé à la chasse et à d'autres exercices violents, il ne portait pas sur son visage les couleurs fraîches que donne l'air vif des montagnes. Il avait plutôt cette pâleur qui atteste chez certaines personnes le sourd travail des passions, de même que la peau jaunissante trahit à la longue, dans les fruits, la présence du ver qui les ronge. Le sombre manteau dans lequel il était enveloppé, et dont le vent agitait les plis ; son chapeau de feutre, surmonté d'une plume noire, et rabattu sur ses yeux, contribuaient à donner à sa physionomie un air sauvage qui effrayait, pour ainsi dire, les rares passants qui le rencontraient. Mais le jeune baron, plongé dans une profonde rêverie, ne semblait pas s'inquiéter beaucoup des remarques dont il pouvait être l'objet. Grâce au vigoureux cheval sur lequel il était monté, il eut bientôt laissé derrière lui les tours de Romans. Il suivit quelque temps la grande route; mais lorsqu'il fut arrivé sur les hauteurs, il la quitta brusquement et s'enfonça dans les bois, par un chemin

étroit et difficile qui paraissait entièrement désert. Il était environ cinq heures. Le jour tombait et la bise commençait à souffler. Après avoir fait quelques milles dans la forêt, Renaud ralentit tout à coup le pas de sa monture et porta au loin ses regards, comme s'il eût cherché à découvrir quelqu'un. Mais le sentier était solitaire, et l'on n'entendait d'autre bruit que celui du vent dans les arbres, et des loups qui hurlaient à la brune. A la fin, cependant, il aperçut une croix de pierre qui se dressait au milieu d'un carrefour, et assis sur les marches de la croix un homme de petite taille, vêtu de noir, la main appuyée sur un bâton.

— Le temps est à l'orage ce soir, dit-il d'un ton grave.

A ces mots l'étranger se leva et répondit sur le même ton : — C'est Dieu qui gouverne les vents, et la main de l'homme ne peut les arrêter.

— C'est bien, dit Renaud ; vous êtes l'homme que j'attendais.

— Et moi, dit l'étranger, je ne sais pas encore si vous êtes celui que je cherche. Je suppose, ajouta-t-il en montrant la croix, que nous ne sommes pas encore sur vos terres?

— Non, révérend docteur, répliqua le baron ;

les signes de l'idolâtrie ont disparu de mes domaines, autant du moins que cela a été en mon pouvoir.

— Dieu soit loué! dit l'étranger, je suis prêt à vous suivre.

— Jolyot! dit Renaud à son domestique, qui, outre le cheval qu'il montait, en tenait un autre en laisse, descendez et tenez l'étrier à monsieur.

L'étranger se hissa sur sa monture avec toute la maladresse d'un écuyer qui prend sa première leçon d'équitation. Cependant il ne tarda pas à se raffermir sur la selle, redressa aussitôt sa taille avec un air de dignité, et rejoignit le baron, qui l'attendait pour se remettre en route. Il était aisé de reconnaître, à la tournure et au langage de ce cavalier inexpérimenté, un de ces pauvres pasteurs du culte réformé qui exerçaient alors en France le rude métier de l'apostolat, et qui erraient nuit et jour dans les campagnes, pour se soustraire aux persécutions dont ils étaient l'objet. Le nombre en était assez limité, grâce aux mesures sévères qu'on prenait pour les découvrir. Le duc de Guise, qui tenait alors d'une main ferme les rênes de l'État, avait résolu, comme on sait, d'extirper du royaume la nouvelle hérésie, et employait, pour

y parvenir, la manière expéditive dont Henri VIII avait usé à l'égard des papistes. Il faisait pendre ou brûler les malheureux qui étaient surpris enseignant en public les doctrines réprouvées, et son zèle était si bien secondé par celui des corporations monacales, que les infortunés ministres, privés de l'eau et du feu, poursuivis partout comme des bêtes malfaisantes, ne tardaient pas à tomber dans un état digne de pitié, et n'étaient plus soutenus que par la foi vive qui les animait. Celui qui, en ce moment, cheminait à côté de Renaud, paraissait avoir beaucoup souffert. Il avait pour tout habit une simple souquenille noire, usée jusqu'à la corde, et dont les nombreuses pièces attestaient l'opiniâtreté d'une longue misère, aussi bien que la vigilance plus opiniâtre encore d'une ménagère économe. Aucune trace de linge ne se montrait sur cette robe vraiment apostolique, et qui s'accordait d'ailleurs à merveille avec la figure hâve et décharnée de celui qui la portait. Les traits du digne homme n'avaient rien de noble et d'imposant; ils étaient même assez communs, quoiqu'ils révélassent, après un examen attentif, une grande fermeté d'âme et une sorte de résignation stoïque.

Les nouveaux compagnons de route marchèrent quelques instants côte à côte, sans s'adresser la parole. Ils s'examinaient mutuellement, comme deux personnes qui se voient pour la première fois, et ne sont pas encore bien certaines de sympathiser ensemble.

— Si j'en crois ce qu'on m'a appris de vous, révérend docteur, dit enfin Renaud, je parle en ce moment à un des martyrs de notre sainte cause.

— Dites, messire, repartit le ministre en s'efforçant de maintenir son équilibre fortement compromis par l'allure un peu vive de sa monture, dites à un pécheur indigne de la gloire qu'il a eue de confesser le nom de Christ.

— Je suis heureux que vous puissiez trouver un asile dans ma maison, reprit le baron de Montmaur. La présence d'un saint y attirera sans doute les bénédictions du Très-Haut, dont elle a grand besoin.

— Moi, un saint! s'écria le ministre avec aigreur; moi, qui ai autant de peine à conduire mon âme qu'à mener ce cheval rétif. Gardez le nom de saint pour ceux qui l'ont mérité mieux que moi, messire. Quant à l'asile que vous m'offrez,

j'ai deux mots à vous dire avant de passer le seuil de votre porte.

— Je vous écoute, dit le baron.

— Savez-vous bien ce que vous faites en me recevant chez vous?

— Oui, révérend docteur, répondit Renaud, j'use du droit que m'ont donné les édits d'avoir dans ma maison un pasteur.

— Mais vous ignorez sans doute que l'homme qui vous parle a été trois fois condamné à mort, et n'a échappé à la corde jusqu'à ce jour que par une fuite incessante?

— Je le savais, dit le baron.

— Alors, reprit le ministre, vous n'avez pas lu l'édit de juillet qui punit de la hache les gentilshommes qui reçoivent sous leur toit les ministres proscrits?

— Je l'ai lu, dit Renaud.

— Bénie soit donc la main généreuse! reprit le docteur. Je n'ai pas un endroit en France où reposer ma tête, et il y a trois jours que j'ai donné à mes enfants le dernier morceau de pain qui me restât. J'accepte votre hospitalité, et prie le Seigneur d'éloigner de vous les persécutions

qui me suivent comme la meute suit le daim harassé.

— Vous avez une famille, docteur, et vous ne l'avez pas amenée avec vous?

— Bethsabé me suit de près, messire. Je l'ai laissée à Valence, chez un petit libraire, que les dernières perquisitions ont ruiné, et où elle attend mes ordres.

— Je l'enverrai chercher demain, dit Renaud. Mais est-il possible que nos amis vous aient laissé, vous et les vôtres, dans un pareil dénûment?

— Vous n'avez pas voyagé depuis quinze ans comme moi, messire, dans toutes les provinces de la France, reprit le ministre, et ne connaissez pas encore les hommes. Ils parlent beaucoup de charité, blâment les égoïstes et les avares, et sont tous plus avares et plus égoïstes les uns que les autres. Mais, interrompit le ministre, allez donc un peu moins vite, messire. Je ne me sens pas bien à l'aise sur ce cheval; il me secoue sur son échine, et semble vouloir se débarrasser de moi, comme les gens à qui j'ai demandé asile jusqu'à ce jour, car on ne me garde pas longtemps ; chacun s'empresse de me passer à son voisin comme

une pièce de mauvais aloi qu'on a peur de garder dans son escarcelle.

— Mais, votre femme, vos enfants, révérend docteur, comment peuvent-ils supporter les fatigues de tant de voyages?

— Avez-vous vu, messire, dit le ministre, avez-vous vu une poule et ses poussins chercher un abri dans les champs, quand le milan plane sur eux, ou quand l'orage approche? C'est ainsi que nous voyageons. Un buisson nous reçoit et nous cache. Une grange abandonnée est une bonne fortune pour nous. D'ailleurs, Bethsabé est une femme comme il y en a peu. Jamais ménagère n'a su nourrir ses enfants à moins de frais, et n'a fait durer aussi longtemps un petit écu. Et avec cela, elle n'a jamais manqué un seul de mes sermons, quoique, tout bien compté, j'en aie prononcé déjà quatre mille cinq cent soixante-quinze, non compris les oraisons et les actions de grâces. Mais s'il me fallait, messire, vous faire connaître les vertus de Bethsabé, il faudrait vous raconter ma propre histoire.

Comme il leur restait encore deux lieues à parcourir avant d'arriver au château, Renaud crut n'avoir rien de mieux à faire que d'interroger le

ministre. C'était un moyen d'abréger la route, et de mieux connaître l'homme qu'il allait recevoir sous son toit. Il pria donc le docteur de lui donner quelques détails sur sa vie errante; et celui-ci, pour qui tous les sujets étaient bons, pourvu qu'il parlât, se prêta sans mauvaise grâce aux désirs de son hôte. Son récit ne fut interrompu que par les soubresauts qu'il faisait, un peu malgré lui, sur son cheval.

— Il y a seize ans, messire, dit-il, je demeurais à Genève, où j'avais monté un petit commerce de librairie. Comme je vendais des ouvrages de philosophie et de piété, je ne voyais guère de chalands dans ma boutique. Ils passaient devant ma porte, feuilletaient mes livres, et les déposaient ensuite avec respect sur l'étalage, car c'est là le sort des bons livres. On se contente d'en lire le titre pour en connaître le nom, et l'on en parle ensuite d'un ton magistral, comme si on avait passé sa vie à les étudier. Mais on va acheter des ouvrages frivoles ou obscènes qu'on cache la nuit sous son chevet et qu'on apprend par cœur. Oui, messire, je voyais ces petits savants, ces petits maîtres, traverser la rue; j'entendais le son de leurs écus sur le comptoir de mon voisin, ce qui, soit dit en pas-

sant, est un fier crève-cœur pour un marchand. Aussi, ma femme ne cessait de me dire : Énoch, Énoch, pourquoi ne vendez-vous pas des livres à belle couverture comme notre voisin Henriot? — La couverture est belle, ma mie, lui répondais-je; mais les livres sont comme ces fruits qui tentent les enfants sur les buissons, et qui empoisonnent ceux qui les mangent. Pauvre Bethsabé! c'est l'innocence même. Elle est de ces gens qui ne soupçonnent pas même le mal. Elle ne savait pas qu'il en est des livres comme des hommes, et qu'il ne faut pas les juger sur l'apparence. Mais, ajouta le ministre, j'ai envie, messire, de descendre de ce cheval; qu'en pensez-vous? S'il continue à trotter de la sorte, il va me jeter à terre, et, comme on dit, il vaut mieux quitter un ami que d'attendre qu'il vous quitte.

— Rassurez-vous, dit Renaud. Vous avez la bête la plus pacifique qui ait jamais brouté l'herbe de mes prés. Un enfant la monterait.

— Vous avez donc à votre service les dragons ailés de l'Apocalypse, repliqua Énoch, qui était loin de partager l'opinion du baron sur la douceur de son coursier. Mais où en étais-je? Ah! oui, je m'en souviens. Je vous disais donc que je

passais des journées entières dans ma boutique sans parler à âme qui vive. Mon unique remède contre l'ennui était de lire moi-même les livres que je ne pouvais vendre. Peu à peu j'y pris goût; je ne savais pas le latin, mais je connaissais l'allemand et le français, et bien qu'on ait écrit autant de sottises dans ces deux langues que dans aucune autre, j'avais réussi à réunir dans ma librairie une bonne quantité d'ouvrages sensés et profonds, tels que les *Vicissitudes des choses* de Louis Le Roy, que les ignorants appellent *Regius*; les *Sentences* du docteur Schwentzbazen, les *Investigations* du docteur Petit-Pied, et enfin tous les commentaires que j'avais pu trouver sur l'Apocalypse. A force de méditer ces admirables ouvrages, je finis par en exprimer le suc et la moelle, et je m'aperçus bientôt que j'en savais autant que les ministres que j'allais entendre dans les prêches. Alors, n'ayant plus rien à lire, je me promenais de long en large dans ma boutique; je faisais parfois tout haut des discours, me figurant que j'avais pour auditeurs les doctes personnages dont les œuvres se dressaient sur mes étagères. C'est ainsi que je reconnus, messire, que je m'étais trompé sur ma vocation, et que Dieu m'avait destiné à instruire

les hommes, autrement qu'en vendant des livres. Je résolus donc...

Ici le baron fit signe au ministre de se taire, car il entendait à peu de distance les aboiements d'une meute, ce qui annonçait l'approche de quelques chasseurs.

— Jolyot, dit-il en se tournant vers son domestique, ne reconnais-tu pas la voix de ces chiens?

— Oui, messire, répondit le valet; on dirait que c'est votre meute, et je crois reconnaître les jappements de Tayau.

— C'est impossible! dit Renaud. Landry n'a pu donner à personne les clefs du chenil.

Cependant la meute s'éloignait, et bientôt le bruit s'évanouit dans le lointain.

— Continuez, révérend docteur, dit Renaud au ministre; je vous écoute avec intérêt.

— Je résolus donc, reprit Énoch, je résolus de partir pour la France, où je savais que les ouvriers manquaient à la vigne. Un beau jour, je mis une Bible sous mon bras, je pris des sandales, une ceinture de corde et un bâton de voyage, et me présentai à ma femme pour lui faire mes adieux. C'était là le moment le plus dur que je dusse

avoir à passer, car depuis dix ans que nous étions unis, nous n'avions pas eu ensemble la moindre querelle, chose rare dans un ménage! Bethsabé ne pressentait rien de mon projet, car je n'en avais pas ouvert la bouche. En me voyant, elle joignit les mains : — Bon Dieu ! Énoch, me dit-elle, où allez-vous ainsi déguisé? Les enfants vont vous jeter des pierres.

— C'est ce qu'ils ont fait à Élie, répondis-je. Adieu, ma chère, portez-vous bien; priez Dieu tous les jours; élevez votre fils dans la crainte du Seigneur, et ne faites crédit à personne, surtout aux étudiants, qui s'en vont un beau matin et ne reviennent plus.

— Quoi! me dit Bethsabé avec surprise, vous partez? Et où allez-vous?

— En France, ma chère; j'entreprends un grand voyage et ne sais trop quand je vous reverrai. Mais, grâce à Dieu! vous ne serez pas en peine pour vivre. Les chalands commencent à venir. J'ai fait hier trois livres dix sous de recette, que vous trouverez dans le coffre dont voici la clef. Pour moi, je n'emporte que deux deniers pour passer le pont.

— Parlez-vous sérieusement? dit-elle en me

regardant d'un air qui m'émut jusqu'au fond des entrailles. Est-il vrai que vous veuillez me quitter, Énoch? Je ne m'y serais pas attendue. Trouvez-vous donc mauvaise la soupe que je vous sers, et trop dur le lit que je fais de mes mains? De quoi avez-vous à vous plaindre? Suis-je une fainéante? N'est-ce pas moi qui, pendant tout l'hiver, allume le feu et la lampe, tandis que vous dormez encore? Avez-vous jamais trouvé le logis en désordre et des toiles d'araignées sur vos livres? Est-ce que le balai me brûle les doigts, et n'ai-je pas toujours les mains occupées?

— C'est une justice à vous rendre, Bethsabé, répondis-je. Mais écoutez-moi!

— Suis-je une gourmande? reprit-elle (car dès qu'une femme est sur le chapitre de ses vertus, elle est aussi longue à tarir qu'une fontaine après les grandes pluies). Quand il y a, par hasard, un bon morceau sur notre table, est-ce moi qui le mange? Suis-je une femme coquette et légère, comme il y en a tant dans ce quartier, et comme je pourrais l'être à mon âge et avec la mine que j'ai? (Dans le fait, interrompit Énoch, Bethsabé était encore assez bien en ce temps-là). Non, à coup sûr! et il n'y a pas même dans toute

la maison une vitre où je puisse me mirer! Et c'est une femme de cette sorte que vous voulez quitter, Énoch?

— Là, là! ma chère Bethsabé, lui dis-je, aussitôt que je pus me faire entendre; je sais tout cela. Vous me l'avez dit assez souvent. Vous êtes la femme forte de l'Ecclésiaste, et personne ne se conduit mieux que vous. Mais il faut que je parte.

— Vraiment! s'écria-t-elle. Eh! que dira-t-on de moi dans le quartier? Je vais être la fable des voisines. On ne parlera que de cela au four et au moulin. On prétendra que vous m'avez laissée, parce que vous n'étiez pas heureux dans votre maison. Et il faut bien que cela soit, car il est impossible qu'on abandonne ainsi une pauvre femme, quand on n'a aucun reproche à lui faire.

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je. Vous vous créez des chimères, ma chère Bethsabé. Çà! laissez-moi m'en aller: si j'avais prévu toutes ces lamentations, je serais parti sans vous voir. Je vous répète que vous n'êtes pour rien dans ma détermination. Je n'ai consulté que mon devoir.

— Et votre devoir est d'abandonner femme et enfant pour courir le monde? dit Bethsabé.

Je lui expliquai alors quelles étaient mes intentions, et cherchai à lui faire comprendre qu'elle devait se soumettre à la volonté de Dieu qui m'appelait. Mais elle ne fit que tempêter de plus belle, et alla même, la pauvre femme! jusqu'à se moquer de moi, obéissant en cela, je suppose, à quelque suggestion de l'esprit malin qui voulait me retenir. Heureusement je ne me laissai pas séduire par cette ruse; je déclarai que j'étais le maître et que je partirais. Alors, Bethsabé, voyant que ma résolution était irrévocable, se laissa tomber sur une chaise, et se mit à pousser des cris et des sanglots de manière à ébranler la maison. Elle s'arrachait les cheveux, comme si le feu eût été au logis.

— Quoi! disait-elle. Vous allez me laisser toute seule dans cette maison vide? Vous allez me laisser avec un enfant sur les bras? Est-ce donc pour cela que nous nous sommes mariés? Eh! que ferai-je ici quand vous n'y serez plus? A qui parlerai-je? Que vais-je devenir?

— Allons, allons, Énoch! me dis-je tout bas, tiens-toi bien. Dieu veut éprouver ta vocation.

— Il faut que vous n'ayez point de cœur, reprit-elle, non, vous n'en avez jamais eu, Énoch. Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse!

— Eh! mon Dieu! ma chère, lui dis-je, calmez-vous! J'ai pensé souvent à ce que j'allais faire, et j'ai hésité plus d'une fois. Croyez-vous donc que mon cœur ne saigne pas aussi? Croyez-vous qu'au moment de cette séparation, je ne sente pas se révolter en moi le vieil homme? Hier encore, pendant que vous dormiez, j'ai béni notre enfant et j'ai pleuré sur ses petites mains. Maintenant, j'ai fait le sacrifice. Adieu! adieu, Bethsabé!

— Non! dit-elle, non! nous ne nous quitterons pas ainsi! Cela est impossible!

— Il le faut!

— Eh bien! s'écria-t-elle en se levant tout à coup de sa chaise, et en me regardant d'un air suppliant, pourquoi ne m'emmèneriez-vous pas avec vous? Dieu merci! j'ai une santé robuste. Je suis allée à Chillon à pied et j'en suis revenue de même, sans éprouver la moindre fatigue. Donnez-moi une heure, Énoch, pour faire un paquet de hardes, et nous partons ensemble.

— Vous, ma chère! m'écriai-je. Y pensez-vous? Vous êtes bien dans cette maison, restez-y. Voulez-vous vous exposer à la faim, à la soif, au vent, à la pluie, coucher sur la dure, et voir à chaque instant vos jours menacés?

— Eh! les vôtres ne le seront-ils pas? dit-elle en saisissant le pan de ma robe, car je voulais partir sans l'entendre. Vous resterez ici, Énoch, ou bien je vous suivrai malgré vous. Je vais prendre mon enfant, je m'attacherai à vos pas. Partout où vous irez, j'irai. Je dormirai à vos côtés sur la dure, et n'ayez peur, mon sommeil y sera plus tranquille que si je restais loin de vous dans ce lit, où si longtemps nous avons dormi ensemble.

Mais j'étais inflexible. Pendant que ma pauvre Bethsabé allait chercher son enfant, je sortis de ma maison, le cœur serré, comme un voleur qui s'évade, et gagnai la grande route, sans regarder derrière moi. Je marchais d'un pas rapide, afin de m'éloigner au plus tôt des lieux où j'avais été heureux si longtemps. Mais en montant la côte d'Espercieux, qui se trouve à trois lieues de Genève, je ne pus m'empêcher de tourner la tête, pour jeter un dernier regard sur la ville, du côté où était ma maison; j'aperçus alors, à quelques pas de moi, une femme qui cheminait avec un enfant sur son dos. Elle s'arrêta aussitôt qu'elle me vit tourner la tête et chercher même à se cacher derrière un buisson; mais j'avais reconnu la robe

bleue de Bethsabé, car c'était ma pauvre Bethsabé, messire, qui me suivait de loin, sans mot dire, de peur d'exciter ma colère et de se voir renvoyer.

Le ministre, après avoir achevé ces mots, se tut un moment, se mordit les lèvres, et fit de grands efforts pour cacher l'émotion qu'il éprouvait, car il regardait cette émotion comme une faiblesse indigne de son caractère. Cependant, il eut beau faire, une larme roula sur ses joues flétries. Il se hâta de l'essuyer, et reprit bientôt d'une voix plus ferme.

— Depuis ce temps, messire, Bethsabé ne m'a pas quitté. Elle m'a suivi partout, voyageant la nuit, se cachant le jour. Nous nous sommes trouvés ensemble plus d'une fois à deux doigts de la mort, mais jamais son courage n'a failli, jamais elle n'a souffert que je parusse devant un auditoire avec ma souquenille déchirée; car un ministre du Seigneur doit toujours être vêtu d'une manière convenable, et vous voyez, ajouta Énoch en soulevant sa robe noire, vous voyez que j'obéis à ce précepte.

— Cela est vrai, dit le baron avec embarras, et tout en se promettant de renouveler bientôt la

garde-robe du digne homme. Il paraît, docteur, ajouta-t-il avec bienveillance, que Dieu a béni une union si touchante. Vous avez une famille nombreuse?

— Ma chère femme a eu sept enfants, reprit le ministre, sept enfants, comme la mère des Machabées. Leur naissance à chacun marque, pour ainsi dire, une des étapes de mon pèlerinage. J'en avais un en partant de Genève. Le second, Reuben, a poussé son premier cri dans une étable d'Auvergne, entre le bœuf et l'âne de l'Évangile. Le troisième, Isacchar, a vu le jour sur une lande des environs de Ploërmel, par une nuit affreuse, où le vent emporta dans la mer un beau chapeau tout neuf que Bethsabé m'avait acheté, malgré moi, huit jours auparavant. Le quatrième, qui est une fille, reçut le nom de Jeanne, de son parrain, l'illustre Jean Chapard, qui enseignait la philosophie à Poitiers, et fut brûlé vif l'année d'après pour avoit fait soutenir une thèse contre les indulgences. Le cinquième..... Mais je suis désespéré, messire! de toutes les épreuves que j'ai subies, la plus dure, sans contredit, est celle que me fait souffrir, depuis une heure, cette maudite bête. Je vous engage à réformer vos écuries. J'aimerais mieux

avoir en tête tous les docteurs de la Sorbonne que d'avoir à disputer avec cet autre animal à longues oreilles. Renaud, pour complaire au ministre, ralentit le pas de son cheval, et l'époux de Bethsabé reprit d'un ton chagrin :

— Le cinquième de mes enfants, messire, a vu la lumière sur la paille d'une prison du Languedoc. Ma pauvre femme avait voulu être enfermée avec moi, et nous avons eu, pendant six mois, nous et nos cinq enfants, une cellule de quelques pieds carrés pour demeure, et, pour nourriture, tous les jours, deux livres de pain noir et une cruche d'eau. Grâce à Dieu! je suis sorti de là comme saint Paul, en voyant un ange briser mes chaînes, et une année après je prêchais dans les plaines du Berri, malgré l'évêque, le bailli et le lieutenant criminel. Enfin, un jour je me trouvais dans la maison d'un meunier, laquelle maison nous avions choisie pour nos réunions, parceque le bruit de l'eau et le tictac du moulin pouvaient couvrir ma voix, qui, je l'avoue, s'élève quelquefois plus haut que la prudence ne le permet. Les gens du roi nous surprirent. Ils mirent le feu au logis, et, au milieu du désordre, ma femme, qui était grosse de sept mois, accoucha de deux fils

jumeaux, les derniers dont la bonté du Seigneur ait daigné me rendre père.

— C'est une chose triste, dit Renaud, de voir un homme comme vous, un ministre éclairé, un honnête père de famille dont le ménage serait l'exemple de toute une paroisse, de le voir poursuivi et traqué comme une bête fauve, tandis que des prêtres et des moines fainéants vivent grassement sur nos terres, et, non contents de lever la dîme sur les blés, les poules et les troupeaux de nos paysans, débauchent leurs filles et leurs femmes. Ah! révérend docteur, il faut que cela finisse. Le sang des martyrs crie vengeance, et peut-être avons-nous tardé trop longtemps.

En ce moment les voyageurs découvrirent dans le lointain les hautes murailles d'un château fort.

— Voilà ma demeure, dit le baron, j'espère que vous y serez en sûreté. Toute ma maison est composée de serviteurs fidèles qui attendent votre arrivée avec impatience. Je dois vous prévenir, néanmoins, que ma mère a encore les yeux fermés à la lumière. Ce n'est pas à un fils d'instruire sa mère; je me suis contenté, jusqu'à cette heure, de prier pour elle.

— Vous avez eu tort en cela, dit Enoch Bar-

bantane; les âmes les plus fortes ont quelquefois d'étranges faiblesses. Ne secourriez-vous pas votre mère, si vous la voyiez chancelante au bord d'un précipice?

— A coup sûr, dit Renaud, je chercherais à la sauver.

— Eh quoi! reprit le ministre, vous auriez plus de tendresse pour un corps périssable que pour une âme immortelle? Rappelez-vous le jeune Tobie et les éloges que lui donne l'Écriture. A-t-il craint, lui, de frotter les yeux de son vieux père avec du fiel et de lui rendre ainsi la vue? Que cet exemple vous serve, jeune homme! D'ailleurs, je vous aiderai dans cette tâche et ne craindrai pas de porter le fer dans la blessure pour la guérir.

— Il y a en outre dans ma maison, dit Renaud d'une voix plus émue que ne semblait le comporter l'aveu qu'il faisait au ministre, une jeune fille, la nièce de ma mère, avec laquelle j'ai été élevé. Mais elle a seize ans à peine, et, quoique nous ayons toujours vécu sous le même toit, je n'ai pas encore osé lui parler de choses aussi graves.

— Et vous attendez, sans doute, pour lui en parler, dit le ministre d'un ton aigre, vous attendez qu'elle ait des cheveux blancs? C'est lors-

qu'elle sera au bout de la route que vous lui donnerez le flambeau qui devait la guider en chemin. On la mariera, je suppose, à quelque muguet papiste qui la conduira au bal et à la messe, qui lui laissera dire ses chapelets pendant le jour et la fera danser la nuit comme une Vénitienne... Cette pensée vous touche, jeune homme, ajouta Enoch en voyant pâlir le jeune baron, j'en suis bien aise. Nous mettrons ordre à tout cela.

Le ministre eût sans doute continué si le bruit de la meute qu'on avait déjà entendu n'eût frappé de nouveau l'oreille des voyageurs. Cette fois Renaud arrêta son cheval. La meute arrivait droit sur lui.

CHAPITRE XII.

La Meute.

> — Eh! leur dit Robin Hood, votre nom? Sur ma foi!
> Vous le prenez bien haut! Gardes-chasses du roi?
> Nenni; je n'en crois rien; quittez ce ton superbe;
> Battons-nous! Déposez vos habits verts sur l'herbe.
>
> *Robin Hood et ses compagnons.*

— Sur mon âme! s'écria le baron, en considérant les chiens qui descendaient en désordre la

colline, je ne me trompais pas. Regarde ces chiens, Jolyot. Ne sont-ce pas les miens? Dieu me pardonne! ils portent mes armes à leurs colliers, et voici Tayau, Briffaut et Tarare.

— Votre Seigneurie a raison, dit Jolyot en saisissant par l'oreille un des chiens qui, en ce moment, bondissaient autour des chevaux, en redoublant leurs cris. Je tiens la Gipsy; elle me reconnaît, depuis que je l'ai fouaillée l'autre jour; car, révérence garder, les chiens sont comme les femmes : il faut les battre pour qu'elles vous aiment.

— Retenez votre langue, pourceau de Bélial, si vous voulez coucher à Montmaur ce soir, reprit le baron. Mais, ajouta-t-il, qui a pu lâcher la meute tout entière? que fait Landry? que veut dire cela? Braques, turquets, bassets, lévriers, tous chassent ensemble?

Au même instant parut au détour du bois un jeune homme de bonne mine, tenant d'une main un fouet et de l'autre un large épieu. Renaud le regarda en fronçant le sourcil, mais, à sa grande surprise, il ne le reconnut pas. Étonné de voir un étranger à la tête de sa meute, il arrêta son cheval par la bride, et, contenant son déplaisir, inter-

pella le chasseur d'un air d'indifférence : — Holà ! messire, lui dit-il, voilà de beaux chiens ! Mais où les menez-vous de la sorte ? allez-vous les vendre à la foire ?

Gaspard, car c'était lui qui chassait le plus sérieusement du monde depuis le matin, sans avoir pu approcher de cent pas seulement un chevreuil ou un sanglier, Gaspard, disons-nous, en s'entendant apostropher de la sorte, tourna la tête vers le mauvais plaisant.

— Vous moquez-vous de moi, messire ? dit-il d'un ton brusque qui annonçait le mécontentement d'un chasseur qui s'en revient le havre-sac vide et se voit railler par un passant. Ne voyez-vous pas que je chasse à la grosse bête ?

— On ne s'en douterait pas, dit Renaud avec ironie. Connaissez-vous bien tous ces chiens par leurs noms ?

— Par la barbe de saint Hugon ! repartit l'archer, c'est justement là ce qui m'embarrasse. Ces maudits chiens ne veulent pas m'entendre ; voilà cinq heures que je cours après eux pour les ramener, et ils m'ont fait passer par un chemin d'enfer. Mais n'ayez crainte, je les mène comme il faut et ne leur épargne pas les étrivières. Tenez,

ribauds! ajouta-t-il en distribuant autour de lui des volées de coups de fouet. Tenez, bavards! marcherez-vous? Qu'avez-vous à brailler après ce cavalier?

— Ils me connaissent plus que vous, à ce qu'il paraît, dit Renaud en se contenant toujours, mais en prenant un ton impérieux. Je vous prie de les laisser tranquilles, messire, et de m'apprendre comment il se fait que les connaissant si peu, vous osiez vous en servir.

— Je n'ai point de compte à vous rendre, répliqua Gaspard; ces chiens sont à moi, et je les conduirai où bon me semblera.

— J'en doute pour deux raisons, pensa Jolyot: premièrement, parce qu'ils ne te suivront pas; secondement, parce qu'il y a là quelqu'un que tu enverrais plutôt à la messe que tu ne lui enlèverais sa meute.

Cependant Gaspard continuait à battre les chiens qui ne voulaient pas marcher, et bondissaient en hurlant autour de Renaud, comme pour implorer sa protection. Cette indocilité des chiens, la préférence qu'ils accordaient à un étranger, ne firent qu'irriter la mauvaise humeur de l'archer. Sans écouter les prières ni les ordres de l'inconnu,

et tout en maudissant, au contraire, son intervention malencontreuse, il distribua tant de coups de fouet aux pauvres bêtes, qu'il réussit à les faire marcher en avant. Il allait s'éloigner lui-même, lorsqu'il aperçut un beau lévrier debout sur ses pattes de derrière, et la tête cachée sous la main du cavalier. Ce lévrier était le chien favori de Renaud, et son maître le caressait avec tendresse, tout en s'entretenant avec Jolyot.

— Sur ma foi! disait le valet, lui laisserez-vous emmener la meute?

— La patience est la première des vertus chrétiennes, dit Renaud en se mordant la lèvre et en regardant le ministre. Mais quel peut être cet homme? te rappelles-tu avoir jamais vu son visage au château ou dans les environs?

— Jamais, répondit Jolyot; je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam. Il m'a tout l'air d'un aventurier.

Ce dialogue fut interrompu par l'arrivée de Gaspard, qui revenait sur ses pas pour emmener le lévrier.

— Lâchez ce chien, messire, dit-il à Renaud. M'entendez-vous? je vous dis de lâcher ce chien. Je n'ai pas de temps à perdre en conversation;

vous m'avez déjà fait manquer la bête que j'étais près d'atteindre.

Renaud, au lieu de répondre, passa un doigt dans l'anneau du collier du bel animal, qui, fier de cette protection, remuait la queue et semblait défier la colère de Gaspard. Celui-ci, déjà irrité par la mauvaise chasse qu'il avait faite et par les railleries dont il s'était cru l'objet, s'avança aussitôt, et donna un violent coup de pied au lévrier, qui se mit à pousser d'affreux gémissements. Renaud fit un bond sur sa selle, lâcha le chien, et s'écria les yeux étincelants :

— Voilà une scène qui a duré trop longtemps, mon maître. Il faut enfin que cela finisse, ou, corps de Christ! vous aurez affaire à moi.

— Je ne demande pas mieux, dit Gaspard, qui était las de n'avoir à se battre qu'avec des chiens. Descendez de cheval, beau sire, et expliquons-nous.

Renaud allait descendre; mais le ministre s'était attaché fortement à son manteau, soit, comme il le dit plus tard, pour empêcher son jeune ami d'obéir aux premières impulsions de la colère, soit, comme le pensa Jolyot, pour prévenir une chute dont le menaçaient prochainement les écarts et

les ruades de sa monture. Le jeune baron voulut du moins parler à son adversaire, mais il lui fut impossible de se faire entendre; car Énoch Barbantane, joignant le discours à l'action, avait entamé une homélie sur le pardon des injures, et la meute, ramenée par le piqueur, aboyait avec une telle force, que ses cris ébranlaient les échos de toutes les vallées voisines. Enfin le jeune baron réussit à faire taire les chiens, et put s'adresser à Gaspard, qui s'était avancé fièrement, la main sur la garde de son épée.

— Je suis à vous, mon maître, lui dit-il. A bas, Hector! laisse-moi! ajouta-t-il en s'adressant au lévrier qui s'attachait à lui. Je vais châtier cet insolent, et ce soir nous réglerons nos comptes avec maître Landry qui vous a si bien gardé.

Le digne ministre, cependant, continuait toujours ses exhortations et ne lâchait pas prise.

— Je suppose que vous êtes gentilhomme, poursuivit Renaud en se tournant vers Gaspard.

— Autant que le roi, répondit l'archer.

— Votre nom?

— Je ne vous demande pas le vôtre.

— Le mien? dit Renaud; ai-je besoin de vous

l'apprendre? et ne voyez-vous pas que ces chiens lèchent la main qui les a nourris?

— Plaît-il? s'écria Gaspard, qui crut d'abord avoir mal entendu. Que dites-vous là?

— Trêve de paroles inutiles, dit Renaud, et en garde! Lâchez-moi, docteur! au nom du ciel, lâchez-moi!

— Un moment! dit Gaspard un peu ému et en regardant son adversaire avec plus d'attention, N'allons pas si vite... Que m'avez-vous dit là?... Ces chiens sont à vous?

En parlant ainsi, Gaspard sentit battre son cœur avec force. Il n'avait gardé qu'un vague souvenir des traits de son frère, mais plus il considérait le cavalier qu'il avait sous les yeux, plus il croyait reconnaître en lui le grave jeune homme qu'il avait quitté depuis quinze ans. Renaud, de son côté, en voyant l'émotion de son antagoniste, le contempla avec curiosité et s'aperçut alors pour la première fois qu'il portait le costume des archers de la compagnie noire. Les deux jeunes gens restèrent ainsi quelques secondes en face l'un de l'autre, mais enfin Gaspard n'y put tenir.

— Renaud! dit-il, Renaud! est-ce toi?

— Juste ciel! dit le baron en ouvrant les bras, c'est Gaspard.

En disant ces mots, il se pencha sur l'étrier et embrassa l'archer avec effusion. Il sauta ensuite à bas de son cheval, dont il abandonna la bride, et les deux frères, qui s'étaient quittés enfants et se revoyaient hommes, se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. On comprend aisément leur émotion. Ils avaient été élevés séparément; mais il suffit à l'homme de savoir qu'il y a quelque part un être formé dans le même sein que lui, nourri du même lait, issu du même sang, pour que, sans le connaître, il lui garde en secret dans son cœur une part inaliénable. Cependant Renaud ne tarda pas à reprendre sur lui-même son empire habituel. Il invita l'archer à monter sur le cheval de Jolyot, et les deux frères s'acheminèrent ainsi vers Montmaur, suivis de l'honnête ministre, qui se félicita, pendant toute la route, d'avoir empêché un combat fratricide. Jolyot fut assez fâché de ne pas les suivre et de ne pouvoir entendre la suite de la conversation; mais son maître lui avait ordonné d'accoupler les chiens et de les ramener au chenil.

— Par sainte Preuve! s'écria-t-il, quand les deux

gentilhommes eurent disparu, je n'ai jamais vu deux frères s'embrasser de si bon cœur. Dieu me pardonne! j'ai vu le moment où notre loup de baron allait s'attendrir et étouffer l'autre dans ses bras. Allons, ça va bien! Les mauvaises langues de là-bas, comme Paschale et la servante du curé, qui disaient que nos jeunes maîtres ne pourraient jamais être ensemble que comme chien et chat, vont-elles être attrapées! Ici, Tayau! ménage tes pattes, mon garçon; tu auras à courir ces jours-ci, et je n'en suis pas fâché pour mon compte. J'aime mieux souffler dans la trompe et suivre la chasse que de garder les vaches et de mener la charrue. Allons, ça va bien, ça va bien! Par saint Hubert!... Mais te tairas-tu, maudite langue! Voilà la seconde fois que tu jures par les saints, comme s'il y avait encore des saints à présent! Imbécile! Tu veux donc me faire chasser comme un mendiant? Ne sais-tu pas que le baron a l'oreille assez fine pour t'entendre bavarder, quand même il serait déjà sur le pont du Rioussey?

Le prudent Jolyot continua sa route en faisant tout bas des réflexions aussi sages que celles que nous venons de rapporter, et il arriva ainsi à la porte du château, où l'attendait maître Landry.

Le veneur avait sans doute consenti à reprendre ses fonctions, car il tenait son trousseau de clefs à la main et semblait guetter l'arrivée de la meute.

— Tiens! dit Jolyot en se parlant tout haut à lui-même, car c'était là son habitude, voilà ce sournois de Landry! Il a l'air plus maussade encore qu'hier au matin. Allons! ça va bien! il paraît qu'il n'est pas content. Bonjour, maître Landry, ajouta-t-il en arrivant près du veneur; je vous ramène vos bêtes : elles sont un peu fatiguées, quoiqu'elles n'aient pas fait grand'chose de bon aujourd'hui, si ce n'est, je suppose, de ravager les terres de M. de Jarniost; mais, comme vous dites, c'est un enfant de Baal et de Magon; il n'y a donc pas de mal à ce qu'on le fasse un peu enrager.

— Taisez-vous, bavard! dit Landry. Jamais la meute n'est sortie sans forcer sa bête; mais il faut savoir la conduire, et elle ne sait pas obéir au premier venu.

— Vous voulez dire au dernier venu, répliqua Jolyot en ouvrant la porte du chenil. Savez-vous que c'est tout de même un beau cavalier que notre cadet? Notre pauvre dame! Elle va mourir de joie et de contentement en voyant ses deux fils

auprès d'elle, comme une poule qui a retrouvé ses poussins.

— Sans doute ! sans doute ! dit Landry. Voilà la maison sens dessus dessous. Elle s'est remplie d'étrangers ; il y en a depuis le tinel jusqu'à la cuisine. Dieu veuille que tout cela tourne bien !

— Auriez-vous des craintes, maître Landry ? demanda Jolyot avec curiosité.

Le veneur ne répondit pas. Il était tout entier à sa besogne journalière, attachait les chiens dans leurs niches, et leur distribuait la pitance, tout en leur adressant une verte semonce pour la triste figure qu'ils avaient faite dans les bois pendant la journée, ce qui, disait-il, risquait fort de compromettre sa réputation de veneur. Il finit toutefois par se réconcilier avec eux, en pensant qu'ils n'avaient tenu une pareille conduite qu'en raison du peu d'habileté de l'intrus qui avait osé les déchaîner sans lui demander ses conseils et son aide. Sa mauvaise humeur se tourna donc exclusivement contre Gaspard. Il le maudissait encore, lorsqu'il entendit sonner la cloche qui annonçait l'heure du souper. Jolyot se hâta aussitôt de fermer le chenil et suivit le veneur dans le tinel, où étaient arrivés déjà le plus grand nombre des convives.

— Ouais! dit Jolyot en prenant sa place à côté de Genest au bas bout de la table, car c'était alors la coutume dans les châteaux d'admettre les serviteurs au même couvert que les maîtres. Voilà ce pélican de ministre qui fait un sermon sur la tempérance, au lieu de dire le *benedicite?* Tiens! messire Gaspard garde son chapeau sur sa tête, et il chuchote avec mademoiselle Blanche, tandis que notre vieille dame fait le signe de la croix? Allons! ça va bien, ça va bien! ils s'entendent parfaitement. Bonjour, ma colombe, ajouta-t-il en s'adressant à Paschale qui se trouvait à côté de lui. Qu'avez-vous donc fait à maître Landry? il a l'air aujourd'hui aussi gai qu'un ours qui a mangé trop de raisin. Tiens! Quel est donc ce jeune gars qui me croque mon pain et boit dans les verres de tous ses voisins? Il m'a l'air d'un bon vivant. Ah! ah! c'est l'écuyer de ce petit archer de là-haut qui fait de gros yeux à mademoiselle Blanche? J'en suis bien aise. Nous verrons s'il sait souffler dans la trompe. N'allez pas vous aviser de lui faire les doux yeux, au moins.

— Taisez-vous, langue de vipère! répondit Paschale. Écoutez plutôt ce que raconte notre jeune

maître : oui, notre jeune maître, père Landry, quoi que vous en disiez. Je ne vous crains plus, à cette heure. Portez donc les clefs au baron à présent; vous verrez comme il vous recevra : c'est la première fois de ma vie que je le vois rire.

— Rira bien qui rira le dernier ! dit Landry en regardant la caméristé de travers, ce qui ne l'empêcha pas de lancer en même temps un regard foudroyant sur Genest, car l'honnête veneur étant louche pouvait voir à la fois ses ennemis à droite et à gauche, au sud et au septentrion ; oui, rira bien qui rira le dernier, fille à deux visages, dont l'un rit quand l'autre pleure, dont l'un mord quand l'autre flatte, mais qui trompent tous deux ceux qui s'y fient.

— C'est donc comme vos yeux, père Landry, dit Paschale ; comme vos yeux, dont l'un regarde Claudine, tandis que l'autre regarde Jeanneton.

— Allons, ça va bien, ça va bien ! dit Jolyot ; laissez-nous donc écouter l'histoire de la chasse de messire Gaspard. Il n'oublie rien, ma foi, si ce n'est de parler de l'obéissance parfaite de messieurs du chenil. Oh ! oui, c'est un fameux chasseur que notre cadet : il peut s'en vanter. Dites-donc, maître Landry, savez-vous qu'il jure comme un

païen? Si vous l'aviez entendu, ça vous aurait fait dresser les cheveux sur la tête. Depuis saint Médard, qui faisait tomber la pluie autrefois, jusqu'à saint Barnabé, qui ramenait le beau temps, il n'a pas oublié un seul de tous les saints des litanies. L'entendez-vous encore? Quel déluge! notre pieux ministre en a l'air tout scandalisé.

Mais il est temps de laisser là les serviteurs pour nous occuper des maîtres, et de voir par nos yeux ce qui se passe à l'autre bout de la table.

CHAPITRE XIII.

Commencement de Réforme.

> Souvent une étincelle annonce un incendie :
> Le vent léger qui court sur la verte prairie.
> Précède la tempête ; adieu donc, au revoir!
> Je crains que nous n'ayons de l'orage ce soir.
>
> SHAKESPEARE.

Comme on le pense bien, madame de Montmaur avait été un peu surprise de l'arrivée subite de Renaud. Elle avait même éprouvé une sorte d'effroi en apprenant que Peyrache n'avait pas rencontré le baron sur la route. Cependant lorsqu'elle vit

entrer Gaspard donnant le bras à son frère, lorsqu'elle entendit le récit de leur entrevue, récit dans lequel le jeune archer oublia à dessein les provocations un peu vives qu'il avait adressées à Renaud, et le duel qui avait failli en être la suite, lorsque madame de Montmaur fut témoin de la bonne intelligence qui s'était déjà établie entre les deux frères, elle parut ressentir une grande joie. Le plaisir qu'elle éprouva fut cependant mêlé de quelque amertume, car le jeune baron ne tarda pas à lui annoncer qu'il avait amené avec lui un ministre protestant qui ferait désormais sa résidence au château. La vue d'Énoch Barbantane, l'intention que le digne ministre manifesta tout d'abord d'entreprendre sa conversion, et d'introduire dans le manoir diverses réformes qu'il disait nécessaires, l'arrivée prochaine de la nombreuse famille du docteur, tout cela n'était pas fait pour dissiper les inquiétudes d'une mère catholique. La résolution qu'avait prise Renaud, de recevoir sous son toit un pasteur calviniste, annonçait que le zèle du baron, loin de se ralentir comme l'avait espéré la douairière, ne faisait que prendre chaque jour de nouvelles forces. Quoi qu'il en soit, madame de Montmaur s'efforça de dis-

simuler ses craintes et ses regrets de peur de troubler la bonne harmonie qui régnait entre ses enfants. Le souper se passa donc assez gaiement; Aymé Verd seul semblait préoccupé et faisait peu d'honneur au festin.

— Par saint Hugon! lui dit Gaspard, qu'avez-vous donc, Aymé? vous ne mangez plus. Ne trouveriez-vous pas ce quartier de chevreuil à votre goût? êtes-vous comme les grands chasseurs qui, à l'exemple de saint Hubert, leur patron, aiment mieux voir la bête au coin d'un bois, avec cent pas d'avance, que sur la nappe, les jambes en l'air? Par saint Leufroy! vous me faites l'effet d'un des chevaliers de la Belle au bois dormant.

— Si notre hôte aime la chasse, dit Renaud, qui, à la grande surprise de ses gens, ne paraissait nullement choqué du langage de son frère, tandis que le ministre faisait un bond sur son escabeau, à chaque nouveau saint qu'il entendait invoquer; si notre hôte aime la chasse, nous pourrons demain lui procurer ce plaisir. Il assistera même bientôt à notre grande chasse de novembre, car maître Landry m'a annoncé que les chamois, gagnés par la neige, ne tarderaient pas à descendre dans le Vercors.

— J'aimais autrefois cette chasse avec passion, dit Aymé, et quand j'habitais les hautes vallées, j'ai souvent passé la nuit en vedette, sur la pointe des rochers, afin de surprendre le troupeau au point du jour.

— Il paraît, dit Renaud, qu'il y a de fiers chasseurs parmi les archers de la compagnie noire. Nous vous verrons demain à l'œuvre, messieurs. Landry, ajouta le baron en élevant la voix, tenez-vous prêt à cinq heures du matin. Nous battrons le pays avec les chiens courants.

— La meute est harassée, dit Landry avec humeur et en regardant d'un œil Aymé Verd, tandis que de l'autre il regardait Gaspard. D'ailleurs, Votre Seigneurie n'a pas l'habitude de chasser les jours de jeûne, et vous savez.....

— Soyez prêt à cinq heures, répéta Renaud pour toute réponse. Le ministre, en entendant ces mots, hocha la tête en signe de mécontentement. Mais le baron n'y prit point garde, et Garpard fut le seul qui s'en aperçut. Il se pencha à l'oreille de Blanche, et lui dit à voix basse :

— Regardez donc votre voisin, belle cousine, et tâchez de garder votre sérieux. Ne ressemble-t-il pas à cette vieille femme en robe noire, qui est

peinte sur les vitraux de Saint-Hugues, et qu'on nomme dame Famine? Gare à vous! depuis un quart d'heure il cherche le texte de son sermon.

Mademoiselle de Sassenage ne put s'empêcher de rire en écoutant son cousin et en jetant les yeux sur Barbantane; celui-ci, en effet, promenait ses regards autour de lui avec l'embarras d'un orateur qui ne trouve pas son exorde, mais il eut à peine entendu la voix de la jeune fille, qu'il s'écria avec aigreur :

— Le rire de l'insensé est comme le pétillement des ronces qui brûlent sous la chaudière, et cela est vanité. C'est l'Ecclésiaste qui parle ainsi.

Blanche, surprise par cette apostrophe, qui évidemment s'adressait à elle, ne put s'empêcher de rire encore plus fort qu'auparavant, et Gaspard fut pris lui-même d'un accès d'hilarité semblable à celui des dieux, lorsqu'ils virent Vulcain entrer en boitant dans l'empyrée. Madame de Montmaur eut beau jeter sur les rieurs un regard suppliant, il eût été aussi difficile de les arrêter, en ce moment, qu'il le serait de retenir les deux roues d'un char entraîné sur une pente rapide. Le ministre continua d'une voix glapissante :

— La vie, en effet, n'est pas comme la définit

le docteur Grutsérius dans son traité de la *Béatitude céleste*, imprimé à Cologne sur grand papier de Trèves; la vie n'est pas une joyeuse fête qui se termine tristement. Ce n'est que la veille d'une fête, et d'une fête à laquelle on n'admettra que les gens qui s'y seront préparés par le jeûne et les larmes. Oui, jeune homme, riez! ajouta Enoch en se tournant vers Gaspard qui donnait libre carrière à sa gaieté naturelle, riez! Soufflez comme la baleine quand elle vient respirer un moment sur l'eau, et ouvrez la bouche comme si vous vouliez avaler cette table. Le rire est semblable au son des grelots que les fous de cour suspendent à leur bonnet : c'est un vain bruit que nous faisons pour nous étourdir sur nos misères. Aussi Dieu n'a-t-il pas permis qu'on pût rire sans contorsions et sans grimaces. Voyez comme le rire décompose le visage, comme il dégrade ces traits que le Créateur, c'est la Genèse qui parle, avait formés à sa ressemblance!

En cet endroit, le ministre s'arrêta pour prendre haleine et peut-être aussi pour juger de l'effet que son éloquence produisait sur les auditeurs. Il regarda autour de lui, et n'eut pas lieu d'être fort satisfait de cet examen. A l'exception de Renaud,

de madame de Montmaur et de Landry, qui, tous les trois, avaient l'air attentif, quoiqu'ils fussent sans doute préoccupés d'idées bien différentes, les autres convives semblaient démangés d'une envie de rire que le respect dû au maître du logis suffisait à peine pour contenir. Ces dispositions ne firent qu'exciter la verve de Barbantane.

— Qu'y a-t-il de si plaisant en ce bas monde? reprit-il. Qu'est-ce que vous y voyez qui ne porte l'âme à une sainte tristesse? Christ, notre maître et notre modèle, a pleuré sur Lazare et sur Jérusalem; mais, comme le rapporte Pline le jeune, à la page 124 de l'édition de Leyde, on ne l'a jamais vu rire. La sagesse est comme un sceau posé sur les lèvres du fidèle. Mais la bouche de celui qui rit me fait l'effet d'une porte qui n'a plus ni clef ni serrure. Que dit-on d'une maison qui se lézarde, d'une couture qui se défait, d'une semelle qui se déchire? On dit que le mur, l'habit et le soulier rient. Entendez-vous? On dit qu'ils rient; et c'est là un signe de mauvais augure.

— Eh bien! mon compère, pleurez, si cela vous amuse, dit Gaspard, à qui la gaieté n'avait jamais paru une meilleure chose que depuis qu'on semblait vouloir la lui interdire. Moi, je suis

comme le joyeux comte Ory. Vous savez la chanson?

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la chasse
N'aimait rien que la beauté
Et la bombance,
Les plaisirs et la gaieté.

Oui, morbleu! vive la gaieté! Je ne suis pas plus philosophe, moi, qu'une bohémienne qui passe sa vie à danser et à dire la bonne aventure. Si ce bas monde est une vilaine garnison, mon compère, ce n'est pas la faute du bon Dieu, mais bien celle des gens à humeur noire. Le bon Dieu a fait le jour comme il a fait la nuit, le printemps comme il a fait l'hiver, les pinsons comme les hiboux. Ne dites-vous pas que le paradis est un lieu de délices? Eh bien! compère, tâchons d'en prendre un avant-goût ici-bas. Donnez-moi votre verre, que je le remplisse, et ne restez pas là à vous démener comme si vous étiez déjà à la table de messer Satanas, où l'on sert pour tout plat des fers rouges et des charbons ardents, et où la soupe est tellement chaude, qu'elle vous brûle les entrailles. Allons! je bois ce rouge bord à votre santé.

— Malheureux! s'écria Barbantane; il sied bien au malade de parler de santé.

— Par saint Hugon! dit Gaspard, il m'est avis que jamais personne ne s'est mieux porté que moi, et cela n'est pas étonnant. Il n'y a que les joyeux compagnons qui se portent bien : la gaieté préserve de la goutte, des rhumatismes et des catarrhes. Par saint Luc! elle vaut mieux que toutes les herbes des apothicaires, et, sur ma foi! elle se vend moins cher. On la trouve pour six blancs au fond d'une dame-jeanne, et pour rien au fond d'une bonne conscience.

Après avoir achevé ces mots, Gaspard se versa une rasade, tandis que le docteur se préparait à la réplique. Mais Aymé Verd ne laissa pas à ce dernier le temps d'ouvrir la bouche; il éleva la voix, adressa vivement une question à Renaud, une autre à Gaspard, et fit si bien qu'en peu d'instants la conversation devint générale. Le jeune archer, en agissant de la sorte, avait eu, nous devons le dire, plus d'un motif. Outre le peu de plaisir qu'il eût pris à entendre un sermon du ministre, il avait remarqué que le maître de la maison ne goûtait guère, de son côté, les boutades joyeuses de son cadet et la façon irrévérencieuse dont ce dernier parlait au docteur. Il avait cru deviner aussi que madame de Montmaur ne serait pas fâchée de

voir l'entretien rouler sur un autre sujet, et il fut confirmé dans cette idée par l'air de satisfaction qu'il remarqua sur le visage de la vieille dame, après l'heureux succès de sa manœuvre. Il ne songea donc plus qu'à profiter du tumulte qui ne tarda pas à régner dans la salle, grâce à la liberté que prirent les serviteurs de traiter à leur tour les graves questions qui avaient divisé un moment les maîtres. L'aventure de Romans était encore trop présente à son esprit et l'intéressait trop vivement pour qu'il ne cherchât pas à interroger au plus tôt mademoiselle de Sassenage. Il n'était séparé de la jeune fille que par son ami Gaspard, et il pouvait espérer d'obtenir d'elle une réponse satisfaisante, tandis que l'archer discutait avec Renaud un plan de chasse pour le lendemain. Mais Blanche paraissait assez peu disposée à l'écouter. Elle évitait même de rencontrer ses regards, et semblait donner toute son attention au juge châtelain, qui, assis à côté d'elle, lui racontait par le menu l'histoire d'un procès qu'il avait gagné après quinze ans de plaidoiries. Ce sujet ne devait pourtant pas avoir beaucoup d'attraits pour une demoiselle qui n'était pas encore majeure, et dont les oreilles étaient mieux faites pour

entendre les propos galants d'un jeune cavalier que pour recevoir les confidences d'un vieux procureur. Aymé ne put s'empêcher de faire tout bas cette réflexion ; mais quel que fût son déplaisir, il se vit réduit au silence et forcé de remettre à un moment plus favorable une explication qu'il appelait de tous ses vœux.

Cependant Énoch Barbantane ne se tenait pas pour battu. Tout ce qu'il avait vu dans la maison depuis son arrivée avait été pour lui un sujet de scandale. Il avait espéré d'abord, en voyant la figure grave et austère du jeune baron, de retrouver à Montmaur les mœurs de la primitive Église ; mais quelque sévère que fût la discipline qui régnait dans le château, quelque sombres que fussent ses hôtes, il y avait là encore pour un ministre zélé bien des abus à combattre et un champ fertile dont il fallait écarter les ronces et les épines pour que le bon grain pût y fructifier en abondance. C'était là un bien et un mal tout à la fois ; un mal, car une âme charitable est toujours contristée par les égarements du prochain ; un bien, car un ministre de l'Evangile n'est jamais fâché quand il peut exercer l'éloquence que Dieu lui a départie et déployer la sainte ardeur qui convient à un suc-

cesseur des apôtres. Énoch se promit d'être digne de la mission qui lui était confiée, et d'opérer une révolution complète dans un lieu où, à son avis, tout respirait la mollesse et la volupté. Les tables, qui étaient pourtant assez frugales, lui avaient paru surchargées de viandes et de vins exquis; illusion facile pour un homme accoutumé comme lui à des jeûnes forcés et à un carême perpétuel. Mais une des choses qui l'avaient frappé le plus, était le costume de mademoiselle de Sassenage. Les grâces personnelles de la jeune fille contribuaient sans doute à rendre sa toilette plus piquante, car ses vêtements n'étaient en eux-mêmes guère plus recherchés que ne devaient l'être ceux d'une personne de son rang et de son âge; mais le docteur n'était pas en état de faire la part des dons naturels et des artifices de la coquetterie. Il ne vit dans la nièce de madame de Montmaur qu'une papiste frivole tout occupée du soin de se parer, et ne put cacher longtemps son mécontentement. Il se pencha vers Renaud et lui demanda si la jeune personne assise en face d'eux était celle qu'il lui avait recommandée en chemin. Sur la réponse affirmative du baron, Énoch fit une grimace de dédain qui lui était familière.

— Si ma fille Thamar s'habillait de la sorte, dit-il, elle recevrait un bon soufflet de sa mère sur chaque joue, et elle ne les aurait pas volés. Ne pourriez-vous pas imposer plus de décence et de gravité aux gens qui habitent votre maison?

Renaud avait déjà remarqué avec étonnement la toilette de sa cousine, et en avait été d'autant plus frappé que, depuis longtemps, il obligeait la jeune fille à porter des habits sombres et une simple cornette noire. La question du ministre lui rappela la fâcheuse impression qu'il avait d'abord ressentie. Au lieu de lui répondre il se mordit les lèvres, et se contenta de porter alternativement sur Blanche et sur Aymé Verd un regard scrutateur. Mademoiselle de Sassenage, qui avait entendu les paroles du ministre, ne put soutenir cet examen sans éprouver quelque embarras. Elle rougit, et baissa les yeux, comme si elle eût craint qu'on pût lire au fond de son âme le véritable motif pour lequel elle avait changé d'ajustements.

Cependant Énoch avait repris la parole et s'élevait avec véhémence contre le luxe de la parure et contre les modes variables qui faisaient tourner la tête aux jeunes filles. Aymé vit le moment où la sage tactique qu'il avait déjà employée allait de

nouveau devenir nécessaire, car Gaspard n'était pas homme à manquer l'occasion de contredire le ministre.

— Par saint Hugon! dit-il sans s'apercevoir du coup d'œil expressif que lui jeta sa mère, vous nous la baillez belle! La mode est une reine à qui tout le monde obéit, et vous le premier, mon compère! Tout le monde prêche de notre temps, et vous prêchez aussi! Vos amis portent des mines longues, et vous aussi! Ils marmottent leurs prières en français, et vous aussi, quoique ce soit une mode toute nouvelle! Mais cela accommode assez certaines gens qui n'ont jamais vu que de loin les portes de l'Université et qui ont fait toutes leurs études dans l'almanach. Laissez donc chacun suivre le chemin qui lui plaît. La mode en a mille dans son gai royaume. Laissez les jeunes filles mettre des rubans, pourvu qu'elles ne vous empêchent pas de mettre des lunettes pour avoir l'air savant, et des guenilles pour avoir l'air d'un saint.

— Dieu me juge, dit Énoch, et il jugera les têtes folles qui tournent à tout vent.

— Eh! par saint Eloi! reprit Gaspard, avez-vous entrepris d'empêcher les femmes de varier? Vous n'y réussirez pas, mon compère, car autant

vaudrait régler le cours des vents! Laissez-les donc changer, puisque changer est leur nature; et quand leurs pensées varient, n'empêchez pas leurs robes de varier de même. D'ailleurs, le monde où nous sommes n'a-t-il pas ses modes aussi? Le ciel est blanc le matin, bleu à midi, et gris le soir. La terre avait hier un manteau vert semé de fleurs, elle aura demain un manteau plus blanc que l'hermine. Quel mal y a-t-il à cela? Allons! compère, ayez un peu plus de charité : si vous empêchez les dames de changer de parures, vous mettrez sur le pavé les ouvriers de Venise, les orfévres de Paris, les tisserands de Tours et de Lyon? Ne faut-il pas que tout le monde vive?

Le ministre allait répondre d'une manière péremptoire, mais Renaud se leva en ce moment et donna à ses hôtes le signal du départ. Énoch Barbantane espéra d'abord qu'il conserverait quelques auditeurs bénévoles, mais son attente fut trompée, car il ne resta bientôt auprès de lui qu'un seul serviteur : c'était maître Landry. Il annonça au ministre qu'il était prêt à le conduire dans la chambre qui lui était réservée.

— Nous remédierons à tout cela, dit Énoch en s'installant dans un des larges fauteuils qui gar-

nissaient son appartement; j'ai touché des cœurs plus endurcis que ceux dont la conduite vous scandalise, maître Landry. Mais, ajouta-t-il en regardant autour de lui, où donc va loger Bethsabé avec ses enfants? où mettra-t-elle Thamar, Jeanne et Lia?

— Il y a ici près deux autres pièces qui vous sont destinées, saint docteur, répliqua Landry. C'est moi qui les ai préparées pour vous.

— Ce n'est pas que je m'inquiète de ces détails, reprit Énoch; nous avons été à l'aise dans des gîtes plus étroits. Mais Bethsabé ne sera pas fâchée de se reposer un peu dans ce fauteuil de velours; nous avons fait deux cents lieues à pied, et quoi qu'elle en dise, elle doit être fatiguée du voyage. J'espère qu'elle arrivera bientôt.

— Dieu soit loué! dit le veneur. Elle pourra donner de bons exemples aux femmes de cette maison; car ici, comme partout, les femmes ne sont guère que des occasions de scandale et des pierres d'achoppement.

— Je vois, dit le ministre, que vous êtes un saint homme, maître Landry, et que nous nous entendrons à merveille. Je vous souhaite une bonne nuit.

Quelques instants après, Enoch Barbantane dor-

mait dans le meilleur lit qu'il eût eu depuis quinze ans.

CHAPITRE XIV.

Huit jours s'écoulent.

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle,
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Vieille chanson.

Le lendemain, avant le jour, Gaspard réveilla son frère d'armes, en lui annonçant que déjà Renaud était sur pied et la chasse prête à partir. Aymé s'habilla à la hâte et dans les ténèbres ; car, soit à dessein, soit dans la précipitation qui lui était familière, le jeune Montmaur avait éteint le flambeau de cire qu'un valet avait apporté dans la chambre. Des chevaux attendaient les amis dans la cour, et maître Landry, accompagné de nombreux serviteurs, tenait les chiens en laisse, tandis que Jolyot s'essoufflait à sonner de la trompe.

— En route, dit Renaud ; le temps est sec, la chasse sera bonne.

Les gentilshommes, après avoir vidé un hanap de vin blanc, s'élancèrent sur les pas de Renaud,

qui avait pris les devants, sans vouloir rompre le jeûne. L'aube commençait à blanchir la crête des collines, lorsqu'ils arrivèrent sur les hauteurs. Ce fut alors seulement qu'Aymé Verd s'aperçut que la toilette de Gaspard avait subi, depuis la veille, une complète métamorphose. Le joyeux archer avait quitté son uniforme pour endosser un pourpoint de velours garni de dentelle, et un justaucorps de soie. Le reste de son costume était à l'avenant.

— Est-ce là votre habit de chasse? lui demanda Renaud en fronçant le sourcil.

— Oui, mon frère, répondit Gaspard. Le trouvez-vous à votre goût? J'en suis bien aise. Si vous voulez, je vous en ferai venir un semblable de Romans, où Jolyot est allé me le chercher cette nuit. Je suppose qu'il vous irait mieux que ces habits qui vous donnent l'air d'un huissier.

Renaud, au lieu de répondre, tourna le dos à son frère, sous le prétexte de donner quelques ordres à Landry, et s'éloigna brusquement.

— Votre frère n'est pas content, dit Aymé.

— Bah! vous trouvez? repartit Gaspard; cela m'étonne.

— Je ne vous connaissais pas des goûts si prononcés pour la toilette.

— Comment donc! reprit Gaspard, j'ai toujours aimé à suivre la mode, et je trouve qu'un bel habit fait la moitié d'un gentilhomme.

— Allons! ça va bien, ça va bien! dit Jolyot, qui marchait à quelque distance des deux amis; je vois que notre cadet a profité des leçons du docteur Barbantane.

La chasse dura tout le jour, et les équipages ne rentrèrent qu'à la cloche du souper, lequel avait lieu en ce temps-là à la sixième heure du soir. On rapporta au château un sanglier et plusieurs autres pièces de gros gibier qui étaient tombées sous les coups des chasseurs. Ce succès ayant mis chacun en haleine, il fut décidé qu'on retournerait le lendemain battre les bois dans une autre direction, en attendant que les chamois fussent descendus des hautes vallées et qu'on pût se donner le plaisir de la chasse la plus attrayante que connussent alors les seigneurs dauphinois.

Une semaine s'écoula de la sorte, pendant laquelle il ne se passa rien qui mérite d'être longuement rapporté. Aymé put à peine entrevoir deux ou trois fois mademoiselle de Sassenage, et chercha en vain l'occasion de lui parler sans té-

moin. Il ne put avoir avec elle que des entretiens agréables sans doute, mais qui, loin de satisfaire la juste curiosité de notre héros, ne faisaient que la rendre plus vive. Gaspard continua de porter ses beaux habits, et rompit à ce sujet deux ou trois lances avec le ministre, dont l'aigreur croissait chaque jour grâce aux nombreux mécomptes qu'éprouvait, sous le toit de Montmaur, son zèle évangélique. Du reste, la bonne harmonie qui régnait entre l'archer et son frère ne fut pas autrement troublée. Divisés, comme nous l'avons vu, d'opinions, de mœurs et de caractère, ils s'efforçaient de se faire l'un à l'autre de mutuelles concessions, pour éviter de pénibles froissements. Si Gaspard ne s'emportait pas jusqu'à la colère à chaque discussion qu'il avait avec Barbantane, il n'en fallait savoir gré qu'à son amitié pour Renaud; et si ce dernier, de son côté, souffrait sans mot dire les chansons, les propos joyeux de son cadet, ce n'était point à coup sûr qu'il prît à les entendre le même plaisir que Jolyot et quelques autres habitants du manoir. Cette contrainte de leur part avait quelque chose de touchant; mais, par malheur, il était difficile qu'elle pût longtemps se prolonger. Quoi qu'il en soit, depuis l'arrivée de son

jeune fils, madame de Montmaur paraissait plus triste qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; mais on pouvait attribuer ce surcroît de mélancolie à la présence d'Énoch Barbantane, dont l'arrivée avait précisément coïncidé avec celle de Gaspard. Quant à Blanche, elle menait une vie assez retirée, soit pour éviter le tête-à-tête qu'Aymé Verd semblait rechercher, soit pour se soustraire aux exhortations du pieux ministre, qui avait résolu de la convertir. Ce dernier, en effet, ne laissait pas échapper une occasion de montrer ses talents oratoires. Mais les deux personnes qu'il avait à cœur de persuader demeuraient aussi sourdes à ses discours qu'un débiteur insolvable aux instances de son créancier. Mlle. de Sassenage surtout le fuyait avec une adresse et un bonheur désespérants; il avait beau la guetter au passage, l'arrêter par le pan de sa robe, elle lui glissait entre les mains, comme autrefois les chalands qui passaient devant sa boutique. La tante, moins ingambe, et souvent clouée sur son fauteuil par les souffrances et les infirmités de l'âge, était obligée de soutenir à elle seule les attaques de l'intrépide missionnaire. La pauvre dame n'avait d'autres armes pour se défendre que la résignation et la pa-

tience; car elle craignait qu'une résistance trop ouverte n'aigrît le docteur et ne le rendît plus dangereux. Un jour cependant, poussée à bout par les invectives qu'il n'épargnait jamais à l'Église romaine, elle le pria gravement de changer de sujet de conversation. Enoch continua de plus belle.

— Maître Barbantane, lui dit alors la baronne, je dois vous déclarer que vous perdez votre temps. J'ai eu jadis auprès de moi un prédicateur dont la voix était mieux faite encore que la vôtre pour me convaincre; je veux parler de mon mari. Pendant dix ans, j'ai résisté à ses prières et je l'ai vu mourir pour sa cause sur un échafaud, sans être ébranlée dans ma foi. Epargnez-moi donc, je vous prie, de nouveaux discours, ou tâchez du moins de mettre dans votre langage, à l'égard des personnes que je vénère, un peu de cette charité que vous prêchez tant aux autres.

Le ton ferme et légèrement hautain de la baronne déconcerta un moment le ministre. Il se leva, ramassa son chapeau, et prit congé de la châtelaine. Mais il n'était pas encore au bas de l'escalier, qu'il avait déjà retrouvé toute sa confiance et préparait un assaut plus vif pour le lendemain. Heu-

reusement pour ces dames, Bethsabé arriva sur ces entrefaites avec sa nombreuse famille. Cet incident donna au bonhomme assez d'occupations pour le distraire de tout autre soin. Bethsabé, en effet, malgré ses excellentes qualités, n'était pas d'une humeur très-accommodante. Bien qu'elle fût accoutumée aux privations et les supportât avec courage, elle n'avait pas abdiqué pour cela les prérogatives de son sexe, dont la plus douce, sans contredit, est de conduire l'autre par le bout du nez. Elle savait même, comme toutes les filles d'Ève, se faire de ses vertus un thème large et commode, pour gourmander son époux. En arrivant à Montmaur, elle trouva d'abord que son cher mari, selon sa louable habitude, s'était beaucoup trop occupé des affaires spirituelles de ses hôtes, et avait complétement oublié les intérêts qu'un père de famille devrait toujours avoir devant les yeux. Il n'avait pas songé à avoir dans son logis autant de lits qu'il avait d'enfants ; il s'était laissé reléguer dans une aile délabrée du château, au lieu d'avoir exigé un bel appartement dans les bâtiments neufs, ce qui eût permis de surveiller, à travers la fenêtre et sans quitter l'aiguille, les jeux des enfants sur l'esplanade. Bref, l'honnête ma-

trone ne trouva rien dans son nouveau domicile qui ne fût à critiquer.

— Mais, Bethsabé, lui dit enfin Enoch, vous n'avez pas toujours logé dans un palais, soit dit entre nous; je vous ai vue coucher à la belle étoile ou dans des chambres si bien closes, que le vent éteignait la chandelle sur la table et que la pluie mouillait les draps.

— A votre grande honte, Énoch! répondit Bethsabé. Vous devriez rougir de rappeler ces choses-là. A quoi est bonne votre science, si elle ne vous sert pas à nourrir vos enfants et à les loger d'une manière convenable? J'aimerais mieux avoir épousé un âne bâté qu'un savant comme vous.

— Mais, ma chère Bethsabé, nous sommes bien ici; regardez ce fauteuil rembourré où vous pourrez vous asseoir pendant les veillées d'hiver. Regardez.....

— Ta! ta! ta! chansons que tout cela! Ce qu'il nous faut, ce n'est pas le bien des autres. Vous êtes ici comme un mendiant à qui on donne asile pour la nuit et qu'on peut chasser le lendemain. Vous n'êtes pas chez vous; rien ne vous appartient; vous ne pouvez dire ni « ma chaise, » ni

« mon lit, » ni « ma table, » ni « ma maison. » Si vous aviez à marier une de vos filles, lui pourriez-vous donner en dot ce buffet ou cette armoire? Non, à coup sûr. Ah! continua Bethsabé, en voyant son époux tout interdit; je sais bien ce qu'il nous faudrait. En traversant le village qui est au bas de ce château, j'ai passé devant une maison qui ferait juste notre affaire. Elle a deux étages, trois marches pour arriver à la porte, un jardin et un verger sur le derrière. C'est la cure, à ce que l'on m'a dit, et, comme vous êtes appelé à être le pasteur de cette seigneurie, c'est votre propre bien, votre patrimoine. Il est à vous comme la France est au roi.

— Mais, ma chère, le curé y est encore.

— La belle raison! répliqua Bethsabé. Qu'il en sorte. Si vous aviez du cœur, cela serait déjà fait.

Ces querelles domestiques entre Énoch et sa prévoyante moitié se renouvelaient sous toutes les formes et à tous les instants du jour. Elles eurent cela d'avantageux qu'elles tinrent le ministre occupé de ses propres affaires, et laissèrent par contre-coup un peu de répit à madame de Montmaur et à sa nièce.

Ce fut dans un de ces moments de trêve que les

deux dames reçurent la visite d'un vieux gentilhomme du voisinage, nommé Josserand de Jarniost, lequel mérite d'être distingué au milieu des rares amis qui venaient de temps à autre sonner à la porte du manoir. Messire Josserand habitait à deux lieues de Montmaur un château assez mal bâti, qui, malgré les injures du temps et l'aridité de ses environs, portait le nom décevant de Beauséjour. C'était un petit vieillard sec et maigre, à l'allure encore vive et dont la figure ne manquait ni de malice ni de bonne humeur. Il était très-fier de ses ancêtres, très-fier de lui-même, et plus fier encore de deux grandes filles qu'il avait eues de sa défunte moitié, Catherine de la Rochechinard. Lesdites demoiselles méritaient à coup sûr les éloges qu'il leur prodiguait. Cependant, comme elles avaient déjà atteint depuis longtemps l'âge où une fille est bonne à marier, les voisins riaient dans leur barbe, chaque fois qu'ils entendaient parler de leurs merveilleuses qualités, et prétendaient qu'un marchand ne vante jamais plus sa marchandise que lorsqu'il trouve moins de chalands. Ce qui est certain, c'est que le digne gentilhomme était assez embarrassé pour doter autrement les deux belles personnes dont il avait l'honneur

d'être le père. Aussi demandait-il parfois à un savant clerc de ses amis, « comment s'y était pris le roi Danaüs pour venir à bout de marier ses cinquante filles. » Quant à lui, son unique expédient consistait à se tenir pour ainsi dire à la piste de tous les jeunes gens de bonne famille, dont la main et le cœur étaient encore libres.

Dans cette situation, on comprend que la nouvelle de l'arrivée de Gaspard avait dû être pour lui une véritable aubaine. De peur que quelque voisin ne le gagnât de vitesse, il s'était hâté de mettre ses plus beaux habits et était accouru à Montmaur, sous le prétexte innocent de faire à la baronne, son ancienne amie, une visite longtemps retardée. Dans le fait, il n'avait pas remis le pied au château depuis le jour où, sur des ouvertures formelles, Renaud avait nettement refusé de faire un choix entre Cunégonde et Sigolène. Le choix, il est vrai, était difficile, et à en croire messire Josserand, c'était cet embarras fatal qui avait jusqu'à ce jour découragé les nombreux prétendants de la contrée et des contrées voisines, car le vieux seigneur avait poussé assez loin ses recherches matrimoniales. Qu'on juge de sa joie, lorsqu'il apprit que Gaspard n'était pas arrivé seul au château,

et qu'au lieu d'un prétendant, il allait d'un seul coup en prendre deux dans ses filets. Sigolène était un parti tout trouvé pour Aymé Verd, dans le cas où Cunégonde ferait l'affaire du jeune Montmaur. Aussi adressa-t-il à la douairière mille questions sur les deux archers, et fit-il tomber adroitement la conversation sur le mariage, et sur l'agrément incontestable que présente cet état à ceux qui l'embrassent de bonne heure. La baronne, loin d'entendre malice à tous ces discours, approuvait fort les sages maximes de son vieil ami ; mais Blanche, qui assistait à l'entretien, ne put s'empêcher de rire sous cape. Le gentilhomme s'en aperçut.

— Vous riez, belle fée ? lui dit-il avec courtoisie. Je suis charmé de vous voir si gaie ; car il n'y a rien qui me déplaise comme ces péronnelles qui, à la veille de leurs noces, font semblant de pleurer et de regretter le couvent.

— Que parlez-vous de noces, messire ? repartit la jeune fille dont le sourire disparut aussitôt. Il n'en est pas plus question ici qu'à Beauséjour. Je suis comme Cunégonde, ajouta-t-elle avec un peu de malice, je ne suis pas pressée.

— Vous avez en effet toutes deux le temps d'attendre, répliqua Josserand, qui savait pourtant que

sa fille avait presque deux lustres de plus que sa gracieuse ennemie. Cependant on ne sait ce qui peut arriver; les Montmaur sont gens impatients. On dit d'ailleurs que l'exilé est de retour, et tout le monde sait qu'il mène les choses rondement.

— Mon frère est en effet rentré en France, dit madame de Montmaur, mais je ne l'ai pas encore vu et ne connais pas ses intentions.

— Eh! mon Dieu! reprit le seigneur de Beauséjour, quand on trouve un parti convenable, une parente, une voisine dont on puisse bien connaître la lignée et le caractère (Messire Josserand oubliait toujours de parler de la fortune), lorsque les grands parents sont d'accord, je ne vois pas de raison pour différer sans cesse. M. de Sassenage ne tardera pas à venir vous voir. On dit qu'il veut à tout prix des petits-neveux, puisqu'il n'a pu avoir d'héritier direct. Je m'apprête donc, ma belle Mélusine, à danser bientôt à votre mariage, car je suppose que maître Renaud, quoique un peu sauvage, n'épousera pas une aussi jolie fille que vous sans faire venir les ménétriers.

— Je ne veux pas me marier avant Sigolène, messire, repartit Blanche que les plaisanteries du vieillard semblaient mettre mal à l'aise.

— Bah! reprit M. de Jarniost, vous serez dame de Montmaur avant la Noël prochaine, c'est moi qui vous le dis, et alors, ajouta le bon seigneur en souriant, je n'assurerais pas qu'on ne vît les cierges s'allumer bientôt à Beauséjour, car un mariage n'a jamais lieu dans le pays sans qu'un autre le suive de près.

— On dit aussi cela des malheurs, messire, répondit la jeune fille en baissant les yeux sur son ouvrage.

En ce moment, le bruit du cor et de la meute se fit entendre dans la cour. M. de Jarniost présenta aussitôt ses devoirs aux dames et descendit quatre à quatre les escaliers afin d'aller au plus tôt faire connaissance avec ses gendres futurs, qu'il n'avait pas encore vus, mais dont il avait conçu la plus haute opinion. Sur le perron, le premier qui s'offrit à sa vue fut Aymé Verd. Il le considéra avec attention, et croyant le reconnaître à des traits de famille, il lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion. L'archer, un peu surpris de cette accolade, se débarrassa avec effort de l'étreinte du vieillard, et lui demanda poliment ce qui lui valait de la part d'un inconnu de si vives marques de tendresse.

— Eh ! vive Dieu ! mon cher Gaspard, s'écria M. de Jarniost un peu attendri, vous ne vous rappelez pas le sire de Beauséjour qui vous tenait sur ses genoux quand vous n'étiez encore qu'un enfant? Vous ne vous rappelez pas Sigolène, cette jolie petite fille avec qui vous batifoliez dans les prés autrefois?

— Il y a là une erreur, dit Aymé Verd; je ne suis point celui que vous croyez.

— Comment donc! reprit messire Josserand, vous voulez rire. A coup sûr, je ne me trompe pas; je vous aurais reconnu au milieu de toute votre compagnie, car vous êtes, sur mon âme, le portrait vivant de votre feu oncle, Ponce IV de Montmaur, lequel est mort, comme vous le savez, dans les campagnes de Flandre.

Aymé Verd eut beaucoup de peine à persuader au bon gentilhomme qu'il se trompait. Il ne fallut rien moins pour le tirer d'erreur que l'attestation de Gaspard lui-même et celle de son frère Renaud. Mais enfin chacun reprit ses droits, et messire Josserand ne songea plus qu'à disposer favorablement les archers à la grande affaire qu'il espérait d'avoir à traiter bientôt avec eux. Enfin, après les avoir tenus longtemps debout au milieu de la

cour malgré le froid assez vif de l'atmosphère et la lassitude qu'ils devaient éprouver à la suite d'une longue excursion dans les montagnes, il allait s'éloigner lorsque Renaud l'invita à une partie de chasse qui devait avoir lieu le surlendemain. Les chamois étaient arrivés, le vent était propice, et tout promettait une belle campagne. On pense bien que le sire de Beauséjour ne se le fit pas dire deux fois; seulement, il se rappela aussitôt et fit remarquer au baron de Montmaur que c'était la coutume dans le pays que les dames assistassent à cette chasse de la mi-novembre. Il promit en conséquence d'amener ses deux filles dès le lendemain au matin, et partit le cœur léger, le pied leste, croyant déjà entendre à ses oreilles le son des cloches qui annonçaient à la contrée le double mariage de Sigolène et de Cunégonde. Nous devons dire qu'Aymé Verd n'était pas moins joyeux que lui, car l'impossibilité de parler à Blanche n'avait fait qu'irriter sa curiosité, et il se flattait intérieurement de pouvoir joindre la jeune fille au milieu du désordre inséparable d'une grande chasse.

Tels furent les simples événements qui eurent lieu à Montmaur pendant la première semaine

du séjour qu'y firent nos deux amis. Nous devons ajouter, cependant, que le soir même de la visite de M. de Jarniost fut marqué par l'arrivée d'un personnage plus important, avec lequel nous allons nous trouver dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE XV.

Le Tête-à-tête.

> Le diable, dans un coin, les écoutait parler :
> Mais la peur l'obligea bientôt à s'en aller.
>
> SHAKESPEARE.

Tout le monde était déjà couché au château, et le bruit des cantiques avait cessé depuis longtemps, lorsque maître Landry, armé d'une lanterne, regagna son logis après avoir jeté un dernier coup d'œil sur les chiens, les seuls êtres au monde qui partageassent avec Paschale ce que Jolyot appelait les bonnes grâces du veneur. Son appartement était situé dans une arrière-cour, à peu de distance du chenil, à côté d'une grange qui était presque toujours déserte, si ce n'est lorsque quelque mendiant venait demander l'hospitalité au château. On y montait par un escalier

de bois, dont la rampe était depuis longtemps brisée, et dont la mousse couvrait les marches; car Landry recevait rarement des visites, et n'aimait pas à voir sa paix troublée par des importuns.

Arrivé dans la cour, le veneur leva les yeux vers la fenêtre de sa chambre, et tressaillit de joie en apercevant une lumière qui brillait à travers le châssis. Depuis longtemps l'honnête Landry pressait Paschale de venir visiter la chambre où il ne tenait qu'à elle, lui disait-il, de devenir un jour reine et maîtresse. La malicieuse fille l'avait toujours bercé de promesses décevantes, mais, dans le fait, n'avait jamais paru à un rendez-vous. Cette fois, le veneur vit avec plaisir qu'il avait été plus heureux.

— Corps de Christ! se dit-il à lui-même en souriant, elle est donc venue enfin? Ah! les femmes sont comme cela, et il ne faut jamais désespérer avec elles! Il faut faire comme le vent quand il veut déraciner un arbre. Il souffle, l'arbre tient bon; mais il souffle tant, que l'arbre finit par tomber.

En parlant ainsi, Landry monta les degrés avec la légèreté d'un jeune homme, et, ne trouvant pas la clef à la serrure, se hâta d'annoncer sa venue en frappant deux légers coups à la porte.

— Paschale, dit-il, c'est moi! ouvrez, ma daine farouche; tout le monde dort, et nous pourrons causer ensemble tout à notre aise.

A la grande surprise du veneur, personne ne répondit.

— Paschale, reprit-il, ouvrez; c'est moi, vous dis-je, c'est Landry.

Aussitôt que le veneur se fut nommé, un pas lourd se fit entendre dans la chambre, et la porte s'ouvrit. Mais, au lieu de la sémillante chambrière, Landry aperçut avec désappointement un homme de haute taille, vêtu de noir, et qu'il était aisé de reconnaître pour un gentilhomme, à son épée, à ses éperons et à la plume verte de son chapeau. L'étranger était seul dans l'appartement. Il s'y était mis fort à son aise, car il avait déjà fait une brèche assez large à un pâté de venaison que le veneur avait préparé pour tout autre que lui.

— Mort de ma vie! dit Landry avec humeur, qui êtes-vous, messire, et que faites-vous ici?

Le gentilhomme se mit à rire, mais de ce rire sourd qui annonce plutôt le sarcasme que la gaieté.

— Hé! hé! hé! dit-il, te voilà aussi attrapé qu'un chasseur qui, croyant prendre un lièvre au gîte,

trouve un sanglier dans sa bauge. Allons! regarde-moi; ne me reconnais-tu pas? Est-ce que quinze années d'absence changent tellement un homme qu'il soit obligé de décliner son nom à ses meilleurs amis?

Landry, un peu ému, leva sa lanterne et en dirigea les rayons sur la face de l'étranger. Aussitôt il devint pâle comme un mort et laissa tomber le fallot.

— Corps de Christ! dit-il en balbutiant, c'est vous, monsieur le comte! Je vous croyais au fond de l'enfer. Que venez-vous faire dans ce pays? Avez-vous envie d'être décapité, comme votre beau-frère, sur la grande place de Grenoble?

Landry venait de reconnaître dans l'étranger le comte François de Sassenage, frère de madame de Montmaur, lequel avait quitté la France quinze ans auparavant, pour échapper à la justice du roi. Nous n'avons pas besoin de dire au lecteur pénétrant que ce personnage est le même qui occupait à Romans la chambre du bachelier, et qui s'est présenté à Aymé Verd sous le nom de capitaine Hartman. La manière dont il s'était introduit dans la chambre du veneur, l'effroi de ce dernier en l'apercevant, indiquent assez

qu'il avait jadis existé entre eux des relations plus étroites que celles que les convenances autorisent entre des gens de condition si différente. La suite de l'entretien expliquera quelle était la nature de ces relations.

—Tu prends bien de l'intérêt à ce qui me touche? dit M. de Sassenage, je t'en remercie de tout mon cœur. Mais ferme la porte, et si tu as faim, assieds-toi à cette table. Nous avons longtemps à deviser ensemble. Je conçois qu'un tête-à-tête avec une belle eût été quelque chose de plus agréable pour toi, bien que tu aies les cheveux gris et la conscience un peu chargée. Hé! hé! hé! à ta santé, Bombardon mon ami! N'est-ce pas là le nom qu'on te donnait dans le bon temps?

— Messire, dit Landry en restant debout, ce n'est pas ici la place de votre seigneurie. Est-ce que le comte de Sassenage ne ferait pas mieux de descendre chez le fils de sa sœur? Ma maison n'est pas digne de recevoir un pareil hôte. Je loge auprès des chiens, des chevaux et des bœufs. Ma chambre sent le foin et l'écurie. Si vous me le permettez, je vais vous conduire dans l'appartement que vous occupiez autrefois.

— Allons donc! s'écria le comte, tu trouvais

bien cette chambre assez belle pour y recevoir Paschale. Ne fais pas avec moi le bon apôtre. Tu sais que je te connais; tu as toujours été un hypocrite, et voilà tout. Tiens, vide ce gobelet, et parlons de nos affaires, entends-tu? de nos affaires, car je suis venu ici pour cela.

— Eh! de quelles affaires s'agit-il? demanda le veneur en s'asseyant au coin du feu, et sans oser regarder son interlocuteur. Vous voulez parler sans doute de la cause sainte?

— Hé! hé! hé! dit M. de Sassenage en riant, cela te sied bien, vraiment, vieille chattemitte, de parler de la cause sainte! Passe encore pour moi qui en suis un martyr, ajouta-t-il en redoublant ses éclats de rire qui semblaient mettre Landry au supplice. Oui, vraiment, je suis un martyr, et il fallait voir comme ces benêts de huguenots m'ont reçu dans toutes les villes où j'ai passé. Ils me baisaient les pieds et les mains, et ils eussent volontiers déchiré les pans de mon manteau pour s'en faire des reliques, eux qui se disposent à brûler toutes les reliques des saints. Soit dit entre nous, Bombardon mon ami, les papistes sont de grands sots; mais les prétendus réformés pourraient, ma foi, leur rendre des points.

— Vous dites bien du mal de vos anciens amis, messire, répondit le veneur; vous ignorez peut-être qu'ils sont prêts à recommencer le coup qui manqua jadis et coûta si cher à mon défunt maître, Jean de Montmaur. Jacques Bonhomme est pour nous à cette heure; les Guizards l'ont tant battu, tant fouaillé, tant muselé, qu'à la fin il commence à montrer les dents. Dernièrement, à Valence, ce pourceau de Lamothe-Gondrin a fait pendre trois dignes ministres et brûler leurs maisons. Croiriez-vous que le populaire a cassé les vîtres du gouverneur et a été sur le point de courir aux barricades?

— Je sais cela, dit le comte, et voilà pourquoi j'ai quitté le Brandebourg, car je suppose que, cette fois, les barons du Dauphiné pourront témoigner au roi de France tout l'attachement qu'ils ont pour lui. Hé! hé! hé! D'ailleurs, ajouta le comte dont le yeux brillèrent, j'ai une vieille querelle à vider avec MM. du parlement de Grenoble, et trente châteaux à incendier, comme les miens l'ont été en l'an de grâce 1546. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. A chaque jour sa peine. J'ai à te parler aujourd'hui de notre affaire.

— Eh! de quelle affaire donc? demanda Landry

qui faisait semblant de ne pas comprendre la pensée du vieux gentilhomme.

— Palsembleu! dit le comte, as-tu donc si peu de mémoire? Faut-il te rappeler ce qui se passait il y a dix-sept ans près de la roche du Loup, par une nuit froide comme celle-ci? n'est-ce pas toi qui avec Bruno.....

— Assez! assez! interrompit le veneur avec effort, je ne l'ai pas oublié. Donnez-moi à boire, la gorge me brûle.

En disant ces mots, Landry tendit son gobelet au gentilhomme qui le remplit jusqu'au bord, de telle sorte que le veneur, dont la main tremblait, laissa tomber quelques gouttes de vin sur la nappe blanche. Cette vue le fit frémir de la tête aux pieds.

— Qu'as-tu donc? lui demanda M. de Sassenage. Tu ne bois pas?

Le veneur montra du doigt la tache qu'il venait de faire.

— Regardez, messire, dit-il, regardez!

— Eh bien! qu'y a-t-il?

— Cela ne ressemble-t-il pas à du sang répandu sur la neige?

— Allons donc, vieux fou! dit le gentilhomme,

en es-tu encore là? N'en vois-tu pas autant chaque fois que tu éventres un cerf ou un sanglier?

— Sans doute! sans doute! dit Landry; mais une bête, quelque défense qu'elle nous oppose, n'est pas un homme, après tout. Il y a des moments où, s'il faut vous le dire, je tremble comme la feuille au souvenir de cette heure-là. La nuit surtout, en quelque lieu que j'aille, il me semble que l'autre me suit, et je n'ose tourner la tête de peur de l'apercevoir. Je l'entends qui demande grâce; j'entends son enfant qui crie dans ses bras. D'autres fois, il me semble que les gens du prévôt viennent me chercher pour me conduire devant le juge, et que les rochers même de la vallée portent témoignage contre moi. Vainement j'ai essayé de m'ôter la mémoire en buvant, comme le font nos paysans quand ils ont du chagrin. Le croiriez-vous, messire? j'ai vidé souvent jusqu'à dix grandes pintes du vin noir de la Côte sans pouvoir m'enivrer une fois!... Seulement, quand j'arrive à la dernière bouteille, il me semble que je bois du sang à plein verre. Pouah!

— Bon! je vois ce que c'est, dit le comte. Tu es de ces imbéciles qui, après avoir heureusement échappé à la justice, se jugent eux-mêmes et de-

viennent leurs propres bourreaux. Moi aussi, j'ai quelquefois des scrupules, comme une vieille dévote qui a oublié de dire son chapelet. Alors je me fais de beaux sermons, je monte sur la sellette et joue, comme toi, le rôle du chevalier de la Triste-Figure. Mais, Pâques-Soles! je suis vite revenu de ces accès de stupidité.

— Eh! qui vous dit que nous soyons sauvés des longues mains de la justice? reprit le veneur. On dit qu'elle boîte en marchant, mais qu'elle arrive tôt ou tard. J'ai peur que cela ne soit vrai, d'autant plus que nous avons été assez mal avisés dans cette affaire. D'abord, quand *l'homme* s'est présenté au château, nous aurions dû lever le pont levis et ne pas le laisser sortir. Mais que voulez-vous? Jean de Montmaur avait perdu la tête à cette brusque apparition. Il ne songea qu'à mettre son frère à la porte comme un mendiant, en faisant semblant de ne pas le reconnaître, et maintenant le curé raconte à qui veut l'entendre que son ancien maître est venu frapper à sa porte, juste pendant cette affreuse nuit.

— Eh! qu'importe! dit Sassenage en entamant un quartier de jambon fumé. Personne ne le croit, pas même sa servante qui se moque de

lui et lui reproche de ne pas dire assez de messes pour l'âme du défunt.

— A la bonne heure! reprit Landry. Mais qu'avions-nous besoin d'employer le pontonnier de Confolens et sa mule?

— La mule ne dira rien de la chose, je te le promets, interrompit le comte en ricanant.

— L'âne de Balaam a bien parlé, reprit le veneur. D'ailleurs, ce Bruno est un bavard qui conte ses affaires à tous les passagers qui entrent dans sa barque. Je ne vais pas le visiter une fois qu'il ne me mette la mort dans l'âme. Je l'ai vu il n'y a pas plus de huit jours, et il m'a soutenu, la Bible à la main, que Dieu nous punirait tous un jour ou l'autre, nous et nos enfants si nous en avions.

— C'est un vieux radoteur! dit le comte de Sassenage. Dieu a bien autre chose à faire que de penser à nous qui ne pensons pas à lui. Il laisse aller ce bas monde à l'aventure et ne s'en inquiète pas plus que nous ne le faisons de la poussière de nos pieds. D'ailleurs, regarde comme tout se passe sous le ciel, et dis-moi s'il y a une Providence. L'araignée mange la mouche, le moineau mange la fourmi, le loup mange l'agneau, le feu ne vit qu'en dévorant ce qu'il touche, et l'on appelle le

feu l'âme du monde. Qu'est-ce qu'un homme de plus ou de moins sur la terre? Crois-tu que Dieu les ait comptés et en sache le nombre? L'enfant qui naît prend la place de celui qui s'en va, et tout est dit. Ainsi ne te trouble pas la conscience, mon pauvre Landry, et dis à Bruno de ma part qu'il ferait mieux de lire Pantagruel et Gargantua que de perdre son temps à lire les lamentations de Jérémie. Quant à toi, j'ai vu avec plaisir que si tu ne lisais pas le bon Rabelais, tu pratiquais du moins les sages maximes de Panurge. Ce souper est excellent; la fille sans doute était jolie? Continue donc, mon brave, je suis sûr que les fantômes ne viendront pas te chercher à table ou troubler tes tête-à-tête avec Paschale.

— Sur ce point, dit Landry, vous avez raison. Je sais bien qu'il n'y a de sûr, après tout, que l'heure présente et qu'il faut en jouir. La vie s'en va comme un songe, et les ans passent aussi vite que la fumée qui sort d'un toit. Il faut donc tâcher d'égayer un peu les courts instants qui nous sont laissés. Aussi, sauf les moments où l'on n'est pas maître de soi, je vous avoue que j'ai plus peur des gens du roi que de Dieu et de ses anges, et que j'oublierais assez volontiers les fantômes, n'é-

tait une autre sottise que nous avons faite.

— Et laquelle? demanda M. de Sassenage.

— Parbleu! dit Landry, je parle de la frayeur qui nous a saisis au moment où nous entendîmes la voix de ce damné voyageur. Si nous avions été d'autres hommes, nous l'aurions envoyé chanter dans le torrent, au lieu de fuir et de lui laisser emporter l'enfant à notre barbe. Qui sait si nous ne les verrons pas reparaître l'un et l'autre, et si le cavalier n'a pas reconnu l'un de nous?

— Ah! pour le coup, dit M. de Sassenage, voilà qui est raisonner. J'aime mieux cela que tes contes bleus de revenants et tes prétendus remords. Mais puisque nous en sommes à parler de l'enfant, pourrais-tu me dire ce que tu ferais de lui maintenant, si Dieu dans sa bonté le mettait entre tes mains?

— Ma foi! monsieur le comte, dit Landry, je n'ai pas encore songé à cela. Mais j'avoue que j'ai toujours préféré ma sûreté à celle des autres.

M. de Sassenage parut satisfait de la réponse du veneur. Il quitta la table où il se trouvait, s'essuya les lèvres, et, s'approchant du feu, garda un moment le silence. Enfin, il frappa sur l'épaule de Landry.

— Je vois lui, dit-il, que tu es un homme de cœur et que nous nous entendrons mieux ensemble qu'avec ce rêveur de Bruno. Et pour te prouver la confiance que j'ai en toi, je t'apprendrai une chose que tu seras bien aise de savoir.

— Quoi donc? demanda Landry avec inquiétude, car l'air satisfait du comte lui semblait de mauvais augure.

— Voyons! cherche dans ton esprit. S'il y avait ici un sorcier, n'aurais-tu rien à lui demander?

— Certes! dit Landry après un instant de silence, je ne serais pas fâché de connaître d'avance l'heure de ma mort.

— Hé! hé! hé! dit M. de Sassenage, serait-ce pour déguerpir et ne pas payer ta dette, quand madame la mort, ta créancière, viendra frapper à ta porte? Hélas! mon pauvre Landry, tu aurais beau courir, passer les monts, passer les fleuves, monté sur le cheval le plus rapide de mes écuries, elle marcherait encore assez vîte pour arrêter ta monture par la bride et te désarçonner, quand elle en aurait la fantaisie. Toute aveugle qu'elle est, jamais personne n'a pu la duper, même les femmes, qui dupent tout le monde. Aussi, savoir ou ne pas savoir l'heure de sa mort est tout un. On

ne peut ni avancer ni retarder cet instant. Tout ce qu'on gagne à une semblable science, c'est de voir blanchir ses cheveux plus vite. Crois-moi donc, reste dans ton ignorance et occupe-toi de choses plus utiles. N'y a-t-il rien qui pique davantage ta curiosité?

— Je vous demande pardon, dit Landry; je donnerais bien un petit écu à celui qui pourrait me dire ce qui ce passe dans l'autre monde, quand on a mis la pierre sur nous.

— Pour cela, repartit le comte avec son rire sardonique, je puis te l'apprendre et ne te demanderai pas même un denier en retour. Je ne suis pas comme les savants qui font payer bien cher la science qu'ils n'ont pas, et vendent à prix d'or un peu d'air renfermé dans une vessie : je te donnerai, moi, la pure vérité. L'autre monde, vois-tu, ce sont les quatre planches de sapin entre lesquelles on t'enfermera un jour, si tu as le bonheur de n'être pas pendu en plein vent et mangé par les corbeaux. Ce qu'on fait dans ce monde-là? on y dort, et d'un sommeil sans rêves. Jamais on n'y a d'insomnies, ni de ces cauchemars qui te font tant de peur. La cloche aurait beau sonner à vos oreilles pendant l'éternité, elle ne vous réveille-

rait pas. Mais, trêve de sornettes! Te voilà retombé dans tes faiblesses de jolie femme, au moment même où je te croyais redevenu homme. Il s'agit bien de savoir ce que nous serons quand nous ne serons plus! Je m'inquiète autant de cela que d'une bouteille qui s'est cassée, et dont le vin s'est répandu à terre. Ce qui me touche, Pâques-soles! c'est bien un autre souci. Ne parlais-tu pas de l'enfant tout à l'heure?

— Oui, messire.

— Eh bien! reprit le comte de Sassenage, en appuyant sur chaque syllabe des mots qu'il prononçait, j'ai découvert sa trace.

— Plaît-il? s'écria Landry, en fixant sur M. de Sassenage ses yeux louches, vous dites?...

— Ne m'as-tu pas entendu? repartit le comte. A quoi bon me regarder avec cette figure qui ferait tourner le lait à une nourrice? Oui, j'ai découvert ses traces, au moment où j'y pensais le moins. Le ciel est si bon! il est venu à mon aide.

— Mais êtes-vous certain que vous ne vous trompiez pas? dit le veneur; nous avons usé nos guêtres sur toutes les routes pendant deux ans, sans pouvoir nous mettre un instant sur sa piste. J'ai peur, messire, que vous ne fassiez comme la

vieille Diane qui mord bien quand elle tient la bête par les oreilles, mais qui aboie toujours à faux.

— Tudieu! dit le comte, juge par toi-même si je suis un mauvais limier. Connais-tu le maréchal ferrant des Eygallades?

— Je le crois bien! dit Landry : c'est le vieux Merley. J'ai bu plus d'une fois pinte et chopine avec lui.

— Eh bien! reprit M. de Sassenage, tu avais sous la main une cornemuse dont tu n'as pas su jouer. Sans cela le vieux drôle t'aurait appris ce qu'il m'a appris à moi-même il y a un mois, pendant que je faisais ferrer mon cheval.

Landry secoua la tête d'un air incrédule.

— Et qu'a-t-il pu vous dire, ce vieux sourd? demanda-t-il. Pour moi, j'ai plus de confiance dans le bruit de son marteau que dans le bruit de ses paroles.

— Vraiment? dit le comte. Mais que penserais-tu si ce vieuxsourd t'avait raconté que, par une nuit de décembre, il y a seize ou dix-sept ans, un cavalier s'arrêta à sa porte pour faire ferrer son cheval.

— Il y a tant de gens qui voyagent la nuit.

— Sans doute, reprit M. de Sassenage; mais le cavalier portait sous son manteau un enfant de trois ans à demi mort de froid et tout couvert de sang.

Crois-tu que ce soit là une circonstance bien commune, et qu'on voie tous les jours des gens qui voyagent de la sorte?

— Malédiction! dit Landry, le vieux Merley sait-il quel était cet enfant?

— Pas le moins du monde, reprit le vieux gentilhomme; il ne connaît pas même le nom du cavalier qui est descendu chez lui en semblable équipage.

— Mais alors, dit Landry, à quoi vous a servi cette découverte?

— Pâques-soles, s'écria le comte en riant, j'étais né pour faire un diplomate, comme mon cousin le cardinal de Tournon. J'aurais embrouillé et débrouillé les affaires aussi bien que le plus rusé légat de la cour de Rome. A ma place, tu aurais jeté ta langue aux chiens et te serais contenté de trembler dans ta peau en attendant les événements; mais, Dieu merci! j'ai été plus avisé. Trois ou quatre questions, faites d'un air indifférent, m'en ont appris plus qu'il ne m'en fallait pour découvrir notre voleur d'enfant, eût-il été se cacher sous la robe de Jupiter.

— Mais enfin qu'avez-vous su, messire?

— J'ai su d'abord le nom du cheval que Merley

avait eu l'honneur de ferrer. C'était une vilaine jument à laquelle son maître paraissait fort attaché, et qu'il appelait Rosamonde.

— Ensuite?

— J'ai su ensuite que le cavalier était une espèce de géant au nez rouge, qui portait de hautes guêtres, comme les habitants du Valgodemard, et qui ne prononçait pas quatre mots sans les assaisonner d'un « ventre-mahom! » que Merley croit encore entendre à ses oreilles.

— Est-ce tout?

— Non, reprit le comte; l'homme en question, après avoir réchauffé le marmot et avoir partagé avec Rosamonde une pinte de vin chaud, est remonté en selle, a remercié le forgeron, et est parti au galop, sans payer ni le vin qui s'était bu ni les fers qu'il emportait.

— Mais enfin?

— Enfin je suis allé dans le Valgodemard. Là, j'ai fait boire les paysans, je les ai interrogés et n'ai pas tardé à découvrir un gentilhomme à la rouge trogne, dont le cheval s'appelle Rosamonde, qui jure par « ventre-mahom! » et laisse un créancier dans toutes les maisons où il s'arrête. Comprends-tu maintenant?

— Je comprends, dit Landry en se levant avec agitation. C'est lui ! Mais qu'a-t-il fait de l'enfant?

— Il l'a élevé comme son propre fils et l'a donné pour tel à tout le monde.

— Et ce fils, où est-il à cette heure?

— Ceci, dit le comte, est encore plus étrange que tout le reste. Tu veux savoir ou il est? Il est dans cette maison, sous le même toit qui nous couvre, et nous ne sommes séparés de lui que par quelques pans de mur et quelques cloisons de bois.

— Et son nom? demanda Landry, dont le trouble était au comble.

— Aymé Verd ! répondit M. de Sassenage.

— Corps de Christ! s'écria le veneur en se frappant le front, j'aurais dû m'en douter. Ainsi, poursuivit-il après un moment de silence, l'enfant de trois ans est à cette heure un archer vigoureux, et la main de Dieu l'a amené jusque sous le toit de ses pères!

— Comme tu le dis, repartit le comte.

— Et que prétendez-vous faire? murmura Landry en s'accoudant sur la table; je ne m'attendais pas à me trouver sitôt en face de lui, et j'avoue que j'aurais autant aimé ne rien savoir.

M. de Sassenage, sans faire attention à la perplexité de Landry, lui raconta en détail son entrevue avec l'archer dans l'auberge de Romans, et le refus formel qu'Aymé avait fait de s'éloigner de France. — Je ne vois, ajouta-t-il en terminant, qu'un moyen d'en finir.

— Et lequel? demanda Landry en cachant son visage dans ses mains.

— Lequel! lequel! reprit le comte, à coup sûr tu me comprends. Tu l'as deviné avant moi. Ces choses-là se pensent et ne se disent pas.

— Encore du sang! dit le veneur; il y en a pourtant assez de répandu comme cela; et je ne vois pas trop pourquoi je me mêlerais d'une affaire qui ne me regarde pas. Il m'en a déjà coûté assez d'avoir trempé mes doigts dans votre écuelle. Qu'ai-je à craindre, moi? Ce jeune homme ne me reprendra pas mes domaines. Madame de Montmaur n'est pas ma sœur. Le baron Renaud n'est pas mon neveu. Et quand on les chasserait du château, que m'importe? Qui que ce soit qui commande ici, il n'en faudra pas moins que je gagne ma vie à mener la meute, à dresser les chiens et à souffler dans la trompe. Quant à vous, c'est une autre affaire; vous avez tué l'autre, afin que vos

neveux fussent de grands seigneurs, au lieu de redevenir les fils d'un petit cadet mal famé. Arrangez-vous maintenant comme vous l'entendrez; je ne m'en mêle plus. Si votre soupe vous brûle, c'est vous qui l'aurez faite trop chaude.

— Allons donc, vieux sépulcre blanchi! dit le gentilhomme; vas-tu recommencer tes simagrées? Tu sais bien que ce n'est rien de tuer la louve, quand on laisse vivre les louveteaux.

— Mais, dit Landry, faites-en votre affaire; je n'ai rien à y gagner, moi.

— C'est très-bien! Je vois que tu veux rendre à César ce qui est à César, les biens de Montmaur à l'héritier, et ton cou au bourreau, à qui il appartient depuis longtemps. Tu veux attendre patiemment que ce digne jeune homme aille demander au parlement la poursuite des meurtriers de son père, que les gens du prévôt viennent frapper à ta porte, et qu'on t'enferme dans quelque geôle, jusqu'au jour où l'on te mettra à la torture, car on t'y mettra, cela est de règle, et ta déposition servira de preuve juridique contre toi-même. Pâques-soles! Bombardon, je te supposais plus de bon sens, et te croyais homme à manger le diable plutôt que de t'en laisser manger.

— Vous voulez m'effrayer, messire, dit Landry en pâlissant. Le mal n'est peut-être pas si grand que vous le faites. Peut-être le chevalier Verd ne connaît-il pas le véritable nom du jeune homme, et le jeune homme ne se connaît-il pas lui-même?

— Repose-toi là-dessus, reprit le comte en se versant à boire, et dors sur les deux oreilles. La chose est toute simple! C'est le hasard qui a conduit cet archer dans un château où il n'avait rien à faire ; c'est par un pur désintéressement qu'il a refusé les offres brillantes que je lui ai faites à Romans. Il n'a pas voulu devenir capitaine, mais c'est tout simplement pour rester archer. Çà ! maître nigaud, ajouta le comte, ne perdons pas le temps aux bagatelles de la porte : voici le jour qui s'avance. Où couche cet archer ?

— Avec son ami messire Gaspard, dit Landry d'une voix sourde; il n'y a rien à espérer de ce côté-là. Le jour, il est bien armé et se défendrait comme un sanglier.

— Eh bien! voyons, dit le comte, un chasseur comme toi a plus d'une ruse, et ne se laisse pas mettre aux abois par un daguet à qui les cornes commencent à pousser.

Landry réfléchit un moment.

— Puisqu'il le faut absolument, dit-il enfin avec embarras et en s'arrêtant après chaque phrase, puisque vous le jugez nécessaire.... puisqu'on ne peut pas faire mieux.... je sais une occasion propice.... où l'on pourrait.... où il serait possible.... où, si l'on voulait, si l'on était forcé....

— Passe, passe, dit le comte en éclatant de rire. A bon entendeur, demi-mot.

— Eh bien ! oui, reprit Landry, demain nous allons chasser le chamois dans le Vercors. Nous partirons, comme vous le savez, à dix heures du soir, afin de pouvoir prendre nos postes sur les crêtes les plus escarpées de la montagne. Au milieu de la nuit, on n'y voit guère; les chemins sont glissants. L'archer ne les a jamais suivis, le pied peut lui manquer; et, ma foi! quand il sera au fond du précipice.....

— Je comprends, dit le comte en regardant le veneur, qui était pâle et dont les lèvres tremblaient; tu es un homme d'expédients, et c'est merveille d'avoir affaire à toi. Allons, du courage, Landry, ajouta-t-il en prenant son manteau : c'est notre dernière épreuve. Nous verrons ensuite à régler nos comptes ensemble. Si une de mes fermes près des lacs pouvait te convenir, je ne dis pas

qu'il me soit impossible de te la donner en fief.

En parlant ainsi, le comte ouvrit la porte et descendit lentement les marches de l'escalier. Le ciel était sombre, quoiqu'il fût parsemé d'étoiles. Une gelée blanche couvrait les toits du château et les arbres de la cour.

— Allons! dit le comte, la chasse sera belle demain. Eh! eh! eh! ajouta-t-il avec son rire sardonique, nous verrons comment la Providence se tirera de là.

Comme pour servir de réponse à ce défi du sceptique vieillard, un éclat de rire plus sonore que le sien retentit tout à coup à ses oreilles. Il se retourna vivement, mais ne vit personne à ses côtés, si ce n'est le veneur qui faisait une assez triste mine.

— Il paraît qu'il y a de l'écho ici, dit-il en élevant la voix.

Au même instant, une femme d'assez haute taille, vêtue d'un large chapeau et armée d'un bâton plus grand qu'elle, passa comme une ombre dans la cour, et disparut au milieu des ténèbres.

— Qui est cette femme? dit le comte en tressaillant.

— Oh! ce n'est rien, dit Landry; c'est une vieille folle à qui madame de Montmaur donne l'hospi-

talité, et qui fait des réméages[7] pour les papistes. Elle a coutume de voyager la nuit, et rit souvent tout haut, comme vous l'avez entendue. Je suppose qu'elle se moque ainsi des bonnes gens qui lui donnent des écus pour aller à Notre-Dame de Vienne ou à Notre-Dame des Neiges.

M. de Sassenage se contenta de cette explication et s'éloigna bientôt, après avoir annoncé au veneur qu'il reviendrait le surlendemain pour embrasser madame de Montmaur et ses neveux. Lorsqu'il eut disparu dans l'ombre, Landry poussa un soupir, remonta dans sa chambre, se coucha tout habillé; mais nous ne saurions dire s'il réussit à s'endormir.

CHAPITRE XVI.

Départ pour la chasse.

Tandis que tu dors dans les bois,
Biche craintive,
Pour te mettre aux abois,
La chasse arrive.
J. Hogg.

La chasse aux chamois était, au seizième siècle, un des plaisirs favoris de la noblesse dauphinoise. De nos jours, ces animaux agiles ne se trouvent guère en France que dans les régions les plus hautes

du Briançonnais et au pied des glaciers des Alpes. Ils ne sont plus menacés que par quelques hardis montagnards qui hasardent dix fois leur vie pour le petit écu que le gantier leur donne en échange de la robe fauve d'un de ces légers quadrupèdes. Autrefois la race en était beaucoup plus nombreuse, on en rencontrait des bandes entières jusque dans le Diois, le Tricastin et le Vercors, surtout aux approches de l'hiver, moment où la neige et le froid les chassent du haut des Alpes vers des climats moins rigoureux. C'était alors dans les châteaux de la province une sorte de fête. On se réunissait par troupes, et l'on partait à la chute du jour, car il fallait faire une longue ascension sur les montagnes pour atteindre les vallées qui servaient de refuge aux chamois, et une des premières conditions d'une bonne chasse était d'occuper au point du jour tous les défilés, toutes les gorges par où ils pouvaient s'enfuir. Pendant une partie de la route, c'est-à-dire jusqu'au moment de la première halte, la chasse n'était qu'une promenade joyeuse, durant laquelle nulle contrainte n'était imposée aux chasseurs et à la compagnie élégante qui devait assister aux exploits du lendemain. Les gentilshommes chevauchaient

à côté des dames, tout en devisant avec elles, et ces conversations nocturnes n'étaient pas le moindre charme de l'expédition,

On ne se séparait ordinairement qu'après avoir atteint une espèce de grange ou de chalet, dans lequel les femmes devaient passer la nuit, et où l'on laissait aussi les chevaux et la meute. Quant aux chasseurs, après s'être réconfortés, ils partaient conduits par des guides sûrs, et grimpaient péniblement à travers les rochers et les précipices vers les sommets où ils devaient attendre le jour.

Tel était à peu près le voyage qu'allait faire la nombreuse compagnie réunie depuis le matin au château de Montmaur, lorsque le pont-levis s'abaissa devant elle et lui livra passage. Sept heures venaient de sonner, et comme la nuit était déjà profonde, des valets portant des flambeaux de résine marchaient en éclaireurs devant la cavalcade. Au premier rang des gentilshommes du voisinage qui s'étaient joints, avec leurs familles, à nos amis, trottait fièrement sur un petit genet le châtelain de Beauséjour, tandis que ses deux grandes filles, montées sur deux maigres haquenées, allaient l'amble à côté de lui. Le digne seigneur, qui, dès le matin, avait présenté ses héri-

tières aux archers, ne se sentait pas de joie en voyant Aymé Verd et Gaspard qui cheminaient à quelque distance, et causaient entre eux à voix basse comme s'ils se fussent fait des confidences réciproques. Il aimait à supposer que la beauté de Cunégonde et de Sigolène fournissait le thème d'un entretien si attachant. De semblables illusions sont assez communes aux parents qui se trouvent dans la situation du sire de Beauséjour. Ils s'imaginent volontiers que tout le monde a pour leur progéniture les mêmes yeux qu'ils ont pour elle, et voient un galant épris d'amour dans tout cavalier qui les salue avec un peu de courtoisie. On prétendra que M. de Jarniost, après les nombreux mécomptes qu'il avait éprouvés, aurait dû être plus sage. Mais l'Espérance est née, en ce monde, avant sa triste sœur l'Expérience, et les gens les plus sensés, dans toutes les occasions où ils trouvent plus de profit à se laisser conduire par l'aînée des deux sœurs, ne manquent pas de traiter la cadette de petite sotte, d'ignorante et de pataude. D'ailleurs l'Espérance, si elle ne pouvait plus se faire entendre nulle part, dans ce bas monde, trouverait encore accès à l'oreille d'un père qui a deux filles à marier.

Cependant les jeunes archers, quelque sensibles qu'ils eussent été aux charmes des héritières de Beauséjour, étaient loin de penser à elles en ce moment. Aymé Verd était tout occupé à gronder son ami pour la manière un peu trop leste dont il s'était comporté, pendant le jour, à l'égard d'Énoch Barbantane. — Votre frère, lui dit-il, respecte et honore cet homme qui, malgré ses ridicules et son zèle un peu outré, ne manque pas de solides vertus.

— Par saint Hugon! repartit Gaspard, vous voulez que je souffre patiemment un homme qui vient s'installer, lui et sa famille, dans le château de mon père, comme un hibou avec sa couvée dans le creux d'un chêne? Vous voulez que je souffre les airs qu'il se donne vis-à-vis de ma mère et de ma cousine? Ne l'avez-vous pas vu les gourmander comme un maître d'école qui châtie les petits garçons du village? Passe encore pour Blanche, qui est un enfant et qui a bec et ongles pour se défendre; mais ma mère! jour de Dieu! si un homme portant l'épée se permettait de la traiter de la sorte, je lui aurais bientôt fait avaler sa langue. Heureusement, ajouta Gaspard, Renaud n'est pour rien dans tout cela; il ne s'en aperçoit même pas;

mais je lui ouvrirai les yeux, et alors vous verrez que les choses prendront une autre tournure. Mais, comme dit le philosophe, à une autre fois les affaires sérieuses! Il faut que je demande à Jolyot ce que c'est que cette chasse aux chamois; souffrez donc, bel ami, que je vous quitte un moment.

En parlant ainsi, Gaspard piqua des deux, et laissa Aymé Verd abandonné à lui-même. M. de Jarniost, qui observait les deux amis du coin de l'œil, ne put retenir un mouvement d'inquiétude en les voyant se tourner brusquement le dos. Il était à craindre que cette séparation n'eût d'autre cause qu'une fâcheuse rivalité entre les archers, dont le choix s'était peut-être fixé malencontreusement sur l'une de ses filles à l'exclusion de l'autre. Il voulut aussitôt rétablir la bonne harmonie entre les deux rivaux, et se hâta de rejoindre Gaspard qu'il croyait être le moins difficile à conduire.

Aymé Verd, pourtant, s'était rapproché d'un groupe de cavaliers, en avant desquels marchaient Blanche de Sassenage et Renaud de Montmaur. Sans qu'il pût bien s'en rendre compte, il éprouvait une contrariété assez vive en voyant l'assiduité du baron auprès de sa belle cousine. On peut croire que l'impossibilité où il se trouvait

de percer le mystère de Romans n'était pas la seule cause de ce dépit. Une jalousie secrète y avait peut-être une part plus grande qu'on n'aurait dû l'attendre du prudent conseiller de Gaspard. Aymé, en effet, sentait son cœur se serrer chaque fois qu'il voyait le jeune baron se pencher vers Blanche, rire et causer avec elle, ou, dans les endroits difficiles de la route, lui tendre la main pour lui servir d'appui. Que l'amour eût fait, en une semaine, tant de chemin dans le cœur d'un sage, c'est ce qui n'étonnera, sans doute, aucune de nos charmantes lectrices, car nous aimons à croire qu'elles sont toutes accoutumées à des triomphes aussi rapides et aussi glorieux. D'ailleurs, en ce qui concerne notre héros, outre les charmes, l'esprit et la grâce que possédait incontestablement mademoiselle de Sassenage, et qui avaient fait sur lui une impression profonde, il avait pour l'aimer une autre raison, si toutefois l'on a besoin de raisons pour aimer. La première entrevue qu'il avait eue avec elle dans l'auberge du Dauphin avait quelque chose d'étrange et de mystérieux qui avait fait sur lui une vive impression. Il avait souvent songé à l'apparition de Blanche dans la salle obscure de l'hôtellerie, au trouble de la jeune fille,

trouble auquel il lui semblait parfois qu'il n'était pas étranger, et peu à peu, comme cela arrive toujours en pareil cas, l'image de mademoiselle de Sassenage lui faisant oublier tous les événements qui avaient été le premier objet de sa préoccupation, il avait fini par ne plus penser qu'à elle.

Il suivit donc, le cœur marri, l'amazone et son grave compagnon, espérant que quelque incident du voyage viendrait enfin les séparer; mais il eut la mortification d'attendre longtemps en vain. Ce qui l'affligea plus encore que l'attente, ce fut de voir que l'insouciante amazone riait follement avec son cousin, et n'avait pas daigné tourner une seule fois la tête du côté du pauvre archer. A la fin, cependant, une légère altercation, survenue entre quelques gentilshommes sur une question de vénerie, attira l'attention de Renaud. Il prêta l'oreille, et entendant professer une doctrine qu'il croyait contraire aux vrais principes de l'art, il salua brusquement sa cousine, et alla prêter aux discoureurs le tribut de son expérience et de ses lumières. Le cœur de l'archer battit aussitôt avec violence. L'occasion tant souhaitée se présentait à lui : Blanche était seule; il n'en était séparé que de quelques pas. Notre ami lâcha la bride à son

coursier, avec l'assurance qu'il allait enfin se trouver en tête à tête avec mademoiselle de Sassenage; mais, au même instant, M. de Jarniost se plaça auprès de lui, et saisit d'une main ferme la bride de son cheval.

— Enchanté de faire route avec vous, mon cher ami! lui dit-il. Les gens sensés m'ont toujours mieux convenu que les jeunes fous qui nous entourent. Ce cher Gaspard, entre autres, a grand besoin que le mariage vienne lui mettre un peu de plomb dans la tête, car je n'ai jamais vu de cerveau plus léger. Mais qu'avez-vous donc à piquer de la sorte votre cheval? ajouta M. de Jarniost, qui tremblait de voir l'archer lui échapper. Est-ce pour montrer à ces dames que vous êtes un habile cavalier? C'est un désir très-louable et que j'approuve fort. Mes filles elles-même, comme vous pouvez en juger par vos yeux, manient à merveille un destrier, et ne se tiennent pas en selle à la façon de certaines de leurs compagnes, qu'on prendrait pour de vrais manches à balai ou pour des sacs de mouture que l'âne porte au moulin. Mais, prenez garde; il ne faut pas que l'envie de plaire vous expose à vous rompre le cou.

— Je vous demande pardon, messire, interrom-

pit Aymé Verd désespéré; mais je voudrais.....

— Comme je vous le disais, mon jeune ami, reprit le châtelain, sans prendre garde à la désolation de l'archer, il est temps que Gaspard songe sérieusement à prendre femme. Un garçon, voyez-vous, est bien l'être le plus à plaindre qu'il y ait en ce bas-monde. Il est comme l'oiseau sur la branche, il ne tient à rien, et le moindre vent l'emporte à tous les diables, comme la feuille sèche tombée de l'arbre. Il n'a point de foyers, de dieux lares, comme parle maître Gaschet, le précepteur de mes chères filles; il est un jour ici, un autre là; son lit est tantôt de plumes, tantôt de pierres; tantôt sa soupe est trop salée, tantôt elle est fade; jamais son dîner n'est cuit à point, et le pis de la chose, c'est qu'il ne peut s'en prendre à personne de tous ses ennuis. Par saint Wilfrid, le modèle des époux, quand on a une ménagère, on a du moins la consolation de faire retomber sur elle la colère que vous causent les contre-temps de la vie. On la gronde à son aise, on la rudoie, quelques-uns même vont jusqu'à lui frotter les épaules avec du bois vert, ce qui, disent-ils, est une grande douceur. Je suis loin, messire, vous l'entendez bien, d'approuver des procédés si peu chevaleresques;

mais que voulez-vous? c'est là proprement ce qui s'appelle partager les peines de l'existence.

— Peste soit du bavard! pensa Aymé Verd. Est-ce qu'il n'aura pas bientôt fini? Vous avez raison, messire, ajouta-t-il tout haut avec impatience ; je suis tout à fait de votre avis. Mais permettez-moi...

— Oui, mon cher ami, continua l'impitoyable châtelain sans lâcher la bride du cheval de son compagnon ; comme vous le dites fort bien, il n'y a pas au monde d'état plus déplorable pour un homme que celui du célibat. Tandis que chez les époux le feu flambe toujours, tandis qu'on y rit et qu'on y babille du matin au soir et du soir au matin, tandis qu'on s'y brouille et qu'on s'y débrouille dix fois par jour, ce qui est tout contentement. Chez les garçons, au contraire, tout est silencieux, tout est morne depuis le jour des Rois jusqu'à la Saint-Silvestre, car il n'y a que les fous qui parlent seuls et que les savants qui puissent se contredire eux-mêmes. Le pauvre diable de célibataire en rentrant au logis trouve tout froid, la table, le foyer et le lit, révérence gardée. Il mange à la hâte, se chauffe en soufflant dans ses doigts et se couche en grelottant.

Aymé Verd, quelque distrait qu'il fut, quel-

que dépit qu'il éprouvât, ne put s'empêcher de sourire, ce qui parut de bon augure au vieux gentilhomme qui continua de plus belle.

— Eh ! mon cher enfant, dit-il avec chaleur, si ces pauvres garçons se trouvent si mal chez eux, qu'est-ce donc lorsqu'ils mettent le pied chez les autres. Le plus souvent on leur ferme la porte au nez comme à des larrons qui cherchent à dérober le bien d'autrui ; car leur espèce, soit dit entre nous, est assez mal famée. Les invite-t-on à dîner par hasard, on les place, et pour cause, à côté de quelque douairière qui leur parle du temps passé de manière à leur faire trouver, hélas ! bien long et bien ennuyeux le temps présent. Mais c'est le moindre des inconvénients attachés au célibat, mon cher enfant. Un de vos amis se marie-t-il ; je dis de ces amis comme il y en a peu, avec lequel on mettait tout en commun, bourse, gaieté, plaisir et tout ce qui s'en suit. Le jour des noces, vous servez de garçon d'honneur, vous faites partie de la fête ; il vous semble que vous vous mariez aussi ; mais le lendemain c'est une autre chanson. Le cher ami commence par vous faire la mine longue ; petit à petit il devient froid comme glace ; un mois après il ne vous connaît plus. Mais pas-

sons; un ami perdu, un autre de retrouvé; il ne manque pas d'ânes à la foire. Vous en trouvez justement un autre qui vous fait oublier le premier, suivant le cours naturel des choses de ce monde; mais celui-là ne tarde pas aussi à se marier, car c'est par là que tout homme finit et que les sages devraient commencer. Bon! Quand il est en ménage, il n'a pas les mêmes scrupules que tant d'autres, et vous admet sans façon sous son toit. Très-bien! Mais c'est justement là que je vous attendais, mon cher ami. Vous voyez tous les jours l'heureux couple couler des jours tranquilles que la Parque file avec l'or et la soie; vous les voyez s'embrasser tendrement, se dire de douces paroles, et vous êtes là comme Tantale au milieu des eaux dont il ne pouvait pas même boire une goutte. Que pensez-vous de ce tableau? Êtes-vous disposé à figurer au coin de la cheminée, comme un magot de la Chine, et à être la risée des époux qui entre eux font des gorges chaudes de ces pauvres garçons transis? Croyez-moi, laissez le célibat aux moines qui ont fait vœu de mener une vie pénitente et qui font leur purgatoire en ce monde. Ils veulent expier leurs fautes de jeunesse; pour cela ils restent garçons. Ma foi! la punition est un

peu rude, mais après tout elle les mènera droit au paradis; cela vaut bien quelque sacrifice. Quant aux gens qui restent dans le siècle, benêts sont ceux qui se condamnent au martyre, tandis que d'un mot, avec un « oui » bien articulé, ils pourraient se procurer le paradis sur terre, à savoir bonne femme, bonne table et bon gîte.

Nous aimons à croire que la longue tirade du châtelain n'aura pas fait éprouver au lecteur le même supplice qu'endura en l'écoutant notre ami Aymé Verd. Quoi qu'il en soit, le brave archer eut beau éperonner son cheval, faire des écarts à droite et à gauche, il ne put échapper à son tenace interlocuteur, et l'on arriva au chalet avant que ce dernier eût lâché prise et épuisé sa verve sur les inconvénients du célibat.

Les chasseurs s'arrêtèrent environ une heure dans la grange, où une collation avait été préparée par les ordres du baron de Bouvante, seigneur de ces âpres vallées.

Le moment était venu d'assigner à chacun le poste qu'il devait aller occuper pendant la nuit. Or, ce n'était pas une chose facile, car toutes les positions n'étaient pas également favorables, et quelques-unes même n'étaient pas sans danger. Ce-

pendant on finit par s'entendre. Tous les chasseurs furent répartis deux à deux sur les divers points de l'affût, Renaud avec son frère, M. de Jarniost avec Aymé Verd qu'il avait, pour ainsi dire, accaparé malgré lui, et les autres gentilshommes suivant leur convenance et leur goût. Il ne resta plus bientôt qu'une seule position à garnir. C'était un passage situé dans la partie la plus escarpée du Vercors, et connu dans le pays sous le nom de Col de l'Epervier. Les chamois n'y passaient guère que lorsque le poste n'était pas gardé, ce qui faisait que les vieux chasseurs ne se souciaient pas d'aller faire le pied de grue dans cette embuscade. Ils abandonnaient volontiers la corvée aux jeunes gens, d'autant plus que la route qui menait au Col était regardée comme la plus périlleuse de la contrée. Mais si le danger n'effrayait pas ces derniers, ils n'étaient pas insensibles, comme on peut le croire, à l'idée de passer tout un grand jour de chasse sans brûler une seule amorce; aussi avaient-ils coutume de tirer au sort quels seraient ceux d'entre eux qui iraient faire sentinelle sur ce maudit rocher. Par malheur, quelques années avant l'époque de notre histoire, il arriva que l'un des deux gentilshommes ainsi désignés par le sort fit

fausse route, tomba au fond d'un précipice et se cassa les reins. Depuis ce temps, on prit des précautions pour empêcher qu'un pareil accident ne se renouvelât. On décida qu'un seul chasseur irait désormais occuper le Col de l'Epervier, en compagnie d'un vieux braconnier de la contrée qui lui servirait de guide, et auquel on accorderait le privilége de choisir lui-même parmi les jeunes gens celui qui serait le plus en état de suivre ses traces.

Les choses se passaient ainsi depuis longtemps et il y avait lieu de croire qu'elles suivraient, cette nuit-là, leur cours ordinaire. Cependant, lorsque les chasseurs étaient arrivés au chalet, ils n'y avaient pas trouvé le braconnier. Cette circonstance n'étonna personne, quoique le vieux Mathurin fût ordinairement plus exact au rendez-vous. On supposa qu'il ne tarderait pas à venir, et l'on se mit à table en l'attendant. Mais le souper toucha à sa fin, avant que Mathurin eût paru.

— Cela est singulier ! dit Renaud. Est-ce qu'on n'aurait pas averti ce bonhomme ? J'en avais chargé Jolyot.

— J'y suis allé messire, répondit le valet, et par saint Hubert... ou plutôt, car je me trompe, par

saint rien du tout, le vieux drôle avait promis d'être ici avant neuf heures.

— Il en est dix, fit observer M. de Jarniost, et il serait temps de partir.

— Que faire? dit Renaud; connais-tu le Col, Jolyot, et pourrais-tu servir de guide?

Jolyot était un garçon prudent, qui tenait à sa peau de vilain autant qu'un grand seigneur peut tenir à la sienne. Il répondit donc qu'il était hors d'état de conduire personne sur cette route, si ce n'est ceux qui auraient envie d'apprendre à faire un saut de carpe dans quelque torrent de la vallée.

— Par saint Hugon! dit Gaspard avec sa présomption ordinaire, vous n'avez qu'à m'indiquer le chemin, et je gage trente écus que j'arriverai au Col de l'Epervier, avant que vous ayez seulement fait la moitié de votre route.

— Ah! mon jeune ami, s'écria aussitôt le châtelain de Beauséjour, je ne vous conseille pas de faire une pareille folie, si vous avez dessein de vous marier cette année. Ce pauvre Tézenas qui s'est tué, il y a cinq ans, était justement à la veille de ses noces. Avez-vous envie de faire comme lui?

— Ma foi! dit Gaspard, il a peut-être mieux fait de se jeter la tête la première dans le gouffre que

de prendre femme. Il y a bien des gens qui pensent comme lui, s'ils n'agissent pas de même. Quant à moi, pour peu que le voyage en question préserve du mariage, vive Dieu! je veux le faire.

— Quelle mauvaise tête! murmura entre ses dents le sire de Beauséjour.

— D'ailleurs, reprit Gaspard en vidant son verre, on dit qu'il y a une aventure à tenter là-haut; va donc pour le Col de l'Epervier!

— Et où avez-vous appris à marcher au bord des précipices? repartit Renaud avec vivacité. Avez-vous envie de vous rompre le cou? ou bien n'est-ce que le désir de vous séparer de moi, qui vous porte à abandonner l'affût où nous devions rester ensemble?

— Le prenez-vous sur ce ton, mon frère? dit Gaspard. Qu'il n'en soit donc plus question. Par saint André! je n'avais pas dessein de vous faire la moindre peine.

En ce moment maître Landry, qui, pendant tout le souper, n'avait pas paru dans la salle, se présenta à la porte du chalet. Il était pâle et essoufflé comme un homme qui vient de faire une longue course.

— D'où viens-tu, Landry? lui demanda son maître.

Le veneur, avant de répondre, promena les yeux sur les chasseurs, comme pour s'assurer qu'il n'en manquait aucun; il sembla éprouver une satisfaction secrète lorsqu'il vit Aymé Verd encore assis entre Sigolène et M. de Jarniost.

— Je viens de chez le braconnier, messire, dit-il enfin.

— A merveille! dit Renaud; je reconnais là ton zèle. Eh bien! t'a-t-il suivi?

— Non, messire; le pauvre Mathurin a été obligé de partir ce soir en toute hâte pour Grenoble. Il paraît que le messager du pays lui a apporté de mauvaises nouvelles de son fils, qui apprend la ganterie rue des Cordeliers. J'ai eu beau faire, je n'ai pu le retenir.

— Tiens! c'est drôle! pensa Jolyot. Maître Landry chante faux comme une trompe fêlée. Je gagerais qu'il fait un mensonge.

— Qui donc ira au Col de l'Épervier? demanda le baron de Montmaur.

— Si vous me le permettez, messire, reprit le veneur, je laisserai la meute à Jolyot, et je prendrai la place de Mathurin.

— Ah! pour le coup, dit Jolyot, charmé de la confiance que lui montrait le veneur, c'est bien

parler, maître Landry! Vous êtes un brave homme! Vous me demandez toujours un petit louveteau pour l'apprivoiser; vous en aurez un, maître Landry, et avant qu'il soit huit jours. Que voulez-vous? ajouta Jolyot en se tournant vers ses camarades ; il aime les louveteaux, le veneur. C'est son goût à ce brave homme.

En faisant au baron l'offre de remplacer Mathurin, Landry était sûr d'avance de n'être pas refusé, car il savait que le dernier piqueur peut conduire les chiens sur les fumées du chamois aussi bien que le veneur le plus habile. Aussi, personne n'ayant élevé de réclamations contre cette proposition, maître Landry s'avança au milieu de la chambre, afin de choisir son compagnon de route.

— Halte là! dit un vieux chasseur sur qui l'œil droit du veneur avait paru s'arrêter, vous savez que les gens mariés sont de droit exempts de cette corvée.

— Ce qui prouve, ajouta M. de Jarniost en s'adressant à Aymé Verd, que le mariage est toujours utile à quelque chose.

— Malepeste! s'écria aussitôt un jeune cavalier que Landry semblait contempler de son œil gauche, ne pourrait-on pas, messieurs, mettre tous

nos noms dans un chapeau et en faire tirer un au hasard par une de ces dames.

— On voit bien, Hervé, que vous êtes encore étranger à nos usages, répliqua Renaud. Laissez faire mon veneur; il va choisir le plus leste d'entre nous : ce choix-là vaut mieux que celui d'un sort aveugle.

— Sans doute! dit Jolyot : ce sera le choix d'un sort louche.

Pendant cet entretien, maître Landry continuait de passer en revue les jeunes gentilshommes de la compagnie. Quoique sa résolution fût sans doute déjà arrêtée dans son esprit, il paraissait embarrassé et baissait les yeux toutes les fois qu'il approchait d'Aymé Verd. Enfin il s'avança vers Renaud et lui dit, d'une voix sourde, qu'il ne voyait personne dans l'assemblée qui fût plus en état que l'ami de Gaspard de faire route avec lui.

— Et c'est à moi que vous dites cela, maître Landry? répondit le baron étonné. Adressez-vous à lui, ou plutôt nommez-le, et je m'assure qu'il se fera un plaisir de vous accompagner.

— Un moment! dit Gaspard, un moment! Y a-t-il vraiment du danger dans ce voyage? Par saint

Hugon! j'irais moi-même dix fois, s'il le fallait, plutôt que de le laisser partir.

— Ne vous inquiétez pas, messire dit Landry avec une secrète impatience; le chemin du Col n'est guère plus difficile que celui du poste où vous allez. Les bergers le fréquentent tous les jours. D'ailleurs, je suis là pour prêter la main à votre ami en cas de besoin.

— Vraiment! s'écria M. de Jarniost, qui était accouru de l'autre bout de la table, et qui tremblait déjà de se voir séparé de l'archer. Vous n'êtes pas gêné, maître Landry : vous disposez des gens à votre guise, sans même les consulter. Pour moi, je déclare ici que je m'oppose formellement au départ de ce jeune gentilhomme.

— Et de quel droit, s'il vous plaît? demanda en riant l'un des chasseurs.

— De quel droit!... de quel droit!.... murmura le châtelain de Beauséjour; que vous importe? Manque-t-il ici de gens qui connaissent ce maudit pays, et ne devraient pas attendre qu'on les priât, pour accompagner le veneur?

— Mais, mon cher monsieur, dit le chasseur, maître Landry était libre de choisir. Il n'est plus temps de revenir sur ce qui est fait. Vous n'au-

riez pas réclamé si le sort était tombé sur un autre.

— Fi ! s'écria M. de Jarniost d'un ton animé. Il ya un étranger parmi nous, et c'est lui que vous envoyez au plus mauvais point de l'affût ! Est-ce là remplir les devoirs de la vieille hospitalité dauphinoise, je vous le demande, messieurs? Voudriez-vous qu'on agît ainsi à votre égard, si vous alliez chasser en Vallouise ou dans le Champsaur.

Ces raisons, fortement appuyées par Gaspard et par Renaud, auraient sans doute ébranlé la compagnie; déjà même le veneur commençait à craindre que sa victime n'échappât au réseau dans lequel il l'avait enveloppée, et M. de Jarniost croyait avoir ressaisi sa proie, lorsqu'Aymé Verd, attiré par le bruit de la dispute, s'avança au milieu du cercle, et pria ses amis de vouloir bien le laisser parler.

— Messieurs, dit-il, je suppose que mon avis doit avoir quelque poids dans ce débat.

— Sans doute ! sans doute ! dirent à la fois tous les chasseurs.

— Je désire, reprit Aymé Verd, qu'on me traite comme un enfant du pays : c'est le plus grand honneur que vous puissiez me faire. Ne m'inter-

rompez pas, Gaspard. Le premier devoir d'un gentilhomme est de se conformer aux usages du pays dans lequel il se trouve : c'est là du moins une vieille maxime du Valgademard.

— Mais, mon cher ami, s'écria M. de Jarniost stupéfait, la nuit est noire comme la gueule du loup, et vous ne connaissez pas nos montagnes.

— Rassurez-vous, messire, reprit Aymé en souriant; j'ai été élevé dans des montagnes plus âpres que les vôtres, et suis accoutumé à braver les dangers qu'un pareil voyage peut offrir. Je partirai donc avec maître Landry.

Ces paroles concilièrent à Aymé Verd tous les suffrages de l'assemblée. Les jeunes gens ne pouvaient lui savoir mauvais gré d'une résolution qui les mettait à l'abri d'un nouveau choix du veneur; les gens plus âgés étaient charmés du respect que notre héros avait montré pour les usages du pays. Quant aux dames, il est rare qu'elles voient d'un œil indifférent le courage uni à la modestie. Aussi applaudirent-elles du geste et de la voix. Blanche seule ne dit rien; mais Renaud, qui la regarda en ce moment, crut s'apercevoir qu'elle rougissait.

Cependant l'heure du départ était arrivée. Cha-

cun se disposa à gagner son poste. Aymé Verd lui-même se munit de crampons de fer, s'arma d'un bâton aigu destiné à entrer dans les crevasses des rochers et à servir d'appui dans les endroits difficiles. Il s'enveloppa ensuite dans un bon manteau et appela le veneur. Mais Landry était déjà sorti. Aymé le trouva à la porte de la grange, discutant d'une manière assez vive avec un jeune paysan, dans lequel notre ami reconnut avec surprise son domestique Genest.

— Eh bien! cria-t-il, partons-nous?

— A l'instant, messire, répliqua le veneur; mais faites donc entendre raison à cet entêté montagnard qui veut à toute force venir avec nous.

— Par Notre-Dame des Neiges! dit Genest, j'ai promis au baron de Rochelerpt de ne pas vous quitter, messire, et ce ne sera pas un vieux bouc écorné des basses vallées qui pourra me barrer le chemin.

— A Dieu ne plaise qu'on vous arrête! répliqua Landry. Tous les chemins vous sont ouverts; ce n'est pas moi qui mettrai mes chiens sur vos fumées pour vous ramener. Vous êtes comme les belettes, dont la peau même ne peut servir à rien.

— Tout le monde heureusement ne pense pas comme vous, maître Landry, riposta le montagnard; tout le monde ne me regarde pas d'un mauvais œil, comme vous le faites en ce moment.

Aymé Verd mit fin à cette dispute en ordonnant à son domestique de rester au chalet. — Je n'ai pas besoin de vous, lui dit-il; demeurez ici avec Jolyot que vous aiderez demain à conduire la meute.

Genest eut quelque envie d'insister, mais le ton décidé de son jeune maître lui fit comprendre qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'obéir. Il alla donc retrouver son ami Jolyot qui, assis auprès d'un bon feu, contait de joyeuses histoires aux piqueurs, et laissa Aymé Verd s'éloigner au milieu des ténèbres, guidé par le veneur silencieux.

CHAPITRE XVII.

La Veillée.

Je suis pressée ; il faut que je m'en aille ;
C'est aujourd'hui que l'on fait la semaille.
Mais quant à vous, ma sœur, retenez bien
Ce que je dis, et n'en oubliez rien.
La joyeuse Paysanne.

L'intérieur du chalet offrait en ce moment un spectacle curieux et animé. Dans la plus vaste des deux pièces qui composaient l'habitation étaient rangées en cercle autour du foyer quelques-unes des dames qui avaient accompagné les chasseurs. Les autres, s'enveloppant dans leurs mantes, s'étaient couchées sur les meules de foin qu'on avait préparées pour leur servir de lit. On pense bien que celles qui veillaient encore étaient précisément les plus jeunes et les plus aimables de la troupe. A ce double titre, Cunégonde et Sigolène de Jarniost s'étaient crues obligées de prendre place à côté de Blanche de Sassenage, car elles n'étaient pas plus disposées l'une que l'autre à cacher les attraits dont la nature les avait douées, et à abandonner la part que toute

femme bien élevée aime à prendre dans une conversation intéressante. Cunégonde pensait n'avoir rien à perdre au parallèle qui ne manquerait pas de s'établir entre elle et ses voisines. Elle n'était pas de ces filles qui comptent les années sur leurs doigts et savent au juste l'âge qu'elles ont. Le temps avait passé si vite pour elle, qu'elle se croyait encore à la fleur de son printemps. Elle s'attendait chaque jour à se voir enlever par quelque Amadis ou quelque Palamède, et ne s'apercevait pas qu'elle vivait dans la même attente, depuis tantôt deux lustres. Une jeune femme de seize ans, pour peu qu'elle eût un enfant en nourrice, lui faisait l'effet d'être pour le moins sa grand'mère. Elle marchait l'égale de toutes les jouvencelles du pays, sur lesquelles d'ailleurs elle l'emportait par la culture de l'esprit et la maturité de l'expérience. Personne en effet n'avait lu plus de romans de chevalerie et n'était plus au courant des règles que doit suivre une passion bien ordonnée. Elle savait par cœur tous les arrêts de la Cour d'amour tenue à Aix par la reine de Provence, et eût été elle-même un des juges les plus compétents en la matière, quoique, à son grand regret, elle ne l'eût étudiée qu'en théorie. Elle était assise, en ce moment, à la droite

de Blanche, la tête nonchalamment penchée sur son épaule, parlant du bout des lèvres, les yeux à demi fermés, et tenant sur ses genoux un exemplaire des *Églogues* de Pierre de Ronsard.

Quant à Sigolène, elle était tout l'opposé de sa sœur aînée. Il y avait entre elles autant de différence qu'entre un livre de compte tenu par doit et avoir, et le précieux volume sur lequel Cunégonde jetait de temps à autre un regard sentimental. Sigolène était bien la personne du monde la moins faite pour servir d'héroïne à une aventure amoureuse. Elle avait vu la vie, non sous son côté brillant et poétique, mais sous son côté positif. Rien qu'à sa taille replète, à son visage arrondi et à sa mise sans façon, on devinait en elle une de ces prosaïques ménagères dont le cerveau travaille moins que les doigts et qui n'estiment rien tant que l'ordre, l'économie et les autres vertus domestiques. Aussi avait-elle apporté au chalet un bas commencé qu'elle tricotait, en ce moment, à la clarté du foyer. On se tromperait, cependant, si l'on s'imaginait qu'elle fût tout à fait exempte des soucis et des illusions qui tourmentent les filles, lorsqu'elles sont arrivées à un certain âge. Loin de là! Sigolène soupirait après un mari avec

la même ardeur que sa sœur aînée. Elle avait aussi ses chimères ; car ici-bas tout le monde a les siennes, même les gens qui font profession de n'en point avoir. Elle se plaisait à se voir d'avance à la tête d'un ménage, commandant à de nombreux serviteurs, tenant la clef des armoires, ordonnant tout à son gré, sans être obligée, comme elle l'était à Beauséjour, de retourner sept fois un écu dans sa main, avant de le changer en petite monnaie. Elle ne se croyait, du reste, nullement déplacée parmi ses jeunes compagnes, qu'elle défiait toutes intérieurement de savoir accommoder un civet, faire des confitures et couler la lessive aussi bien qu'elle.

Telles étaient les deux filles majeures qui donnaient tant de tintouin et coûtaient tant de pas au châtelain de Beauséjour. Derrière elles se tenait gravement debout un personnage dont nous n'avons pas encore parlé, et qui mérite cependant d'attirer notre attention. Il suivait du geste et des yeux tous leurs mouvements, remplissant, en quelque sorte à leur égard, le rôle d'un satellite qui tournerait autour de deux brillantes planètes. On le voyait figurer de la même manière dans toutes les occasions où les demoiselles de Jarniost

devaient paraître en nombreuse compagnie. C'était tout simplement leur précepteur. Maître Jérôme Gaschet était un homme d'environ quarante ans, vêtu à peu près comme un paysan du Valentinois, et qu'à son air de suffisance pédantesque il était aisé de reconnaître pour un de ces dignes magisters campagnards qui allaient de village en village, de château en château, répandre à peu de frais les lumières de la science. Il était bien connu dans tout le pays, depuis la Lyonne jusqu'au Riousset, tant pour sa belle plume que pour son exactitude merveilleuse. Dans le fait, personne ne tournait mieux que lui une lettre majuscule, soit gothique, soit bâtarde. Quant à sa ponctualité, elle était telle, que les paysans de la contrée ne consultaient pas, après le soleil, d'autre horloge que lui. Dès qu'ils entendaient trotter son âne devant leurs portes, ils devinaient à coup sûr l'heure qu'il était, et arrangeaient leur besogne en conséquence. Cette régularité était d'autant plus exemplaire que maître Jérôme n'eût pas dédaigné plus qu'un autre de s'arrêter en chemin pour deviser un moment avec les commères du pays. Mais on rabattra quelque peu de l'estime qu'on aurait pu concevoir pour lui à ce sujet, lorsqu'on saura que le

plus net de son salaire consistait dans le modeste repas qui l'attendait chez chacun de ses élèves. Lorsque, par aventure, il arrivait trop tard, le repas était terminé, la table essuyée et la marmite froide; il était alors réduit à donner sa leçon l'estomac vide, et à aller chercher ensuite à trois lieues de là un déjeuner qui arrivait juste à l'heure du souper. Aussi cela se renouvelait-il bien rarement, au grand déplaisir de M. de Jarniost, qui n'avait d'autres ressources contre l'appétit vorace du pédagogue et de son âne, que de faire sonner la cloche du dîner un peu avant le moment où ces deux convives devaient paraître. Nous laissons juger au lecteur du désappointement du bon Jérôme, lorsque, se trouvant encore à une certaine distance du manoir, il entendait tout à coup retentir au loin la cloche fatale. Aussitôt il piquait des deux : son âne, reconnaissant le son de l'airain, prenait des ailes, et justifiait, par sa vélocité, le nom de Pégase que lui avait donné son maître. Mais tous les efforts étaient inutiles. En entrant dans la cour, l'escholier avait la douleur d'apercevoir son ennemi debout sur le perron de la salle à manger, riant et satisfait comme un homme qui sort de table. Pour prévenir de

semblables catastrophes, le prudent Gaschet ne voyait d'autre remède que d'avancer de son côté l'aiguille de sa montre et d'arriver à Beauséjour de manière à déconcerter tous les calculs du gentilhomme besoigneux. De là naissaient des contestations dans lesquelles le châtelain n'avait pas toujours l'avantage. Il avait beau s'en prendre tantôt à la bête, tantôt à l'homme, il était réduit en fin de compte à les héberger tous deux, et se contentait, pour toute vengeance, de dire entre ses dents que maître Pégase et maître Jérôme étaient deux savants de la même force, deux ânes aussi entêtés l'un que l'autre. En cela il ne se trompait pas de beaucoup, et ne disait, d'ailleurs, que ce qu'il pensait. L'escholier avait fait son éducation à peu près comme l'illustre docteur Humberwhite, c'est-à-dire en apprenant par cœur quelques volumes dépareillés qu'il avait achetés d'un colporteur. Le premier de ces ouvrages était un traité sur les *Vertus secrètes et mirifiques des plantes ;* le second, une *Histoire des Mèdes ;* le troisième, une traduction des *Métamorphoses d'Ovide,* avec le texte en regard; les autres avaient dû jadis faire partie de la bibliothèque d'un savant clerc; c'étaient des dissertations sur les questions les plus ardues de la mé-

taphysique des écoles et des conjectures plus ou moins dogmatiques sur toutes les sciences. La lecture assidue de ces livres qui, pour la plupart, n'avaient pas besoin d'être incomplets pour être obscurs, avait dû, comme on le pense bien, embrouiller singulièrement les idées, d'abord assez simples, du pauvre homme. Il était, en cela, semblable au digne vicaire de Kerkamorow, que la nature avait pourvu d'assez bons yeux, mais qui, pour faire comme son recteur, acheta un jour chez un marchand de ferraille une paire de besicles. Il arriva par malheur que les deux verres n'avaient pas été taillés pour la même monture : l'un était convexe, l'autre concave. Le bon vicaire voyait d'un œil les objets à une trop grande distance; de l'autre, il les voyait au bout de son nez; si bien que, pour se conduire et ne pas trébucher à chaque pas, il était obligé d'ôter ses lunettes. C'est ainsi, ou à peu près, que se comportait Jérôme Gaschet, à qui son érudition ne servait à rien, si ce n'est à divaguer et à faire des sottises. Mais, hâtons-nous de le dire, cela importait fort peu à messire Josserand. Savant ou non, maître Jérôme était un meuble absolument nécessaire à Beauséjour. Il y avait, à la vérité, plus d'un hiver que les

demoiselles de Jarniost avaient passé le temps où l'on a besoin d'un précepteur; mais leur père avait calculé adroitement que la présence d'un pareil personnage dans sa maison ne manquerait pas de faire illusion aux galants sur l'âge véritable des charmantes héritières. C'était là, il faut l'avouer, un moyen tout neuf de parer sa marchandise. Le voisinage du maître d'école servait à expliquer les airs enfantins de la brune Cunégonde et la mine un peu chagrine de la blonde Sigolène. M. de Jarniost comptait beaucoup sur le succès de cette ruse stratégique; aussi maître Gachet venait-il régulièrement quatre fois par semaine au château, et était-il prié, en outre, d'accompagner ses élèves, dans toutes les promenades où elles étaient exposées à attirer les regards des jeunes gentilshommes. Dans ces occasions-là, on se fût volontiers passé de la compagnie de Pégase; mais Jérôme eût plutôt renoncé à l'honneur qu'on lui faisait que de consentir à se séparer de son fidèle Acha. L'onagre suivait donc partout son maître, et l'on pouvait l'apercevoir en ce moment dans le chalet, dressant les oreilles à côté du pédagogue et regardant avec ses gros yeux la sensible Cunégonde, à qui il avait voué une affection toute particulière.

Il y avait environ un quart d'heure que le cercle s'était formé autour de l'âtre. Comme on le pense bien, la conversation n'avait pas langui dans une compagnie toute composée de jeunes filles. On se moqua d'abord des dames qui avaient craint les fatigues de la chasse, et n'avaient osé accompagner leurs frères ou leurs maris. Puis, vint le tour des paresseuses qui dormaient déjà sur le foin, comme eût pu le faire Atalante après la chasse du sanglier de Calydon, ou Hildegarde après avoir sauvé son époux Charlemagne des cornes du taureau westphalien. Ces deux comparaisons légèrement pédantesques furent hasardées, nous devons le dire, l'une par Cunégonde, et la seconde par Sigolène, à la grande satisfaction de Jérôme qui hocha la tête en signe d'approbation, tandis que Pégase, comme s'il eût partagé le docte contentement du maître, se mit à braire de toutes ses forces et à remplir la grange des bruyants éclats de sa voix.

— Mon Dieu, ma chère Cunégonde, dit Blanche en riant, que vous êtes heureuse d'être si savante. Je gage que vous pourriez maintenant en remontrer à l'escholier.

— Vous êtes trop bonne, répondit Cunégonde

en rougissant avec modestie, il y a bien des choses que j'ignore et qu'une jeune fille devrait pourtant savoir. Mais avec le temps cela viendra.

— Sans doute! dit Blanche, on apprend à tout âge, même quand on est grand-mère.

— Dieu merci! dit Sigolène en pinçant les lèvres, nous n'en sommes pas encore là.

Au moment où Blanche allait répondre avec plus de malice peut-être que de charité, la porte du chalet s'ouvrit, et l'on vit entrer une personne dont l'apparition fit une sensation assez vive sur l'assemblée pour que tous les propos fussent brusquement interrompus. C'était une femme d'une taille avantageuse, mais dont le dos était déjà courbé sous le poids des ans, et dont les cheveux étaient aussi blancs que la neige. Malgré la rigueur de la saison, elle avait les pieds nus et pour tout vêtement une robe de bure serrée autour de la taille par une corde de chanvre; son chapeau et le collet tombant de sa robe étaient couverts de coquillages, ce qui annonçait suffisamment sa profession de pèlerine. Elle portait en outre un grand rosaire pendu à son côté et un bourdon auquel était attachée une large calebasse.

— Ah! voilà Madeleine! s'écria, en la voyant, ma-

demoiselle de Sassenage. Venez ici, bonne mère, et prenez ma place au coin du feu.

— Merci, mon enfant! dit la pèlerine, Dieu vous le rende! Mais je fais à cette heure le grand réméage et vous savez que je ne dois pas m'approcher de l'âtre, si ce n'est à la longueur de mon bourdon.

En parlant ainsi, Madeleine posa dans un coin de la chambre son bourdon et sa calebasse, et s'assit sur un escabeau. Bientôt un pâtre lui apporta une écuelle de bois pleine de soupe et une autre remplie d'eau. Elle se leva alors, dit entre ses dents un long bénédicité, prit en main la première écuelle, mais resta debout pour manger, ce qui était sans doute une autre formalité du grand réméage.

— Laissez donc cela, bonne mère, dit Blanche en se levant; nous avons ici des provisions et du vieux vin pour réchauffer votre sang.

— Grand merci! repartit la vieille. Ne me tentez pas, ma mie. Je ne puis boire d'ici à quinze jours ni vin ni genièvre, et le plus délicat de mon ordinaire doit être du pain noir et de l'eau tiède. Je suis justement en route pour un capitaine qui dans une maladie a fait vœu de ne plus fêter la bouteille, jusqu'à ce qu'il eût baisé les reliques de saint Onuphre, et j'y vais de ce pas à sa

place, tandis qu'il boit à ma santé avec ses amis.

— Eh bien! la bonne mère, dit Blanche, faites comme lui.

— Cela serait mal, répondit Madeleine; je connais à la vérité bien des pèlerins qui ne se font pas scrupule d'agir ainsi, et qui dépensent dans les cabarets ce qu'on leur a donné pour mettre dans le tronc des chapelles; mais jamais il ne sera dit que Madeleine en ait fait autant. Jamais je n'ai chaussé de sabots quand j'ai promis d'aller pieds nus, et ne me suis mise à l'abri sous un toit quand on m'a payée pour coucher à la belle étoile. Je ne voudrais pas que mes pauvres pratiques retombassent malades pour mes propres manquements, quand elles ont vidé leur escarcelle pour être agréables à Dieu. D'ailleurs, ajouta la vieille en forme de consolation, mon réméage d'aujourd'hui, tout grand qu'il est, n'est pas si dur que le réméage de sainte Alix, pendant lequel il faut garder le silence sur toute la route, sans pouvoir dire seulement à quelqu'un qui éternue : Dieu vous bénisse! C'est celui-là qui est cruel, et je voudrais vous y voir, mes jeunes péronnelles.

Cependant toutes les dames qui se trouvaient autour du feu n'avaient pas vu la pèlerine avec

la même bienveillance. Quelques-unes, appartenant au parti protestant, se retirèrent aussitôt avec dédain et allèrent rejoindre les dormeuses en traitant Madeleine de vieille folle, et leurs compagnes de dupes et d'idolâtres. Il ne resta bientôt au milieu de la grange que Blanche, les demoiselles de Jarniost, et le bon Jérôme qui vantait tout haut à maître Pégase les douceurs du repos, pour avertir sans doute ses charmantes élèves qu'il était temps de dormir. La pèlerine montra alors une certaine inquiétude. Elle promena les yeux autour d'elle, tout en achevant de manger sa soupe, et murmura entre ses dents :

— Il paraît que les chasseurs sont restés en arrière et que les dames ont pris les devants. Cela n'a rien qui m'étonne, car elles sont toujours les plus pressées quand il s'agit de courir après un plaisir; mais, sur mon âme! comment vais-je faire? Il faut que j'avertisse ce jeune homme; je ne puis partir sans cela; et cependant ma nuit est louée à Pierre Martourey! Mes pas sont comptés comme les minutes sur le cadran de l'horloge. Sainte Vierge, inspirez-moi donc! Je brûlerai plutôt un cierge de mon argent, s'il le faut, mais je voudrais bien parler à cet archer. A qui pourrais-

je me confier ici? ajouta-t-elle en regardant tour à tour les quatre personnages qui restaient auprès du feu. Toutes ces têtes sont bien légères, et ce grand escholier m'a tout l'air d'un nigaud. Ma foi! à la Providence! c'est mon bourdon qui décidera la chose. Depuis que je l'ai fait bénir à Saint-Jacques, aussitôt que je suis embarrassée du chemin qu'il faut suivre, je n'ai qu'à le laisser tomber, et il se tourne de lui même vers le bon endroit! Il aura bien assez d'esprit pour choisir la personne la plus sensée et la plus discrète de la compagnie.

Après ces réflexions, la pèlerine s'avança jusqu'au milieu du petit cercle, posa son bourdon debout et en équilibre sur le sol, et l'abandonna à lui-même. Le bâton hésita un instant; mais, comme s'il se fût décidé tout à coup, il alla tomber sur les genoux de Blanche. Aussitôt la pèlerine prit son parti. Elle ramassa le bourdon, fit signe à Blanche de venir lui parler, et l'emmena dans un coin du chalet.

— Mon enfant, lui dit-elle, écoutez-moi bien et ne m'interrompez pas. Il faut que je m'en aille, car, ainsi que je me le disais à moi-même tout à l'heure, chaque minute que je passe ici, je la vole au ca-

pitaine Desjoyaux et à Pierre Martourey qui, j'en suis sûre, doivent maintenant se ressentir de leurs rhumatismes à cause de mon bavardage. Cependant j'aurais voulu rester, soit pour faire un bon somme sur ce foin où ces dames dorment de si bon cœur, soit pour parler à ce jeune homme, car on ne fait bien les choses que par soi-même.

— De quel jeune homme parlez-vous? dit Blanche avec curiosité.

— Allons! voilà que vous m'interrompez, s'écria la vieille. Il s'agit d'un jeune homme; tout de suite voilà votre tête en campagne. Celui dont je parle est bien heureux que j'aie l'oreille fine, car il aurait fait cette nuit un voyage qu'on aime à faire le plus tard possible, je veux dire un réméage vers le Père éternel.

— Expliquez-vous, dit Blanche.

— Si vous m'interrompez encore, reprit la pèlerine, et me retardez d'une seconde, c'est vous qui en porterez le péché. Apprenez donc que ce jeune homme s'appelle Aymé le Vert ou Aymé le Gris, je ne sais lequel. Quoi qu'il en soit, il va venir ici avec les autres chasseurs pour se rendre ensuite dans la montagne.

— Mais, dit Blanche, les chasseurs.....

— Dieu tout-puissant! interrompit Madeleine, je vois qu'il faut confier mon affaire à une autre.

— Au nom du ciel, ma bonne mère, continuez! dit mademoiselle de Sassenage.

— Eh bien donc! pour en finir, reprit la pèlerine, cet Aymé le Bleu va sans doute arriver ici dans quelques instants. Vous le prendrez à l'écart et vous lui direz qu'il peut chasser tout à son aise cette nuit, aller de ci de là sans se gêner, pourvu toutefois qu'il ait soin de se tenir à une honnête distance d'un coquin de notre connaissance appelé Landry, et qu'il l'ait plutôt au bout de son escopette que derrière ses talons, m'entendez-vous?

— Et pourquoi cela? demanda Blanche.

— Parce que la nuit est sombre, les chemins glissants, les abîmes profonds, et l'âme de Landry plus noire que la nuit, plus tortueuse que la montagne, et plus profonde que l'abîme.

— Mon Dieu! dit Blanche, si je vous comprends...

— Suffit! dit la pèlerine, tous les réméages du monde ne sauveraient pas cet Aymé le Rouge, si vous oubliiez un seul mot de ce que je vous dis. Aussi vrai qu'il y a un Dieu, j'ai entendu hier

le scélérat de veneur comploter la mort de l'innocent avec .....

— Assez! pas un mot de plus! s'écria mademoiselle de Sassenage, pâle, tremblante, et en se laissant tomber sur un banc. Je sais le reste.

— Et vous ferez ce que je vous dis? reprit la pèlerine.

— Oui.

— Vous m'en répondez sur votre âme et sur votre salut?

— Oui.

— Ha! ha! ha! reprit Madeleine, en riant de ce rire sonore qui la veille avait effrayé M. de Sassenage, je suis maintenant la servante du capitaine Desjoyaux et de Pierre Martourey. — Voilà, voilà la pèlerine, ajouta-t-elle en se tournant vers les meules de foin où dormait toute la compagnie, y compris les demoiselles de Jarniost, et en prenant le ton monotone d'une vieille qui marmotte son chapelet. Elle part pour sa tournée. Qui veut guérir ses enfants de la coqueluche, du croup et de la rougeole? qui veut se marier à la Pâque prochaine? qui veut avoir belle moisson, belle vendange? qui a des péchés gros ou petits sur la conscience? Voilà, voilà la pèlerine qui les mettra

dans sa besace et les jettera en passant dans la rivière. — Allons! poursuivit-elle, voyant que personne ne répondait, réveillez-vous, mesdemoiselles! Je vais à Notre-Dame d'Embrun, en passant par Saint-Nazaire qui guérit les maux d'yeux; par Sainte-Rosalie qui empêche le cœur de battre trop vite; par Saint-Restitut qui donne des maris aux filles et des femmes aux garçons, et par Saint-Joseph, le patron des bons ménages, qui fait qu'on ne se bat que trois fois l'an. Allons! réveillez-vous! on a beau être jeune et belle, on a toujours quelque chose à demander à Dieu.

Nous n'avons pas besoin de dire que Sigolène et Cunégonde eussent volontiers fait faire un réméage au bon saint Restitut, mais le sommeil ou quelque fausse honte les retinrent sur la meule de foin, et la pèlerine, prenant son bourdon, partit en chantant sa chanson bien connue, dont voici le refrain :

Quand je suis en campagne,
La calebasse m'accompagne,
Le bourdon
Est mon compagnon;
La taverne
Me gouverne,
Et l'hôpital est ma maison.

CHAPITRE XVIII.

Une Nuit d'angoisses.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit
JEAN RACINE.

Lorsque Blanche revint de la stupeur où l'avait jetée la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, elle chercha autour d'elle la pèlerine, et fut étonnée de ne pas la trouver à ses côtés. Elle ouvrit la porte, l'appela à plusieurs reprises, et ne recevant pas de réponse, comprit que Madeleine était partie. Elle fut alors effrayée de la situation où elle se trouvait. Il était évident que l'ami de Gaspard (c'est ainsi que Blanche appelait Aymé Verd) courait à cette heure un danger imminent, et que seule au monde, désormais, elle pouvait le sauver. La pèlerine, quoique certaines gens l'accusassent de radoter, était une femme pieuse et sincère dont on ne pouvait révoquer en doute le témoignage. Du reste, ce témoignage n'était que trop confirmé par les pressentiments dont mademoiselle de Sassenage elle-

même n'avait pu se défendre dans l'auberge du Dauphin. Mais pourquoi Madeleine était-elle venue si tard, et quelle fatale erreur avait pu lui faire croire que les chasseurs n'étaient pas encore arrivés jusqu'à la grange, tandis qu'ils étaient partis depuis longtemps pour la montagne? — Oui! ils sont partis, s'écria Blanche avec l'accent du désespoir, ils sont partis, et j'ai vu ce fourbe de Landry attirer l'archer sans défiance dans le piége qu'il lui avait tendu. Mais que faire? tout le monde dort; et puis! à qui oserais-je confier ce fatal secret! Personne ne voudrait me croire. D'ailleurs, en accusant Landry, il faudrait accuser aussi mon oncle... C'est impossible.

Toutes ces réflexions se présentèrent à la fois à l'esprit de mademoiselle de Sassenage. Il ne lui restait plus qu'un parti à prendre : elle s'y décida aussitôt. Plus prompte que la pensée, elle saisit une lampe, ouvrit une porte qui conduisait dans les étables, et s'approchant d'un jeune berger endormi, le secoua avec vivacité.

— Petit, lui dit-elle, connais-tu le Col de l'Épervier?

— Si je le connais! dit le berger en se frottant les yeux. J'y ai perdu plus d'une chèvre cet été,

et ce n'est pas le loup qui me les a emportées, c'est le vent.

— Eh bien! lève-toi, donne-moi un manteau comme le tien, et partons! Tu me serviras de guide.

Le berger stupéfait regarda Blanche et ne fit pas un mouvement.

— M'as-tu entendu? reprit la jeune fille; allons, en route!

— Mais, mademoiselle, dit le pâtre, ne pourriez-vous attendre que le soleil fût levé? Je n'ai pas envie d'aller rejoindre mes chèvres dans la combe où je n'ai pas même osé aller chercher leur peau.

— Mon Dieu! s'écria Blanche hors d'elle-même, le temps s'écoule, et nous devrions déjà avoir fait la moitié du chemin. Tiens, mon enfant, ajouta-t-elle en mettant une bourse pleine dans la main du berger, voici tout ce que j'ai sur moi; mais je t'en donnerai le double et le triple si tu veux me suivre.

— Ma foi! dit le berger, gardez votre argent, il pourrait tout au plus servir à m'acheter une place derrière l'église, et une croix de pierre comme on en voit une sur la tombe du feu

bailli, et, comme dit le proverbe, mieux vaut un chien vivant qu'un seigneur mort.

— En ce cas, dit Blanche avec résolution, enseigne-moi seulement le chemin : je vais partir.

Pour le coup, le pâtre n'y comprit plus rien. Mais tout grossier qu'il était, il parut touché de cet héroïsme, quoiqu'il n'en comprît pas les motifs.

— Allons, belle demoiselle, dit-il en prenant la bourse, puisque vous y tenez, il ne sera pas dit que Serpolet vous aura laissé partir seule. Il en arrivera ce qu'il pourra. Souvenez-vous seulement de tout ce que vous m'avez promis. C'est singulier ! ajouta tout bas Serpolet, ces demoiselles de château ont quelquefois de drôles de caprices ! Voyez-vous celle-là qui va trotter la nuit sur des rochers, où mon chien ne passe jamais en plein jour sans baisser l'oreille et mettre la queue entre ses jambes ?

Cependant Blanche de Sassenage avait endossé la mante grise d'un berger, et s'éloignait à grands pas du chalet ?

Le chemin qu'elle allait suivre jusqu'au pic formidable, connu dans le pays sous le nom de Col de l'Épervier, est en effet un des plus difficiles, ou, pour mieux dire, un des plus impraticables où l'homme

ait jamais hasardé ses pas. Les âpres vallées au milieu desquelles il passe offrent aux yeux des voyageurs un spectacle aussi imposant que terrible. Des gorges sans fond, où l'on voit bouillonner des torrents dont le bruit arrive à peine jusqu'à vous, sont encaissées entre des masses de rochers grisâtres, dont les flancs, tourmentés par les eaux ou par le feu, témoignent encore des bouleversements qu'a subis notre globe dans les temps primitifs. Dans les régions moyennes, le sol est couvert d'une végétation sauvage qui semble destinée à cacher les traces des révolutions qui ont déchiré cette terre, et mis, pour ainsi dire, à nu ses entrailles. Des mélèzes, des pins centenaires étendent leurs sombres rameaux sur les rochers et se penchent au bord des précipices. Rien ne trouble la monotonie de ce lugubre paysage, si ce n'est, çà et là, quelques nappes d'eau qui tombent blanchissantes d'étage en étage, et dont quelques-unes descendent de si haut, que les eaux emportées par le vent s'éparpillent en poussière avant d'avoir atteint le fond du gouffre, et vont mouiller d'une pluie fine les flancs des montagnes avoisinantes. Mais c'est surtout lorsque, après avoir gravi péniblement les sentiers qui sillonnent les

bois, si l'on peut appeler sentier les rares vestiges qu'impriment sur la mousse ou sur un sol friable les pieds des bêtes fauves qui vont boire dans les torrents; c'est, disons-nous, lorsqu'on arrive dans la partie supérieure de ces Alpes incultes que le tableau devient plus affreux. La nature se présente alors dans une effrayante nudité. Vu dans son ensemble et d'un point culminant, le paysage pourrait être comparé à une mer orageuse dont les vagues immenses se seraient tout à coup pétrifiées sous la main de Dieu, comme un monument éternel de sa colère. Toute espèce de végétation a disparu, même les lichens rampants et les mousses parasites. Un vent furieux règne presqu'en tout temps sur ces hauteurs, et détache sans cesse quelques fragments de rocher qui roulent à grand bruit et en faisant des bonds immenses jusques au fond des vallées. Au milieu de ces scènes de désolation, sous ce climat rigoureux, on se croirait par moment transporté aux jours de la vieillesse de la terre, alors que le soleil aura perdu sa chaleur, et le sol sa fécondité; un sentiment d'effroi religieux s'empare de l'âme. On sent davantage son néant, et l'on est forcé de s'avouer que la planète des enfants d'Adam est une terre frappée de

malédiction, car ce n'est pas ainsi qu'elle a dû sortir des mains du créateur. Cependant cette vue, tout en rapetissant l'homme, l'élève d'un autre côté. Seul être pensant au milieu de ces masses confuses et inertes, il apparaît sur les débris de ce vieux monde comme un roi déchu qui visiterait ses palais en ruines.

Telles sont les impressions que fait éprouver l'aspect des contrées sauvages, connues, dans le Vercors, sous le nom de Montagne de Saint-Chaffrey; mais si le voyageur veut parcourir ces vallées et monter au Col de l'Épervier, qui en est la cime la plus haute, le soin de sa propre conservation est bientôt le seul qui l'occupe. Sur un espace de deux lieues environ sont accumulés tous les dangers qu'on peut rencontrer dans une excursion au milieu des Alpes dauphinoises. Il faut passer les torrents sur des troncs d'arbres vermoulus, côtoyer les précipices, ramper sur les mains en plus d'un endroit, et se fier à des échelles fragiles que les bergers ont suspendues çà et là, pour pouvoir suivre leurs troupeaux de chèvres. La rencontre des loups et des ours est le moindre péril qui menace le chasseur ou le botaniste imprudent.

C'était pourtant à travers ces obstacles presque insurmontables que mademoiselle de Sassenage s'était aventurée sur les pas d'Aymé Verd. La nuit était profonde et centuplait les dangers du voyage. Mais Blanche ne songeait point à elle-même; elle ne pensait qu'à sauver l'infortuné jeune homme dont les jours étaient menacés. Insensible au froid, à la peur, à la fatigue, elle pressait son guide, trop lent à son gré, et le précédait même dans les endroits où le pâtre ne risquait son pied qu'en tremblant.

On comprend quelles devaient être les angoisses de Blanche. Il y avait une forte demi-heure que l'archer et son terrible compagnon s'étaient mis en route. Déjà ils devaient être bien loin; peut-être même le crime était-il consommé. D'ailleurs en admettant qu'il ne le fût pas encore, comment se flatter d'atteindre, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, deux piétons vigoureux partis si longtemps avant vous. Cette pensée donnait des ailes à mademoiselle de Sassenage.

— Foi de Serpolet! disait le pâtre qui avait peine à la suivre, elle ne marche pas, elle vole. Elle court comme Nanette quand elle a quitté ses sabots. Si je ne l'avais vue à la lueur de la lampe, je

la prendrais pour une fée, car on dit qu'elles trottent ainsi sur les pics lorsqu'elles vont étendre leur linge sur le mont Aiguille [9].

Cependant les obstacles se multipliaient à mesure que Blanche et son guide avançaient dans leur route. Au milieu des ténèbres qui l'entouraient, notre héroïne savait à peine où elle posait le pied; mais elle allait toujours devant elle avec cette assurance que donnent les fortes préoccupations, et qu'on ne peut mieux comparer qu'à l'audace effrayante des somnambules. Souvent elle entendait tomber derrière elle dans l'abîme la pierre sur laquelle elle venait à peine de se poser : ce bruit effrayant, loin de l'alarmer sur ses propres dangers, ne lui rappelait qu'une chose, c'est qu'Aymé Verd avait passé là, lui aussi, et que peut-être il avait été moins heureux qu'elle. D'autres fois elle s'arrêtait glacée d'épouvante, car elle avait cru entendre un bruit semblable dans le lointain, et son imagination pleine de terreurs lui représentait alors l'archer roulant tout meurtri au fond de la vallée, après avoir chancelé un moment sur le bord. Enfin, après trois heures de marche qui lui parurent un siècle, elle se tourna vers son guide, et lui demanda s'ils étaient encore loin du Col de l'Épervier.

— Nous n'en sommes plus qu'à une petite lieue, dit Serpolet, en faisant claquer ses doigts; mais, le diable m'emporte si je n'aimerais pas mieux être couché avec mes chèvres! Il nous reste encore à faire le plus dur de la route.

— Mais es-tu bien sûr que nous ne nous soyons pas trompés de chemin? s'écria Blanche.

—Je voudrais aller au ciel aussi droit, dit Serpolet; mais, si vous m'en croyez, nous allons maintenant faire un petit détour. Nous ne perdrons pas grand temps, puisque vous êtes si pressée, et nous serons peut-être sûrs d'arriver avec tous nos membres.

—Non! non! repartit Blanche en frémissant; prends le pire des deux chemins; c'est celui-là que je veux suivre! Tu seras riche pour ta vie, si tu fais ce que je t'ordonne.

Serpolet, garçon intéressé comme le sont tous les montagnards des Alpes, ne se le fit pas dire deux fois; malgré le danger auquel il s'exposait lui-même, il renonça à prendre le détour dont il avait parlé pour s'engager dans une voie qui, depuis longtemps, n'était plus fréquentée, même par les plus hardis chasseurs. Après avoir cheminé encore longtemps à travers une gorge ténébreuse,

au milieu de laquelle leurs yeux ne pouvaient leur servir à rien, si ce n'est à les tromper, et où ils étaient obligés, comme les aveugles, d'invoquer le secours de tous leurs autres sens, afin de se diriger dans leur marche, ils gravirent péniblement une colline escarpée. Le sentier qu'ils suivaient allait se rétrécissant toujours davantage à mesure qu'ils avançaient. Enfin il s'arrêta brusquement devant un rocher taillé à pic, et Blanche, pensant que le pâtre l'avait égarée, crut un moment qu'ils allaient être obligés de revenir sur leurs pas; mais il n'en était rien. En cet endroit, le rocher offrait une saillie de quelques pouces, sur laquelle il fallait s'aventurer, afin d'aller rejoindre, à trente pas de là, le sentier interrompu. Ce passage difficile, suspendu comme une corniche au-dessus d'un gouffre béant au fond duquel on entendait le sourd mugissement d'une eau invisible, était alors connu dans le pays sous le nom énergique de Pas de Miserere. Il n'existe plus aujourd'hui, car des éboulements successifs ont détruit l'espèce de chapiteau qui le formait. Le montagnard, après avoir averti Blanche de raser du plus près possible le rocher qui s'élevait comme une muraille, du côté opposé au précipice, se risqua le premier sur ce pont redou-

table, en s'appuyant contre la paroi glissante et en sifflant, pour faire le brave. Mais son souffle était inégal et annonçait une vive émotion. Quant à Blanche, elle suivit son guide d'un pas ferme, comme si elle ne se fût pas doutée du péril. Les voyageurs longèrent ainsi l'abîme pendant près d'une minute. Enfin le passage s'élargit, et ils arrivèrent heureusement sur une espèce de plate-forme, où, malgré les instances de la courageuse fille, Serpolet s'arrêta pour respirer.

— Qu'on m'y reprenne! dit-il. Il me semble que je viens de tirer ma tête de la gueule du loup. Ah! foin du métier de guide! J'aime mieux conduire mes chèvres. Elles sont moins têtues et moins fantasques que les belles dames de château.

En ce moment, la lune se leva à l'horizon, et sa lumière blafarde éclaira d'un jour douteux l'immense paysage que la nuit ensevelissait dans son ombre.

— Au nom du ciel! dit Blanche, remettons-nous en chemin. Tu dois être content, voici le clair de lune, et nous pourrons aller plus vite désormais.

— Ah! bien oui! dit Serpolet, fiez-vous-y au clair de lune, s'il y en avait eu tant seulement un

rayon tout à l'heure, tous les trésors de M. de Gadagne ne m'auraient pas décidé à franchir ce maudit passage; tenez, avancez-vous un peu, mademoiselle, et regardez s'il est engageant le chemin que vous m'avez fait prendre.

Blanche s'approcha du bord de la plate-forme, et, à la clarté de l'astre des nuits, mesura avec effroi le gouffre au-dessus duquel elle avait marché. Les ténèbres en disputaient encore le fond à la lumière, mais on pouvait apercevoir, à une profondeur immense, des rochers aigus dont la cime était seule éclairée par une lueur crépusculaire. Mademoiselle de Sassenage se sentit saisie d'un affreux vertige.

— Grand Dieu! dit-elle en se retirant en arrière, si le pied nous avait glissé....

— Oh! dit la pâtre, si le pied nous avait glissé, nous ne nous serions pas fait de mal sur les rochers; les corbeaux auraient eu le temps de nous manger en chemin. C'est, ma foi, vrai! ajouta-t-il avec la gaieté d'un enfant qui rit du péril auquel il vient à peine d'échapper, quand on tombe de si haut, il y a encore du profit, ne serait-ce que de pouvoir recommander son âme à Dieu, et réciter son *miserere* depuis le premier verset jusqu'à *amen*.

Mademoiselle de Sassenage était loin de partager l'humeur insouciante de son guide. Ce terrible passage était un lieu trop propice aux desseins du veneur pour qu'Aymé Verd eût échappé à son sort, si, comme tout portait à le croire, il avait passé là. A cette pensée, Blanche sentit se renouveler ses angoisses. Dans sa douleur elle se pencha de nouveau sur le gouffre, comme si elle eût pu en sonder les mystérieuses profondeurs. Mais, en ce moment, un bruit qui la fit tressaillir de la tête aux pieds arriva jusqu'à ses oreilles.

— Par saint Chaffrey ! s'écria le berger, j'entends parler de l'autre côté du Pas. Est-ce que toutes les folles qui sont au chalet ont pris l'idée de courir la montagne ?

— Paix ! dit Blanche en écoutant.

La jeune fille avait cru distinguer, malgré la distance, la voix rauque de Landry et une voix mâle mais plus douce, dont l'accent connu avait fait battre son cœur. Cependant elle craignait encore de se tromper, car durant son trajet elle avait été plus d'une fois le jouet d'une semblable illusion. Ce qui, en cet instant, ajoutait surtout à sa défiance, c'était d'ouïr les deux chasseurs derrière

elle, tandis que tous ses efforts avaient tendu à les atteindre, et qu'elle désespérait d'y parvenir. Avait-elle donc marché si vite qu'elle les eût dépassés? avaient-ils été arrêtés par quelque accident? Ces idées se pressèrent à la fois dans l'esprit de Blanche. Mais une pensée qui fit évanouir toutes les autres frappa aussitôt la jeune fille. Si c'était bien Aymé qui approchait, à coup sûr il se disposait à traverser le Pas de Miserere et c'était là sans doute que l'attendait Landry.

Bientôt le veneur parut, en effet, au sommet du sentier, à l'extrémité de la corniche. Sa voix se fit entendre alors plus distinctement, quoiqu'elle fût un peu altérée, soit à cause de la fatigue, soit par suite de l'émotion dont ne peuvent se défendre les hommes les plus pervers au moment de commettre un crime.

— Allons, messire! dit-il, dépêchons! nous voilà arrivés. Passez devant et ne craignez rien; j'aurai les yeux sur vous.

— Croix Dieu! repartit Aymé Verd en regardant le frêle chapiteau sur lequel il allait marcher, et qui, éclairé par la lune, se détachait assez vivement sur le fond noir de la vallée; par quel diable de chemin me conduisez-vous, maître Landry? On

dirait que vous avez juré de me faire faire cette nuit les douze travaux d'Hercule. Jamais je ne pourrai passer là, il faudrait avoir des ailes.

—Est-ce que vous auriez peur? dit Landry d'une voix creuse.

Ce seul mot produisit sur le brave archer l'effet d'un talisman. En bon chrétien qu'il était il fit un signe de croix, et s'avança aussitôt d'un air résolu sur le passage. Cependant Blanche avait écouté avec effroi ce court entretien. Elle se leva aussitôt éperdue, et voulut se précipiter en avant pour retenir Aymé Verd avant qu'il eût mis le pied sur la corniche; mais le pâtre la saisit par sa robe, et posa en même temps une main sur sa bouche.

— Par saint Chaffrey! dit-il à voix basse, avez-vous perdu la tête? Croyez-vous qu'on puisse danser un rigaudon sur le Pas et aller y faire la révérence aux cavaliers? Chut! retenez votre langue, si cela est possible, et laissez faire ces braves gens

Lorsque mademoiselle de Sassenage se fut débarrassée de l'étreinte de Serpolet, l'archer s'était déjà engagé sur la corniche, et Landry le suivait la tête baissée. La plume ne saurait décrire ce qui se passa alors dans l'âme de Blanche. La malheureuse fille eût voulu crier pour avertir

Aymé du guet-apens qu'on avait prémédité contre lui; mais elle avait compris, avec cet instinct que Dieu donne parfois dans les grands périls, elle avait compris, disons-nous, qu'un mot, un geste, un souffle, pouvait surprendre le hardi jeune homme et lui faire perdre l'équilibre.... Et pourtant si elle gardait le silence, qui pouvait arrêter le veneur? N'était-elle donc venue jusque-là que pour être le témoin inutile et impuissant de l'assassinat d'Aymé Verd? Dans cette horrible perplexité, Blanche, qui suivait Landry du regard, tremblait à chacun de ses mouvements, et croyait sans cesse lui voir lever le bras pour pousser dans le gouffre sa victime. Ses tempes se couvrirent d'une sueur froide. Elle était immobile, sans haleine, et l'on eût dit qu'elle ne vivait plus que de la vie incertaine de l'archer. Ce dernier, néanmoins, poursuivait hardiment sa route le long de la rampe, en retenant son souffle et en avançant le pied avec précaution. Enfin Blanche laissa échapper un profond soupir. Par un bonheur inexplicable, l'intrépide jeune homme venait d'arriver sain et sauf sur la plate-forme : Blanche et le jeune pâtre, cachés à l'ombre dans les anfractuosités d'un roc, pouvaient l'observer sans attirer sur eux-mêmes son

attention. Il était très calme : après avoir fait un second signe de croix, il se tourna pour voir venir son compagnon. Celui-ci ne tarda pas à paraître. Alors Serpolet, ne croyant plus avoir de retenue à garder, leva la main en l'air pour faire claquer ses doigts et annoncer ainsi sa présence. Mais mademoiselle de Sassenage lui jeta un coup d'œil expressif qui le retint cloué à sa place sous la voûte qu'ils occupaient. Landry s'avança d'un pas lourd et chancelant, comme un homme en proie à l'ivresse. Sa figure était plus pâle qu'à l'ordinaire, et ses genoux semblaient vouloir se dérober sous lui. Il eût désiré sans doute de continuer son chemin, mais il n'en eut pas la force et fut obligé de s'asseoir, ce qu'il fit à une faible distance de la retraite de Blanche.

On se tromperait étrangement si l'on attribuait l'abattement du veneur à la seule crainte qu'avait pu lui causer la vue du précipice sur lequel il avait marché; cette crainte y entrait pour fort peu de chose, car il était aguerri à de semblables entreprises, et ce n'était pas la première fois qu'il avait franchi ce pas difficile. La défaillance qu'il éprouvait tenait donc à une autre cause.

Il était parti du chalet avec la ferme résolution

d'arriver seul au Col de l'Épervier. Le Pas de Miserere était précisément le lieu qu'il avait marqué d'avance pour l'exécution de son projet. Là, pensait-il, pas de témoins, pas de résistance possible : un seul geste, et tout sera fini. Tout le long du chemin il ne fit que s'affermir dans cette affreuse idée, sans avoir un seul instant d'hésitation. Il s'imaginait qu'en se débarrassant d'Aymé Verd, il allait être délivré tout à coup de ses remords, de ses craintes, et entrer dans une vie nouvelle. Il attribuait à l'existence de ce jeune homme tous les maux qu'il avait soufferts depuis dix-sept ans. Égaré par les tourments que lui causait le meurtre de Ponce (car si le repentir éclaire, le remords ne fait qu'aveugler), il se préparait à commettre un nouveau crime et à enfoncer le fer dans sa blessure, tout en croyant l'en arracher. Arrivé à l'endroit fatal, il ramassa donc toutes ses forces et s'avança hardiment derrière le jeune homme, la main droite levée sur lui. Il n'avait plus qu'un pas à faire pour l'atteindre. Mais, en cet instant, ses yeux se couvrirent d'un nuage; son bras, paralysé, ne put faire un seul mouvement, et il faillit tomber lui-même dans le précipice.

Lorsqu'on se voit sur le point d'atteindre un

but longtemps rêvé, on éprouve parfois d'avance une émotion semblable à celle qui suit ordinairement l'accomplissement du désir. Nous jouissons alors, par anticipation, du bien ou du mal que nous avons prémédité : l'acte réellement consommé ne produirait pas des effets plus sensibles. En cette occasion, le veneur ressentit en lui, non pas cet effroi salutaire qui arrête le coupable, mais cette stupeur profonde qui se répand dans l'âme de l'assassin lorsqu'il vient de frapper un coup mortel. Il arriva, comme nous l'avons vu, pâle et tremblant sur la plate-forme, se maudissant lui-même, mais plus que jamais résolu d'arriver sans son compagnon au Col de l'Épervier. Son trouble et son anéantissement ne purent échapper longtemps à mademoiselle de Sassenage. Aussitôt qu'elle s'en aperçut, elle sortit sans bruit de son asile, et, posant un doigt sur ses lèvres, parut tout à coup aux yeux d'Aymé Verd. Nous n'avons pas besoin de dire quelle fut la surprise de notre héros lorsqu'il vit la jeune fille, dont il n'avait pu approcher jusqu'à cette heure, sortir tout à coup du creux d'un rocher et lui faire signe de la suivre. Il va sans dire aussi qu'il ne se fit pas prier, et abandonna sans scrupule le veneur à une

méditation dont il était loin de soupçonner le sujet.

CHAPITRE XIX.

La Maison du bonhomme Roc.

Reviens à la maison, reviens, charmante fille,
Il est temps de rentrer au sein de ta famille ;
Le brouillard de la nuit va mouiller tes cheveux.

RIDDELL.

Les trois voyageurs gravirent pendant quelques minutes le seul sentier qui fût ouvert devant leurs pas, et qui menait, comme on sait, au Col de l'Épervier ; mais bientôt Serpolet fit un détour, et, abandonnant le chemin battu, s'engagea à travers la montagne dans une direction tout opposée à celle qu'il avait suivie jusqu'alors.

Aymé Verd marchait auprès de Blanche sans oser rompre le silence qu'elle l'avait invité à garder. Le silence convenait du reste à merveille à la situation de son esprit, car toutes ses idées avaient été, en quelque sorte, bouleversées par l'apparition inattendue de la jeune fille dans un lieu où il devait être bien éloigné de soupçonner sa présence. Il l'avait laissée au chalet, et

il la retrouvait tout à coup, à deux lieues de là, au milieu d'une contrée inaccessible, où elle n'avait pu parvenir qu'à travers les plus grands dangers. Dans quel but avait-elle entrepris un pareil voyage et bravé de semblables périls? Cette question était pour lui un véritable problème. Il eut beau mettre son imagination en campagne, il ne fit qu'échafauder les unes sur les autres de vaines hypothèses que le moindre raisonnement faisait crouler comme ces palais que l'on croit voir dans les nuages, et qui tombent en ruines aussitôt qu'on change de point de vue.

Quant à mademoiselle de Sassenage, ce n'était plus à cette heure l'intrépide héroïne que nous avons vue, marchant au bord des précipices avec la hardiesse d'un chasseur. Depuis qu'elle avait atteint le but de son excursion, et qu'elle était rassurée sur le sort d'Aymé Verd, la timidité, si naturelle à son sexe, avait repris le dessus dans son âme. La pensée d'errer au milieu de la nuit, à travers ces dangereuses vallées, lui causait un effroi insurmontable. Elle hésitait à chaque pas, tremblait au moindre bruit, et, plus d'une fois, elle eut besoin d'accepter la main de l'archer pour traverser les endroits difficiles. Enfin, épuisée par

les émotions de la nuit et par la fatigue du voyage, elle sentit ses genoux fléchir et un frisson involontaire s'emparer de ses membres. Elle voulut continuer de marcher, mais elle fut bientôt obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre, car, sans cette précaution, elle fût tombée inanimée sur le chemin.

— Grand Dieu! s'écria Aymé Verd en recevant Blanche dans ses bras. Revenez à vous, mademoiselle! Que faire? Blanche! qu'avez-vous? répondez-moi.

— Pardine! répliqua le pâtre, vous voyez bien qu'elle est rendue. Cela ne m'étonne pas : voilà trois heures que nous courons la montagne comme si nous avions voulu gagner le prix de la course.

Cependant Aymé Verd ne savait à quel saint se vouer. Il avait beau appeler Blanche à grands cris, la noble jeune fille était évanouie et ne l'entendait pas. A la clarté de la lune qui brillait alors dans tout son éclat, il put contempler sa figure pâle, ses lèvres décolorées, et tous les symptômes qui accompagnent ordinairement la mort. Saisi d'épouvante, il posa la main sur le cœur de mademoiselle de Sassenage. Heureusement une faible pulsation vint lui annoncer que la vie ne

s'était pas encore retirée tout à fait. Il ôta aussitôt son manteau, enveloppa soigneusement la jeune fille pour tâcher de ramener la chaleur dans ses membres glacés, et demanda ensuite au petit pâtre s'il n'y avait pas quelque chalet dans le voisinage.

— Sauf votre respect, dit Serpolet, il y a tout près d'ici la maison du bonhomme Roc. Si vous voulez je vais vous y conduire. Sa porte est toujours ouverte comme devrait l'être celle de tout bon chrétien; nous n'aurons pas de peine à entrer, et nous trouverons chez lui tout ce dont nous aurons besoin.

Aymé, heureux de cette bonne nouvelle, ordonna au pâtre de le conduire, par le plus court chemin, jusqu'au logis de maître Roc, et après lui avoir promis une récompense pour stimuler son zèle, le suivit à grands pas sur les flancs de la montagne, portant, avec précaution, dans ses bras Blanche toujours évanouie.

— Nous voici arrivés, dit bientôt Serpolet en s'arrêtant au pied d'un rocher.

— Mais, dit Aymé, je ne vois ici aucune trace d'habitation.

— Oh! soyez tranquille, reprit le pâtre en écartant quelques broussailles qui cachaient une es-

pèce de crevasse que le temps, plutôt que la main de l'homme, avait pratiquée dans le rocher. Il ne faut pas juger une maison sur la porte, pas plus qu'un homme sur la mine. Suivez-moi, vous n'en serez pas fâché.

— Tu me conduis dans la tanière d'un ours, dit Aymé; mais prends garde à toi si tu me trompes.

En parlant ainsi, l'archer, qui n'avait pas le choix d'un meilleur asile, se décida à pénétrer dans l'étroit passage où l'avait précédé Serpolet.

— Arrêtez-vous là, dit ce dernier au bout d'un instant, et ne tirez peine; car je suis sûr que le bonhomme Roc a tout préparé pour nous recevoir.

Bientôt Aymé entendit Serpolet frottant l'une contre l'autre deux branches de bois sec, à la manière des bergers lorsqu'ils veulent se procurer du feu. Une flamme incertaine ne tarda pas à jaillir sous les doigts du pâtre. La lueur n'était pas assez vive pour dissiper entièrement les ténèbres; elle permit néanmoins à l'archer de découvrir une pierre, taillée en forme de banc, sur laquelle il put déposer son précieux fardeau.

Cependant, Serpolet avait recueilli quelques fagots de bois mort, les avait disposés en forme de

bûcher, et y avait mis le feu. Une fumée épaisse s'éleva en tourbillons et remplit l'atmosphère de la caverne.

— Eh bien! dit Serpolet, comment va cette belle demoiselle? Ah! elle n'est pas encore revenue à elle? Par saint Chaffrey! cela ne me surprend pas. Croyez-vous que vous allez la guérir en la regardant comme vous faites? Tenez! je vais vous donner un conseil. Déchaussez-vous le pied droit, prenez votre soulier à la main, dites un *Pater* et un *Ave*, en tournant cinq fois à cloche-pied autour de la malade, et tout à coup vous la verrez aussi alerte que vous et moi. On dit que c'est un remède qui guérit toujours les fèmmes; il y en a qui prétendent qu'il suffirait même de danser une bourrée devant une morte, pour la faire revenir, sans avoir besoin de *Pater* ni d'*Ave*.

Aymé Verd n'eut pas besoin d'essayer l'efficacité du remède que lui proposait le petit pâtre. Comme il l'avait prévu, la douce chaleur du feu ranima bientôt les membres engourdis de la voyageuse, et la ramena peu à peu au sentiment de l'existence. Elle poussa un soupir, ouvrit les yeux, et regarda autour d'elle d'un air étonné. Elle avait oublié, pendant sa léthargie, tous les événements

de la nuit, et ne comprit pas d'abord dans quel lieu elle pouvait se trouver.

L'antre dans lequel Aymé l'avait conduite présentait, en effet, dans ce moment, un spectacle extraordinaire. C'était une de ces grottes ou balmes que l'on rencontre avec admiration sur plusieurs points du Dauphiné. La nature, qui l'avait creusée au sein de la montagne, l'avait embellie avec tant de profusion, que les paysans superstitieux mettaient ce chef-d'œuvre sur le compte des sorciers, comme si la nature n'était pas elle-même la sorcière la plus puissante qui ait jamais manié la baguette d'ivoire. La fumée, qui avait d'abord rempli l'espace, s'était enfuie par l'ouverture, et l'on pouvait contempler les moindres détails de l'édifice souterrain.

Des colonnes fines et déliées, formées de stalactites bizarres, s'élevaient de tous côtés et montaient jusqu'à la voûte qui, semblable à celle d'une cathédrale gothique, était garnie de lustres et de pendentifs étincelants. A la lueur du bûcher, les parois, couvertes de cristaux, brillaient de toutes les couleurs du prisme, et remplissaient de clartés magiques l'intérieur de la balme. Enfin, comme pour doubler l'effet de ce tableau, une nappe

d'eau limpide s'étendait au milieu de la caverne qui s'y réfléchissait dans tout son éclat. Blanche, en promenant les yeux sous ces arceaux resplendissants, put s'imaginer un instant qu'elle faisait un rêve ou qu'elle avait été transportée par son aïeule Mélusine dans un de ces palais merveilleux, asiles des enchanteurs et des fées. Lorsqu'elle aperçut, ensuite, Aymé Verd à genoux près d'elle, cette vue ne fit que la confirmer dans son illusion.

— Vous, ici! lui dit-elle avec un air de surprise mêlée de joie. Mais où suis-je donc?

— Pardine! s'écria le pâtre, vous êtes chez le bonhomme Roc.

Blanche tourna la tête et vit Serpolet qui, assis auprès du feu qu'il attisait avec soin, tenait ses grands yeux attachés sur elle. Elle se rappela alors, mais vaguement, qu'elle avait déjà vu ce jeune garçon.

— Le bonhomme Roc! dit-elle; qu'est-ce que cela signifie?

— Par saint Chaffrey! ne le connaissez-vous pas? C'est le maître de céans, ni plus ni moins; et vous voyez qu'il est assez bien logé, quoique sa maison n'ait ni cheminées ni fenêtres.

— Mais où est-il? demanda mademoiselle de

Sassenage qui n'avait pas encore secoué entièrement les voiles du sommeil dans lesquels ses sens étaient comme enveloppés.

— Où il est? répliqua le pâtre. Bien fin serait celui qui pourrait le dire. Jamais personne ne l'a vu, et moi-même, qui le connais depuis longtemps, j'en suis encore à apercevoir le bout de ses oreilles. Cependant, ajouta Serpolet d'un air convaincu, si vous voulez faire la conversation avec lui, il vous répondra; seulement, il faut parler un peu haut, car à présent il est si vieux, qu'il a l'oreille dure.

— Dis-tu vrai? interrompit Aymé Verd. Je vais l'appeler. Il pourra nous être utile. Holà! bonhomme, ajouta-t-il tout haut, levez-vous et venez ici.

Un écho sonore répéta aussitôt mot pour mot les paroles de l'archer. Celui-ci comprit que maître Roc n'était qu'un de ces êtres imaginaires dont nos aïeux avaient peuplé les antres et les bois, et qui au moyen âge avaient remplacé les faunes, les dryades et les autres demi-dieux du paganisme. Maître Roc, en effet, est un des génies les plus populaires du Vercors. Les bonnes gens lui attribuent un pouvoir presque aussi étendu que celui de l'enchanteur Merlin. Ils le font intervenir dans

tous les événements dont la véritable cause leur est inconnue, et cela ne laisse pas d'accommoder leurs esprits paresseux qui craignent de chercher une explication naturelle aux choses les plus simples. Les pâtres de nos jours croient encore si fermement à ce bienfaisant génie, qu'ils auraient une triste opinion de l'intelligence du voyageur qui oserait, devant eux, mettre en doute son existence. On ne sera donc pas étonné de l'air de triomphe que prit Serpolet, lorsque l'écho eut répondu.

— L'entendez-vous? dit-il en riant, mais d'un ton de bonne foi qui désarma Aymé Verd. Il n'en fait jamais d'autres. C'est tout ce qu'on peut tirer de lui. Il n'est pas comme les fées qui, en leur qualité de femmes, cherchent toutes les occasions de se faire voir. Mais soyez tranquille, c'est lui qui a mis là le bois que nous avons trouvé, et il ne nous fera rien payer pour la chose. Seulement, si cette belle demoiselle veut lui chanter un petit air, quand elle sera remise, cela le réjouira fort, et il en dira le refrain dans le coin où il se cache. Oh! il me connaît depuis longtemps aussi bien que tous les bergers de la montagne de Saint-Chaffrey. Il a soin de jeter des ponts sur les torrents

où nous devons passer. Quand nous avons perdu une de nos chèvres ou une de nos vaches, c'est lui qui nous la fait retrouver. Il se contente pour sa peine de traire de temps à autre un peu de lait quand il est altéré, et de ramasser la laine des brebis que nous laissons pour lui sur les buissons.

Pendant que le pâtre faisait l'éloge de son ami Roc, Blanche avait eu le temps de se recueillir, et de retrouver dans sa mémoire quelques-uns des souvenirs qui lui avaient échappé. Elle se rappela alors qu'elle avait quitté le chalet, en compagnie de Serpolet et qu'un grave danger planait sur Aymé Verd. Mais il lui fut impossible de se rendre un compte exact des motifs et des incidents de son voyage, ni surtout de s'expliquer comment elle était entrée dans la grotte. Son premier mouvement fut de se lever, et de s'envelopper dans sa pelisse, en laissant tomber sur le banc le manteau de l'archer. Elle ne songeait qu'à sortir d'une position qui pouvait sembler équivoque, et à regagner au plus tôt la grange où elle se souvenait d'avoir laissé ses compagnes. L'archer comprit l'intention de mademoiselle de Sassenage.

— Vous devez être encore bien fatiguée, mademoiselle, lui dit-il d'un ton respectueux; je crois

que vous feriez bien de prendre ici quelques instants de repos avant de vous remettre en route.

— Vous m'excuserez, messire, répondit Blanche avec inquiétude, mais je ne comprends pas bien comment il se fait que nous soyons ici tous les deux.

L'archer rappela alors, en peu de mots, à mademoiselle de Sassenage, qu'il l'avait rencontrée au Pas de Miserere, qu'elle lui avait fait signe de la suivre, et qu'il avait quitté Landry pour obéir à cet ordre. Il lui apprit ensuite qu'elle s'était trouvée indisposée en chemin, et qu'il s'était fait un devoir de la mettre à l'abri du vent et du froid dans le premier asile que lui avait indiqué le pâtre.

La seule pensée de s'être trouvée un moment dans les bras d'Aymé Verd causa à mademoiselle de Sassenage un trouble involontaire. Elle rougit et baissa les yeux, mais cette émotion fut de courte durée. Blanche avait déjà retrouvé toute sa mémoire, et, avec elle, les angoisses que devait lui inspirer sa situation. Le nom de Landry avait fixé ses incertitudes, ravivé ses souvenirs. Telle fut la sensation que lui causa ce réveil, qu'elle fut obligée de se rasseoir.

— Croix Dieu! dit Aymé en la voyant pâlir, vous trouvez-vous plus mal, mademoiselle? Voulez-vous

que je parte à l'instant et que j'aille quérir du secours au chalet?

— Non! non! répondit Blanche avec vivacité, ce n'est rien. Mais de grâce! ne sortez pas d'ici, je n'ai besoin de personne.

— Au nom du ciel! mademoiselle, reprit l'archer alarmé de l'état d'agitation où elle se trouvait, tirez-moi de l'incertitude où je suis! Quelque danger vous menacerait-il, vous ou quelqu'un des vôtres? C'est pour cela sans doute que vous m'avez appelé; car il vous a fallu, je suppose, de bien puissants motifs pour vous déterminer à faire un pareil voyage au milieu de la nuit et à travers tant de périls. Mais, de grâce! instruisez-moi! Mon épée, mon bras, ma vie sont à votre service.

En entendant ces mots, Blanche chercha rapidement dans son esprit de quelle manière elle devait aborder la terrible confidence qu'elle avait à faire. En sauvant l'archer au Pas de Miserere, elle n'avait rempli que la moitié de sa tâche; elle devait encore l'avertir du ténébreux complot formé contre ses jours. Le premier nom qui s'offrit à elle fut celui de M. de Sassenage, l'artisan véritable d'un crime, dont le veneur n'était que l'instrument. Ce nom expira sur ses lèvres. Le

comte de Sassenage était son parent le plus proche : il était le frère de son père, il était le frère de sa bienfaitrice, madame de Montmaur. — Est-ce à moi, pensa-t-elle, est ce à moi de porter contre lui une pareille accusation et de déshonorer un vieillard que la reconnaissance, la religion, tous les sentiments de la nature m'ordonnent de respecter? Non, non! Je ne puis, je ne dois nommer que Landry. Et je le nommerai, poursuivit-elle ; car il faut que ce jeune homme connaisse son ennemi, afin de pouvoir éviter ses embûches ou se défendre contre lui.

Mais à peine eut-elle formé cette résolution, qu'elle retomba aussitôt dans sa perplexité. Grâce aux confidences que Genest avait faites à Paschale et aux indiscrétions de la chambrière, Blanche avait appris ce qui s'était passé à Romans entre l'archer et M. de Sassenage. Elle savait aussi que le vieux Hugues de Chambéon avait averti son fils de se défier des mauvais desseins du capitaine Hartman, et n'avait mis Genest à son service que pour lui servir de renfort dans le cas d'une attaque imprévue. D'après ces notions, elle voyait clairement qu'il suffirait de donner l'éveil à Aymé pour le mettre sur la trace du véritable coupable. Nom-

mer Landry, c'était dénoncer, c'était désigner du doigt M. de Sassenagé. A cette pensée, Blanche sentit de nouveau son courage défaillir.

Cependant Aymé Verd attendait une réponse. Debout auprès de Blanche, il la considérait avec inquiétude et ne savait à quelle cause attribuer son silence. Le trouble de la jeune fille croissait de moment en moment et semblait présager une nouvelle crise. Blanche était, en effet, dans une de ces situations qui, si elles se prolongeaient, porteraient le trouble dans la raison la plus ferme. Elle ne pouvait dénoncer son oncle, et, si elle se taisait, elle abandonnait l'archer à tous les périls auxquels elle venait de le soustraire. Elle l'exposait à tomber dans quelque nouveau piége, et devenait ainsi elle-même la complice des assassins. Une inspiration soudaine vint la tirer enfin de cette pénible position. Il lui sembla qu'elle pouvait concilier ces devoirs contraires et sauver l'archer sans l'avertir. L'entreprise était difficile et demandait autant de courage que de prudence. Quoi qu'il en soit, mademoiselle de Sassenage, levant les yeux vers le ciel, prit la résolution de garder pour elle son redoutable secret, se réservant de protéger elle-même les jours de l'archer, et

sûre, avec l'aide de Dieu, de ne pas laisser tomber un seul cheveu de sa tête. Pour cela, il fallait d'abord le retenir auprès d'elle jusqu'à l'aube. Le lieu était propice, la caverne à l'abri du vent ; il y avait une provision de bois suffisante pour entretenir le brasier, et la compagnie du petit pâtre, bien que ce dernier se fût déjà endormi au coin du feu, atténuait, dans la circonstance, ce qu'un semblable tête-à-tête pouvait avoir d'inconvenant. Blanche résolut donc tout d'abord de profiter de l'occasion et de prolonger jusqu'aux approches du matin son séjour dans la grotte. Elle aviserait ensuite à l'exécution du projet qu'elle avait conçu.

— Messire, dit-elle, excusez-moi si j'ai tardé à vous répondre ; mais il y a des circonstances dans la vie où le silence est la seule réponse qu'on puisse faire à des questions, je ne dis pas indiscrètes, mais généreuses et amicales. Je vous ai appelé, je vous ai prié de me suivre, et maintenant je dois rester muette, je dois me taire absolument sur les motifs de ma conduite ; car, si je parlais, je serais réduite à cacher la vérité sous le voile odieux de quelque mensonge. Qu'il vous suffise donc, messire, de savoir qu'aucun danger ne menace vos amis.

Aymé s'attendait si peu à un pareil langage,

qu'il demeura stupéfait. La nouvelle la plus affreuse l'aurait moins surpris peut-être, car il y était préparé. Il chercha en vain à se rendre maître de lui-même et à se donner quelque raison plausible de l'étrange discrétion de mademoiselle de Sassenage; il ne put y réussir. Comment fallait-il désormais expliquer la présence de Blanche dans les montagnes, à une heure si avancée de la nuit? Comment une jeune fille, élevée pieusement sous les yeux de madame de Montmaur, s'était-elle hasardée au milieu de cette contrée sauvage? Elle n'avait pu faire cette démarche qu'à l'insu de sa famille et des compagnes qu'elle avait laissées au chalet. Qu'était-elle donc venue chercher sur les cimes de Saint-Chaffrey? Quelle était la cause de son trouble, de son émotion et surtout de son silence? A cet instant le rouge monta au visage de l'archer; un soupçon pénible venait de traverser son esprit.

— C'est bien! mademoiselle, dit-il avec une courtoisie affectée, c'est bien! Je ne vous en demande pas davantage; je n'ai pas le droit de vous interroger. Ce n'est pas moi qui suis chargé du soin de veiller sur votre conduite.

— Vous êtes étonné, messire...

— Comment donc! dit Aymé, et de quoi, s'il vous plaît? Qu'y a-t-il de si surprenant à voir une fille, jeune et belle, se promener au clair de lune, errer au milieu des bois, chercher la solitude, et tout cela sous la garde d'un enfant. Oh! il n'y a rien là qui doive me surprendre.

Ces mots allèrent droit au cœur de mademoiselle de Sassenage. Elle frémit involontairement de la tête aux pieds, baissa le front et retint à grand'peine une larme qui vint rouler dans ses yeux. Si elle eût été moins intéressée dans cette question, ou qu'elle eût eu un peu plus d'expérience et de ruse féminine, elle eût compris qu'il y avait dans le langage de l'archer plus de jalousie que de véritables soupçons. Dans sa candeur, elle n'imagina qu'une chose, c'est qu'elle avait perdu l'estime d'Aymé Verd. Cependant elle n'était pas femme à reculer devant les conséquences de la généreuse détermination qu'elle avait prise. Elle ne songea même point à se défendre, dût Aymé Verd interpréter cruellement la réserve qu'elle était obligée de garder. La seule fierté, à défaut d'autres raisons, lui eût dicté cette conduite. Ses paroles durent même trahir un peu ce sentiment de fierté blessée.

— Le champ des conjectures est immense, dit-elle, après avoir retrouvé assez d'assurance pour accompagner ces mots d'un sourire; on peut aisément s'y égarer: mais que cette observation ne vous arrête pas, messire. Vous êtes, m'a-t-on dit, un homme sage et prudent, et n'avez pas coutume de juger les autres à la légère. Pour moi, je compte assez sur votre courtoisie pour oser exiger de vous la promesse d'un silence absolu sur notre rencontre et tous les incidents qui l'ont marquée.

— Je vous le promets, mademoiselle, répondit l'archer sur qui le chagrin de Blanche avait fait une vive impression, mais qui, tout en se repentant de l'avoir causé, ne put se décider à mettre dans sa réponse d'autre sentiment qu'une politesse froide et mesurée; je vous le promets; vous pouvez compter sur ma discrétion.

— C'est là tout ce que je demande, dit Blanche; cependant, ajouta-t-elle, après un moment d'hésitation, je vais mettre votre courtoisie à une nouvelle épreuve. Je désirerais, messire, ne rentrer au chalet qu'au point du jour. Toute aventureuse que je paraisse, j'ai peur de la nuit et du mauvais chemin. Seriez-vous assez bon pour me tenir compagnie?

L'archer répondit par un signe de tête et s'assit en face de Blanche, sur le banc où le jeune pâtre dormait. Il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels on n'entendit que le pétillement des branches et le bruit des gouttes d'eau qui tombaient, de temps à autre, de la voûte sur le lac. Nous n'avons pas besoin de dire quelles étaient les pensées de notre héros. Il n'est guère de position plus triste pour un amant que celle où il se trouve, lorsqu'une circonstance plus ou moins significative vient de lui révéler qu'il a un rival, et un rival préféré. Si quelque chose pouvait ajouter à la douleur d'une pareille découverte, ce serait, à coup sûr, de voir tomber ses illusions, au moment même où tout semblait vous sourire, où l'occasion, longtemps cherchée, se présentait à vous; au sein de la nuit et de la solitude, dans un de ces tête-à-tête charmants que l'on eût achetés, la veille, au prix de sa vie. Telle était pourtant la situation d'Aymé Verd. Abusé par des apparences trompeuses et, comme nous l'avons dit, par son amour plus encore que par ces apparences, il se tourmentait à plaisir, et croyait déjà n'avoir plus qu'à chercher dans son esprit quel était l'heureux mortel qui faisait courir

ainsi à travers champs la romanesque jeune fille.

Après quelques minutes de réflexions, néanmoins il ne tarda pas à revenir à des sentiments plus dignes de lui et de la personne qu'il aimait. Il s'aperçut qu'il avait été plus prompt à juger qu'il n'aurait dû l'être, et que son cœur avait égaré sa raison. Il sentit qu'il était impossible que mademoiselle de Sassenage, quand même elle aurait voué à un autre quelque affection, se fût oubliée au point de braver toutes les convenances, de donner des rendez-vous nocturnes, et de compromettre ainsi une réputation sans tache. Soulagé par cette pensée, il leva les yeux et contempla à la dérobée le visage noble et pur de sa compagne. Cette vue acheva ce que la réflexion avait commencé, et il ne resta plus à l'archer que le repentir amer d'avoir pu outrager Blanche par ses soupçons. On voit que cette fois encore notre sage et prudent ami avait fait beaucoup de chemin en peu de temps; s'il avait été trop vite dans ses accusations, si, pour avoir rencontré Blanche seule sur la montagne, il avait été prêt à se désespérer, d'un autre côté, sur la seule garantie de la bonne renommée et de la mine candide de la jeune fille, il détruisait son ouvrage et oubliait ce qu'il y avait

d'équivoque dans la situation où il l'avait trouvée. Nous disons cela, afin que nos jeunes lecteurs apprennent de nous deux vérités vieilles comme le monde, et qu'on ne saurait connaître trop tôt, à savoir : d'abord, que les gens les plus sensés doivent se défier de leurs jugements, car les plateaux de la balance où l'on pèse les actions des autres montent ou descendent selon les mouvements variables de notre cœur ; ensuite, que l'amour, ce dieu changeant, a tantôt les yeux perçants du lynx, tantôt les yeux fermés de la taupe. Renonçant donc à pénétrer le mystère dont Blanche avait voulu s'entourer, et plein de confiance dans la sagesse de la jeune fille, Aymé Verd ne songea plus qu'à réparer les torts qu'il croyait avoir envers elle. Il n'osa point, d'abord, lui adresser la parole ; mais, comme c'est assez l'habitude en ces sortes de cas, il lui témoigna, par un redoublement d'attentions et d'égards, ce que sa bouche ne pouvait dire. Il releva le manteau qui était resté sur le banc, et l'étendit sous ses pieds, afin de leur éviter le contact d'un sol humide. Il alla ensuite remplir dans le bassin une tasse de cuir qu'il portait à sa ceinture, et, après y avoir versé quelques gouttes

de genièvre, liqueur favorite des chasseurs alpestres, l'offrit à mademoiselle de Sassenage. Celle-ci approcha à peine le vase de ses lèvres et le rendit à Aymé, en le remerciant par un sourire, dont l'expression n'était pas exempte de tristesse. Après ces précautions oratoires, l'archer crut qu'il pouvait enfin élever la voix pour demander le pardon dont il avait besoin.

— Vous avez dû, mademoiselle, dit-il d'un ton soumis, vous avez dû me trouver bien indigne de la confiance que vous m'avez accordée; mais je vous ferais une nouvelle injure si j'entreprenais de me justifier : je ne l'essayerai donc pas. Je ne vous demanderai qu'une chose, c'est d'oublier des paroles dont je ne garderai moi-même le souvenir que pour me repentir de les avoir prononcées. Quel que soit, d'ailleurs, le parti qu'il vous plaise de prendre à cet égard, que vous me punissiez ou non d'un égarement involontaire, croyez bien qu'il n'y a personne au monde qui soit plus convaincu que moi de la noblesse de vos sentiments, de la dignité qui préside à toutes vos actions. Malgré l'épaisseur du voile qui cache à mes yeux les motifs de votre conduite, je douterais plutôt de la lumière du jour que de la pureté de votre âme.

Blanche ne répondit rien; mais son sein battait avec force, et son émotion parlait pour elle. Elle leva sur son compagnon un regard tranquille, mais plein de reconnaissance, et dans lequel l'archer crut lire un muet pardon. A partir de ce moment, la contrainte qui régnait entre eux fit place à une douce liberté. Un entretien, moitié grave, moitié enjoué, mais toujours renfermé dans les bornes des plus délicates convenances, permit à Blanche de déployer un peu de cette gaieté qui faisait le fond de son caractère, et à l'archer de montrer la prudence et le tact dont la nature l'avait doué. Les instants s'écoulèrent avec une rapidité dont les amants seuls peuvent se former une idée. Enfin Aymé Verd se décida à aborder un sujet qui, depuis quelques jours, le préoccupait vivement. Plus il voyait mademoiselle de Sassenage, plus il écoutait plus il se croyait certain d'avoir sous les yeux la jeune fille de Romans. Il résolut d'éclaircir ses doutes.

— Si je ne me trompe, dit-il à sa compagne d'une voix un peu émue, ce n'est pas la première fois que nous nous sommes rencontrés à une heure si avancée de la nuit et dans un lieu où je ne devais guère espérer de vous voir.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, messire, repartit Blanche, avec embarras.

— Avez-vous déjà oublié votre voyage à Romans, la veille de la Saint-Martin, et ne vous rappelleriez-vous pas que nous nous sommes vus dans la grande salle de maître Gouttenoire?

— En vérité, messire, repartit Blanche avec effort et en rougissant, je ne sais ce que vous voulez dire; il y a plus d'un grand mois que je n'ai mis le pied à Romans.

Le lecteur comprendra aisément le mensonge de mademoiselle de Sassenage : révéler sa présence à l'auberge du Dauphin, c'était mettre précisément l'archer sur les traces de son oncle, et défaire d'une main la toile qu'elle ourdissait de l'autre. On juge quelle dut être la surprise d'Aymé Verd lorsqu'il entendit ces paroles. Elles renversaient une seconde fois toutes les idées qu'il s'était faites, et le rejetaient de plus belle dans la mer immense des conjectures.

— Quoi! s'écria-t-il, nous n'étiez pas à Romans il y a huit jours, avec votre père?

—Mon père? dit Blanche étonnée de la méprise de l'archer. Vous ignorez sans doute, messire, que je suis orpheline. J'étais bien jeune lors-

que je perdis mes parents, et j'ai été élevée, comme Gaspard aurait pu vous l'apprendre, par ma tante la baronne de Montmaur.

Cette réponse acheva de porter la confusion dans l'esprit de notre héros. Sur la foi de dame Gudule, il avait pris le racoleur pour le père de Blanche, et n'était pas encore revenu de cette erreur. Il demanda à la jeune fille si du moins elle n'avait pas une sœur dont la ressemblance aurait pu le tromper.

— Je n'en ai pas, répondit Blanche.

— Me voilà donc forcé d'admettre une opinion de nos paysans que j'avais toujours traitée de folie, c'est votre double [10] que j'ai vu à Romans.

— Pourquoi non? dit la jeune fille en souriant à demi; on ne peut pas douter des merveilles dans la maison du bonhomme Roc.

— Cela est étrange! reprit Aymé en considérant mademoiselle de Sassenage avec plus d'attention, j'aurais juré que c'était vous. La personne que j'ai vue vous ressemblait autant que pourrait le faire votre image, si vous vous penchiez sur ce bassin. Elle était belle comme vous, et pâle comme vous l'êtes en ce moment. Elle avait vos yeux et ce regard si pur qui n'appartient qu'à vous. La

bonté, l'esprit, la grâce, et, si j'ose le dire, la malice, étaient répandus dans tous ses traits. Eh quoi! je m'étais trompé, ce n'était pas vous! Cette voix touchante que j'entendis si peu, mais qui m'émut jusqu'au fond de l'âme, ce n'était pas la vôtre. Je m'étais figuré que cette inconnue était pour moi comme un ange tutélaire, et qu'elle m'avait suivi jusqu'au château de Montmaur. Mais je vois bien maintenant que ce n'était là qu'une illusion! Blanche de Sassenage vit et respire, court les monts, la nuit et le jour, sans penser au pauvre archer qui dormait, il y a une semaine, dans la grand'salle du Dauphin.

—Hélas! reprit l'archer, après avoir attendu un moment une réponse qui ne vint pas, pourquoi m'avez-vous détrompé? Je m'étais accoutumé à retrouver en vous cette inconnue dont les regards s'étaient reposés sur moi avec intérêt. Elle s'était même embellie dans mon souvenir de tous les charmes que lui prêtait votre ressemblance, et je lui avais voué dans mon cœur un culte sans partage.

Le ton chaleureux d'Aymé Verd, le regret profond qu'exprimaient ses paroles, causèrent à Blanche un embarras visible. Elle baissa les yeux, et, pour se donner une contenance, se mit à remuer

les tisons du brasier. Enhardi par le silence de la jeune fille, notre héros allait continuer avec plus de feu, lorsqu'une voix claire et argentine retentit tout à coup à son oreille.

— Là! là! Clochette, disait-elle, là! ne t'impatiente pas, ma mie, je me lève; tu es pressée comme Nanette quand elle sent l'odeur des pognes [11] et voit fumer de loin la poêle à frire.

Aymé Verd, un peu surpris par cette désagréable interruption, tourna la tête et aperçut à côté de lui le petit pâtre qui bâillait et se frottait les yeux tout en adressant à sa chèvre favorite ces admonitions familières. L'espiègle Serpolet s'imaginait avoir passé la nuit au chalet, et se réveillait à son heure habituelle, c'est-à-dire au moment où l'étoile du berger, disparaissant à l'horizon, appelle les troupeaux aux pâturages. Blanche ne lui sut pas aussi mauvais gré qu'Aymé Verd de cette exactitude. Elle s'enveloppa de dans sa mante de manière à cacher l'émotion qu'elle éprouvait et se tournant vers l'archer :

— Oserai-je, messire, lui dit-elle, vous prier de m'accompagner jusqu'aux abords du chalet? Nous nous séparerons ensuite, et comme vous ne sauriez regagner seul votre poste, Serpolet vous y conduira.

En parlant ainsi, Blanche sortit la première de

la grotte, regarda avec inquiétude dans toutes les directions, et, rassurée par cet examen, se mit en route d'un pas fermé et rapide en causant tout bas avec Serpolet, tandis que l'archer se demandait si tout ce qui venait de se passer n'était pas un rêve.

CHAPITRE XX.

La Chasse aux chamois.

Devions-nous, cher cousin, nous quitter de la sorte !

Les deux Griffith.

Le châtelain de Beauséjour, privé, comme nous l'avons vu, de la société d'Aymé Verd, avait passé une assez triste nuit au poste qui lui avait été assigné. Sa mauvaise étoile lui avait précisément donné pour compagnon d'affût un gentilhomme engagé depuis longtemps dans les liens du mariage, et qui, par conséquent, devait goûter assez peu les éloges que M. de Jarniost, par suite d'une longue habitude, ne cessait de prodiguer à l'hyménée. On conçoit donc que le vieux seigneur dut éprouver un vif contentement, lorsque, au point du jour, il vit paraître tout à coup, à quel-

que distance du lieu où il se trouvait, le jeune archer qu'il croyait en embuscade au col de l'Épervier. Aymé Verd, en effet, guidé par le jeune pâtre, s'approchait à grands pas du rocher dans l'angle duquel étaient tapis les deux chasseurs. En apercevant le bon châtelain, il ne put retenir un geste de surprise. Il s'arrêta, et, se tournant vers son guide, et lui demanda s'ils étaient bien arrivés au col de l'Épervier. Mais l'agile Serpolet, obéissant sans doute aux ordres secrets de Blanche, avait déjà tiré ses grègues et décampait à toutes jambes à travers la vallée, en sautant comme un chamois sur les cimes des roches les plus aiguës. La première pensée d'Aymé Verd fut de courir après le pâtre, pour lui demander une explication de sa conduite; mais il n'en eut pas le temps. Déjà M. de Jarniost l'avait saisi par une des aiguillettes qui attachaient son pourpoint, et le tenait captif, à peu près comme un pêcheur qui a saisi un carpillon par une de ses nageoires, et tremble de voir le poisson rebelle lui échapper. Le digne seigneur serrait si fort, que l'aiguillette ne tarda pas à se rompre et lui resta dans les mains. Cette circonstance, néanmoins, ne le déconcerta aucunement; il y trouva même un sujet d'exorde

parfaitement approprié à son genre d'éloquence et à la matière délicate qu'il allait enfin aborder, avec quelque espoir de trouver un auditeur complaisant.

— Je suis désolé, messire, s'écria-t-il en saisissant le bras de l'archer, je suis désolé d'avoir brisé cette attache. Mais ce petit accident vient à l'appui de ce que je vous disais hier, lorsque nous causions ensemble des ennuis du célibat. Qui va, je vous prie, réparer ce léger échec qu'a subi votre toilette? Allez-vous prendre vous-même, en rentrant au logis, du fil et une aiguille, et, mettant habit bas, vous asseoirez-vous sur vos talons pour recoudre votre aiguillette?

Aymé Verd ne put s'empêcher de sourire de l'observation du vieillard.

— Ferez-vous, reprit celui-ci, le voyage de Romans tout exprès pour aller trouver un tailleur, ou courrez-vous de village en village après le couturier ambulant qui ravaude, à trois sous par jour, les hardes de nos fermiers? Autant vaudrait, sur ma foi, courir après le juif errant!

— J'avoue, dit l'archer, sans trop savoir où voulait en venir M. de Jarniost, j'avoue que le cas est embarrassant.

— Eh bien! reprit le châtelain de Beauséjour

avec vivacité, si vous aviez femme au logis, mon cher enfant, vous ne seriez pas exposé à ces extrémités fâcheuses. Ce soir, en rentrant chez vous, vous trouveriez une personne aimable qui viendrait se jeter à votre cou et qui, tout en vous cajolant, réparerait, d'une main délicate, l'accroc que j'ai eu le malheur de faire à votre pourpoint. Mais, ajouta le vieux seigneur, sans lâcher sa proie et en l'attirant doucement vers le petit recoin où il avait allumé du feu pendant la nuit, suivez-moi; nous causerons ici plus à notre aise, tout en savourant quelques gouttes du ratafia, dont Sigolène a eu soin de remplir ma gourde. C'est elle, mon cher enfant (comme nous l'avons vu, le châtelain de Beauséjour se plaisait déjà à donner ce nom à l'archer); c'est elle qui a distillé, de ses propres mains, cette liqueur délicieuse, qui est un merveilleux cordial pour la chasse. Soit dit en passant, il n'y a pas, dans toute la province, de fille qui puisse en remontrer à Sigolène dans tout ce qui regarde les soins de l'office. Vous en jugerez par vous-même, quand vous viendrez me voir à Beauséjour, comme vous me l'avez promis.

L'archer ne se rappela pas le moment précis où

une pareille promesse avait pu lui échapper; cependant la politesse l'obligea à faire un signe de tête approbatif. Il ne prêta, toutefois, qu'une oreille distraite aux éloges que M. de Jarniost donnait à Sigolène, car la conduite du petit pâtre à son égard lui avait paru assez étrange pour qu'il cherchât à s'en rendre compte. Il ne pouvait croire qu'il eût été simplement le jouet de Serpolet, et se demandait si Blanche n'était pour rien dans cette nouvelle aventure. Il l'avait vue parler tout bas au jeune pâtre, et avait même cru remarquer un léger sourire sur ses lèvres, au moment où il lui avait dit adieu en lui annonçant qu'il allait regagner au plus vite le Col de l'Épervier. Quel dessein pouvait-elle avoir en l'égarant ainsi? Cette question était aussi difficile à résoudre que toutes celles que notre ami s'était posées depuis la veille. Aussi fit-il de vains efforts pour percer ce mystère. Il ne trouva dans son esprit que trouble et incertitude.

Cependant le jour se faisait peu à peu. Bientôt le soleil parut à l'horizon. La matinée était froide, l'air vif; aucun nuage, aucune vapeur n'obscurcissait la sérénité de l'atmosphère. De l'endroit où se trouvaient les trois chasseurs, on pouvait voir

une grande partie de la vallée dans laquelle étaient renfermés les chamois. C'était un vaste bassin, dont les flancs étaient couverts d'*alps* ou pâturages, tandis que les hauteurs n'offraient qu'un assemblage bizarre de rochers informes.

— Eh bien! mon cher enfant, dit M. de Jarniost en contemplant l'astre du jour qui montait resplendissant à l'autre extrémité de la vallée, voici, comme dirait du moins maître Gaschet le savant précepteur de Sigolène, voici le blond Phébus qui sort radieux de la couche de Thétis, sa femme légitime, son épouse en tous biens et tout honneur. Aussi, voyez comme il est rouge et fleuri, comme il a l'air bien portant. Vous nous êtes apparu à peu près à la même heure, mon jeune ami, mais avec une mine bien différente. Ah! voilà ce que c'est que d'être garçon : on porte les ennuis du célibat écrits sur son visage. On n'a personne qui mette la main à votre toilette, peigne votre chevelure et rappelle les roses sur votre teint, soit en vous donnant un gros baiser, soit en vous préparant, chaque matin, un julep fortifiant ou un lait de poule. Mais il me semble que j'entends là-bas les chiens qui se mettent en route. Alerte! à notre poste et l'œil tendu! Je suppose,

voisin Charrost, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon de nuit qui s'était dressé sur ses jambes dès que les aboiements de la meute s'étaient fait entendre, je suppose qu'il y a assez de feu sous la cendre pour allumer nos mèches. Allons, c'est bien ! Couchons-nous ventre à terre, et si vous voulez voir le museau des chamois, ne faites pas un mouvement. Ils seront là aussitôt que la bise qui agite là-bas les mélèzes. Surtout ne tirez pas avant de pouvoir distinguer nettement la cambrure des cornes, et visez les robes noires : ce sont les bêtes les plus grasses.

Les chasseurs virent bientôt, en effet, déboucher dans la vallée la troupe éperdue des fauves, qui avait laissé les chiens bien loin derrière elle. Elle s'avançait le nez au vent, espérant trouver un passage dans le défilé étroit que gardait M. de Jarniost. Mais elle fut accueillie par trois coups de feu, et se vit forcée de rebrousser chemin, à peu près comme un escadron de mousquetaires qui, n'ayant pas réussi à forcer les lignes de l'ennemi, tourne bride et s'enfuit ventre à terre pour échapper à la fusillade. Un seul des chamois était resté sur le champ de bataille, et gisait sans vie au milieu de l'alp où la veille, peut-être, il errait encore

en liberté. Le sire de Beauséjour et son voisin Charrost furent en même temps l'un que l'autre au fond de la gorge où était tombée la pauvre bête.

— Mais, voisin, dit M. de Jarniost, à quoi bon vous déranger ? Cela ne vous regarde pas. Dieu merci ! je n'ai pas besoin de votre aide.

— Comment l'entendez-vous? s'écria Charrost d'un air de mauvaise humeur; est-ce que vous prétendriez avoir tué l'animal ? Vous savez, voisin, que vous n'avez pas la main plus heureuse à la chasse des chamois qu'à la chasse des gendres. Ils passent devant votre nez, sans que vous ayez jamais pu en attraper un par les cornes. Ainsi, remontez là-haut, je vous le conseille, si vous ne voulez pas que l'étourneau qui est tombé dans vos filets prenne sa volée.

A ces mots de fâcheux augure, M. de Jarniost, jeta un regard inquiet vers le point élevé où il avait laissé Aymé Verd; mais, voyant que l'archer était assis paisiblement sur la cime du roc, il reprit son assurance et apostropha vivement son compétiteur. Celui-ci n'était pas homme à abandonner ses prétentions. Il tira de sa ceinture un lingot, et, le montrant à M. de Jarniost :

— Puisque vous êtes si sûr de votre fait, voisin,

lui dit-il, montrez-moi votre plomb; nous allons ouvrir la bête, et nous verrons bien qui l'a frappée.

— Soit! dit M. de Jarniost, en exhibant de son côté un lingot marqué à ses armes; nous allons voir.

Quand le chamois fut éventré et qu'on eut retiré de ses entrailles le projectile qui l'avait arrêté dans sa course, les deux chasseurs se regardèrent d'un air stupéfait. Le lingot n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. Il était marqué aux armes de Montmaur; c'était celui qui chargeait l'arquebuse d'Aymé Verd. Après cette découverte, il ne restait plus qu'à emporter le fauve, ce que les gentilshommes firent d'assez bonne grâce, mais en niant tous les deux qu'ils eussent eu la moindre prétention à l'honneur de l'avoir tué, et chacun se moquant de la vanité de son voisin.

Cependant la chasse continuait sur les autres points de la vallée. On entendait toujours les chiens donnant de la voix sur la piste des fauves, et de temps à autre des coups de feu qui annonçaient que partout les chasseurs faisaient leur devoir. Mais tout à coup, comme par enchantement, les aboiements de la meute, le bruit des arquebuses et le sifflement aigu des chamois cessèrent d'arriver jusqu'aux oreilles de nos amis.

— Que signifie cela? dit M. de Charrost, en tendant sa tasse de cuir pour recevoir un coup de ratafia, gage de réconciliation entre lui et le sire de Beauséjour; que signifie cela? les chiens auraient-ils fait défaut? Hé! hé! hum! hum! ajouta-t-il, après avoir savouré la précieuse liqueur, quoique les fumées des chamois soient fortes et tenaces, et qu'un chien de garde pût les suivre, cela ne m'étonnerait point. Nous n'avons jamais su chasser cette bête-là dans le bas pays. Parlez-moi des gentilshommes du Gapençais! Ils partent tout au plus au nombre de trois, laissent les chiens au chenil et les femmes à la maison, d'où elles ne devraient jamais sortir. Ils s'approchent à petit bruit des glaciers et luttent d'adresse et d'agilité avec les fauves pour les surprendre, tandis que nous courons ici le chamois avec la trompe et la meute, comme s'il s'agissait de daims ou de chevreuils. Il est vrai que cette chasse ne vous plairait guère, voisin; le plus grand silence doit régner pendant toute la poursuite. A cinq cents pas de distance, le chamois entend une parole qui se dit à voix basse, et la femelle qui est en vedette donne l'alarme à tout le troupeau.

— Ah! oui, dit le châtelain de Beauséjour avec

ironie, oui, voilà une belle chasse, et qui fait honneur à la galanterie des gentilshommes gapençais ! Vraiment, voisin, on voit bien que vous avez habité longtemps ce pays-là, car je n'ai pas aperçu hier madame de Charrost parmi les dames. Je ne sache pas que son absence vous ait rendu l'œil plus juste et la main plus sûre, et que vous en abattiez plus de chamois. Quant à nous autres, vrais gentilshommes du bas pays, ajouta M. de Jarniost, qui n'avait vu dans la dissertation de son voisin, sur la chasse, qu'un moyen de rentrer, par une transition plus ou moins habile, dans son sujet favori, quant à nous, habitants d'une contrée où la politesse n'est pas inconnue, nous croyons que les dames ne sont déplacées nulle part. Tout le vin de nos vignes ne suffirait pas pour nous mettre en gaieté, si elles n'étaient assises à table auprès de nous, si leurs mains blanches ne remplissaient nos verres. Tous les violons et toutes les cornemuses du pays ne nous feraient pas remuer un pied, si leurs doux yeux ne nous invitaient à la danse. Une épouse jeune, belle, bien élevée....

En cet endroit, M. de Jarniost fut interrompu par l'arrivée d'un nouveau personnage qui descendit tout à coup du haut des rochers qui do-

minaient le poste, et se jeta au milieu du groupe en jurant et en tempêtant comme un damné. Le sire de Beauséjour, qui avait été d'abord désagréablement surpris par cette brusque apparition, sourit avec délices lorsqu'il eut reconnu, dans le visiteur importun, son autre futur gendre, Gaspard de Montmaur.

— Eh! mon cher enfant, lui dit-il en le saisissant de la main droite, tandis que de la main gauche il retenait Aymé Verd, quel bon vent vous amène? vous arrivez fort à propos. J'allais justement expliquer à votre ami, qui est un homme de sens, mes idées sur le véritable bonheur, lequel, comme vous le savez, est fort rare, et ne se trouve qu'en ménage, entre des époux assortis.

— Mille tonnerres! dit Gaspard en secouant vivement son bras pour faire lâcher prise au vieillard; vous me rompez la tête avec vos sornettes! Le bonheur, c'est de vivre en paix, de chasser tout le jour et de faire ses quatre volontés; pour cela on n'a pas besoin d'une femme qui vous contredise du matin au soir, et d'un beau-père qui vous sermonne quand la femme commence à se taire. Mais, par saint Hugon! il ne s'agit pas de cela. Savez-vous ce que vous faites ici? vous entourez

le fort, quand la garnison a décampé. Les chamois sont partis, et, pour le présent, la chasse est close. Pardieu! ajouta l'archer en considérant Aymé Verd, je comprends tout à cette heure. C'est comme cela que vous gardez le Col de l'Épervier, mon bel ami? Je vous en fais mon compliment! Il est bon de vous confier un poste. Mais répondez-moi donc! que faites-vous ici? où est Landry?

— Calmez-vous! dit Aymé Verd, un peu embarrassé pour répondre, car il ne savait trop comment excuser sa présence auprès de M. de Jarniost.

— Me calmer! s'écria Gaspard. Vous êtes, ma foi, plaisant! vous n'avez qu'un refrain pour toutes vos chansons. Vous ressemblez à ces médecins qui, pour toutes les maladies, vous mettent à la diète. Me calmer! si je tenais ce coquin de veneur, je saurais bientôt s'il a la tête aussi dure que la crosse de mon arquebuse.

En entendant ces mots, M. de Jarniost jugea prudent de lâcher le bras de Gaspard. Il s'éloigna même de quelques pas, en donnant pour excuse qu'il apercevait au loin les dames, et en ajoutant tout bas : — Diable! diable! le vin qui bout le plus fort dans la cuve est souvent le meilleur; mais ce

n'est pas le moment qu'il faut choisir pour le boire.

Cependant Aymé ne comprenait rien à la colère de son ami. Il le laissa un instant exhaler sa bile; mais voyant qu'elle était loin de s'apaiser, il lui demanda d'un ton plus sérieux ce qui pouvait l'avoir mis dans un pareil état.

— Palsambleu! dit brusquement Gaspard, je puis bien vous le dire à vous, puisque vous êtes mon ami, mon seul ami, et que j'ai besoin d'ailleurs de le dire à quelqu'un. Tenez, là, sans détour, j'ai passé une mauvaise nuit. Je ne sais trop comment vous vous êtes arrangé, vous, avec ce veneur du diable; mais j'ai fort regretté de n'avoir pas pris votre place.

— Quoi! n'étiez-vous pas avec votre frère?

— Oui, sans doute, j'étais avec Renaud, et à Dieu ne plaise que je dise du mal de lui! c'est le fils de ma mère, après tout, et mon aîné! Mais, voyez-vous, les longs tête-à-tête ne m'ont jamais rien valu; d'ailleurs, la nuit est faite pour dormir, et non pour philosopher, à moins qu'on ne médite sur les ennuis de la vie avec un joyeux camarade, en face d'une bouteille pleine, ou avec quelque bonne fée de garnison, dans une chambre bien close.

— Croix Dieu! dit Aymé, que s'est-il donc passé?

— Oh! rien, rien, reprit Gaspard en cherchant à se modérer. Les choses se sont passées à merveille, au moins pendant le premier quart de la faction. Vous savez, Aymé, que ce quart-là est toujours le plus court. Mais ne voilà-t-il pas que tout à coup, au moment où j'y pensais le moins, monsieur mon frère s'avise de me faire la morale, à peu près comme vous auriez pu me la faire. Je n'y prenais pas garde; car, grâce au ciel! vous m'avez habitué depuis longtemps à ces beaux discours sur la vertu : cela me fait aujourd'hui le même effet que le son des cloches qui appellent à la messe tant de gens qui les laissent sonner, et ne s'en portent pas moins bien. Mais, petit à petit, j'entends mons Renaud qui change de ton; il fait comme le ministre, me reproche mes beaux habits, me gourmande sur ceci, puis sur cela; prétend que j'ai tort de jurer par les saints. Par saint Hugon! par saint Maurice! par saint Leufroy! par saint Babolein! par tous les saints du paradis! est-ce que cela le regarde? est-ce que je ne suis pas le maître de m'habiller à ma guise? est-ce qu'il faudra lui demander la permission, quand je voudrai invoquer mon saint patron? C'est ma coutume, à moi, et j'y tiens.

— A la bonne heure! dit Aymé; mais je ne vois pas là un grand sujet de colère.

— Comment donc! s'écria Gaspard d'un air irrité. Allez-vous être de son avis, maintenant? Le ministre vous aurait-il déjà converti? Je n'en serais pas étonné, car les philosophes se laissent prendre aux mauvaises raisons, comme les oiseaux à la glu. Pour moi, qui suis plus simple, il m'en faut de bonnes. Aussi, lorsque j'ai vu où il en voulait venir, je lui ai dit tout net ma façon de pensée.

— Et où voulait-il en venir?

— Par saint Hugon! ne vous l'ai-je pas dit? A quoi rêvez-vous donc? est-ce que vous ne m'écoutez pas? Où il voulait en venir? Parbleu! il ne me l'a pas caché : il voulait tout simplement faire de moi un huguenot. Pendant trois heures au moins il m'a battu les oreilles de ses prêcheries, il s'est mis à attaquer le pape, la messe, les sacrements, et j'ai eu la patience de l'écouter sans mot dire, en me tenant à quatre pour ne pas éclater. Mais à la fin, morbleu! je n'ai pu y tenir et j'ai lâché l'écluse; je l'ai envoyé à tous les diables, lui et son ministre; je lui ai dit que j'étais catholique et que catholique je mourrais, dussent en crever de dépit tous les réformés de France, de Suisse et d'Alle-

magne. Là-dessus, mon homme s'est enveloppé dans son manteau, et ne m'a plus adressé la parole de tout le reste de la nuit.

— Je crains, Gaspard, que vous ne soyez allé un peu vite, dit Aymé, et que vous n'ayez montré dans cette rencontre votre brusquerie ordinaire.

— Pas le moins du monde! repartit Gaspard; je l'ai laissé faire, et pour me désennuyer j'ai entonné la complainte de Pierre Buis :

Venez tous, pécheurs misérables,
Entendre la fin lamentable
De Pierre Buis le prêcheur, etc.

— Il ne manquait plus que cela! s'écria Aymé. Vous savez que cette chanson est en horreur parmi les réformés. Je ne puis vous cacher, Gaspard, que vous avez mal agi et que tous les torts sont de votre côté. Votre frère se trompait sans doute, mais vous deviez respecter au moins ses bonnes intentions, et ne pas chercher à le blesser.

Cette sage réflexion, au lieu d'apaiser le courroux de l'archer, ne fit que l'enflammer davantage, comme cela arrive souvent en pareil cas.

— Allez-vous, à votre tour, me faire un sermon?

dit-il. Prendrez-vous toujours le parti des autres contre moi? Avez-vous envie que j'aille au prêche et que je chante les cantiques de Marot? Par saint Médard! j'aime mieux chanter ses chansons.

— Eh! pour Dieu! dit Aymé Verd avec un peu de vivacité, chantez-les tout à votre aise quand vous êtes avec des fous de votre espèce. Mais ici, mais sous le toit de votre frère, gardez plus de mesure, et ne répandez pas la tristesse dans les cœurs, sous le prétexte d'y faire naître la joie.

— Je vous admire! repartit Gaspard, rien ne vous émeut, rien ne vous étonne. On vous proposerait de vous faire turc ou païen, que cela vous paraîtrait tout naturel. Jour de Dieu! je ne suis pas dévot, et use plutôt les genoux de mes hauts-de-chausses contre les tables des cabarets que sur les dalles des églises. Je n'ai de ma vie pu souffrir les moines, de quelque couleur qu'ils fussent, et de toute la gent encapuchonnée, il n'y a que les jeunes nonnains qui aient jamais su me plaire. Mais, par saint Barnabé! je tiens à ma religion, je tiens à la messe, je tiens aux sacrements, et tous les docteurs de Genève ne viendraient pas à bout de me convertir. J'aimerais mieux, d'ailleurs, me faire juif ou musulman que de me faire huguenot.

— Il y a plus de passion que de véritable zèle dans votre langage, dit Aymé d'un ton de mécontentement.

— Vous pouvez donner à mes sentiments le nom qu'il vous plaira, monsieur Caton. Je ne m'inquiète guère plus de votre avis que des neiges d'antan. Ce qui est certain, c'est que, depuis mon enfance, je me défie de ces faces pâles de huguenots. La servante de mon vieil oncle, le président, les haïssait; Dieu la bénisse! je crois que je tiens d'elle quelque chose.

Aymé Verd regarda son ami d'un air étonné.

— Oh! reprit Gaspard, je ne dis pas cela pour mon frère; quoique je ne m'attendisse pas plus à le voir protestant qu'à voir le vieux château de Montmaur descendu de lui-même au bas de la montagne. Cependant je me suis enfin accoutumé à cette idée, et pourvu qu'il me laisse tranquille, nous vivrons en paix. Un frère est un frère après tout. Ainsi gardez vos discours pour une meilleure occasion. Je suis très-calme. Je ne conserve de cette nuit aucun ressentiment. Mais, par saint Hugon! ce boute-feu de ministre aura affaire à moi!

— Il faut donc absolument, dit Aymé, que vous cherchiez querelle à quelqu'un?

— Allons! s'écria Gaspard impatienté, vous disposez-vous encore à prendre sa défense, à celui-là? C'est à n'y pas tenir, et franchement, vous me supposez trop de patience. Je ne puis plus dire un mot, faire un mouvement, que vous ne soyez là, comme un vérificateur des poids publics, pour peser mes paroles et mesurer mes pas. Cette contrainte commence à me fatiguer, et en vérité, je l'ai supportée trop longtemps. Il faut que cela finisse.

— Gaspard! dit Aymé Verd en pâlissant; c'est la première fois que vous me parlez sur ce ton.

— Et moi, j'espère que ce sera la dernière, reprit Gaspard d'un ton brusque et sans faire attention au trouble de son frère d'armes. Je veux être libre, entendez-vous? libre comme l'air. Quand un habit est trop juste et m'empêche de respirer, je le quitte. Vous êtes sans cesse autour de moi comme une guêpe qui bourdonne à mes oreilles et cherche à me piquer.

— Gaspard! répéta Aymé Verd d'une voix altérée, vous vous oubliez!

— Non, non! je sais ce que je dis, reprit Gaspard. L'amitié n'est pas un mariage; et, grâce à Dieu, il n'y a pas eu entre nous d'épousailles. Je ne vous ai point promis obéissance devant le ta-

bellion; et je n'ai pas besoin d'être mené, comme un enfant, par les lisières. D'ailleurs, qu'est-ce que votre prétendue sagesse, je vous prie? A quoi m'a-t-elle servi jamais? Vous ne vouliez pas que je vinsse à Montmaur; et, sans vos bons conseils, il y a deux ans que j'aurais embrassé ma mère! Dispensez-vous donc à l'avenir de me donner des avis, car je vous déclare que je ne les suivrai plus. — Mais j'ai perdu assez de temps ici, ajouta Gaspard en se tournant vers M. de Charrost. Avez-vous vu, messire, passer par ici une espèce de bête fauve, aux jambes tortes, aux yeux louches, connue dans le pays sous le nom de Landry?

— Mon jeune ami, répondit M. de Charrost sans s'approcher, car le ton de voix de Gaspard n'avait rien d'engageant, vous voulez parler du veneur de votre frère? Je ne l'ai point vu, et le diable seul pourrait dire où il est, puisqu'il n'est pas au Col de l'Epervier.

— Merci! répliqua Gaspard. Je saurai bien le trouver.

En disant ces mots, l'archer descendit rapidement la montagne, sans adresser un salut à personne, même à son ami. Celui-ci le suivit des yeux, espérant qu'il reviendrait sur ses pas, selon

sa coutume, pour lui serrer la main et lui demander pardon de sa vivacité. Mais il attendit vainement : bientôt il le vit disparaître derrière les rochers.

— Croix-Dieu ! se dit-il à lui-même avec émotion ; je ne croyais pas que les choses pussent aller si loin. Mais, après tout, ajouta-t-il en faisant un geste d'insouciance, j'en suis bien aise ! La patience est une vertu ; cependant elle a ses bornes. J'étais las moi-même de vivre côte à côte avec ce cheval indompté.

Une rupture entre deux amis est une chose commune en notre siècle où, de tous les liens qui unissaient entre eux les hommes, l'amitié est celui qui s'est le plus relâché. On renonce aisément à des relations que l'intérêt seul ou la commodité a formés, et cela n'entraîne même ordinairement, de part et d'autre, ni reproche, ni violence, ni colère, ni regrets. Mais deux cœurs joints par une forte *cousture*, pour nous servir d'une expression de Montaigne, ne peuvent guère se séparer sans une sorte de déchirement. Telle fut, du moins, la sensation qu'éprouva Aymé Verd, en voyant disparaître son frère d'armes. Il ne songea pourtant ni à le rappeler ni à courir après lui. Blessé à la fois, comme il l'avait été, et dans son affection

et dans son amour-propre, il eût plutôt laissé son cœur se briser, que de faire une pareille démarche. Malgré ses habitudes graves et son humeur sensée, il avait quelque chose de l'entêtement montagnard, et, nous pouvons le dire, de la fierté des Montmaur. Toutefois, ses sentiments personnels ne le préoccupèrent pas exclusivement. Il aimait trop Gaspard, pour ne pas voir avec tristesse le développement fâcheux que prenait son caractère, naturellement violent et emporté. Il frémit même à la pensée des excès auxquels la passion pourrait entraîner un homme qui, pour de simples contradictions, se mettait en lutte ouverte avec un frère et faisait si bon marché d'un ami. Le souvenir des généreuses qualités de son ancien compagnon d'armes put à peine dissiper ces funestes pressentiments.

La main appuyée sur le canon de son arquebuse, Aymé était encore plongé dans ses noires réflexions, lorsque des cris perçants vinrent frapper ses oreilles. Il tourna vivement la tête, mais n'aperçut rien qui pût lui expliquer la cause de ce tumulte. Il distingua seulement à quelque distance un groupe de dames et de jeunes filles qui appelaient du secours, agitaient leurs mouchoirs, et donnaient

tous les signes de la plus extrême frayeur. Quelques-unes montraient du doigt une des parties du mont sur lequel se trouvait Aymé Verd, comme pour indiquer que là était le danger. Mais c'est dans le chapitre suivant que nous verrons la suite de cette aventure.

CHAPITRE XXI.

L'Herbe de Saint-Joseph.

> Tous les propos qu'il tient sont des billevesées ;
> On cherche ce qu'il a dit après qu'il a parlé.
>
> *Les Femmes savantes.*

Malgré notre désir de satisfaire au plus tôt la juste curiosité du lecteur, nous devons, avant de continuer notre narration, faire un léger retour sur le passé. Nous avons laissé, comme on s'en souvient, les filles du châtelain de Beauséjour couchées en compagnie des femmes mariées et des demoiselles nubiles, sur les meules de foin du chalet. Au point du jour, Cunégonde s'éveilla la première, car elle avait le sommeil léger, comme toutes les personnes qui n'ont pas le cœur satisfait; elle appela sa sœur, selon son habitude, afin

que celle-ci vînt l'aider dans sa toilette. C'était une affaire importante que la toilette de Cunégonde. Aussi la fille aînée de M. de Jarniost éprouva-t-elle un vif désappointement lorsque Sigolène vint lui annoncer qu'il n'y avait dans la grange d'autre miroir que le seau dans lequel les paysans regardaient la lune les jours d'éclipse, et faisaient boire leurs vaches en hiver; d'autre aiguière que la marmite dans laquelle, malheureusement, cuisait à cette heure la soupe des bergers; et d'autre serviette que le foin sur lequel elles avaient dormi. Cependant, bon gré mal gré, il fallut s'attifer, sans le secours des ustensiles ordinaires, et s'en rapporter au goût de Sigolène, à défaut des conseils de la glace vénitienne. Ce fut là une occasion toute naturelle de contestations sans fin entre les deux charmantes sœurs, contestations qui se renouvelaient, du reste, tous les matins, sous le toit de Beauséjour. Sigolène trouvait toujours son aînée assez bien, et lui reprochait de perdre son temps à parer des attraits qui n'y gagnaient guère; tandis que Cunégonde accusait sa cadette de mauvais goût, et lui prédisait qu'avec ses airs de Cendrillon elle ne trouverait jamais un mari.

— En trouvez-vous davantage, Cunégonde, de-

manda Sigolène blessée de cette prédiction, en trouvez-vous davantage, avec vos grands airs et tous vos atours, vous qui êtes mon aînée de deux ans? Les sons de votre mandoline, ma chère, ont-ils jamais attiré sous vos fenêtres le moindre soupirant? Non, à coup sûr; les hommes sont trop raisonnables pour se laisser prendre à cet appeau. Ils ne vivent pas de chansons. Quand ils rentrent au logis, le plus bel air italien ne les réjouit pas comme le peut faire un verre de vin épicé, préparé par Cendrillon.

— Fi! ma chère, repartit Cunégonde en refaisant les tresses de ses cheveux que Sigolène avait mêlés d'une manière désespérante, vous parlez comme une bourgeoise; avez-vous jamais entendu dire que Rosalinde, Belinde, Amaranthe et tant d'autres princesses fameuses aient eu recours aux confitures pour gagner le cœur de leurs amants? Cela est tout au plus bon pour attraper les mouches. Un gentilhomme veut trouver dans sa belle des sentiments plus relevés, à telle enseigne qu'Armagis, prince d'Aquitaine, renonça à la main d'Ostrogothe pour l'avoir vue manger une cuillerée de crème fouettée. C'était pourtant quelque chose de délicat et d'éthéré pour ainsi dire. Ap-

prenez d'ailleurs, sotte que vous êtes, qu'on ne peut bien compter sur l'amour d'un homme que lorsqu'il a perdu entièrement l'appétit et qu'il dépérit de jour en jour pour vos beaux yeux.

— Allons donc! repartit Sigolène en levant les épaules; vous avez vu cela dans les romans que vous lisez jusqu'à minuit ou une heure du matin, au lieu de dormir et d'épargner la chandelle qui, grâce à vous, s'use dans la maison avec une rapidité effrayante. Dans le fait, belle princesse, le plus amoureux des gentilshommes d'aujourd'hui fait cinq grands repas tous les jours, et je suis loin de l'en blâmer. Croyez-vous que je tienne à avoir un mari étique et tout branlant sur ses jambes; à épouser un sylphe, un gnome ou un pauvre diable dont je causerais la mort sous prétexte d'enflammer son cœur? Non, certes, je ne veux pas avoir cela à me reprocher. Au surplus, nous verrons bien qui sera mariée la première. Savez-vous ce que prend un homme, quand il prend femme? Il prend une ménagère et non un pur esprit. Il aime mieux la voir à la cuisine, la main à la queue de la poêle, qu'au balcon une guitare entre les doigts. Les mots qui sonnent le mieux à son oreille, sont ceux-ci : — La table est servie, mon

ami. — La soupe est prête. — Le vin est tiré. — Voilà des pantoufles pour tenir tes pieds chauds, » et autres phrases semblables, bien plus agréables à entendre, croyez-moi, que vos soupirs et vos tendresses. La belle figure que fait un pauvre homme qui a chassé tout le jour et arrive au logis les dents longues, quand sa moitié s'avance d'un air patelin et murmure à demi-voix : « — Ingrat, vous m'avez laissée ! — Perfide ! vous me faites mourir de langueur; ou bien : — Cher amour, viens te reposer dans mes bras. » L'excellent potage que voilà ! comme cela apaise la faim et remplit l'estomac ! Les hommes, ma chère Cunégonde, n'aiment que les douceurs qui se mangent. Il leur faut les effets plutôt que les paroles. Ils préfèrent le corps à l'ombre, l'étoffe à la couleur, le feu à la fumée. Ils sont assez bêtes pour croire qu'on ne les en aime pas moins parce qu'on les fait boire et manger. — Mais, ajouta Sigolène, voici toutes ces dames qui sont habillées depuis une heure. Finissez-en donc, Cunégonde. Je vois qu'il n'y a rien de plus lent à se parer qu'une fille majeure qui cherche un mari.

Déjà, en effet, toute la compagnie était prête à se mettre en route, et chacun avait réparé de son

mieux le désordre de sa toilette. On se cherchait, on s'appelait, on se comptait, afin de s'assurer si pendant la nuit le loup n'était pas entré dans le bercail, et n'avait pas mangé quelque brebis. On s'aperçut, alors seulement, que la plus noble et la plus belle des dormeuses, mademoiselle de Sassenage, avait disparu du chalet sans qu'on pût savoir à quel moment elle en était partie, ni vers quel lieu elle avait dirigé ses pas. On eut beau s'enquérir d'elle auprès des paysans, ceux-ci n'en purent donner aucune nouvelle, et l'on fut obligé de partir avant de l'avoir retrouvée. Cet incident causa du reste assez peu d'émoi, car les personnes les plus sensées de la caravane firent entendre aux autres que Blanche avait sans doute pris les devants, qu'on la retrouverait bientôt, et qu'il était inutile de s'alarmer sur son sort.

On arriva d'assez bonne heure sur l'alp de Chaliol, d'où l'on pouvait suivre des yeux toutes les évolutions des chamois relancés par la meute. Les dames s'arrêtèrent en cet endroit et s'assirent sur l'herbe, tandis que les pâtres qui leur avaient servi de guides prenaient place à quelque distance derrière elles. L'alp de Chaliol était inaccessible aux chamois du côté de la vallée. On y était donc à

l'abri de la dangereuse rencontre de ces animaux qui, dans leur fuite désespérée, sont quelquefois aussi à craindre que le sanglier lui-même, à cause de l'impétuosité de leur course et de la force prodigieuse que la nature a placée dans leurs cornes. Les nobles dames pouvaient ainsi rester paisibles témoins des exploits de leurs amants et de leurs époux, et contempler sans alarmes un spectacle longtemps attendu.

Mais il y avait parmi elles un personnage qui était loin de partager cette curiosité, et que toutes les recommandations des bergers n'auraient pu retenir en ce lieu. C'était maître Jérôme Gaschet qui, entre autres idées saugrenues qu'il avait puisées dans ses bouquins dépareillés, s'était cru obligé d'adopter la croyance des pythagoriciens sur la métempsycose, et regardait toute espèce de chasse comme un véritable homicide, comme une atteinte portée aux plus saintes lois de la nature. Toute l'éloquence de son curé n'avait pu le faire démordre d'une opinion si peu orthodoxe, mais qu'il trouvait le moyen d'accorder dans sa tête, on ne sait trop comment, avec les notions du catéchisme sur l'enfer et le paradis. Il persévérait à soutenir *mordicùs* que Pythagoras avait

raison, et il appuyait d'observations de son cru la doctrine du sage de Samos. Ainsi, son âne lui semblait doué de tant de sagesse, qu'il était impossible, du moins à son avis, d'expliquer ce phénomène, si l'on n'admettait pas que Pégase avait été jadis étudiant, sinon professeur, dans quelque savante faculté de Paris ou d'Athènes. Quant à lui personnellement, il se souvenait, d'une manière précise, d'avoir été enfermé, au moment du déluge, dans l'arche de Noé, sous la forme d'un lapin, et d'avoir échoué, avec Sem, Cham et Japhet, sur le mont Ararat, ce qui, disait-il, tranchait péremptoirement la question de savoir en quel lieu le saint patriarche avait abordé, après que les eaux se furent retirées. Quoi qu'il en soit, c'eût été pour le bon Jérôme un véritable crève-cœur que d'assister au carnage qui allait se faire dans la vallée, et de voir tomber une à une tant de bêtes, parmi lesquelles, *horresco referens!* plus d'un chasseur avait peut-être des grands parents ou pour le moins des arrière-cousins. Il ne fut donc pas plutôt arrivé sur l'alp de Chaliol, qu'il s'approcha de Cunégonde et lui dit quelques mots à l'oreille d'un air de mystère. Cunégonde lui répondit par un signe d'intelligence et courut

vers sa sœur, à qui elle répéta à voix basse les paroles du pédagogue. Au même instant, Sigolène, qui avait déjà repris ses aiguilles et son bas, se leva d'un air maussade, et, tout en haussant les épaules, suivit sa sœur aînée, qui déjà s'éloignait sur les pas de maître Jérôme et de son âne. Les dames de la compagnie eurent beau les rappeler, les bergers eurent beau crier, Pégase, Apollon et les Muses disparurent bientôt derrière les rochers, trottant d'un pas agile, et sourds aux prières des simples mortels qui les imploraient.

Au bout d'un quart d'heure on les aperçut de nouveau sur les flancs de la montagne voisine. Ils gravissaient lentement le coteau escarpé, s'arrêtaient de temps à autre, s'agenouillaient en certaines places, et se penchaient jusqu'à terre, de manière à cacher, pour ainsi dire, leur nez dans le gazon. Il était assez difficile de comprendre de pareilles simagrées. Quant à maître Pégase, on pouvait croire qu'il broutait l'herbe menue et se dédommageait amplement des jeûnes forcés auxquels il était parfois soumis chez des élèves trop parcimonieux; mais, pour les trois autres personnages, la même conjecture n'était pas possible. Le digne pédagogue, quelque entêté qu'il fût des idées py-

thagoriciennes, n'avait pu inviter ses élèves à se livrer en commun avec l'âne aux délices d'un banquet composé de mousse et de fougère. Il fallait donc trouver ailleurs une explication plus satisfaisante. Les châtelaines de Jarniost cherchaient quelque chose sur la montagne; mais que cherchaient-elles? Là était la question, comme dit Hamlet; question embarrassante, et qui eût défié longtemps la pénétration de toutes les têtes féminines réunies sur l'alp de Chaliol.

Le voyage de Cunégonde et de Sigolène était en effet le résultat d'une autre lubie de maître Jérôme, lequel, comme on le voit, avait plus d'un grelot à sa marotte. Le savant escholier, en feuilletant le *Traité des Vertus secrètes et mirifiques des plantes*, y avait découvert la description d'une herbe appelée par l'auteur *herba josephina*, herbe de Saint-Joseph, laquelle avait l'admirable propriété de faire marier dans l'année les filles qui en portaient d'habitude deux ou trois brins dans leur corset. Il n'avait eu rien de plus pressé que de faire part de cette belle trouvaille aux deux charmantes sœurs, qui, ainsi qu'on le pense bien, ne purent rester indifférentes à la nouvelle que leur annonçait le pédagogue. Cuné-

gonde, dans le premier transport de sa joie, embrassa sur les deux joues le bon Jérôme, tout confus de recevoir une si grande récompense pour sa peine. Il est vrai que l'instant d'après elle se repentit d'avoir accordé à un manant une faveur que tant de princes auraient enviée; mais elle se consola aussitôt de cet oubli passager de sa dignité, en se rappelant que Marguerite d'Écosse avait octroyé un baiser non moins tendre au poëte Alain Chartier, lequel était encore plus laid que Jérôme, et dont la bouche n'avait jamais prononcé de si belles paroles. Sigolène, bien qu'elle fût moins crédule que son aînée, et qu'elle ne reconnût guère aux plantes d'autres vertus que celle d'épicer les ragoûts et de purger les malades, Sigolène, disons-nous, ne sut pas trop mauvais gré à son précepteur de la recette matrimoniale qu'il avait trouvée. Elle se moqua bien un peu des espérances de Cunégonde, traita de fou l'auteur du livre sur lequel Jérôme s'appuyait; mais, en fin de compte, elle ne put s'empêcher de demander à ce dernier quelle était au juste la forme de la plante en question, et en quel lieu fortuné on la voyait fleurir. Sur la réponse de l'escholier, on convint tacitement de profiter de toutes les occasions qui s'offriraient

d'aller herboriser sur les montagnes, afin de se procurer le précieux talisman. Cunégonde se flatta d'abord que ce serait chose facile. Elle se promettait déjà de porter une grosse touffe de l'*herba josephina* à son côté, d'en placer autant sous le chevet de son lit, et, s'il le fallait, d'en semer la graine sur toutes les plates-bandes du jardin, dût Sigolène jeter de hauts cris, en voyant usurper la place de ses légumes favoris, le chou, le navet et la carotte. Par malheur, l'herbe de Saint-Joseph était aussi rare que les maris qu'elle devait procurer. La châtellenie de Beauséjour n'en offrit pas aux chercheuses un seul pied, bien qu'elles eussent exploré, en compagnie de Jérôme, tous les coins et recoins où pouvait végéter l'ombre d'une plante. Il fallut donc étendre le cercle des investigations; mais on eut beau franchir la rivière qui servait de limites à la juridiction de Beauséjour, visiter les terres des voisins, trouer les haies, pénétrer jusque dans les enclos, on ne rapporta au logis que le thym et le serpolet, dont la prudente Sigolène garnissait du moins ses poches, afin que tout son temps n'eût pas été perdu. Les choses en étaient encore là au moment de la chasse aux chamois, ce qui nous dispense de dire ce après quoi

couraient sur la montagne maître Jérôme Gaschet et ses deux charmantes écolières.

Lorsqu'ils eurent parcouru toute la région moyenne du pic élevé sur lequel ils se trouvaient, ils continuèrent bravement leur ascension vers la cime, qui était hérissée de rochers bizarres entassés les uns sur les autres, et formant çà et là de profondes cavernes, qui servaient souvent de repaire aux bêtes fauves, et dont on voyait de loin les bouches noires et béantes. Les difficultés du voyage arrêtaient parfois la prudente Sigolène, mais ne causaient pas le moindre effroi à Cunégonde. Celle-ci grimpait avec audace sur les points les plus escarpés et devançait partout sa sœur, dans l'espoir de découvrir avant elle la plante miraculeuse et d'en faire son profit, dans le cas où ladite plante serait trop petite pour pouvoir être divisée. Elle pensait, comme tant de gens en ce monde, que charité bien ordonnée commence par soi-même. Tout au plus aurait-elle consenti à laisser respirer par Sigolène l'herbe merveilleuse dans la crainte où elle était qu'une partie des vertus du précieux végétal ne s'en allât avec le parfum. Enfin elle eut bientôt recueilli dans le pan de sa robe une abondante moisson de simples de toute es-

pèce, et s'assit sur une large pierre, afin de les trier tout à son aise. Sigolène prit place à côté d'elle et se livra, de son côté, à la même occupation, tandis que maître Gaschet décrivait, pour la centième fois, les caractères auxquels on pouvait reconnaître l'*herba josephina*.

— Maître Jérôme, interrompit Cunégonde, je sais par cœur tous ces détails, et je découvrirais notre fleur au milieu d'une meule de foin ; mais, puisque j'y pense, expliquez-moi donc comment l'herbe de Saint-Joseph peut opérer un si grand miracle?

A cette question, maître Jérôme resta court, car la réponse ne se trouvait dans aucun des ouvrages qu'il avait lus. Il regretta fort de n'avoir à sa disposition que le tome Ier des *Vertus secrètes et mirifiques*. Il eût trouvé sans doute dans le second l'explication qu'on lui demandait. Cependant, comme il n'ignorait pas qu'un savant ne doit jamais se laisser mettre à *quia*, il se gratta l'oreille, et répondit au bout d'un instant avec l'assurance convenable :

— Ce que vous voulez savoir, ma chère demoiselle, est au-dessus de vos lumières. Je vous dirai toutefois ce que j'en pense. Il en est des

plantes, voyez-vous, absolument comme des planètes. Dans le fond, les plantes et les planètes sont une seule et même chose, comme l'indique très-bien l'étymologie de leur nom : un *e* grave en fait toute la différence. Les planètes sont les fleurs qui ornent les champs de l'Empyrée, et les plantes sont les étoiles qui ornent les champs de notre monde sublunaire. J'espère que vous me comprenez?

— Pas très-bien, dit Sigolène.

— Parfaitement, dit Cunégonde.

— Je poursuis, reprit le pédagogue. Or, vous n'ignorez pas que les planètes ou plantes du ciel ont une influence marquée sur les choses d'ici-bas.

— Sans doute! dit Sigolène. La lune rousse ne fait guère de bien aux moissons. La nouvelle lune clarifie le vin qu'on met en bouteille... la vieille fait tourner le lait.

Le docte Jérôme leva les épaules avec dédain.

— L'étoile de Vénus est favorable aux amants, dit Cunégonde.

— A la bonne heure! reprit l'escholier; mais ne m'interrompez pas. Je disais donc que les astres, dans leurs conjonctions et leurs révolutions, opè-

rent à notre insu toutes sortes de miracles. En effet nous ne levons pas le petit doigt, que cela n'ait été marqué d'avance par quelque mouvement des globes célestes. Mais toutes ces choses dépassent la portée de votre esprit; j'ai eu, moi-même, beaucoup de peine à y mordre. Il me suffira donc de vous dire que, si les astres l'avaient voulu, je serais aujourd'hui, moi qui vous parle, un aussi grand capitaine que M. le duc de Guise ou le grand Darius, qui vainquit Alexander, roi de Macédoine, dans les plaines d'Arbelles, autant du moins que j'en ai pu juger par mon tome IV de l'*Histoire des Mèdes*, lequel finit, par malheur, au moment où le roi de Perse s'avance sur l'armée grégeoise avec un million de soldats, cinq cents éléphants et dix mille chars armés de faux. Si jamais je vais à Grenoble, il faudra que je me procure le tome V, afin de voir quelle triste mine a fait cet Alexander, qui, soit dit entre nous, n'était qu'un ivrogne et un présomptueux. Mais où en étais-je? Ah! oui, je me souviens. Je vous disais donc qu'il n'y avait rien de tel que de naître sous une bonne étoile. Dom Martin est chantre à Saint-Barnard, au lieu de mener la charrue comme son père; ce n'est pas sa faute, car il ne sait pas un mot de latin, et il faut

lui tenir la main droite pour qu'il signe la première lettre de son nom. Voulez-vous avoir le fin mot de la chose? Dom Martinest né sous une bonne étoile. Mais passons. Guichard de la Plagne a fait une grosse fortune en moins d'une année, et vous n'ignorez pas le proverbe :

Qui veut être riche au bout de l'an
Sera pendu à la Saint-Jean.

Or, Guichard de la Plagne n'a pas été pendu; et ce n'est pas sa faute, car il a fait tout ce qu'il fallait pour l'être. Qui l'a sauvé de la potence? Son étoile. Mais coupons court. *Ab uno disce omnes.* Par une motte, juge la terre; par une page, juge le livre; par un homme, juge les autres.

— Et l'herbe de Saint-Joseph? dit Sigolène, qui avait tiré son bas de sa poche et tricotait en attendant que le pédagogue arrivât enfin à une explication claire et nette; ne pourriez-vous pas, maître Jérôme, nous en dire quelques mots?

— J'y arrive, dit Gaschet; mais, au nom du ciel, ne m'interrompez pas! Je pourrais perdre le fil de mes idées. Je prétends donc que l'astrologie, autrement dit la science des astres, est la plus belle de toutes les sciences. Pythagoras était, de son

temps, astrologue ; et il y a eu, parmi les Mèdes, beaucoup de gens qui en auraient remontré, sur ce point, à Michel Nostradamus, sans parler des trois mages qui vinrent adorer l'enfant dans son berceau. Vous savez le noël :

C'est pour la première fois
Que je te vois,
Belle étoile, ma mie ;
Où vas-tu ? — Je conduis trois rois
Qui viennent de Médie.

— Mais, reprit Cunégonde avec inquiétude, quel rapport cela a-t-il avec l'herbe de Saint-Joseph ?

— Vous ne le voyez pas ? s'écria maître Jérôme avec le sourire d'un homme qui sent la supériorité de son esprit. La chose est pourtant très-simple. Si vous admettez avec les gens doctes et sensés de tous les pays l'influence des planètes, je ne vois pas pourquoi vous refuseriez de reconnaître celle des plantes, puisque plantes et planètes, c'est tout un, comme je vous l'ai démontré. Il n'y a que les ignorants et les petits esprits qui puissent chicaner sur la malheureuse lettre qui établit entre les deux mots une légère différence. Mais les savants ne s'embarrassent pas de ces bagatelles

Pour moi, j'ai eu à ce sujet une idée que je communiquerai avec plaisir à maître Pythagoras, si nous nous trouvons jamais ensemble, comme cela peut fort bien arriver, selon le cours ordinaire des choses. Que deviennent, à votre avis, les marguerites des prés, les bluets et les boutons d'or, après la fenaison?

— Les vaches les mangent, dit Sigolène.

— Et après?

— Après?... Elles servent de fumier et font pousser les blés, le chanvre et les légumes.

— Vous n'y êtes pas, reprit maître Gaschet. J'ai lieu de croire, d'après les règles de la métempsycose, qu'elles vont prendre dans le firmament la place des vieilles étoiles. Et je pourrais même le prouver...

— Mon Dieu! s'écria Cunégonde, vous feriez mieux, maître Jérôme, d'employer votre temps à chercher autour de nous l'herbe de Saint-Joseph, ou à nous dire comment elle opère; car c'est là ce que je vous ai demandé et ce que je serais bien aise de savoir.

—Hum! hum! dit le pédagogue en se promenant de long en large et en faisant semblant de réfléchir profondément. Il y a bien des choses obscures,

même dans la science la plus claire. Une lanterne fait de l'ombre, quoiqu'elle donne de la clarté.

— Ma foi! dit Sigolène, votre science, maître Jérôme, me produit tout l'effet d'une lanterne dans laquelle on aurait oublié de mettre une chandelle.

— Ce n'est pas que je sois embarrassé, reprit le pédagogue piqué au vif. Ce ne sont pas les raisons qui me manquent. Grâce à Dieu! je n'ai que l'embarras du choix.

— C'est toujours comme cela, repartit Sigolène. Quand on n'a pas une bonne raison à donner, on en a toujours cent mauvaises.

Il ne faut jamais blesser l'amour-propre des savants, car il n'est pas de méchanceté dont ils ne soient capables, une fois qu'ils sont en colère. Maître Gaschet, en cette occasion, donna une nouvelle preuve de la vérité de cette proposition. Il suspendit tout à coup sa promenade et s'arrêta les bras croisés devant Sigolène. Sa figure était rouge de dépit, et ses yeux gonflés semblaient vouloir sortir de leurs orbites.

— Vous désirez de savoir comment opère l'herbe de Saint-Joseph? dit-il avec volubilité. Eh bien! puisqu'il faut absolument vous découvrir ce que j'en pense, je vais vous satisfaire.

Je suppose qu'elle donne la beauté aux filles qui ne l'ont pas, la grâce aux lourdaudes, le bon sens aux folles, l'esprit aux niaises, et la douceur aux acariâtres. Je suppose qu'elle arrête le Temps par les ailes, ébrèche sa faux, emporte les années qu'on a de trop et efface les rides du visage. Je suppose qu'elle fait trouver une dot aux héritières qui n'ont pour dot que leurs vertus. Je suppose qu'elle trouble la vue aux galants et leur fait voir couleur de rose les soucis et les pavots. Voilà, à mon avis, comment opère l'herbe de Saint-Joseph; et je vous réponds que si on la trouvait chez les apothicaires, elle se vendrait cher.

— C'est en effet une plante merveilleuse, dit Sigolène. Mais, Dieu merci! je n'en ai pas besoin. Je ne suis ni vieille ni laide, et je veux qu'un mari me voie et me prenne telle que je suis. Quant à à ma sœur Cunégonde, c'est une autre affaire. Elle fera bien de se procurer l'*herba josephina*. Moi, j'y renonce.

Cunégonde, tout occupée du soin de trier les simples qu'elle avait encore dans sa robe, n'entendit, heureusement, que les dernières paroles de sa sœur.

— Eh quoi! dit-elle, vous ne voulez donc pas vous marier cette année?

— S'il faut vous l'avouer, reprit Sigolène, je pense que je puis me marier sans avoir recours aux philtres et aux talismans.

— Vous ne croyez donc plus à la vertu de l'herbe de Saint-Joseph?

— Je n'y ai jamais cru, répondit Sigolène avec dédain.

— Vous n'y avez jamais cru! s'écria maître Jérôme scandalisé. Vous prenez donc le docteur Cacchinno pour un ignorant? C'est pourtant dans son livre que vous avez trouvé le moyen de couper la fièvre maligne, en enveloppant le petit doigt de la main gauche dans une feuille de fraisier!

— Je ne dis pas le contraire, répliqua Sigolène; la grande Berthe a été guérie par ce moyen, et je ne manquerai jamais de l'employer quand l'occasion s'en présentera; mais qu'est-ce que cela prouve?

— Ce que cela prouve! dit Jérôme d'un ton suffisant; cela prouve que le docteur Cacchinno est un homme de sens et de savoir. S'il a dit vrai une fois, pourquoi mentirait-il une autre? Quand une balance est juste pour peser le seigle, croyez-vous qu'elle devienne fausse pour peser le froment?

— Non, sans doute! reprit Sigolène. Mais ne savez-vous pas que le même tonneau qui conserve le vin laissera échapper l'huile? N'avez-vous pas vu des fontaines couler clair le matin et donner le soir de l'eau trouble? Ma sœur Cunégonde, il faut lui rendre cette justice, dit souvent la vérité. Est-ce une raison pour la croire sur parole, quand elle assure à qui veut l'entendre qu'elle n'a que vingt ans? Moi qui, Dieu merci! suis sa cadette, je puis vous garantir qu'elle en a au moins vingt-huit.

Maître Jérôme se préparait à répondre; mais, au moment où il ouvrait la bouche, il sentit une main de plomb s'appesantir sur son épaule, comme si quelque vigoureux paysan se fût appuyé sur lui, afin de mieux écouter les belles choses qu'il allait dire. Cette supposition se présenta aussitôt à sa pensée, quoiqu'il n'eût vu ni entendu venir personne, et il se retourna vivement, pour reconnaître l'importun qui prenait avec lui de telles licences. Mais, lorsqu'il eut exécuté cette évolution, il aperçut, à sa grande surprise, un ours de la plus belle espèce, debout sur ses pattes de derrière et la gueule entr'ouverte par un effroyable bâillement, comme si l'intelligent animal n'eût pas perdu un seul mot

de la conversation que nous venons de rapporter. On juge de l'agréable impression que cette vue dut faire sur le philosophe pythagoricien; il se rappela avec effroi que ce nouvel auditeur n'avait pas été élevé précisément dans les principes charitables de l'école italique, et n'avait pas les mœurs excessivement douces. Il prit donc aussitôt ses jambes à son cou, et, sans s'inquiéter de rendre à l'ours sa cordiale accolade, s'élança droit devant lui, courant à perdre haleine, quitte à se rompre vingt fois les os. Toutefois, il ne put s'empêcher de balbutier, en courant, l'exacte définition de l'animal redoutable, telle qu'il se rappela l'avoir lue dans un de ses bouquins.

— *Ursus..., a...ni...mal..., vi...vi...parum..., quadrupes... unguiculatumque..., den...tibus..., incisoribus in utraque maxilla quaternis; car...ni...vo...rum, de...ni... que..., fe...li...no... ge...ne...re.*

Les demoiselles de Jarniost, comme on le pense bien, n'avaient pas attendu ce moment pour crier au secours, et prendre la fuite. Cunégonde, dans sa frayeur, ramassa, d'une main convulsive, les simples qui lui restaient. Puis, apercevant Pégase immobile à quelque distance, les narines ouvertes, les oreilles dressées, elle se jeta

sur son dos, et, le frappant du talon, partit au grand galop, comme une amazone fougueuse montée sur un coursier de Thrace. Sigolène, moins agile, s'enfuit de son côté; mais elle n'eut pas, comme sa sœur, le bonheur de trouver sous sa main une monture, et fut obligée de confier son salut à ses jambes. On dit que, dans son désespoir, elle envia, pour la première fois de sa vie, la légèreté et la prestesse de Cunégonde. Elle croyait entendre derrière elle le pas lourd et pesant, le grognement sinistre de la bête fauve, et cette pensée, loin de redoubler ses forces, ne faisait que les affaiblir. Heureusement elle se trompait : le danger n'était pas encore imminent. L'ours, en voyant le pédagogue et ses écolières s'éloigner si brusquement, était demeuré immobile et pour ainsi dire stupéfait, à peu près comme un homme à qui l'on fausse la compagnie, au moment où il croit tenir des auditeurs attentifs. Sa première pensée, si toutefois il nous est permis de nous servir ici d'une pareille expression, sa première pensée fut de courir après le pédagogue, pour lui demander l'explication d'un procédé si incivil. Il se précipita, en effet, sur les traces du malheureux Jérôme, et il n'eût pas tardé à l'atteindre, si ce-

lui-ci, dans l'impétuosité de sa course, n'eût laissé tomber de sa poche le *Traité des Vertus secrètes et mirifiques des plantes*. L'ours se jeta sur le précieux volume, l'ouvrit, le flaira, le tourna et le retourna à plusieurs reprises. Grâce à cette heureuse diversion, l'escholier eut le temps de gagner au large. Il ne s'arrêta dans sa fuite que lorsqu'il fut arrivé presque au bas de la montagne : alors il jeta un regard en arrière et vit avec douleur le savant traité du docteur Cacchinno mis en pièces par la bête mal apprise, et volant, feuille par feuille, au gré du vent. Cette circonstance le porta à croire que l'âme de cet ours bibliophobe avait habité jadis le corps du calife Qmar ou celui de quelqu'un de ses ignares lieutenants. Mais il n'eut pas le loisir de s'appesantir sur ce sujet. Il poussa tout à coup un grand cri, auquel répondirent les clameurs de toutes les personnes qui, de loin ou de près, pouvaient contempler ce qui se passait sur la montagne.

Après avoir pris un moment ses ébats, suivant l'habitude des animaux de race féline, l'ours s'apprêtait à jouer un rôle plus terrible et à faire payer cher à l'un des promeneurs une ascension imprudente vers des lieux que les bergers et les chasseurs ne visitaient jamais qu'en tremblant. Il s'était

accroupi sur sa queue et regardait de côté et d'autre, comme pour choisir sa proie. Au bout de quelques secondes, son choix fut arrêté : il s'élança sur les pas de Sigolène, qui, ainsi que nous l'avons vu, trébuchait à chaque instant, et sentait ses genoux se dérober sous elle.

Les cris d'épouvante que poussèrent les dames réunies sur l'alp de Chaliol furent entendus de tous les chasseurs qui faisaient le guet aux divers postes de la vallée. Ils tirèrent Aymé Verd de la rêverie où l'avait jeté le brusque départ de son ami, et l'engagèrent dans une entreprise qui faillit avoir pour lui des suites fâcheuses.

Mais le moment est venu de reprendre notre narration au point où nous l'avons laissée à la fin du précédent chapitre. L'archer, on s'en souvient, avait remarqué les signes que faisaient les châtelaines, pour lui indiquer le lieu du péril. Comme il ne pouvait distinguer nettement leurs paroles, ni se rendre compte de la nature du danger dont elles semblaient l'avertir, il monta sur le haut d'un rocher, d'où l'on dominait toute la vallée, et aperçut alors mademoiselle de Jarniost courant éperdue sur les flancs de la montagne, dans la direction du lieu où il se trouvait. L'instant d'a-

près, il vit paraître un ours de haute taille qui suivait lourdement, mais avec une incroyable vitesse, la fugitive, et n'en était plus séparé que par une distance d'environ cent pas. Se glisser le long du rocher, tirer son couteau de chasse, voler au-devant du terrible animal, fut, pour le brave archer, l'affaire de quelques secondes.

— Fuyez ! s'écria-t-il en approchant de Sigolène ; ne vous arrêtez pas, mademoiselle ! Au nom de Dieu, laissez-moi le champ libre !

Il eut beau dire, la malheureuse Sigolène, qui n'en pouvait plus, tomba mourante de fatigue et de peur au bord du précipice. Cette circonstance devait rendre la position de l'archer plus difficile. Il doubla le pas, afin de laisser le plus loin possible derrière lui la pauvre fille évanouie, et de n'être pas gêné dans ses mouvements. Tout en marchant, il avait jugé d'un coup d'œil ce qu'il avait à faire. L'ours était grand et vigoureux; ses yeux brillants, son poil hérissé, sa gueule fumante, annonçaient qu'il n'était pas disposé à se voir enlever sa proie sans combattre. Il fallait donc se décider à l'attaquer franchement ; mais, pour le faire avec quelque chance de succès, notre ami n'avait pu prendre d'avance aucune des précau-

tions en usage lorsqu'on se dispose à lutter contre un pareil adversaire. Il était vêtu d'un drap léger, au lieu d'avoir un pourpoint de cuir, et n'avait pour toute arme qu'un couteau de chasse, dont la lame était courte et mal aiguisée. Dans cette situation, il ne devait attendre son salut que du sang-froid et de l'habileté qu'il saurait déployer dans l'attaque et dans la défense.

Il commença donc par pousser un sifflement aigu, suivant l'habitude des chasseurs du Valgodemard dans de semblables rencontres. Surpris par ce son étrange, l'ours se leva sur ses pattes de derrière et resta immobile, comme s'il eût prêté l'oreille. L'archer, qui guettait ce moment, se précipita aussitôt sur lui et lui porta un vigoureux coup de pointe dans la poitrine. Le fer était tenu d'une main si ferme, qu'il traversa le cuir épais de l'animal et pénétra d'un pouce dans les chairs. Par malheur, il rencontra un os dans sa route et vola en éclats. Aymé, en se retirant avec la promptitude de l'éclair, n'emporta dans sa main qu'un tronçon mutilé, désormais presque inutile pour sa défense.

Cependant l'ours, en se sentant blessé, avait poussé un grognement de rage, et fait entendre ce grincement de dents qui lui est familier

lorsqu'on l'irrite. Il retomba pesamment sur ses pattes, et se mit à lécher, en grondant, le sang qui coulait de sa blessure. Tout à coup, il secoua la tête et s'élança en avant, vers le point où s'était retiré Aymé Verd. Il eût été aussi impossible de lui barrer le passage que d'arrêter un torrent qui a brisé ses digues. L'archer vit le péril ; il chercha autour de lui une pierre ou quelque branche d'arbre dont il pût se faire une arme : mais la terre n'offrait au loin qu'une effrayante nudité. Dans de pareilles conditions, la résistance ouverte eût été une véritable folie. Notre ami résolut donc de fuir, mais en attirant l'ours sur ses traces, et en l'éloignant ainsi du lieu où gisait encore mademoiselle de Jarniost. Aussitôt qu'il eut formé ce dessein, il se plaça en face du quadrupède et commença à reculer, dans une direction différente de celle que suivait la bête furieuse. Mais soit que l'ours fût entraîné par l'impétuosité de son élan, soit qu'il fût, pour ainsi dire, aveuglé par la douleur et la colère, il déjoua la tactique généreuse d'Aymé Verd, et au lieu de le suivre dans sa marche oblique, continua à s'avancer droit vers le but qu'il avait d'abord choisi. En poursuivant sa course, il allait atteindre Sigolène. Cette considération obligea l'archer à renoncer à

son projet : il se plaça de nouveau devant l'ours, bien décidé à l'arrêter ou à périr.

Les dames qui, du haut de l'alp de Chaliol, contemplaient cette affreuse scène, agitaient leurs mouchoirs en signe de sympathie et pressaient du geste et de la voix quelques chasseurs qui gravissaient péniblement la montagne, pour prêter secours au jeune gentilhomme. Parmi eux se trouvait M. de Jarniost, qui, à l'arrivée des dames, avait, comme on se rappelle sans doute, abandonné pour les rejoindre le poste qu'il occupait avec Aymé Verd. Le digne châtelain, armé de son arquebuse, marchait à la tête des chasseurs. Mais il avait beau se hâter, il était probable que son intervention serait trop tardive, et que le combat se déciderait sans lui.

L'ours, en effet, n'était plus qu'à trois pas de son ennemi. Il se dressa alors sur ses pattes de derrière et ouvrit celles de devant, pour l'attirer à lui et l'étouffer Mais, au même instant, l'archer, serrant dans sa main le tronçon du coutelas, lui en assena sur le museau un coup si violent, que le sang en jaillit avec abondance. La bête s'arrêta, et fit un tour sur elle-même, en poussant un rugissement qui ébranla au loin tous les échos.

Bientôt elle revint à la charge, et on vit s'engager entre les deux adversaires un duel horrible, dont les suites ne pouvaient, par malheur, être longtemps douteuses. L'ours, à force de colère, était devenu comme insensible aux coups que lui portait l'archer. Loin de reculer devant le fer qui le menaçait sans cesse, il s'avançait résolûment sur son adversaire, la gueule béante, la mâchoire ruisselante d'écume, l'œil en feu, le poil hérissé. La seule vue du monstre irrité eût fait reculer d'épouvante le chasseur le plus aguerri. Mais Aymé sentait qu'il avait à protéger la vie d'une femme, et ce sentiment lui donnait une force presque surnaturelle. Il ne perdait pas de vue un seul des mouvements de la bête fauve, et chaque fois qu'elle était sur le point de le saisir, il lui assénait un nouveau coup avec une telle violence que l'acier se brisa encore une fois dans sa main. Les grognements de l'ours grossissaient de moment en moment, et annonçaient un redoublement de rage. Heureusement le sang qui inondait ses yeux l'empêchait d'apercevoir son ennemi, mais celui-ci n'était guère en état de profiter de cet avantage. En effet, il sentait lui-même sa vue s'affaiblir, son corps chanceler, et ne portait plus à son ad-

versaire que des coups mal assurés. Les choses en étaient à ce point, lorsque deux chasseurs parurent enfin au détour de la colline.

— Par Notre-Dame des Neiges ! s'écria l'un d'eux aussitôt qu'il put se faire entendre d'Aymé Verd; tenez ferme, messire, tenez ferme! Maître Landry, ajouta-t-il, prêtez-moi votre mousquet, j'ai le coup d'œil sûr, et je sais où il faut viser pour abattre l'ours du premier coup.

— Allez-vous m'en remontrer? dit le veneur en pâlissant. Croyez-vous que je ne sache pas manier une arquebuse? Dieu merci ! poursuivit-il en appuyant sur ses épaules la crosse de son arme, je n'ai jamais manqué mon coup.

Ce n'était pas le moment d'entamer une dispute. Genest garda le silence et se contenta de se placer derrière Landry pour juger de la direction précise qu'il allait donner au canon de son escopette.

— Mordieu ! s'écria-t-il tout à coup, êtes-vous ivre? Au lieu de tuer la bête, vous allez tuer l'homme. Appuyez à gauche.

Landry, sans écouter le montagnard, lâcha la détente de l'arquebuse. Le coup partit; mais une violente gourmade, assenée par Genest sur la nuque du tireur, avait détourné l'arme fatale qui

tomba des mains de son maître, tandis que celui-ci allait rouler en blasphémant sur la terre. Après cet exploit, le montagnard était arrivé en quelques bonds auprès d'Aymé Verd qui luttait encore, mais dont le pourpoint était déjà déchiré par les griffes de l'ours et dont le sang commençait à couler.

— As-tu une arme? s'écria Aymé en l'apercevant.

— Non, messire, répondit Genest.

— Eh bien! reprit Aymé en repoussant de la main gauche son domestique, cours, emporte cette femme qui est à quelques pas d'ici. Je puis encore retenir l'ours un moment. Advienne ensuite que pourra!

— Par Notre-Dame des Neiges! s'écria Genest en se rapprochant avec vivacité, allez-y vous-même, monseigneur; je prendrai votre place.

— M'obéiras-tu, misérable?

— Non! dit le montagnard; ôtez-vous de là, mille tonnerres! ôtez-vous de là.

L'archer, pour toute réponse, ordonna de nouveau à Genest d'emporter Sigolène; mais en même temps, il recula d'un pas, car il ne pouvait plus arrêter la bête fauve.

—Ah! chien d'entêté, s'écria Genest, tu fais la

sourde oreille? Eh bien! tiens! Pare cette botte.

En parlant ainsi, il appliqua à son jeune maître un coup de poing aussi rude que celui dont il avait gratifié Landry. Aymé tomba en arrière en poussant un gémissement; mais aussitôt le montagnard prit sa place; il leva ses mains, à peu près comme l'ours levait ses pattes, et poussa un grognement non moins sinistre que celui de l'animal. Il se jeta ensuite sur lui, le saisit à bras-le-corps, au risque d'être étouffé dans cette étreinte, et bientôt l'homme et la bête, roulant sur l'herbe avec un bruit affreux, arrivèrent sans lâcher prise jusqu'au bord du ravin. C'était là sans doute ce que voulait le hardi montagnard [12], car il poussa alors un cri de triomphe, et, faisant un dernier effort, entraîna son ennemi sur la pente rapide du précipice. Ils tombèrent ainsi en tournoyant sur eux-mêmes jusque dans le lit du torrent qui coulait au fond de la vallée. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, ils restèrent encore étroitement embrassés, mais sans donner ni l'un ni l'autre le moindre signe de vie.

CHAPITRE XXII.

Le Billet.

Cet homme assurément n'aime pas la musique.
MOLIÈRE.

Le coup qui avait renversé Aymé Verd avait été si vigoureusement appliqué, que le brave archer, déjà épuisé par les fatigues de la lutte, était resté étendu sur l'herbe, privé de connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il se trouva couché dans un bon lit, à l'ombre d'épais rideaux. Le sommeil qu'il avait goûté avait été lourd et pénible. Des songes affreux, tels que les enfantent la fièvre et le délire, l'avaient longtemps agité. Il s'était vu tombant du haut des précipices. Il s'était assis dans des cavernes humides, sur des nids de serpents. Transporté tout à coup au milieu d'une campagne couverte de neige, il avait aperçu le chevalier Verd se débattant contre une bande d'assassins. Il eût voulu le secourir, mais, par suite d'une de ces métamorphoses si communes dans les rêves, il était redevenu petit enfant et ne pou-

vait opposer aux meurtriers qu'une résistance inutile. Il avait ensuite rencontré dans un endroit désert le capitaine Hartman et avait fait route avec lui. Pendant le voyage, le vieux racoleur avait ôté successivement plusieurs masques qui couvraient son visage, jusqu'à ce qu'enfin il se fût montré à lui sous la figure hideuse d'une bête fauve, prête à le dévorer. Plus tard, il avait vu Gaspard et Renaud tirant l'épée l'un contre l'autre, et se portant des coups mortels, tandis que leurs ancêtres, s'animant sur la toile où ils étaient représentés, riaient à se tenir les côtes. Enfin Blanche lui était apparue pâle, triste et couverte d'habits de deuil. Elle pleurait à chaudes larmes et lui faisait des signes qu'il ne pouvait comprendre. Il s'approcha d'elle pour l'interroger, mais elle le repoussa avec effroi, et sembla lui ordonner de fuir. Étonné de cette conduite, ému de la douleur de son amante, il la supplia de s'expliquer. Celle-ci voulut parler, mais elle eut beau remuer les lèvres, il n'en sortit aucun son. Elle ouvrit alors la bouche tout entière, et Aymé s'aperçut avec terreur que sa langue avait été arrachée de son palais. Telle fut l'horreur qu'il éprouva à cette vue, qu'il se réveilla en sursaut, le front baigné de sueur et la poitrine hale-

tante. La douce clarté du jour, pénétrant à travers les rideaux, put à peine dissiper les visions qui avaient troublé son sommeil. Peu à peu néanmoins il recouvra l'usage de ses sens et de sa raison. — Que l'homme est peu de chose! pensa-t-il en s'essuyant le visage. Il ne sait pas même distinguer la réalité de l'apparence ; et de vaines chimères, des rêves absurdes l'agitent et le tourmentent pendant son sommeil, autant que pourraient le faire quand il veille les événements les plus douloureux.

En faisant cette réflexion, Aymé écarta les rideaux qui le couvraient, et fut assez étonné en ne reconnaissant aucun des objets qu'il avait l'habitude de voir à Montmaur au moment de son réveil. Il jeta les yeux sur le paysage qu'on découvrait à travers les fenêtres, et sa surprise redoubla, car la campagne au milieu de laquelle il se trouvait n'était pas celle qui environnait le manoir de Renaud. C'étaient là des circonstances assez étranges pour qu'Aymé Verd examinât avec curiosité l'appartement dans lequel il se trouvait. Le mobilier qui le garnissait était dans un état qui n'annonçait précisément ni l'aisance ni la détresse, mais qui portait à croire que le maître du logis descendait plutôt qu'il ne montait l'échelle de la Fortune.

Quelques fauteuils de chêne massif, dépourvus de coussins et de crépines, mais dont le bois luisait comme un miroir, étaient rangés avec symétrie autour de la chambre. Un trumeau de Venise, dont la dorure était un peu ternie, ornait le dessus de la cheminée; la glace en était assez nette pour permettre de supposer qu'il y avait dans la maison quelque jeune fille qui aimait à s'y mirer tous les matins. Les lambris, jadis coloriés, avaient été noircis par la fumée de l'âtre et de la lampe. Enfin, la tapisserie qui couvrait les murs était si fanée, elle montrait tellement la corde, qu'on pouvait assurer qu'elle n'avait pas été renouvelée depuis le temps du dauphin Humbert II.

Aymé Verd ne put comprendre en quel lieu il se trouvait. Il ne réussit pas davantage à s'expliquer la manière dont il y était venu. Le jour était-il à son déclin ou à son aurore ? ce fut là pour notre ami, un nouveau mystère. En consultant ses souvenirs, il parvint cependant à se rappeler assez nettement les aventures de la chasse et le combat qu'il avait soutenu contre l'ours. Mais, à partir de ce moment, il n'avait plus aucune notion de ce qui s'était passé, et sa mémoire ne lui retraçait que les rêves bizarres

qu'il avait faits durant un long sommeil. Il croyait, du reste, avoir été terrassé par la bête fauve elle-même et ne comprenait guère comment il avait pu lui échapper. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait se plaindre du sort qui l'avait amené sous ce toit mystérieux. Il éprouva même un vif sentiment de reconnaissance pour ses hôtes, en voyant sur une petite table, à la portée de son bras, une tasse de porcelaine remplie de vin épicé. Une lampe, brûlant sous la tasse, entretenait le breuvage dans une douce chaleur. Aymé, après avoir bien palpé tous ses membres, pour s'assurer qu'il n'en avait aucun de rompu, ne se fit aucun scrupule de vider la coupe à la santé de ses amis inconnus, et ne souhaita plus qu'une chose : ce fut de les connaître. Pensant qu'ils ne tarderaient pas à venir le visiter, il prit un livre qu'on avait eu la précaution de mettre sur la table, à côté de la veilleuse, et qui n'était autre que les *Aventures de Florimond à la recherche de la belle Araminthe*. Il l'ouvrit à une page marquée par un signet, et ne fut pas médiocrement étonné en lisant la phrase suivante, qui servait de titre au quatre-vingt-dix-neuvième chapitre :

Comment le beau Florimond sauva du plus grand danger la

sœur de la princesse, et offrit à cette dernière la peau de la bête féroce.

Cette allusion à un événement récent, dont il avait été le héros, engagea le jeune archer à commencer la lecture du chapitre qu'il avait sous les yeux; mais il ne tarda pas à être saisi d'une telle envie de bâiller, qu'il jugea prudent de poser le livre, afin de ne pas retomber dans la léthargie d'où il venait à peine de sortir. Au même instant, des sons un peu criards, qu'il reconnut pour être ceux d'une mandoline, arrivèrent jusqu'à ses oreilles. La personne qui jouait de cet instrument avait choisi un air tendre et langoureux, qu'elle cherchait à rendre plus expressif, en ralentissant la mesure et en appuyant avec art sur certaines modulations. Par malheur, quelques notes fausses venaient de temps en temps trahir l'émotion du virtuose mâle ou femelle qui se livrait à cet exercice poétique. Mais ces petits accidents ne semblaient pas faits pour décourager son zèle. Aussi la mélodie, s'il nous est permis de donner ce nom harmonieux au chant plaintif qu'exhalait la mandoline, la mélodie, disons-nous, allait toujours son train, lorsque Aymé entendit tout

à coup ces mots prononcés d'un ton aigre et à demi-voix :

— Êtes-vous folle, ma sœur? Que faites-vous là? Avez-vous envie de réveiller les malades?

La musicienne, au lieu de répondre, continua de pincer les cordes avec la même expression de tendresse.

— Voulez-vous bien finir? reprit la voix. Allez faire ailleurs votre tintamarre. J'étais sûre que vous nous régaleriez ce matin d'un air de votre façon.

La suite de l'entretien ne parvint pas jusqu'à notre ami. Il n'entendit qu'une espèce de chuchotement semblable à celui de deux dévotes qui se disputent une chaise pendant l'office divin. Mais à la fin il lui parut que la sensible musicienne avait cédé aux charitables remontrances de sa sœur, ce dont il ne fut pas trop fâché, malgré le goût dont il se piquait pour les beaux-arts.

Tout cela pourtant n'avait pu lui apprendre dans quelle maison le destin capricieux l'avait jeté. Il en était encore réduit aux conjectures, lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un ouvrait la porte de sa chambre et se glissait sans bruit derrière ses rideaux. Bientôt il vit paraître un petit vieillard enveloppé soi-

gneusement dans une houppelande à ramages et la tête couverte d'un bonnet de laine. Il marchait sur la pointe des pieds et semblait retenir son haleine. Après un instant d'hésitation, Aymé Verd reconnut le châtelain de Beauséjour. Cette vue lui fit dresser les cheveux sur la tête, et regretter, pour ainsi dire, d'avoir échappé aux griffes de l'ours. Il se voyait, en effet, pieds et poings liés, à la merci du fâcheux discoureur, dont il avait naguère essuyé l'intarissable éloquence. Cependant il crut de son devoir de lui adresser quelques remercîments pour les bons soins dont il se voyait entouré. Il se proposait, en outre, de lui demander les éclaircissements dont il avait grand besoin pour comprendre sa véritable situation ; mais à peine eut-il prononcé une parole, que M. de Jarniost mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence, et dit ensuite à voix basse, d'un ton mystérieux :

— Pas un mot ! pas un geste ! tenez-vous tranquille. Je sais tout ce que vous avez à me dire ; les actions sont plus éloquentes que les paroles ; et, après ce qui s'est passé, je n'ai rien à vous refuser.

Aymé Verd stupéfait ouvrit la bouche pour ré-

pondre, mais son hôte fit un mouvement d'impatience :

— Voulez-vous lui faire de la peine? dit-il; voulez-vous lui désobéir? Elle ordonne que vous preniez du repos, entendez-vous? Là! là! soyez tranquille, vous la verrez tôt ou tard.

— Quoi! mademoiselle de Sassenage daigne penser à moi? interrompit l'archer, qui n'avait devant ses yeux que l'image de Blanche.

— Allons! s'écria le châtelain; voilà le délire qui le reprend. Je veux parler, mon cher enfant, de celle que vous savez bien, de la beauté qui vous doit la vie; mais nous causerons de cela une autre fois. Ne vous tourmentez point : tout s'arrangera. Je n'ai pas un cœur de pierre, ni elle non plus.

— Mais, dit Aymé, pourriez-vous au moins me dire.....

— Je sais, je sais, reprit le vieux gentilhomme; soyez sans inquiétude : il va beaucoup mieux : nous le sauverons. Le barbier l'a pansé hier et ne l'a pas quitté de toute la nuit.

En disant ces mots, le châtelain de Beauséjour mit encore le doigt sur sa bouche, et s'éloigna aussi discrètement qu'il était entré, laissant Aymé

Verd confondu de ce qu'il venait d'entendre. Tout ce que notre ami avait pu démêler dans ces discours énigmatiques, c'est qu'il y avait dans la maison une personne blessée plus dangereusement que lui, qui, désormais remis de ses fatigues, ne gardait plus d'autres traces de sa rencontre avec l'ours que quelques égratignures sur les bras. Malgré sa patience ordinaire, il ne put se résigner à suivre les instructions de son hôte et de la reconnaissante Sigolène. Il se jeta à bas de son lit et commença à s'habiller. Pendant qu'il était occupé de ce soin, il entendit tout à coup retentir des sanglots dans une chambre éloignée. Autant qu'il en pouvait juger, c'était une femme qui pleurait. Il acheva de passer à la hâte son pourpoint, dans la crainte où il était que quelque accident ne fût survenu aux habitants de la maison. Mais il n'avait pas encore attaché ses aiguillettes, lorsqu'on frappa un léger coup à sa porte. Il ouvrit, et vit paraître Paschale, la chambrière de mademoiselle de Sassenage. Elle était toute en larmes, et, malgré les efforts qu'elle faisait pour parler, ne laissait échapper que des sanglots et des gémissements. Sa douleur était si vive, qu'elle émut l'archer et redoubla ses inquiétudes.

— Qu'as-tu, mon enfant? lui dit-il. Au nom du ciel, réponds-moi! est-il arrivé quelque malheur à ta maîtresse?

— Ah! messire, dit Paschale, ce pauvre garçon! Si vous saviez dans quel état je l'ai vu! C'est à fendre le cœur. Lui qui était rouge comme une cerise, il est devenu aussi blême qu'un parpaillot.

— De qui veux-tu parler? demanda Aymé Verd.

— Pardine! de votre écuyer, repartit Paschale; de ce brave Genest.

— Genest! dit Aymé en se frappant le front. Je me rappelle, en effet, qu'il était près de moi au moment où l'ours m'a abattu d'un coup de patte et m'a fait perdre connaissance.

A ces mots, Paschale leva les yeux sur le jeune gentilhomme pour s'assurer qu'il parlait sérieusement. Lorsqu'elle fut bien certaine du singulier quiproquo qu'il faisait en ce moment, elle ne put retenir un éclat de rire.

— Ah! ah! ah! ah! dit-elle, en passant tout à coup de la tristesse à une gaieté folle, la chose est plaisante. Vous croyez que c'est l'ours qui vous a frappé?

— Sans doute! dit Aymé un peu piqué. Qu'y a-t-il là de risible?

— Rien, dit Paschale en riant toujours. Vous n'êtes pas le premier qui ayez pris Genest pour un ourson. Mais, s'il faut vous l'apprendre, c'est à votre écuyer, comme il se fait du moins appeler, que vous devez la gourmade que vous avez reçue.

— Quelle insolence! dit l'archer.

— Là, fâchez-vous, reprit la chambrière; soyez ingrat, comme le sont tous les hommes, surtout ceux qui sont maîtres. Malgré tout le bien que dit de vous notre vieille baronne, vous en êtes bien capable; et pourtant, sans ce bienheureux coup de poing, messire, le curé de Ladvieu, qui a bientôt l'âge de Mathusalem, dirait, à cette heure, votre office mortuaire. Les cloches sonnaient: din! din! din! et je sais deux beaux yeux qui pleureraient quasi autant que les miens ont pleuré il y a un moment.

— Explique-toi, mon enfant, dit Aymé. Qu'est-il arrivé à Genest? que lui dois-je? qu'a-t-il fait?

— Ce qu'il a fait! reprit Paschale, en s'asseyant sur un fauteuil, d'un air de grande dame, car elle était enchantée de tenir un jeune seigneur le

bec dans l'eau. Dieu! que ces siéges sont bien rembourrés! Est-ce avec du crin, avec de la laine ou avec des clous? C'est comme ceux-là qu'il en faudrait à mademoiselle Bethsabé Barbantane, qui se carre si bien dans la chambre bleue. A propos, messire, croiriez-vous que cette chère Bethsabé a osé demander à monseigneur la maison de notre curé, maître Eustache Bénévent? Se fait-on une idée d'une telle audace? Ah! sainte Vierge, il faut entendre jaser Monique là-dessus! Cela va causer un beau remue-ménage au château. Heureusement messire Gaspard est là, et nous verrons bien comment les choses tourneront. Ce qu'il a fait! poursuivit-elle, en voyant l'impatience de l'archer; il a fait une telle peur à l'ours, que la pauvre bête en est morte de frayeur.

—Trêve de plaisanteries! dit Aymé. Que s'est-il passé après ma chute?

— Au fait, reprit la chambrière, en retrouvant un peu de gravité, vous avez raison, messire : il n'y a pas là de quoi rire, et je suis une folle de badiner sur ce sujet; mais, que voulez-vous? c'est plus fort que moi. Je suis comme notre sacristain, qui sonne parfois les enterrements sur l'air des baptêmes.

Après cet exorde, Paschale raconta à l'archer la lutte si courte, mais si terrible, du montagnard contre la bête fauve, lutte dont les détails sont déjà connus du lecteur. Elle eut soin d'en faire ressortir toutes les circonstances, soit pour remplir les devoirs d'un historien fidèle, soit pour des motifs moins désintéressés, car la chambrière pensait avec raison que tout service mérite salaire, et que celui que son amoureux avait rendu à Aymé Verd pouvait compter parmi les plus méritoires.

Quoi qu'il en soit, notre ami fut vivement touché du dévouement de son serviteur. Une larme vint mouiller sa paupière et trahir l'émotion qu'il éprouvait, ce qui ne manqua pas de lui attirer l'estime de Paschale.

— Qui fut bien étonné? continua-t-elle en s'essuyant les yeux avec son tablier; ce fut M. de Jarniost. En arrivant au fond de la vallée, il croyait trouver Genest sans un souffle de vie, comme une musette dont la peau s'est crevée; mais va-t'en voir s'ils viennent, Jean! Les montagnards ont la tête plus dure que les rochers, à ce qu'il paraît. L'ours avait les reins brisés et le crâne fendu, tandis que maître Genest ne se plaignait guère que d'une forte courbature, comme celle qu'on peut

gagner en dansant des rigaudons. La vérité est qu'il en avait dansé un fameux avec cette vilaine bête, et sans avoir de fifre pour battre la mesure, ce qui vous rend le pied leste et vous fait oublier toutes les fatigues.

— Mais où est-il à cette heure? demanda Aymé. Dans cette maison, sans doute? il faut que je le voie, que je lui parle à l'instant.

— Oh! dit Paschale, tenez-vous en paix, messire : on ne peut entrer à cette heure dans sa chambre. Telle que vous me voyez, j'ai forcé la consigne; mais, au moment où je me soulageais en pleurant un petit brin, le barbier m'a mise à la porte, en gardant toutefois une bouteille de vin vieux que j'avais apportée de Montmaur pour le malade. Ainsi, je vous conseille d'attendre, pour le remercier et lui montrer votre reconnaissance, comme je pense bien que vous le ferez, je vous conseille d'attendre que le barbier ait fini la bouteille, ce qui ne sera pas long. Vous pourrez alors entrer sans qu'il s'en aperçoive, car il dormira comme un bienheureux. Mais il est temps que je m'en aille, messire, ajouta la chambrière en se levant; je suis venue pour vous voir et vous porter les compliments de notre vieille dame.

— Madame de Montmaur est-elle donc la seule personne qui ait pensé à moi? demanda Aymé.

— Je ne dis pas que d'autres n'y aient songé, répliqua Paschale; mais j'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne me souviens pas d'avoir reçu pour vous d'autre message, si ce n'est toutefois de la part de maître Landry, qui paraît bien affligé, et veut venir vous rendre visite un jour ou l'autre.

— Et Gaspard? reprit l'archer. A-t-il su que tu venais à Beauséjour?

— Oui, messire. Je l'ai rencontré ce matin, causant avec Monique, à la porte de la cure. Je lui ai dit où j'allais; mais il m'a tourné le dos, en me souhaitant un bon voyage.

Cette nouvelle fit une impression pénible sur le cœur d'Aymé Verd. Cependant, après avoir gardé un moment le silence, il fronça le sourcil. — Puisqu'il le veut, pensa-t-il, qu'il en soit fait selon son bon plaisir! Mais, ajouta-t-il tout haut, avec un air d'embarras qui arracha un gros éclat de rire à la chambrière, n'as-tu rien à me dire de la part.....

— De la part de messire Renaud? demanda Paschale avec une apparente bonne foi.

— Sans doute !... répliqua Aymé déconcerté, de la part de messire Renaud.

— Ah bien, oui ! reprit la chambrière, M. le baron n'a guère le temps de songer à vous. Il a mandé ce matin tous ses corvéables, et il est tout occupé à faire réparer l'enceinte du château.

— Mais, dit Aymé, dont la juste curiosité était loin d'être satisfaite, il me semble qu'il y a à Montmaur une personne... qui...

— Ma foi ! repartit Paschale en tirant sa révérence, toutes les commissions que j'avais à vous faire sont terminées. J'ai bien l'honneur d'être votre servante.

Quelques instants après, la chambrière trottait d'un pas agile sur la route de Montmaur. Lorsqu'elle fut partie, Aymé Verd poussa un soupir. Le silence de mademoiselle de Sassenage l'avait blessé presque aussi vivement que celui de Gaspard.

— Hélas ! dit-il, en se laissant tomber sur un fauteuil, le roi François avait raison.

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !

Après cet exorde notre ami ne devait pas s'arrêter

de si tôt. Il chercha en vain à s'expliquer comment Blanche avait pu l'oublier si vite et si complétement. Au bout de quelques minutes il se trouva le plus malheureux des hommes. Cependant le souvenir du dévouement de Genest vint jeter une espèce de baume sur ses blessures. Il se leva d'un air résolu.

— Allons donc! dit-il. Suis-je un enfant? oublions qui nous oublie, et aimons qui nous aime.

En parlant ainsi, il prit son chapeau et sortit de sa chambre pour avoir des nouvelles plus exactes du fidèle montagnard qui s'était dévoué pour lui. Il n'eut pas le plaisir de le voir et de lui serrer la main, car Genest, après avoir passé une nuit très-agitée, commençait à goûter les douceurs d'un sommeil salutaire. Le chirurgien-barbier lui certifia, du reste, que la guérison serait lente, mais qu'il répondait corps pour corps de la vie du blessé, pourvu qu'on n'allât pas chercher à la ville quelque docteur ignare. Non content de cette assurance, l'archer fit venir le jour même un médecin de Romans, qui, chose rare en pareille occasion, approuva les prescriptions de son confrère. Nous n'avons pas besoin de dire combien l'archer fut heureux

de penser qu'il pourrait longtemps encore garder auprès de lui son généreux serviteur, ni de raconter l'entrevue touchante qu'ils eurent ensemble dans le cours de la journée. Le lecteur s'en fera aisément une idée. Il nous suffira de rapporter que Genest, pendant tout le temps que dura cette scène, ne put exprimer son émotion qu'en répétant à plusieurs reprises un juron énergique, que l'on nous dispensera de transcrire.

Les choses, néanmoins, faisaient un chemin rapide au château de Beauséjour. M. de Jarniost était plus que jamais sous l'empire de ses illusions paternelles. Le dévouement si naturel du jeune archer avait achevé de tourner la tête au bon seigneur. Comme ses paroles l'ont déjà fait pressentir, il y avait vu une preuve irrécusable d'amour, et était bien résolu à considérer cette belle action comme équivalant à une demande en mariage faite dans toutes les formes. Il n'avait voulu céder à personne l'honneur de prendre soin des blessés, et les avait fait transporter, bon gré, mal gré, dans son manoir, lequel, à la vérité, était plus rapproché du lieu du combat que le château de Montmaur. Là il tenait l'archer sous sa main, et se promettait de ne le laisser sortir que mort ou marié.

Cunégonde et Sigolène partageaient, à cet égard, l'avis de leur père; mais elles différaient entre elles sur un point important, à savoir sur le véritable objet de la passion de l'héroïque gentilhomme. Sigolène, suivant sa coutume, voyait les choses dans leur simplicité et invoquait en sa faveur le témoignage de tous les chasseurs, lesquels savaient bien, disait-elle, que si l'archer avait affronté la mort, c'était pour elle seule, et non pour son aînée. Celle-ci, en effet, avait confié son salut aux jambes rapides de maître Pégase. L'âne était donc son véritable libérateur, et, ajoutait Sigolène, en regardant sa rivale avec ironie, c'était à lui que Cunégonde devait accorder sa main, si elle voulait à toute force obéir à la voix de la reconnaissance. Mais Cunégonde n'était pas femme à se laisser déconcerter pour si peu. Aux raisons de fait alléguées par sa sœur, elle opposait victorieusement deux arrêts de la cour d'amour rendus dans une cause semblable, et, par surcroît, le quatre-vingt-dix-neuvième chapitre des *Aventures de Florimond*, lequel, à son avis, devait trancher la difficulté d'une manière décisive.

Ces prétentions contraires ne furent pas entièrement défavorables à notre ami. Si, d'un côté,

elles lui attirèrent l'aubade dont il avait été régalé à son réveil, de l'autre, elles lui valurent un excellent dîner, pour la préparation duquel Sigolène avait déployé toute sa science culinaire. Pendant le repas il fut comblé d'attentions par la famille, ce qui ne l'étonna nullement après le service qu'il lui avait rendu la veille. Toutefois, malgré sa perspicacité, il ne put réussir à s'expliquer les signes d'intelligence qu'échangeaient parfois ses hôtes, certains mots à double entente que hasardait de temps à autre le châtelain radieux, l'air de réserve pudique que prenait Cunégonde, quand il lui adressait la parole, ni enfin la familiarité bourgeoise de Sigolène, qui le consultait déjà sur ses goûts et ses habitudes domestiques, et lui demandait son avis sur le choix d'une robe qu'elle se proposait d'acheter. Le festin dura, comme on le pense, plus longtemps qu'à l'ordinaire. Au moment du dessert, M. de Jarniost pria sa fille cadette d'aller chercher quelques flacons de liqueur. Elle fut à peine sortie, que Cunégonde, jalouse de faire à son tour briller ses talents, saisit sa mandoline, qu'elle avait eu soin de placer dans le tinel, et, sans attendre qu'on l'en priât, entonna d'une voix discordante une romance italienne,

en s'accompagnant de son mieux sur l'instrument fatal.

Quand Aymé Verd put enfin se retirer dans sa chambre, à la chute du jour, il était tout abasourdi, soit par l'effet du concert qu'il avait eté obligé de subir pendant une heure et demie, soit par suite des discours interminables du bon châtelain. Tout en se déshabillant pour se coucher, il jura entre ses dents qu'il partirait au plus tôt d'une maison où sa mauvaise étoile avait seule pu l'amener, et où, s'il tardait davantage, la reconnaissance qu'on lui témoignait le réduirait à un état plus piteux que celui dans lequel il s'était trouvé en sortant des pattes de l'ours. Mais, au même instant, il aperçut sur sa table de nuit, à côté de l'in-folio qui renfermait l'histoire de Florimond, un petit billet à son adresse, écrit par une main qui lui était inconnue, à en juger du moins par la suscription. Il l'ouvrit aussitôt et y lut ce qui suit :

« Si vous avez quelque confiance dans la personne qui vous envoie ce message, ne sortez pas du château de Beauséjour, même pour visiter les jardins. Ne quittez jamais vos armes. Surtout ne

venez pas à Montmaur, quelque raison que vous puissiez avoir pour le faire. Défiez-vous du veneur Landry, du capitaine Hartman et des gens de mauvaise mine que vous verrez rôder autour de vous. Enfin, abandonnez ce pays aussitôt que vous le pourrez, et n'y revenez jamais.

« Si les dangers qui vous menacent ne vous effrayent pas assez pour vous donner quelque prudence, songez qu'il y a au monde une personne à qui votre vie est chère, et qui serait accablée du coup qui vous frapperait.

« L'INCONNUE DE ROMANS. »

Ce billet, tracé d'une main tremblante, et dont les dernières lignes étaient à peine lisibles, causa à l'archer un profond étonnement. Lorsqu'il fut arrivé à la signature, la surprise fit place à une joie involontaire. — L'inconnue de Romans! dit-il en relisant ces trois mots à la clarté de la lampe. Oui! c'est bien elle qui a tracé ce billet; car personne au monde n'aurait pu emprunter ce nom et ne connaît le charme qu'il exerce sur mon cœur; personne, ajouta-t-il, excepté mademoiselle de Sassenage.

Cette dernière réflexion jeta l'archer dans une grande perplexité. Blanche et l'inconnue de Romans étaient-elles deux êtres séparés et distincts, comme mademoiselle de Sassenage le lui avait assuré dans la caverne, ou bien, comme il se sentait toujours porté à le croire, ne formaient-elles qu'un seul et même individu? Au milieu de son incertitude, une idée vint le frapper. — Comment, se dit-il, cet écrit se trouve-t-il là? Qui l'y a mis? Est-ce un ange, un lutin ou une fée? Nul n'est entré dans cet appartement, si ce n'est Paschale: serait-ce donc la chambrière qui m'aurait apporté ce message? Si c'est elle, il est évident que la lettre vient de Blanche.

Les doutes que l'archer pouvait conserver sur ce point s'évanouirent à une seconde lecture du billet mystérieux. C'était principalement à Montmaur qu'était le danger dont on le menaçait. Un habitant du château était au nombre des ennemis qu'il devait fuir. Qui, mieux que Blanche, était à portée de connaître et de suivre ces trames criminelles? Cette supposition, d'ailleurs, éclairait d'un jour si vif la conduite de Blanche à son égard, qu'il lui fut impossible de ne pas l'admettre comme une vérité patente. La

rencontre qu'il avait faite au Pas de Miserere, l'émotion de la jeune fille, les voiles dont elle avait cherché à s'envelopper, le soin qu'elle avait pris de l'éloigner du veneur, mille autres circonstances jusque-là obscures, s'expliquaient désormais d'elles-mêmes.

— Ainsi, s'écria-t-il, c'est pour moi que Blanche s'était aventurée sur la montagne, au milieu des ténèbres! C'est pour moi qu'elle a bravé des périls devant lesquels auraient reculé les plus braves chasseurs. Mes yeux, mon cœur, ne m'avaient pas trompé!

En parlant de la sorte, l'archer couvrait de baisers la lettre de mademoiselle de Sassenage, la pressait sur son cœur, et se livrait, en un mot, à tous ces transports que les philosophes, les gens mariés et les vieux amants trouvent ridicules, mais auxquels tout homme bien né s'est livré au moins un moment en sa vie, en recevant, pour la première fois de sa belle un petit papier couvert de pattes de mouches. Lorsqu'il eut suffisamment exhalé sa joie, relu cent fois et appris par cœur la dernière phrase du billet, il le plaça respectueusement sur son sein, et défia tous les poignards des meurtriers, avec autant de con-

fiance que s'il eût eu une cuirasse enchantée. L'heureux âge que celui où l'on aime !

— Mais que me veut donc ce capitaine Hartman ? ajouta-t-il en se mettant au lit ; que lui ai-je fait ? quels rapports a-t-il avec Blanche et avec la famille de Montmaur ? D'où sort-il ? qui est-il ? Ce coquin de Landry m'a déplu dès le premier jour où je l'ai vu. Cependant j'étais loin de me douter qu'il s'occupât autant de moi qu'il paraît le faire. Croix-Dieu ! si Blanche ne m'avait ordonné de rester à Beauséjour, je saurais bien vite à quoi m'en tenir sur le compte de ces misérables. Je les aurais bientôt démasqués, *avec ma prudence ordinaire*. (Nous prévenons le lecteur que nous hasardons de notre chef les quatre derniers mots de la phrase précédente ; car notre ami ne les prononça pas distinctement ; il fit entendre seulement à leur place une toux bruyante, que nous avons pris la liberté de traduire de la sorte.) Je dois rester ici, poursuivit-il, c'est elle qui l'ordonne, et je veux lui obéir. Quant au voyage qu'elle me conseille, j'aimerais mieux voir en face tous les racoleurs et tous les veneurs du monde, que de faire un pas de plus pour m'éloigner de Montmaur.

En cet endroit, l'archer interrompit son mono-

logue : il venait d'entendre à une faible distance des accords mélodieux qu'il reconnut avec désespoir pour ceux de la mandoline. Cunégonde, retirée dans sa chambre et libre de toute contrainte, avait attendu en effet le lever de la lune pour commencer sa sérénade. Elle prétendait achever ainsi la conquête du nouveau Florimond, et continuait à faire gémir les cordes sur un ton plaintif, tandis que la pauvre Sigolène, qui était loin de se douter de cette perfidie, dormait paisiblement sur les deux oreilles.

— Malédiction! s'écria l'archer en se bouchant les oreilles et en se blottissant sous son chevet, combien il faut que je vous aime, Blanche, pour rester dans cette maison!

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

			Pages.
Avertissement du traducteur.			I
Lettre du capitaine Clutterbuck.			V
CHAPITRE	I.	Le Pontonnier.	1
—	II.	Les deux Archers.	29
—	III.	Une Aventure de grand chemin.	52
—	IV.	Les Archers se séparent.	73
—	V.	Une histoire de Revenant.	91
—	VI.	La Chambre de Placide.	109
—	VII.	Le Racoleur.	122
—	VIII.	Le dernier Chevalier.	139
—	IX.	Arrivée au Château	161
—	X.	Une agréable Surprise.	176

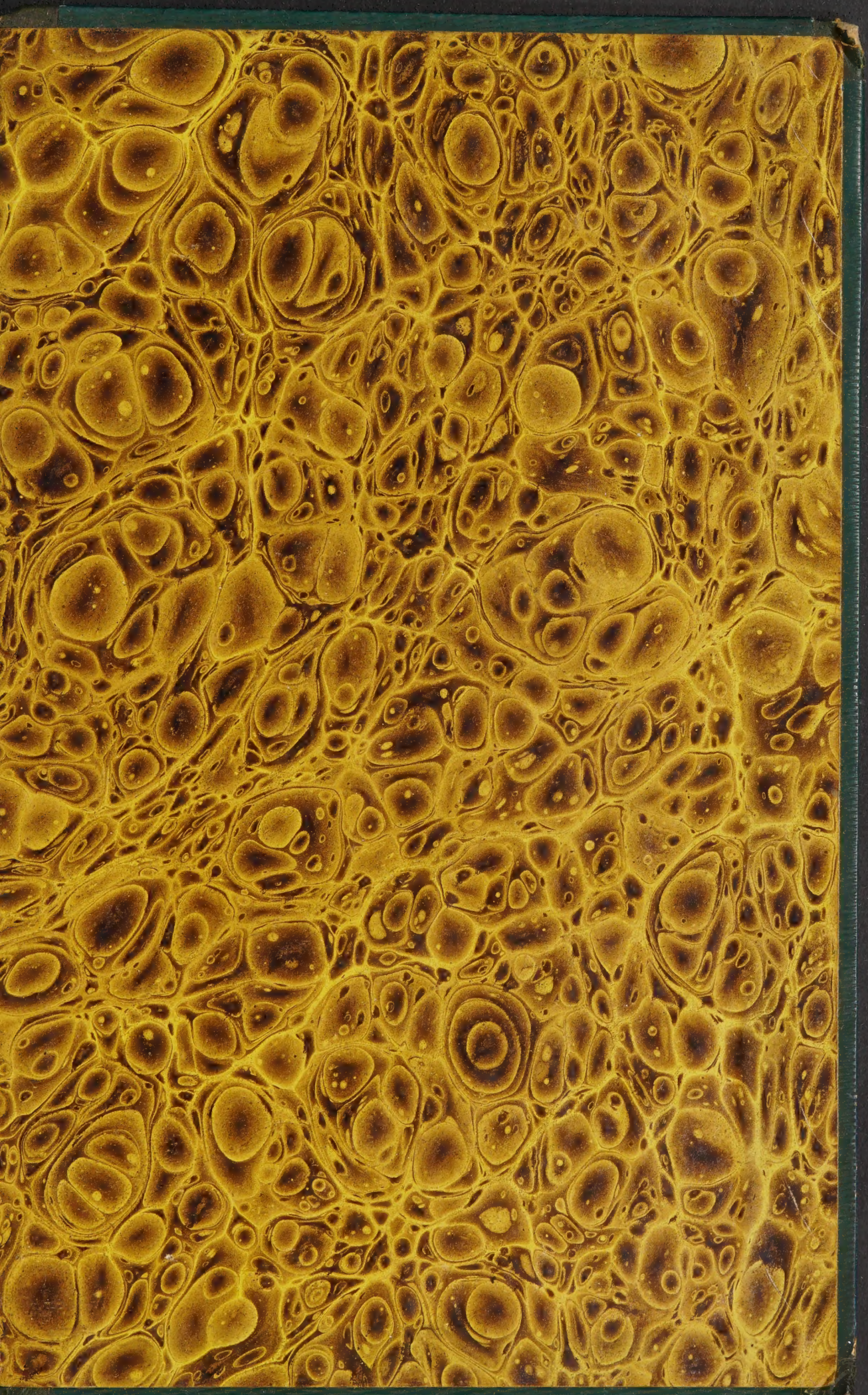
Pages.

CHAPITRE XI. Le Proscrit. 189
— XII. La Meute. 213
— XIII. Commencement de Réforme. 227
— XIV. Huit jours s'écoulent. 245
— XV. Le Tête-à-Tête. 259
— XVI. Départ pour la Chasse. 284
— XVII. La Veillée. 310
— XVIII. Une Nuit d'angoisses. 329
— XIX. La Maison du bonhomme Roc. . . . 349
— XX. La Chasse aux Chamois. 377
— XXI. L'Herbe de Saint-Joseph. 400
— XXII. Le Billet. 435

-1|3

HIC 2121052

PQ
2203
.C365
A9
1947
b.1
c.1

4102917

13418